

Fiction & Cie



Antoine Volodine

SONGES DE MEVLIDO

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978 2 02 093137 3

© Éditions du Seuil, août 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335.2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PREMIÈRE PARTIE
NUITS DE MEVLIDO

1.

Mevlido leva la brique une deuxième fois, et Berberoïan, qui détestait qu'un inférieur lui cogne sur la tête, se hâta de reprendre son autocritique.

– Oui, admit-il. Des peccadilles. Jusqu'ici je n'ai reconnu que cela, des peccadilles. Mais maintenant... Maintenant, je vais...

Il se racla la gorge et redressa un peu l'échine.

– Maintenant, je vais être sincère.

Un rideau de sang lui coulait sur les yeux, et, derrière cette buée rouge, il voyait les représentants des masses qui assistaient à son humiliation et s'ennuyaient. Ce qu'il avouait n'avait rien d'original ; quant à la violence de la scène, elle n'avait pas de quoi émouvoir des policiers habitués à participer à des tabassages. Mevlido, du reste, n'abusait pas de la situation. Il tapait avec mesure, continuant à traiter Berberoïan comme un supérieur hiérarchique, et, s'il lui avait écorché le crâne, c'était après avoir amorti le coup. Le préposé à l'idéologie, Balkachine, n'était plus là pour vérifier la férocité des impacts, et, au fond, l'interrogatoire se déroulait sans grande casse. En raison du grade de l'accusé, qui était tout de même commissaire, Balkachine s'était

déplacé, mais pour s'éclipser au bout d'un quart d'heure, après un discours sur la morale prolétarienne qui avait endormi tout le monde. C'était une séance d'autocritique bâclée, une de plus : un moment théâtral qui avait eu sa raison d'être autrefois, deux ou trois cents ans plus tôt, au temps où les guerres contre les riches n'étaient pas toutes perdues, mais qui aujourd'hui, à la fin de l'histoire – pour ne pas dire à la fin de tout –, avait dégénéré en pure sottise rituelle.

– Je mesure l'étendue de mon abjection... Je ne mérite pas qu'on me confie des responsabilités, dit Berberoïan dans un murmure.

En réalité, il savait qu'après le blâme que lui décernerait l'assemblée, tout redeviendrait comme avant. Il appliquerait du mercurochrome sur sa plaie et il irait se réinstaller derrière son bureau de commissaire, par exemple pour fumer une cigarette en compagnie de Mevlido, et tous deux se pencheraient de nouveau sur les dossiers criminels abandonnés depuis le matin. Rien n'aurait changé dans la société ni dans les mœurs de la police. On serait simplement allé ensemble un peu plus loin dans la défiguration des valeurs révolutionnaires. On aurait fait à contrecœur un petit pas supplémentaire vers la barbarie et la mort de tout espoir.

– J'ai trahi la confiance de la classe ouvrière, souffla encore Berberoïan.

Il eut un hoquet.

– C'est pourquoi je me considère comme une vermine puante... et...

– Plus fort ! On ne t'entend pas ! cria Mevlido.

L'après-midi était lourde. Dans la salle de réunion flottait

une grisaille tropicale d'avant orage. En quittant les lieux, Balkachine avait allongé le bras pour éteindre les lampes, comme si, lui parti, les économies d'énergie s'imposaient. Personne n'était allé rallumer. Sur l'estrade, Mevlido et Berberoïan gesticulaient avec répugnance et si peu de naturel que, si le spectacle avait été payant, ils auraient mérité des sifflets.

Les masses se limitaient à quatre personnes qui, depuis le départ de Balkachine, ne lançaient aucun slogan : Petro Michigan, Mackie Jiang, Bapos Vorkouta, Adar Maguistral. Berberoïan les scruta un instant d'un œil chagrin, puis sa vision encore une fois se troubla. Il cligna à plusieurs reprises pour évacuer le sang qui l'empêchait de voir. Placés sous ses ordres en temps normal, les quatre inspecteurs affichaient un air maussade. Au fil des mois, des années, chacun se retrouvait cycliquement dans le rôle de Berberoïan, à balbutier des aveux inconsistants, ou dans celui des spectateurs, ou à la place de Mevlido, obligé de taper sur un collègue ; et cette rotation n'enchantait personne.

Berberoïan secoua la tête. Il dévidait un bredouillis incompréhensible.

– Plus fort ! insista Mevlido.

Il se baissa et frappa le bras gauche de Berberoïan sans utiliser la brique. On avait presque l'impression qu'il s'agissait d'une tape amicale.

Le commissaire était à genoux dans une position de condamné à mort. Il s'affaissa et gémit, puis il redonna un peu de vigueur à la litanie des fautes politiques qu'il se reprochait, parmi lesquelles il y avait :

- la rédaction illégale de synthèses insultantes sur plusieurs hauts dirigeants de la police ;

- la consultation en catimini de leurs fiches de paie ;
- la *préparation avortée d'une série d'attentats contre la lune* ;
- une complaisance coupable envers les mendiants bolcheviques de Poulaillet Quatre, ce ghetto incontrôlable, ce monde parallèle sans foi ni loi où se réfugiaient sous-hommes et insanes ;
- un soutien tactique à des réseaux terroristes dont il ne connaissait ni le nom ni le programme ;
- un détournement de petite monnaie dans la caisse de solidarité du commissariat ;
- et aussi, pour compliquer le tableau de ses méfaits, un cauchemar qui l'avait visité la nuit précédente – de vagues visions de sodomie avec un oiseau gigantesque.

– Quel oiseau ? À quoi ressemblait cet oiseau ? À qui ? demanda Mevlido d'une voix étranglée.

Berberoïan reprit sa respiration. Il était en nage. Sang et sueur se mélangeaient sur son visage, lui donnant un air hagard.

– Un oiseau de quelle couleur ? insista Mevlido.

– Noir, bredouilla Berberoïan. On aurait dit une corneille géante.

– Et son nom ? demanda Mevlido en agitant la brique devant la tête de Berberoïan. Tu te rappelles son nom ?

– Personne ne parlait, dit Berberoïan. C'était une corneille géante. Je ne l'avais jamais vue, jusque-là.

– Qui la violentait ? demanda Mevlido. C'est toi qui la violentais ? Toi, ou quelqu'un d'autre ?

– Personne ne la violentait, affirma Berberoïan. Elle était consentante.

– Comment peux-tu être sûr d'une chose pareille, s'indigna Mevlido.

– Je ne sais pas, renifla Berberoïan. Le rêve était confus. Je ne m'en souviens presque pas.

– Non, dit Mevlido. Tu te souviens. Tu devrais ouvrir ton cœur devant les masses qui ont la patience de t'écouter, mais tu mens.

– Je peux avouer d'autres crimes, proposa Berberoïan.

– C'est bon, accepta Mevlido. On reviendra plus tard sur l'histoire de la corneille.

– J'avoue d'autres crimes ? fit le commissaire.

– Vas-y, dit Mevlido. Si tu t'exprimes avec franchise, les masses sauront faire preuve d'indulgence.

Il se tenait debout au-dessus du commissaire, il ne savait que faire de la brique. Outre un filet aux nuances rougeâtres, la peau entaillée de Berberoïan ne cessait de dégorger des liquides dont certains, pour des raisons organiques obscures, tiraient sur le jaune sale. Sous les cheveux ras du commissaire, la blessure avait mauvais aspect. Mevlido brandit la brique avec un dégoût manifeste.

– Les masses t'écoutent, menaçait-il.

Berberoïan rentra la tête dans les épaules, puis il se remit à énumérer ses crimes à mi-voix :

- vol de documents confidentiels, remise de ces documents à des groupes armés dont il ne connaissait ni le nom ni le programme ;
- sympathies envers les assassins de personnalités, que ces personnalités soient de premier ou de deuxième plan ;
- remise de munitions à des inconnus ;
- non-dénonciation de malfaiteurs, étant entendu que

malfaiteurs devaient être tous les amis de Mevlido, et sans doute Mevlido lui-même ;

- mauvaise gestion du double jeu de Mevlido, policier infiltré chez les bolcheviques, mais, en même temps, espion de Poulailier Quatre à l'intérieur de la police ;
- vol de papier hygiénique appartenant à la collectivité, trois rouleaux le mois dernier ;
- absence d'effort pour améliorer les relations houleuses qu'il avait avec Balkachine, le préposé à l'idéologie.

– Et la liste n'est pas close, commenta-t-il.

– Alors, si la liste n'est pas close, continue, dit Mevlido.

Maintenant, Berberoïan était en train de s'accuser d'amours suspectes avec des femmes beaucoup plus jeunes que lui, en particulier avec une anarchiste tout à fait irrésistible qui aurait pu être sa fille. Elle passait parfois au commissariat, déguisée en femme de ménage, pour y fouiller dans des tiroirs. Elle possédait un double des clés de l'arsenal et elle devait probablement s'en servir pour piocher dans les provisions d'armes légères. Il l'avait séduite en comptant sur l'autorité que sa fonction lui procurait. Il était amoureux d'elle, il l'avait dans la peau, mais il n'était pas tout à fait certain d'être payé de retour.

Mevlido jeta un coup d'œil en direction des masses, afin de voir si celles-ci se sentaient choquées par la confession de Berberoïan. Les quatre inspecteurs feignaient la plus grande indifférence. Toutefois, Bapos Vorkouta, qui était de complexion pâlotte, avait les joues roses d'indignation. La scène le révoltait, comme nous tous.

– Est-ce que je dois donner son nom ? murmura Berberoïan.

– Quel nom? s'affola Mevlido.

– Le nom de cette fille, dit le commissaire.

– Non! hurla Mevlido. Ça ne nous regarde pas! Les masses s'en fichent! Fais comme pour la corneille! Ne dis pas son nom!

Pour faire taire Berberoïan, il s'était mis à lancer des coups de pied au hasard. Sous ses chaussures, le corps du commissaire avait la consistance d'un sac de sable. Berberoïan s'effondra vers l'avant, les mains croisées et serrées sur les reins, comme si on venait de lui brûler la cervelle.

– Non! brailla encore Mevlido.

Puis il se réveilla.

– Qu'est-ce que tu as à crier comme ça, marmonna Maleeya Bayarlag, la femme qui était couchée à côté de lui.

– Rien, dit-il. Rendors-toi.

Il se leva. Le lit grinçait. Maleeya Bayarlag se tourna vers lui sans rien dire. Dans l'obscurité, on ne voyait pas si elle avait les yeux ouverts ou non. Le drap avait glissé jusqu'à ses mollets. Il faisait très chaud, on étouffait. La chambre ne possédait pas de fenêtre.

Il fit trois pas, traversa le couloir, alla dans la cuisine et, sans allumer, but quelques gorgées d'eau tiède. Il se servait de sa main comme d'une coupe. Sur le mur, au-dessus du garde-manger, les araignées s'agitaient, provoquant dans leurs toiles ces vastes vibrations qu'elles préfèrent réserver aux heures les plus profondes de la nuit et qui, selon quelques spécialistes contestés, correspondent à une sorte de langage. Mevlido s'essuya la bouche et le visage. Il n'avait pas envie d'engager le dialogue avec elles.

Maintenant il se trouvait dans la salle. Les reflets venus

de la rue tempéraient l'ombre. La fenêtre béait. Il resta un moment statique, à respirer les odeurs du monde, puis il alla vers la lumière.

Aucun souffle ne pénétrait dans l'appartement.

La nuit était brûlante.

– C'est vrai? Tu n'as vraiment rien? dit la femme derrière lui.

Il l'attira contre lui. Épaule contre épaule, hanche contre hanche, ils s'installèrent à la fenêtre. Ils somnolèrent un moment ainsi en écoutant les murmures habituels à Poulailler Quatre, les échos de rixes, la musique des cérémonies que les Ybürs et les Coréens organisaient pour parler à leurs morts, les hurlements nocturnes des psychotiques, les mots d'ordre bolcheviques clamés par les vieilles folles, les criaileries incessantes des oiseaux, leurs gloussements.

Bientôt il se mit à pleuvoir.

L'éclatement des gouttes énormes cachait tout autre bruit.

Avec l'humidité, la chaleur augmenta.

– On devrait retourner se coucher, suggéra Mevlido.

Maleeya Bayarlag déclina l'invitation. Elle n'avait aucune envie d'aller se rallonger sur le matelas trop moite.

La pluie crépitait dans la rue.

Ils ne bougeaient pas.

Ils transpiraient l'un contre l'autre.

Ils regardaient la nuit ruisseler.

Ils étaient nus.

2.

Ensuite il y eut un gémissement strident de ferraille et une secousse. La tête de Mevlido heurta la vitre. Il avait dû s'assoupir.

J'ai dû m'assoupir, pensa-t-il.

Il se redressa sur son siège.

Le tramway filait, toutes lumières éteintes, tantôt agité de forts tremblements et comme en voie de dislocation, tantôt, au contraire, roulant sans à-coup, et alors on entendait le silence électrique du moteur, avec la basse continue des volts et avec de brusques claquements de disjoncteurs, incompréhensibles et non suivis d'effet.

Mevlido se frotta le crâne, laissa s'écouler huit ou neuf secondes et se pelotonna de nouveau contre la fenêtre. L'obscurité régnait dans la voiture. Les lampadaires extérieurs ne suffisaient pas à éclairer les passagers. C'était un moment du parcours que Mevlido n'aimait pas. L'avenue avait été déblayée après la guerre mais les maisons qui la bordaient restaient trop dégradées pour y accueillir des locataires. On longeait des kilomètres d'immeubles inhabitables, avec leurs ouvertures noires et leurs façades pourries qui exhalaient des puanteurs de moisissures. Selon

certaines rumeurs, quelques enfants-soldats y avaient trouvé refuge, d'anciens acteurs du dernier, du énième génocide. Ils erraient de ruine en ruine sans se montrer jamais, incapables de vieillir normalement dans l'âge adulte, cachant derrière les murs leur absence obstinée de remords, le souvenir froid des atrocités qu'ils avaient commises, et, un jour, une de leurs anciennes victimes les débusquait et se vengeait.

On avait dépassé minuit.

On avait dépassé minuit. Il faisait très chaud. Comme toutes les nuits en été depuis une quinzaine de décennies, l'impression d'étouffement ne s'était pas atténuée avec le soir. Il allait falloir patienter jusqu'à l'aube pour retrouver de quoi respirer, un peu d'éphémère fraîcheur.

Dans le tramway, les passagers avaient fermé les yeux et ils ballottaient sur leurs sièges. Outre le conducteur et Mevlido, ils étaient six, tous des hommes ou, du moins, des individus mâles ou principalement non femelles. Sous l'influence des miasmes qui soufflaient depuis les maisons insalubres, chacun somnolait ou agonisait le plus loin possible de ses voisins. Je me rappelle très bien la scène : je faisais partie de ce groupe et, tout en appliquant moi aussi la procédure recommandée pour vivre ou pour dormir, j'observais les choses entre mes cils. Nous étions tous habillés dans le même style, chemisette blanche au col graisseux ou T-shirt maculé de cambouis, pantalon de toile militaire, tongs ou vieilles chaussures fatiguées. On ne peut rien espérer d'autre, à cette heure, de ceux qui empruntent la ligne circulaire et rentrent chez eux, dans les mondes de second ordre, les havres pour réfugiés et les ghettos.

Puis le tramway entama une courbe et s'engagea sur Macadam Boulevard. Je savais qu'à partir de là nous avancerions sans détours jusqu'à Porte Marachvili, la station où Mevlido devait descendre. L'orientation de la voie changea, la lune apparut et déversa ses lueurs blafardes à travers le pare-brise. C'était une lune gigantesque. Elle occupait la moitié du ciel, annulant toutes les étoiles et transformant en découpes brutales les toits et les cimes des arbres, car maintenant il y avait des arbres. .

L'illumination était puissante et laiteuse. Sur les visages, à la naissance des cheveux, les gouttes de sueur scintillaient. Les barres métalliques lançaient des feux. Les six passagers et Mevlido avaient glissé d'un cauchemar sombre à un cauchemar plus clair. Maintenant nous foncions vers la pleine lune. Comme assis dans un téléphérique bizarre, nous allions droit sur elle.

Alors que Mevlido regardait sans but autour de lui, il aperçut sous les sièges, à deux mètres, un oiseau très noir qui se dandinait, le croupion lourd, les pattes épaisses, les plumes dépeignées : quelque chose comme un bâtard de corbeau géant et de poule mutante. Son bec massif était entrouvert. On ne distinguait pas son œil. Il se balançait au rythme des cahots, et, pour préserver son équilibre, il écartait de temps en temps les ailes, avec une paresse majestueuse, puis il se retassait dans la ténèbre intime de son corps.

On approchait de l'arrêt. Mevlido se leva, tira le cordon pour se signaler au conducteur. Et d'abord il se plaça devant les portes du milieu, mais ensuite, comme l'oiseau le dévisageait, à présent révélant un œil d'ambre jaune et

inquisiteur, bordé d'un cercle sanguinolent, il eut une appréhension et marcha vers la porte arrière. Le tramway freina, cria, les vitres cliquetèrent, puis un silence absolu s'instaura durant deux interminables secondes. Et enfin les portes en face de Mevlido s'ouvrirent avec colère, comme toujours dans les machines où le système pneumatique a été conçu pendant une période de troubles, une révolution ou une guerre.

Mevlido sortit. En accord avec la tradition qui veut que l'on suive des yeux le véhicule que l'on vient de quitter, il se tourna vers le tramway qui déjà redémarrait, avec sa charge de voyageurs assoupis ou défunts.

Le tramway accéléra. C'était de nouveau un wagon déglingué qui se préparait à décoller en direction de la lune.

À un mètre de Mevlido, sur la plate-forme de l'arrêt, le corbeau énorme se tenait, lui aussi intéressé par ce départ pour l'espace. Il était descendu par la porte du milieu.

Dans la lumière, l'oiseau était moins patibulaire. Ses yeux avaient une nuance dorée qui aurait pu leur donner une expression banale et même agréable s'il n'y avait eu cette espèce de plaie rouge sang qui les cerclait, dégoûtante, faisant penser à une infirmité contagieuse.

— Pas trop tôt qu'on nous débarque, croassa l'oiseau. J'avais l'impression qu'on allait passer la nuit dans cette vilaine caisse.

Mevlido poussa un mugissement d'approbation sans plus regarder son interlocuteur. Il n'appréciait pas la perspective de bavarder avec cet individu.

— Vous allez entrer dans Poulailier Quatre? demanda l'oiseau.

– Oui, lâcha Mevlido.

– Vous avez du courage, fit l'oiseau. C'est très mal famé.

– Bah, dit Mevlido. Pas plus qu'ailleurs.

– La police y met pas les pieds, insista l'oiseau. Elle a trop peur. Il y a des sorcières dans tous les coins, et ça grouille de malades mentaux et de bolcheviques. Le bolchevisme, vous connaissez ?

Il penchait la tête sur l'épaule. Il avait le dos hirsute, les ailes malpropres. Il fixait Mevlido, ses yeux bordés de rouge semblaient examiner l'intérieur de Mevlido, ils l'examinaient avec insolence.

– C'est là que j'habite, dit Mevlido.

L'oiseau avait recommencé à se dandiner. Il réussit à tordre le bec de façon à exprimer de la méfiance. On ne savait trop si à cette méfiance se mêlait de la réprobation ou, au contraire, une complicité prudente.

– Vous avez des sympathies pour le bolchevisme ? croassa-t-il. Vous faites partie de leur bande ?

– Je suis policier, précisa Mevlido.

– Ah, sursauta l'oiseau.

Il laissa s'écouler une seconde.

– En tout cas, c'est mal famé, reprit-il.

– Oui, bon, c'est mal famé, convint Mevlido. **Mais vous savez, quand on compare au reste...**

– Au reste de quoi ? croassa l'oiseau.

Issue des maisons les plus proches, une vilaine odeur de plumes souillées et de guano arrivait à hauteur de narines ou de bec.

Mevlido toussa, se racla la gorge.

Les deux interlocuteurs se renfrognèrent.

La conversation ne réussissait pas à prendre. Elle aurait pu donner quelque chose, mais là, manifestement, elle ne réussissait pas à prendre.

3.

Le lendemain.

Ou plutôt : la nuit suivante.

Toutes les nuits se ressemblaient à cette époque, dans la vie de Mevlido comme dans la nôtre.

Mevlido rentrait à Poulailier Quatre après une journée de travail au commissariat central.

De nouveau on avait le tramway pour décor, avec ses voyageurs somnolents, ses bruits et ses ombres.

Sept ou huit cents mètres plus loin, la lune bloquait la voie, comme souvent. Elle barricadait Macadam Boulevard de tout son ivoire jaunâtre. Elle était vautrée pesamment sur les rails et elle occupait le paysage jusqu'au milieu du ciel. Ne sachant trop comment répondre à cette manifestation d'arrogance, la ville hésitait entre collaboration et défaite, avec ici et là de piètres tentatives de résistance. Elle comptait sur quelques ampoules non éteintes pour damer le pion à l'envahisseuse. En réalité, elle n'émettait que de lamentables lueurs blafardes. On ne voyait personne dans les ruines. Par pans entiers les murs disparaissaient, annulés par des noirs de gouffre.

Cela pour l'ambiance générale, cette nuit-là encore.

Le tramway avançait en se balançant. Une fois engagé sur la ligne droite qui longeait Poulailier Quatre, il se mit à accélérer, comme s'il prenait de l'élan pour heurter avec violence l'obstacle lunaire. À l'intérieur de la voiture, les ampoules étaient grillées. Les passagers oscillaient, reproduisant, avec un léger décalage, le rythme des cahots. Ils avaient des figures fermées de morts. On voyait bien qu'ils avaient délégué l'un d'eux pour s'installer aux commandes de la machine. Ils lui avaient demandé de la fracasser sur le premier satellite géant venu, sur ses roches blanches, sa poussière, sur son silence terminal, et, visiblement, cette fin prochaine ne leur causait aucune angoisse.

Mevlido se leva, on allait bientôt passer devant son arrêt. Il marcha parmi les formes avachies et il tira sur le cordon qui communiquait avec la cabine du conducteur. Celui-ci, devant son tableau de bord, n'était qu'une silhouette noire, cartonneuse et plate comme une cible de stand de tir. On ne distinguait pas ses gestes. Mevlido allait répéter son signal lorsque tout hulula et se lamenta, les mâchoires des freins, les roues, les rails sous les roues, la carcasse, les vitres, les barres d'appui, le plancher métallique, les sièges.

Puis le tramway s'immobilisa. Après deux secondes d'inertie, les portes s'écartèrent devant Mevlido, et dans l'ouverture s'engouffra une bouffée de nuit torride. Une plaque annonçait qu'on était arrivé à la Porte Marachvili. Sans réussir à la rendre illisible, quelqu'un s'était donné le travail de maculer l'inscription avec des fientes ou de la boue.

Mevlido sortit.

Il était seul à descendre. L'air du quartier aussitôt l'enveloppa et il ferma les yeux pour mieux combattre la nausée qui le saisissait souvent à cet instant, quand il quittait l'espace relativement clos du tramway pour pénétrer dans l'univers de Poulaillet Quatre. La brise nocturne charriait des remugles de guano, des relents de basse-cour et d'excrétions animales et humaines de toutes sortes. C'était une odeur abjecte de ghetto, filamenteuse et humide, noire, malsaine, une odeur de désespoir pré-insurrectionnel et de fosse commune.

L'odeur de notre avenir et de notre passé.

L'odeur du monde réel depuis toujours.

Puis il rouvrit les yeux.

À l'arrêt, sous l'abri construit pour accueillir les voyageurs par temps de pluie, une forme bougea, féminine, sans grâce.

— Tu étais là ? Tu m'attendais, Maleeya ? s'étonna Mevlido.

Maleeya Bayarlag se détacha du recoin obscur où elle était restée dissimulée, assise sur le banc de ciment, sans doute pendant des heures. Son épaule frotta contre la paroi latérale de l'abri, un rectangle de tôle que des balles avaient déchiqueté durant une période de tension sociale. Le fer grelotta. Elle fit deux pas, elle surgissait soudain sous la lumière acide. On avait l'impression qu'elle avait du mal à conserver son équilibre, qu'elle allait lourdement basculer en arrière et se rasseoir.

Elle portait un pantalon noir et un corsage taillé dans un vieux tissu criard. C'était une femme que la folie avait enlaidie, avec un visage usé, olivâtre, qui peut-être autre-

fois avait eu beaucoup de charme, mais aujourd'hui n'exprimait plus que l'ahurissement et l'angoisse. Son regard ne fuyait pas, mais il traversait les choses, manifestement sans les comprendre vraiment ou sans les voir. Ses cheveux étaient en désordre, sa peau luisait, des gouttelettes perlaient autour de sa bouche. Ses dents étaient presque toutes en place, mais elles étaient grises. Elle alla à Mevlido et elle glissa sa main dans la sienne. Elle se mouvait avec lenteur, elle respirait de façon sonore. L'effort physique, dans cette atmosphère trop humide, lui coûtait. Elle ne répondait pas à Mevlido, mais elle avait l'air contente de l'avoir retrouvé et de pouvoir maintenant rentrer à la maison en sa compagnie.

– Il est plus de minuit. Tu as dû m'attendre pendant des heures, déplora-t-il.

– Pendant combien ? demanda-t-elle, égarée.

L'asthme mutilait sa voix.

– Des heures, répéta-t-il.

Ils quittèrent la plate-forme, ils avancèrent en direction de la Porte Marachvili, ils la franchirent. Main dans la main ils cheminaient, sans se presser, deux quinquagénaires amoureux, en flânerie sous la lune : un homme de taille moyenne, solide, d'apparence policière puisqu'il travaillait dans la police, et une femme à peine plus petite que lui, replète, mal habillée, ayant l'allure d'une malade dans une cour d'hospice.

Elle ne desserrait guère les lèvres, sinon pour sourire sans motif, ou pour répéter les derniers mots qu'il avait prononcés. Il était habitué à cela et ne s'en offusquait pas. Il lui raconta sa journée. Il parla d'une prochaine séance

d'autocritique, programmée pour la semaine suivante. Son tour était venu d'énumérer ses crimes devant les masses et il n'en avait aucune envie. Il évoqua ensuite Berberoïan, qui l'accusait de ne plus avoir toute sa tête. Cinq phrases suffirent. Elle ne l'écoutait pas.

Dès qu'ils furent de l'autre côté de la Porte Marachvili, le blanchioisement de toutes choses sous les rayons lunaires s'atténua. Les rues avaient rétréci. L'éclairage urbain avait des défaillances. On devait parcourir des dizaines, et parfois des centaines de mètres dans l'ombre, au petit bonheur. Les trottoirs et la chaussée étaient jonchés d'épaves. Souvent on frôlait des drogués des deux sexes, affalés dans leur vomi et leurs rêves. Quand l'obscurité était profonde, des oiseaux la colonisaient : des mouettes obèses, gigantesques, des corneilles monstrueuses, des chouettes, des poules ; elles recouvraient de larges portions du sol, constituant des groupes compacts qui protestaient contre les intrusions et interdisaient le passage à coups de bec. On marchait au milieu des gloussements et des cris.

C'était une nuit comme toutes les nuits. Mevlido et Maleeya se cognaient à des semi-cadavres, ils avaient les mollets attaqués par des volatiles, ils progressaient en tâtonnant. Quand ils émergeaient à la lumière de la lune, ils plissaient les yeux, éblouis.

Ils transpiraient à chaudes gouttes.

Ils avalaient des débris de plumes.

Ils étouffaient.

De temps en temps, Mevlido se remémorait son cauchemar de la veille. Il s'était disputé avec un corbeau au sujet de Poulailier Quatre. L'oiseau dénigrait le quartier,

l'estimant mal famé et gangrené par le bolchevisme. Mevlido avait prétendu qu'il s'agissait d'un ghetto comme un autre, ni meilleur ni pire que les autres. L'oiseau essayait de le sonder, il voulait savoir quelles étaient ses opinions politiques. N'ayant aucune confiance en son interlocuteur, Mevlido avait biaisé. Il ne s'était pas prononcé sur le bolchevisme. Comme Mevlido évitait la discussion, l'oiseau était devenu agressif. Ils s'étaient séparés en mauvais termes.

– Ça va, Maleeya ? demandait Mevlido à tout instant.

Ils louvoyaient entre les corps misérables, ils contournaient les concentrations vociférantes de mouettes. Maleeya Bayarlag était collée à lui, contre sa hanche droite.

Elle disait que ça allait. Elle se sentait les jambes lourdes, ses poumons avaient du mal à aspirer l'air chargé de poussière, mais ça allait.

Elle s'arrêta un moment pour retrouver son souffle, puis ils reprirent leur marche et il lui raconta son rêve.

– Dans tes rêves, ça se passe pas trop bien, fit-elle remarquer.

– C'est vrai, dit-il.

Il était heureux de l'entendre réagir par un commentaire plutôt que par une simple répétition ensommeillée de sa dernière demi-phrase.

– C'est des rêves de dingue, dit encore Maleeya.

Ils rirent ensemble. Elle était sensible à la tendresse dont il faisait preuve en lui parlant, en la guidant à travers les obstacles. Elle prenait plaisir à l'insouciance affectueuse de leur balade. Lui aussi Mevlido aimait cette complicité que les ténèbres favorisaient.

Le temps et la difficulté de vivre s'étaient presque figés autour d'eux. Ils n'avaient aucune hâte.

La nuit du ghetto les caressait.

Elle les apaisait.

Plus tard ils montèrent l'escalier d'un petit immeuble de Factory Street. C'était leur maison. Elle n'était pas plus décrépite qu'une autre. Sur le palier du quatrième étage, la minuterie fonctionnait. Mevlido poussa la porte et, une fois à l'intérieur de l'appartement, il n'alluma pas l'électricité. Ils furent dans la pénombre que diluaient les lampadaires de la rue. La lumière de la lune elle aussi jouait son rôle. Ils pouvaient se déplacer d'une pièce à l'autre sans crainte de se cogner contre un meuble ou contre un mur.

– Tu as mangé? demanda Mevlido.

Il entra dans la cuisine et explora le garde-manger. Maleeya avait pioché dans la nourriture. Elle n'avait pas remis en place les couvercles qui étaient censés protéger les aliments d'une dégradation trop rapide, mais elle avait refermé la porte grillagée. Deux cafards guettaient en vain sur une charnière, alléchés mais tenus à l'écart. Ils se contrefichaient de la présence de Mevlido. Ils remuaient leurs antennes, ils attendaient une faille dans le dispositif, ils savaient qu'un jour ils entreraient dans cette cage. Ils entre-raient, ils se goinfreraient et ils mourraient. C'était manifestement devenu l'objectif principal de leur existence.

– Bon, tu as un peu grignoté, dit Mevlido.

– Un peu grignoté, dit Maleeya.

Il détacha de sa ceinture la petite sacoche qui contenait ses cartes professionnelles, deux tickets de cantine, un peu d'argent, deux chargeurs. Il la posa sur la table et soupira.

La journée se terminait comme chaque soir, sur des gestes on ne peut plus ordinaires. Bientôt il se ferait un thé et il irait prendre dans le garde-manger une poignée de pemmican industriel ou des biscuits. Il n'avait pas faim. Il avait envie de s'asseoir, mais pas de dormir.

– Bayarlag, dit Maleeya comme si elle l'appelait.

– Qu'est-ce que tu, dit Mevlido.

– Bayarlag, répéta Maleeya. Yasar Bayarlag. Ça s'améliore pas pour lui.

Elle se balançait dans la semi-ténèbre, à un mètre de la fenêtre. La semelle de ses espadrilles chuintait sur le carrelage. L'ampoule du réverbère vissé dehors, juste en face, éclairait ses cheveux en rouge sombre.

– Il est en train de devenir fou, compléta Maleeya.

– Yasar Bayarlag? demanda Mevlido.

Maleeya acquiesça.

– On n'y peut rien, dit Mevlido.

– Il sombre fou, fit Maleeya.

Yasar Bayarlag, l'homme avec qui Maleeya Bayarlag avait autrefois vécu, était mort. Il avait été tué à côté de Maleeya, quinze ans plus tôt, dans un attentat contre un autobus. Maleeya avait surmonté l'épreuve sur le plan physique, mais son esprit avait été à jamais estropié par l'explosion. Mentalement, elle avait maintenant des difficultés. Elle retrouvait son intelligence, sa sûreté de jugement et sa fantaisie pendant de courtes périodes, mais, le reste du temps, elle restait en marge de la réalité, confinée dans un somnambulisme tantôt maussade, tantôt bavard. Elle évoquait souvent la figure de Yasar, elle partait souvent à sa recherche, au fin fond de Poulaillet Quatre, dans le secteur de Poulaillet

Quatre qu'on appelait le Fouillis, dans les ruelles où il est vrai qu'on pouvait rencontrer des morts, mais où elle ne le rencontrait pas et où elle s'égarait, piétinant les débris pendant des jours, des semaines; elle prétendait ensuite lui avoir parlé, lui avoir confié ses peines, lui avoir arraché la promesse qu'il allait bientôt revenir. Elle voyait tout à travers un voile trompeur de mémoire, dans un brouillard, et elle confondait Yasar avec Mevlido, donnant à Mevlido des détails sur les petits bonheurs qu'ils avaient récemment partagés, Yasar et elle, marmonnant que Yasar lui avait offert un cadeau, ou qu'ils avaient couché ensemble, ou qu'il lui avait préparé une omelette aux champignons, ou un curry de poulet, ou qu'ils avaient regardé, debout tous deux devant la maison de Factory Street, le vol des chauves-souris au crépuscule.

Mevlido s'assit. Il s'appuyait sur la table, le bras posé à côté du petit sac qui contenait ses affaires de policier, sa vie lassante et inutile de policier. Ils restèrent une minute sans rien dire.

– On va tous sombrer fous, reprit Maleeya.

– Oui, dit Mevlido. C'est vers ça qu'on va. C'est normal.

– C'est vers ça qu'on va, répéta Maleeya avec une intonation neutre.

– On n'y peut rien. Vers ça et vers la mort. Tout le monde y va.

– Tout le monde, dit Maleeya.

– Bah oui, dit Mevlido.

– Vers ça et vers la mort, dit Maleeya.

Elle balançait légèrement le torse d'avant en arrière. Elle

avait déboutonné le haut de son corsage, elle ruisselait de sueur. Soudain, son visage fut déformé par un rictus anxieux.

– Et toi, pareil, dit-elle. Tu es en train de sombrer fou, toi aussi.

– Ne t'inquiète pas, dit Mevlido. On est tous les deux, toi et moi, on est ensemble. On restera ensemble jusqu'à la fin. On va s'en sortir.

– C'est à cause de moi que tu sombres fou, dit Maleeya.

– Mais non, dit Mevlido.

– Je suis contagieuse, insista Maleeya. Je sais bien que je suis contagieuse.

– Mais non, assura Mevlido.

– Mais si, dit Maleeya. Tu sombres fou, Yasar. Je peux t'appeler Yasar, toi ?

– Comme tu veux, dit Mevlido.

– Je peux t'appeler Yasar, hein ?

– Mais oui, dit Mevlido.

– Tu naufrages, Yasar. C'est à cause de moi.

Elle passait la main dans ses cheveux. Sous la lumière venue de la rue, les mèches paraissaient teintées. Ses doigts aussi avaient des transparences rouges.

– On est tous les deux, reprit-elle après un silence. C'est pour ça. Parce qu'on est tous les deux ensemble. Justement. C'est pour ça qu'on s'en sortira pas.

4.

Mevlido tendait la main pour lui caresser la joue et elle lui échappa, et déjà elle reculait vers l'humidité ombreuse de la chambre comme si elle désirait y disparaître. C'était un endroit obscur où d'ordinaire elle s'installait seule ou avec Mevlido pour dormir ou pour attendre le sommeil ou pour copuler, une pièce dépourvue de fenêtre et étouffante. Elle avait fermé les yeux ; elle venait de les fermer, d'abord sans doute parce qu'elle préférait ne plus voir le lit métallique avec son matelas parsemé de taches, et aussi parce qu'elle souhaitait oublier le tremblement désagréable des toiles d'araignées qui recouvraient le mur et se ramifiaient jusqu'aux montants du lit, mais surtout parce qu'elle voulait mieux se concentrer sur la phrase qu'elle formulait à l'intérieur de sa tête. Mieux se concentrer là-dessus. C'était une prière et, cette prière, elle l'adressait à l'homme qu'elle aimait et qui n'était pas Mevlido, car, même si souvent elle communiquait avec Mevlido en l'appelant Yasar, en lui donnant Yasar pour nom d'amour, elle savait en profondeur qu'il n'était pas Yasar Bayarlag, elle savait qu'il était seulement Mevlido – un compagnon de désastre, mais pas l'homme essentiel qu'elle avait connu au temps où elle

n'était pas folle, au temps où les autocars n'explosaient pas en dépeçant le corps de Yasar et en pulvérisant à la même seconde l'esprit de la femme de Yasar, c'est-à-dire son esprit à elle Maleeya Bayarlag. Son esprit à elle Maleeya Bayarlag.

La prière murmurait et hurlait dans sa tête, elle se déroulait dans un ailleurs de sa mémoire, derrière et devant sa mémoire et dans le silence palpitant de son corps, elle errait là-dedans avec des mots enfouis et avec des images enfouies :

- touche-moi, Yasar,
- traverse-moi, Yasar,
- empare-toi de ma chair avec tes bras, avec ta tête,
- traverse-moi, secoue-moi,
- empare-toi de mes viscères, de mes organes jusqu'au dernier,
- prends mon cœur entre tes doigts et traverse-le,
- touche-moi avec tes vertèbres, Yasar, avec l'intérieur de tes vertèbres,
- chuchote à l'intérieur de mes os,
- à l'intérieur de mes os va de zéro à un,
- chuchote-moi, murmure-moi et traverse-moi pour que je vérifie la réalité de mon existence, touche mon existence, Yasar,
- gémis dans mes gémissements,
- creuse dans l'existence de ma voix,
- sombre en moi pour que je sache que l'ailleurs existe et que tu es revenu parmi nous, parmi ceux et celles qu'on dit vivants,
- caresse l'intérieur de mon cœur et l'intérieur de mon existence,

- remue mon visage contre ton visage, avec ton visage
revenu de l'ailleurs des morts,
- entre dans ma tête avec ta tête pour me construire,
- touche mon squelette pour me construire et me recons-
truire,
- touche l'intérieur de mon squelette pour te reconstruire
ensuite comme si nous étions encore vivants l'un et
l'autre,
- compte nos deux existences en comptant de zéro à un,
- repose tes épaules sur mes épaules,
- habite mes pieds et mes mains et tous mes membres un
par un,
- habite mon sang et ma bave,
- habite l'intime,
- creuse en moi dans l'existence **de l'intime**,
- habite mon souffle, Yasar,
- habite l'existence de mon silence **avec ton silence**,
- reviens, Yasar,
- viens, reviens en force,
- quitte l'ailleurs des morts et apprends l'ailleurs des
vivants, Yasar, apprends l'ailleurs des vivants en t'emparant
de moi,
- fais comme si rien de toi n'avait été détruit,
- fais comme si tu n'avais pas été réduit en fragments de
rien,
- installe-toi dans l'ailleurs à l'intérieur de mon existence,
- construis-nous ici, Yasar, reconstruis-nous,
- fais comme si rien de nous n'avait été détruit,
- fais comme si nous n'avions pas disparu,
- fais comme si nous n'avions pas été séparés ensemble

séparés ensemble séparés ensemble, séparés ensemble dans l'ailleurs.

C'était une prière haletante ; par certains de ses motifs elle ressemblait à une demande d'amour physique, et, si l'homme qui était à moins d'un mètre d'elle l'avait entendue, il aurait peut-être cru inévitable, ou charitable, de se fondre sexuellement au corps de Maleeya, dans la chaleur et la sueur de la nuit. Mais il ne l'entendait pas, et peu importe, car, ce cri silencieux, ce violent désir d'être possédée, elle ne l'associait pas à des images de coït.

Pas du tout, même.

Mevlido était debout à l'entrée de la chambre. Il n'avancait plus. Par expérience et par instinct, il savait qu'elle s'était éloignée de lui et que leur pacte d'affection mutuelle avait provisoirement volé en éclats. Il avait du mal à imaginer ce qui se produisait en elle, il la sentait étrangère, il ne la comprenait plus, il ne faisait plus d'effort pour la comprendre. Avec lassitude il regarda ses yeux qui sursautaient derrière ses paupières comme pendant les phases de sommeil paradoxal, et ses lèvres entrouvertes, ses dents ternes, sa physionomie exténuée que la pénombre ravinait.

Elle bredouillait faiblement des syllabes sans suite.

Quelques secondes de vide s'égrenèrent.

Soudain ils s'étaient mis à cheminer chacun pour soi, à grande distance l'un de l'autre. Ils ne communiquaient plus. À son tour Mevlido reculait vers ses propres labyrinthes. Il négligeait ce qui le liait à Maleeya Bayarlag, sa vie actuelle avec elle, ce partage fataliste de la chute. Il avait commencé à penser à Verena Becker, sa femme assassinée vingt ans plus

tôt par des enfants-soldats, pendant les combats racistes de Zone Cinq, à Djaka Park West. Assassinée vingt ans plus tôt par des enfants-soldats. Verena Becker. L'image de Verena Becker était sur le point de se préciser, dans sa mémoire les portes s'entrouvraient et menaçaient de s'ouvrir grandes. Les enfants-soldats étaient là, presque sur le seuil, avec leurs colliers d'oreilles humaines et leurs perruques en vinyl multicolore. Lui aussi Mevlido se tenait sur le seuil. Plus qu'un pas à faire, et il allait pouvoir s'aventurer dans la douleur du deuil. Dans la douleur et les cendres. Il allait de nouveau entrer là-dedans et s'y abîmer, dans les images insupportables. Puis quelque chose s'interposa, le bouscula violemment, un réflexe salutaire. Et déjà il regardait ailleurs. C'était un souvenir tabou. Il ne fallait pas évoquer les bonheurs passés, la vie amoureuse qu'il avait vécue jusqu'au jour du martyre de Verena Becker. Il ne fallait pas se représenter de nouveau le martyre de Verena Becker. Il valait mieux revenir à Poulailier Quatre, à côté du lit, et essayer de retrouver le contact perdu avec Maleeya Bayarlag.

La nuit ondulait comme dans un four.

La nuit.

Elle ondulait comme dans un four.

Des lumières entraient dans la pièce principale et rebondissaient dans la chambre, créant ici des espaces clairs, là des taches noires, d'un noir brillant.

Maleeya Bayarlag ne prononçait toujours pas un mot. Elle avait fini par s'asseoir sur le lit. Derrière elle, sur le mur, les toiles frémissaient. Depuis le mois de novembre, on subissait une invasion d'araignées. Certaines années elles avaient de terribles ambitions territoriales et elles se multi-

pliaient pour les satisfaire. On traversait justement une de ces années, les pires.

Ils étaient tous deux mouillés de sueur.

– Tu as chaud, dit Mevlido. Tu veux que j'aille te chercher un verre d'eau?

– Chaud, murmura Maleeya.

– Tu as soif? dit encore Mevlido.

– C'est toi, Mevlido? demanda-t-elle sans ouvrir les yeux.

Elle émergeait à la conscience. Vaguement elle savait qu'elle avait connu une sorte de transe. Une empreinte de supplication subsistait sur sa langue, mais sa mémoire ne lui livrait rien d'autre. Elle ne se souvenait pas de paroles.

– Oui. C'est moi.

– Je pensais à Yasar. On était ensemble. J'ai cru que tu étais Yasar.

– Non, tu vois, dit Mevlido. C'est bien moi.

– J'ai parlé, là, hein? J'ai dit des choses?

– Quand?

– Tout à l'heure, pendant que je fermais les yeux.

– Boh, tu as un peu marmonné.

– C'est vrai? J'ai pas parlé?

– Non. Tu marmonnais. On ne comprenait pas ce que tu disais.

– On comprenait pas?

Elle était essoufflée. Ses jambes pendaient au bord du lit. Comme Mevlido, elle n'avait plus sur elle qu'un T-shirt.

Dans l'immeuble, les voisins dormaient, rien ne filtrait à travers la cloison ou le plafond, mais par les ouvertures de la pièce principale arrivaient les bruits de la rue. Mutants ou

non, mouettes, volailles et corbeaux se disputaient sans cesse et craillaient. Dans la maison d'en face quelqu'un écoutait de la musique sur un phonographe à manivelle : un chant de désenvoûtement, coréen, monocorde, magique.

La sueur coulait sur les joues de Mevlido. Il s'assit sur le lit. Maleeya haletait à côté de lui.

– Tu me mens pas ? fit-elle. On comprenait pas ?

– Non.

– Tant mieux si on comprenait pas, dit-elle.

À cet instant précis débuta un défilé nocturne. Quelque part au-delà du carrefour, une manifestation s'ébranlait. Les slogans étaient scandés à tue-tête par des vieilles bolcheviques retournées à l'état sauvage, insanes. D'habitude, elles se retrouvaient par groupes de deux ou trois, ou toutes seules. Cette fois-ci, elles étaient deux. Les consignes commencèrent à voler au-dessus de la ville. Et, de même que celles qui les proféraient, elles étaient sauvages et insanes :

- N'ASSASSINE QU'À BON ESCIENT !
- VA AU FOUILLIS APRÈS TA MORT !
- NE VA PAS AU FOUILLIS APRÈS LA MORT !
- ASSASSINE LA MORT EN TOI !
- MILLE ANS APRÈS, SOUVIENS-TOI, NE PARDONNE RIEN !
- N'OUBLIE RIEN, N'ASSASSINE QU'À BON ESCIENT !

Mevlido s'essuya le visage, s'essuya les mains sur la toile du matelas.

– Je vais te chercher un verre d'eau, dit-il.

Il se sentait à bout de force. Ce soir, comme tous les soirs, les retrouvailles avec Maleeya Bayarlag avaient com-

porté quelque chose d'exténuant. Il éprouvait pour elle une grande affection, ils formaient un couple, il ne songeait pas à l'abandonner et il avait bien l'intention de l'aider à parcourir ses quotidiennes angoisses, sa folie, il avait une fois pour toutes pris la décision de la choyer et la protéger jusqu'à la mort, mais l'amour qui les liait était simplement animal et désespéré, comme entre deux survivants d'une catastrophe. Il ne l'aimait pas comme il avait aimé Verena Becker.

Les vieilles s'éloignaient. Leurs slogans étaient déformés par la distance grandissante. On réussissait de moins en moins à les traduire, on les recevait syllabe par syllabe sous la conscience, sans plus essayer d'en saisir la signification :

- ENFOUIS-TOI!
- METS TON DERNIER SANG DANS UN SAC!
- REJOINS LE FOUILLIS SOUTERRAIN, ENFOUIS-TOI!

– Bon, je vais te chercher un verre d'eau, répéta Mevlido.

Il attendit plusieurs minutes avant de bouger, mais finalement il se releva et alla à la cuisine remplir une tasse d'eau. Il en but une gorgée, apporta le reste à Maleeya. Elle avala le liquide tiédasse avec avidité et reposa la tasse sur l'oreiller. Mevlido était revenu s'asseoir contre elle. Ils passèrent un moment à se taire ainsi, écrasant de temps en temps sous leur main une goutte de sueur qui leur irritait les ailes du nez ou la nuque. Ils recevaient en eux les cris incongrus de la nuit. Ils ne s'allongeaient pas. Pour l'instant, ils avaient renoncé à la perspective du sommeil.

– Je me suis disputé avec Berberoïan, finit par dire Mevlido. Tu sais, Berberoïan.

Maleeya approuva d'un hochement de tête.

– Je sais. Le commissaire.

– Il m'accuse de perdre la boule, dit Mevlido.

– Ah, tu vois, raisonna Maleeya. Tu sombres fou. **Je suis pas la seule à m'en rendre compte.**

– Il veut que j'aille voir la psychiatre de la police.

– Ben, vas-y, dit Maleeya. Puisqu'il te le dit. C'est ton chef, non ?

Mevlido ébaucha un geste vers elle. Il aurait aimé pouvoir se blottir contre elle et attendre qu'elle le reconforte, mais il répugnait à exposer ainsi sa faiblesse à plus faible que lui, et son bras, qu'il avait à peine soulevé, retomba.

– Berberoïan, c'est ton chef, non ? insista-t-elle.

– Oui, dit Mevlido.

– Alors, c'est lui qui commande, murmura Maleeya. Vas-y.

– Je n'ai pas envie, objecta Mevlido. Je suis épuisé, c'est tout. Je suis épuisé mentalement et je fais des mauvais rêves. Ça ne regarde que moi. Qu'est-ce qu'il a à m'embêter avec sa psychologue.

– Sa psychiatre, corrigea Maleeya.

La manifestation des insanes bruissait encore.

• **MÊME EN CAS DE DÉCÈS, CHANGE D'ITINÉRAIRE!**

• **ENFERME TON VISAGE DANS UN SAC!**

• **ENTRE DANS LA TERRE POUR MILLE ANS!**

On ne discernait plus guère du langage, il fallait reconstituer et réinventer des phrases à partir de presque rien.

Au-dessus de Factory Street maintenant de nouveau dominaient les échos du gramophone, la voix de la chanteuse d'en face.

Maleeya respirait avec des sifflements.

Un oiseau vint se poser sur le rebord de la fenêtre, dans l'autre pièce.

Un oiseau. Sur le rebord de la fenêtre.

Il vint se poser. Il était gros, il atterrit avec une lourdeur de pélican, ses griffes crissaient contre le zinc, le ciment. Ses ailes envoyèrent dans l'appartement une brassée de puanteurs aigres. Il ne tenait pas en place. Depuis le lit, ni Mevlido ni Maleeya ne le voyaient, mais ils l'entendaient se démener comme un caractériel. Il ébaucha un croassement, on perçut le floc d'une fiente qui s'étalait sur une dalle de linoléum, puis il s'envola.

Sur le mur, à la tête du lit, un insecte englué vibrail dans une toile, sans doute une mouche qui s'affolait avant l'horreur. La vie continuait.

– J'y suis déjà allé, en fait, reprit Mevlido.

– Déjà allé, en fait, répéta Maleeya.

Au même moment, presque inaudible, un dernier mot d'ordre passa dans la rue et s'éteignit.

• TU N'ES PLUS RIEN, NE T'ASSIEDS PAS PARMI LES BÊTES!

Maleeya se mit à balancer lentement le buste d'avant en arrière. C'est ce qu'il y a de mieux à faire quand on est entouré de toiles d'araignées, qu'il est tard et que tout de même on a la vague certitude que la vie continue.

Quelque part dans le sommier, un ressort grinçait.

– Allé où? demanda-t-elle.

– Chez la psychiatre, continua Mevlido. Avant-hier. Pour prendre contact.

Le ressort grinçait, la mouche emprisonnée se débattait en observant des pauses pathétiques. La lumière de la rue rebondissait contre les murs. Le chant coréen se prolongeait. C'était une mélodie d'après la défaite, d'après le décès, destinée à rendre leur fierté aux guerriers disparus ou à leurs complices encore en vie. La voix de la chanteuse était âpre, à peine mélodieuse. Quand le ressort faiblissait et qu'elle commençait à dégénérer grotesquement vers les graves, le type qui l'écoutait tournait la manivelle de son appareil pour lui redonner de l'énergie. C'était sans fin.

Dans la chambre flottait une odeur d'oiseau.

Maleeya Bayarlag se balançait en respirant fort.

Elle transpirait à grosses gouttes.

– Tu es plus rien, mon Yasar, bredouilla-t-elle. T'**assieds** pas parmi les bêtes.

5.

Il est trois heures. Maleeya Bayarlag **s'est endormie. Mais** lui, Mevlido, non.

Trois heures, puis quatre heures.

Impossible de dire si maintenant Mevlido est ou non plongé dans le sommeil. Lui-même l'ignore. Il ne cherche pas à approfondir la question et il se lève. Derrière lui, Maleeya ne réagit pas. Elle est couchée en travers du lit, totalement découverte, les fesses à l'air. Il s'habille, il referme avec précaution la porte de l'appartement, il sort de l'immeuble et il commence à marcher dans les rues. Quelque chose l'attire vers l'avant. Il se déplace comme nous, comme dans un rêve. Il va au hasard sans s'interroger sur le hasard. Au hasard et vers l'avant.

Autour de lui, Poulailier Quatre se tait. Seul le bruit de ses pas résonne entre les murs. Plus de gramophone, plus de clameurs subversives, plus le tic-tac des couteaux chinois sur les planches à découper, dans les endroits où les réfugiés chinois se regroupent. Plus les éclats de voix des insomniaques, les appels des drogués qui soubresautent dans leurs excréments et qui ont peur. Tout s'est calmé. Les oiseaux, eux aussi, sont tranquilles. Ils dorment ensemble,

en hordes compactes, comme si la température était très basse ou comme si une frayeur de fin du monde les obligeait à se tasser les uns contre les autres. À certains endroits, un être collectif, duveteux, s'étale en travers de la rue et bloque le passage. Mevlido piétine cette masse mouvante, avec dégoût il progresse au milieu des fouettements d'ailes.

L'odeur des volailles lui donne envie de vomir.

Il reçoit des coups de bec sur les jambes.

Au-dessus de la ville, la lune pleine a diminué de volume.

Elle s'est durcie, elle envoie vers la terre une lumière méchante.

Mevlido remonte Factory Street, Gunmen Street, Palm Avenue, Market Street. Après quelques minutes d'errance, il se fixe pour objectif la gare désaffectée de Container Avenue. Autrefois, dans Poulailier Quatre et dans les territoires adjacents, il y avait des centaines, des milliers de gares. Celle de Container Avenue a été interdite au public car une partie de la salle des pas perdus menaçait de s'écrouler, mais on ne l'a pas dynamitée comme d'autres bâtiments officiels, à la fin de la guerre ou après. On peut y entrer. Mevlido aime l'atmosphère qui y règne, surtout la nuit. Moi aussi.

Il arrive devant la gare. Tout est noir à l'intérieur. Une moitié de porte a été arrachée de ses gonds, il se glisse dans l'ouverture. Les ténèbres du hall l'engloutissent. Il essaie de ne pas suffoquer, car ici des animaux et des humains ont soulagé leur vessie et leurs intestins depuis des décennies sans nombre. Il traverse la puanteur et il sort de l'autre côté, sain et sauf, sur les quais. Il peut alors se remplir les poumons d'air frais.

Il s'immobilise. Seule sa cage thoracique remue.
La lune déverse ses acides sur l'image.

Mevlido respire. Il se tient planté sur le quai numéro un. La plate-forme est en bois. Il suffit de bouger un peu pour qu'elle craque. Mevlido lève la tête vers la lune et il la regarde longuement.

– On n'a pas l'impression qu'elle soit réelle, dit une voix à côté de lui.

– Ah, Gorgha, dit Mevlido.

L'autre quitte l'ombre qui le dissimulait complètement. Il est grand, d'une taille impressionnante, même.

Je dis *il*, par référence à son statut de corbeau, mais je devrais dire *elle*, car Gorgha est un corbeau femelle. Avec des plumes lisses, brillantes, noir électrique, presque bleu, d'une propreté impeccable, c'est même une femelle de toute beauté. On peut aussi admirer son bec couleur fumée, puissant, ses yeux miel sombre cerclés de noir.

– J'étais justement en train de me demander si je rêvais ou non, dit Mevlido.

– Ben, tu vois, dit Gorgha.

Ils se taisent quelques secondes.

– J'ignorais que tu te baguenaudais dans le coin, dit Mevlido.

– Tu attends l'express de quelle heure? demande Gorgha sur un ton sarcastique.

– Je n'arrivais pas à dormir, dit Mevlido.

– Rien ne roule ici depuis la fin de la guerre, rappelle Gorgha.

– Bah, dit Mevlido. Malgré tout. On ne sait jamais ce que.

Ils rêvassent un moment sans rien dire. Ils contemplent une citerne qui rouille de l'autre côté des voies. La gare est semblable à une gare de western, elle rappelle ce qu'on voyait au cinéma dans les films tournés au siècle d'or du cinéma, il y a maintenant de cela un peu moins de trois cents ans. Tout est en bois, tout est désert, les rails disparaissent en droite ligne vers le rien, et, sur un quai fait de vieilles planches décolorées, deux personnages se tiennent, taciturnes, comme des tueurs à gages avant l'action.

Deux héros peu bavards. L'un d'eux est un corbeau femelle de toute beauté.

C'est la pleine nuit, un grillon chante doucement.

La poussière blanche. Des pas se sont imprimés dedans comme dans de la neige. Au-dessus du quai il y a des lampes accrochées à des fils, mais aucune ampoule n'est allumée. L'éclairage vient du ciel. Il vient du ciel noir qui sur l'image projette des goudrons, des encres, du blême.

On croyait s'être installé à l'intérieur d'une photographie sans surprise quand soudain se manifestent deux individus patibulaires supplémentaires. Jusque-là ils s'étaient confondus au décor, l'un collé à un mur, l'autre effacé contre un poteau, et les voilà qui maintenant s'animent. Ils surgissent bruyamment à trois mètres de Mevlido, avec une décontraction de baroudeurs. Ils ne font aucun signe de connivence à Gorgha, ils tournent le dos et ils s'éloignent à pas lents. Mevlido n'a pas eu le temps de distinguer leurs traits, il ne sait même pas si eux aussi, comme Gorgha, ont le visage couvert de plumes. Sous leurs bottes en cuir, les planches se lamentent. Ils ont des tenues militaires, des chapeaux de brousse. Ils atteignent la fin de la

plate-forme et ils s'arrêtent. Devant eux débute un petit escalier, six ou sept marches. On dirait qu'ils analysent ce qu'il y a au-delà du quai, en contrebas. Ils se penchent vers l'ombre.

– Des amis à toi ? demande Mevlido à Gorgha.

– Ils font partie de l'équipe, biaise Gorgha.

Mevlido approuve d'une nasale.

– Ils veillent sur ma sécurité, complète Gorgha. C'est mal famé, ici, on m'a dit.

On a du mal à comprendre ce que les gardes du corps de Gorgha inspectent avec tant d'attention. Sur les voies abandonnées se dressent des buissons maigres, des termi-tières hautes d'un demi-mètre. Il n'y a aucune activité d'aucune sorte. Rien ne souffle ni ne bouge. La végétation est totalement grise.

Les deux baroudeurs ne font plus aucun mouvement. On dirait deux bandits empaillés qui auraient abouti à l'intérieur d'une image fossile.

Silence.

Le grillon chante.

Après une minute où rien n'advient, Gorgha se dirige vers un appentis délabré, probablement un endroit où jadis travaillaient le chef de gare ou un employé qui répondait aux questions des voyageurs. La façade minuscule est percée d'une petite fenêtre devant laquelle a été rabattu un volet de bois. Gorgha introduit la main dans une rainure et elle soulève la planche. Importunée par la manœuvre, une araignée de taille moyenne file le long du mur, tout d'abord très éclairée et très élargie par ses ombres, ensuite invisible sous le rebord du toit.

Maintenant, le guichet est ouvert.

Dans l'espace réduit de l'appentis, on devine une chaise, et, juste au-dessous de la petite fenêtre, une tablette en bois blanc sur quoi l'employé devait s'accouder quand il donnait des renseignements ou faisait des annonces. Sur la tablette reposent encore deux carnets à souche, quelques crayons, un microphone.

– J'ai des instructions à te transmettre, dit Gorgha.

– Ah, dit Mevlido. De la part de qui ?

– De la part de Deeplane.

Mevlido émet une voyelle incertaine. Il ne commente pas.

– Deeplane, tu situes, hein ? vérifie Gorgha.

– Bah oui, dit Mevlido.

En réalité, il n'en est pas si sûr. À l'énoncé de ce nom, il a revu un bureau éclairé d'une lampe, et, derrière, une tête intelligente, une physionomie dure, austère, et un regard dirigé sur lui – inquisiteur, autoritaire, comme seuls peuvent en lancer un officier supérieur ou un médecin. Mais, presque en même temps, cette image a commencé à se dégrader et à fondre. Pendant une demi-seconde, cela a ressemblé à un souvenir. Mais quoi, un souvenir. Non, sa mémoire ne peut rien contenir de tel, c'est impossible. Deeplane n'existe pas, n'a jamais existé, il n'a jamais fait partie de la vie de Mevlido. Jamais ils ne se sont rencontrés. Les organisations criminelles auxquelles Mevlido a appartenu dans sa jeunesse et plus tard n'ont jamais eu un fonctionnement aussi institutionnalisé, avec des chefs assis sous une lampe de bureau, recevant leurs subordonnés sans les inviter à s'asseoir. Ou peut-être si, Mevlido a connu cela, à un moment

où la révolution mondiale contrôlait encore quelques régions du globe, du temps de Verena Becker, par exemple. Ou après, dans les périodes de guerre civile ou de guerre noire. Il ne sait pas trop, il ne sait plus. Il lui semble qu'il ne s'est jamais trouvé dans une situation où un type nommé Deeplane pouvait l'examiner avec sévérité, dans une pièce sombre, au cœur de la nuit, en lui donnant des ordres. Et aussitôt il dérive vers une certitude contraire. Il sait parfaitement qui est Deeplane. Non, il n'a jamais entendu parler de Deeplane. Ou plutôt si, ils ont travaillé ensemble, ils ont assassiné ensemble. Ils ont comploté ensemble. À la rubrique Deeplane, sa mémoire fourmille d'histoires. Enfin, non. À la rubrique Deeplane, sa mémoire est vide.

– Je dis transmettre, mais il s'agit plutôt de te les rappeler, précise Gorgha.

– Tu crois que c'est nécessaire ? hésite Mevlido.

Mais on se rend compte qu'il bluffe.

– Au cas où tu les aurais oubliées. On ne sait jamais, avec ta mémoire.

– Quoi, ma mémoire, proteste Mevlido.

– Deeplane m'a demandé de te les rappeler, que tu le veuilles ou non, dit Gorgha.

– Bon. Vas-y, je t'écoute, dit Mevlido.

Il se concentre. Deeplane n'est plus qu'une tache brouillée parmi d'autres archives confuses, au milieu d'autres figures confuses, dans le capharnaüm où il remise en vrac vrais et faux souvenirs, images de films, élucubrations post-exotiques ou bribes de songes ou de vies antérieures.

– Premièrement, ne prendre aucun contact avec les araignées, quelles que soient les circonstances, commence à

réciter Gorgha. Ne s'autoriser aucune privauté en leur compagnie, ne pas leur parler. Faire comme si elles n'existaient pas.

– Faire comme si elles n'existaient pas, approuve Mevlido.

– C'est aussi valable pour les enfants-soldats, ajoute Gorgha. Ne pas parler aux enfants-soldats. Ni aux araignées, ni aux enfants-soldats.

– Je sais, fait Mevlido.

– Deux, poursuit Gorgha. Respecter la morale prolétarienne. N'enfreindre la morale prolétarienne sous aucun prétexte. Rester ferme sur ses positions de classe.

– Quelles positions de classe, bougonne Mevlido.

– C'est les instructions, dit Gorgha. Ne m'interromps pas. Trois, ne pas se mettre entre les mains des psychiatres. Si malencontreusement on se trouve en face d'un psychiatre, nier.

– Nier, répète Mevlido.

– Nier jusqu'à la dernière extrémité, insiste Gorgha.

– Compris, dit Mevlido.

– Faire comme pendant les autocritiques, insiste encore Gorgha. Parler de n'importe quoi ou aborder les sujets sensibles de façon incompréhensible ou grotesque.

– Bon, dit Mevlido.

– Et surtout ne pas craindre de passer pour un moins que rien, développe Gorgha.

– Je n'ai jamais eu peur de ça, assure Mevlido.

– Quatre, continue Gorgha. Sonia Wolguelane.

– Sonia Wolguelane, répète Mevlido.

– N'entrer en relation avec elle que si l'on est aux abois. Il s'agit de quelqu'un de très peu sûr.

– Aux abois comment ? murmure Mevlido.

– Aux abois, s'entête Gorgha. Le terme dit bien ce qu'il veut dire.

Ensuite, Gorgha se tait. Ils restent tous deux l'un à côté de l'autre. Ils écoutent le grillon qui stridule avec régularité.

– C'est tout ? s'informe Mevlido.

– Oui, confirme Gorgha. Un, deux, trois, quatre. C'était un rappel.

Ils écoutent encore un peu le chant nostalgique du grillon, puis Gorgha glisse une épaule dans l'ouverture dont elle a relevé le volet tout à l'heure. On entend un crayon qui roule sur la tablette et tombe à terre. Elle touche le micro, elle repère le câble électrique qui l'alimente, elle tâtonne sur la cloison, juste en dessous du guichet. Elle tâtonne pendant une bonne demi-trentaine de secondes. Puis elle trouve ce qu'elle voulait – un interrupteur.

Elle appuie dessus.

Un claquement sec.

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, la sonorisation est en état de marche. Les haut-parleurs de la gare aussitôt diffusent des froissements de plumes et des raclements, car Gorgha voudrait détacher le micro de son socle et le tirer vers elle à l'extérieur, mais l'appareil résiste et, finalement, elle doit renoncer à parler dans des conditions de confort optimales. Elle fourre le haut du buste dans l'ouverture, et maintenant elle incline la tête vers l'autre tête, métallique.

Alors retentit, dans l'immobilité et le vide de la gare, au-dessus des rails qu'une dentelle de rouille dévaste, une phrase. Puis une autre. Les échos sont embués de crachats

magnétiques, chaque syllabe ricoche sur des obstacles ou des gouffres.

– Ici Gorgha, j'appelle la base, dit Gorgha. Contact établi. Message délivré. Aucune perte en hommes et en matériel.

L'annonce met du temps à s'éteindre. Elle se répercute dans l'espace anguleux de la gare, elle flotte au-dessus de la poussière, au-dessus des planches noires et des planches crayeuses. Elle dépasse les deux gardes du corps, toujours statufiés devant le petit escalier, elle va vers les termitières, vers la nuit indistincte et au-delà. Après l'annonce, Mevlido lève le bras et il pose la main sur l'omoplate gauche de Gorgha, sur les plumes bleu très sombre, chaudes, crissantes.

Il les touche. Elles sont chaudes, crissantes.

Il les touche pour attirer l'attention de Gorgha, sans appuyer, mais, en même temps, son geste ressemble à une caresse.

Gorgha se crispe. Elle n'aime pas ces familiarités, tout l'indique.

Elle s'est un peu redressée, elle se tourne vers Mevlido avec brusquerie.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? demande-t-elle.

– En dehors de ces quatre points... commence Mevlido, puis il s'arrête.

– Ça te dérangerait de finir ta phrase ?

– Sur Verena Becker, est-ce que Deeplane a dit quelque chose ? s'enhardit Mevlido.

– Sur qui ?

– Verena Becker, bredouille Mevlido.

– Non, il n'a rien dit, s'impatiente Gorgha en tortillant l'épaule pour que Mevlido enlève sa main.

Déjà elle se penche une nouvelle fois vers le micro.

– Repli, ordonne-t-elle. Repli immédiat sur positions préparées à l'avance!

– Ça me concerne aussi? demande Mevlido.

Gorgha fait non d'un bref hochement du crâne.

Puis elle coupe le courant, abandonne le micro, essaie de rabaisser le volet devant le guichet. Les rainures sont encrassées. Le volet proteste, il se coince à mi-parcours. Il reste là, ni levé ni baissé. Gorgha fait un geste qu'il est difficile d'interpréter, de lassitude, peut-être, ou d'indifférence.

Elle sourit à Mevlido et, sans un mot d'adieu, elle le quitte.

Elle se hâte vers ses compagnons.

Elle les rejoint à l'extrémité du quai. L'un des deux se place devant elle, l'autre la suit. Ils commencent à descendre tous les trois l'escalier de service puis, sans transition, ils disparaissent.

– Eh! crie Mevlido. Le volet!...

Plus personne déjà n'est là pour lui répondre.

– Eh! crie-t-il de nouveau. Le volet! Je le ferme, ou c'est sans importance?

- 1 -
>>>
!!!
noir

6.

Silence. Personne ne crie, personne ne répond.

Les images se sont éteintes. Le noir est revenu sur toutes choses.

Le sommeil de Mevlido se poursuit, maintenant sans événement notable.

Qu'on me permette donc de prendre ici la parole. Nul ne m'a invité à le faire, et je ne sais même pas si je réussirai à dire ce que j'ai en tête, mais qu'on me le permette.

J'aimerais revenir un instant sur Sonia Wolguelane, dont le nom a été mentionné dans le rêve de Mevlido.

Sonia Wolguelane est une figure importante de notre nuit, et à l'époque nous étions tous et toutes amoureux d'elle à en mourir.

Silence. Quelque chose remue. Puis le noir, à son tour, s'éteint.

Pour image, à présent, la photographie d'une jeune marginale, une fille de petite taille, aux hanches étroites, à la poitrine peu exubérante, une fille extrêmement séduisante, avec des cheveux courts très sombres, très bouclés, un visage de petite déesse méridionale aux dents blanches, et des yeux capables de fusiller ou de rendre fou d'amour, et une peau

admirable, parfaite mais équivoque, de si peu commune texture que nous en avons une perception différente selon les circonstances, selon les exaltations ou les frustrations qui nous saisissaient en sa présence, selon nos fantasmes, selon nos souvenirs :

- première variante de l'image – son corps d'oiseau, entièrement velouté de duvet ivoire, ses membres fins sans fragilité, solides, aux articulations adoucies par l'épaisseur troublante des plumes, et sa tête aux harmonies un peu anguleuses qui lui donnaient une expression d'énergie et même d'indépendance cruelle, un regard d'encre si intense que pupilles et iris s'y confondaient ;
- deuxième variante – son corps de jeune humaine insolente, comme triomphant au sortir de l'adolescence dont elle avait conservé les seins menus et le ventre ferme, avec un teint bronzé, d'un merveilleux bronze asiatique, dont la beauté était encore rehaussée par des yeux brun clair, d'une intelligence cinglante.

Arrêt sur ces images.

Pause.

Comme nombre d'entre nous, Sonia Wolguelane errait dans les bas-fonds de la révolution manquée. Elle se livrait à des représailles sanglantes contre les vainqueurs et contre les milliardaires grandiloquents qui avaient pris le pouvoir après la guerre et qui, pour justifier leur politique de gangsters ou pour faire oublier les exterminations qu'ils avaient planifiées quelques décennies plus tôt, ou encore pour expliquer la détresse actuelle de presque tous, invoquaient tantôt une morale humaniste, tantôt les guenilles idéologiques des vaincus, dans lesquelles ils se drapaient sans

états d'âme, tantôt la dérive des continents ou les bouleversements climatiques. De temps en temps, quand l'occasion se présentait, elle tuait un enfant-soldat, mais, en général, elle réservait ses munitions aux anciens génocides et chefs de guerre qui s'étaient reconvertis dans la gestion autarcique des richesses ou dans la mafia, ou dans un combiné des deux quand ils appartenaient aux cercles proches du pouvoir central. Elle tuait beaucoup.

Nous l'aidions tous à accomplir ses crimes, nous l'aidions de toutes nos forces, depuis les postes que nous occupions dans la police ou dans les ghettos, ou depuis nos rêves de sous-hommes, nos rêves d'infirmités, de malades, de vaincus, depuis notre vie de condamnés à mort, depuis nos rêves d'anciens ou futurs détenus et d'anciens ou futurs assassinés ou assassins.

Sans cesse et sans remords nous l'aidions depuis le réel de nos rêves.

Silence.

Depuis le réel de notre survie.

Silence.

Sonia Wolguelane était des nôtres, une héroïne surgie de notre nuit et connue de tous ceux et celles qui vivaient dans les boues, et nous l'aimions, mais pas seulement pour son sens de l'action, pas seulement pour sa main qui ne tremblait pas quand elle tirait de sa poche un Makarov ou un Browning dérobés à l'arsenal, nous ne l'aimions pas seulement pour des raisons politiques, pas seulement parce qu'au sortir de l'enfance elle avait rejoint notre vieille mouvance égalitariste radicale, aussitôt y fondant une branche déviante dont les audaces et l'efficacité souvent nous lais-

saient muets – non, pas seulement pour cela : elle nous émouvait aussi par la grâce qui émanait d'elle.

Elle était très jolie, très, très jolie. Ou plutôt, pour reprendre une des expressions qu'elle avait introduites parmi nous, elle était craquante, complètement craquante, avec un style de beauté très différent de celui des femmes de la première et de la deuxième génération de l'Organisation. Et, dès que nous nous trouvions à son contact, que ce fût en réalité ou en pensée, nous craquions.

Silence.

Par exemple, en fin de nuit, il nous arrivait de répéter son nom et de passer un moment entre sommeil et réveil, un moment que nous espérions prolonger le plus possible, à évoquer son visage et son corps, son apparence de fille fatale et craquante, prête à tout. Certains parmi nous alors, surtout les mâles, surtout les plus jeunes, bandaient. Nous l'obligions donc aussi à errer dans les caniveaux bourbeux de nos consciences, associée à nos humidités préhistoriques, à nos appels génétiques rauques et à des poussées de sang qui dataient des premiers vertébrés, du crétacé ou d'avant encore. Ainsi aussi nous l'entraînions au milieu des brutes images animales de coït qu'on nous avait appris à ne juger ni désolantes ni honteuses, qu'on nous avait appris à humaniser, à civiliser en parlant d'érotisme ou même d'amour. Ainsi elle se retrouvait involontaire actrice dans nos représentations parfois très lyriques de l'acte sexuel, et parfois au contraire sans lyre, réduites à une brève agitation crue et sordide, surtout chez les mâles. Voilà pour la dimension affective et non exclusivement politique des relations entre nous. Pour ce qu'il y avait de sexué dans nos relations.

« Car nos rencontres n'avaient pas lieu qu'en rêve.

Silence.

Car elles avaient lieu. Pas seulement en rêve.

Silence.

À Poulailler Quatre ou ailleurs, nous avions mainte occasion de la croiser, puisque, n'ayant pas de domicile fixe, elle hantait les mêmes recoins subversifs que ceux où nous avions nos habitudes. Elle dormait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, changeant de logement par jeu plus que pour des raisons de sécurité. Il est certain qu'elle avait aussi une ou deux planques secrètes, car il lui arrivait de ne plus être nulle part pendant des mois, au cours desquels pourtant les gros bonnets du gouvernement tombaient comme des mouches.

Elle était souvent habillée en ouvrière, avec des vêtements qui vaguement sentaient la poudre ou la sciure de fer, comme si elle venait de travailler dix heures de suite dans un dépôt de métallurgie, mais parfois elle pouvait apparaître déguisée en étudiante révolutionnaire du temps de la Mongolie rouge, ou parée en princesse petite-bourgeoise des banlieues, avec une minijupe provocante ou des jeans trop serrés qui n'appartenaient pas à notre monde. Dans tous les cas, devant elle nous fondions. Tandis que la conversation avec elle se nouait, nous effleurions comme par hasard la vivacité noire de ses yeux ou nous admirions en catimini la douceur de ses joues, sa peau duveteuse, la ligne un peu allongée de ses sourcils, et nous profitions du moindre espace entre deux phrases pour imaginer ce que ressentiraient nos doigts s'ils se perdaient dans ses bouclettes que souvent elle teignait et s'amusait à colorer en jaune ficelle ou en bleu-noir très noir,

ou en acajou très clair. Nous profitions du moindre espace entre deux phrases. Ou encore pour penser que nous devinions, alors que nous ne devinions rien, l'élasticité de sa petite poitrine ou la riche souplesse intime des creux de son bas-ventre, quand celui-ci était comprimé sous une étoffe particulièrement moulante.

Elle était très jeune encore, vingt ans, à peine plus, très jeune, beaucoup plus que nous. Elle se comportait en camarade, elle ne jouait pas de sa féminité d'une façon irritante, elle ne s'exprimait pas avec des bouderies et des caprices. Et elle pouvait être tendre – certains et certaines d'entre nous attestaient qu'elle savait aussi délicieusement s'abandonner et jouir, s'abandonner et danser entre leurs bras, contre leur corps et autour de leur corps, puis s'endormir.

Délicieusement.

Silence.

Et aussi, lorsque nous nous tenions près d'elle et sans forcément songer à l'exprimer, nous comprenions que quelque chose d'essentiel nous avait autrefois échappé, et nous nous sentions nostalgiques d'un ailleurs, comme si, au cours de notre existence faite de mauvais voyages et de mauvaises guerres, d'insurrections écrasées et d'atroces défaites, nous avions raté un aiguillage qui aurait pu nous conduire à elle sans douleur, sans cicatrices et sans avoir vieilli dans le naufrage.

Silence.

Sans avoir vieilli dans le naufrage.

Qui aurait pu nous conduire à elle, à cette fille qui ne ressemblait pas à notre passé.

Silence.

Voilà le charme qu'exerçait sur nous Sonia Wolguelane. Elle nous demandait des armes pour ses crimes et nous lui fournissions des armes pour ses crimes, elle nous demandait des renseignements sur les individus qu'elle voulait exécuter et pour elle nous allions ouvrir les coffres-forts de la police et nous en extrayions les enveloppes contenant des informations confidentielles. Elle haussait les épaules devant les théories qui nous avaient illuminés, elle se moquait des anciens programmes à long terme sur lesquels nous greffions quelques vestiges de raisonnement révolutionnaire, mais cela ne l'empêchait pas de ranimer, au moment où il le fallait, les délires politiques que nous avions trop tôt laissés de côté. Elle nous donnait le courage qui nous avait manqué après la défaite. Elle nous faisait croire qu'il restait encore des croyances. Elle nous offrait la jeunesse, la brûlure de sa beauté, elle nous offrait l'invincibilité des boues. Elle représentait la dernière génération dans ce que celle-ci pouvait compter de meilleur.

Elle était jeune, après elle il n'y aurait plus rien.

Silence.

Mais bon.

n

t

,

,

h

7.

Sans l'avoir vraiment voulu – car, comme beaucoup d'entre nous, il était incapable de maîtriser à ce point son sommeil –, Mevlido se réveilla.

Sur une marge de sa conscience il avait le nom de Sonia Wolguelane. Il avait envie de penser à elle.

Aussitôt à son esprit se précisa une vision de Sonia Wolguelane allant à lui, vêtue d'une robe bleu nuit pas très longue, et de plus fendue jusqu'à mi-cuisse, qui dévoilait ses jambes recouvertes d'un duvet très blanc, très soyeux, formidablement doux et attirant. Il ouvrit les yeux, il les referma. L'obscurité l'entourait et il ne souhaitait pas que l'image se désagrège. Il avait dans le bas du corps et dans les mains une langueur érotique, une sensation de plénitude physique, comme s'il venait de quitter la jeune femme après avoir fait l'amour avec elle. Il ne l'avait pas vraiment vue en rêve, mais voilà qu'elle occupait le tout premier plan de sa mémoire immédiate. Il bandait. Pendant au moins une minute, il fantasma sur Sonia Wolguelane. Il imaginait qu'elle était venue s'appuyer contre lui, amoureuse, favorable à ses initiatives de mâle, se mettant à sa disposition sexuellement, sensuelle, délurée, désireuse

de partager avec lui les mêmes gestes éperdus d'humain en rut. Elle se déshabillait, elle soupirait à son oreille, elle ondulait, elle lui promettait tout. Les hommes ainsi souvent s'extraient de leur inconscience, sur de telles scènes.

En même temps, issue de sa nuit, issue de cette même marge, une phrase essayait de prendre forme dans sa tête. Il n'arrivait pas à la rendre claire.

La phrase remuait, elle sonnait comme un conseil ou un ordre.

N'entrer en relation avec elle que dans le cas où... Non. Ne pas entrer en relation avec Sonia Wolguelane si... Non, c'était autre chose. Entrer en relation avec elle si...

Puis il se rappela le corbeau femelle. C'était elle, Gorgha, qui avait prononcé cela.

De temps en temps, Gorgha débouchait à l'intérieur de ses rêves. Elle planifiait avec lui des actions qu'il devrait réaliser en état de veille, ou encore elle vérifiait qu'il dominait toujours son rôle trouble, son rôle double de criminel infiltré dans la police officielle, qu'il avait la situation en mains, qu'il ne se coupait pas, que même pendant les séances d'autocritique il ne se coupait pas, que même pendant ses rêves il ne laissait rien échapper de compromettant ou d'irréparable. Elle exerçait sur lui une autorité certaine, et lui, la plupart du temps, il obéissait. Quand il ne lui obéissait pas, c'était surtout par maladresse et sur des points de détail, ou encore quand les instructions qu'elle lui dictait concernaient sa vie sentimentale et ses rapports avec les femmes, avec Verena Becker, Maleeya Bayarlag, Sonia Wolguelane ou d'autres, car il lui semblait que là, sur

ce chapitre, Gorgha n'avait pas à intervenir, et, surtout, qu'elle n'y comprenait rien.

La phrase remuait.

N'entrer en relation avec elle que si l'on est aux abois, pensa-t-il soudain. Une grande part du reste s'était déjà dispersée, l'oubli régnait, mais cette recommandation de Gorgha avait resurgi, finalement, dans toute sa brutalité déplaisante. Il sentait encore sous ses doigts la réaction épidermique de Gorgha, sa crispation quand il avait touché les plumes de son épaule. De quoi elle se mêle, celle-là? pensa-t-il.

Les derniers éléments de son rêve s'effilochèrent. La phrase s'évanouit. Gorgha, raidie et inamicale sous ses plumes noires superbes, était en train de devenir une trace insignifiante. Puis elle ne fut plus rien. Sous le crâne de Mevlido, des fragments d'une réalité moins onirique déjà se combinaient pour reconstituer des souvenirs, de vrais moments liés à l'expérience et au vécu. Sonia Wolguelane, de nouveau, en faisait partie. Elle réapparaissait dans une séquence qui à présent avait perdu tout caractère fantasmagorique, une séquence récente. Comme sur une pellicule scintillante, en noir et blanc, elle descendait la rue et s'éloignait. On entendait le claquement de ses chaussures sur l'asphalte, elle passait sous un réverbère de Gunmen Street. C'était une semaine plus tôt. Ils venaient de se séparer, Mevlido et elle, après s'être fixé rendez-vous dans un bouge. Ils avaient parlé de plusieurs hauts fonctionnaires de l'idéologie et de la mafia. Mevlido avait communiqué à la jeune femme les horaires de leurs déplacements, leurs itinéraires. Sonia Wolguelane, cette fois-là, avait teint plu-

sieurs de ses boucles en rouge carmin. Elle portait un pantalon chinois et une veste chinoise de coton gris sombre et, dans la rue éclairée par une seule ampoule, elle n'avait aucun mal à se confondre avec la muraille.

C'est vrai qu'elle pourrait faire craquer n'importe qui, cette fille, pensa-t-il.

Il rouvrit les yeux.

Maleeya Bayarlag n'était plus étendue à côté de lui.

L'air stagnait dans la chambre, le matelas émettait des relents de paille moite, le drap s'était enroulé autour de ses chevilles. Du dehors montait le bruit d'une bagarre entre des poules mutantes et un chien. La volaille avait le dessus.

La nuit n'était pas terminée.

La nuit.

Elle n'était pas terminée.

Il écouta pour savoir si Maleeya était encore dans l'appartement, si elle s'agitait ou respirait dans la pièce voisine.

– Maleeya, dit-il doucement.

Pas de réponse.

– Maleeya, dit-il encore. Tu es là? Il est trop tôt, tu devrais te recoucher.

Sept jours sur sept, Maleeya se levait avant l'aube, et, quand l'eau n'était pas coupée, elle faisait sa toilette dans la cuisine et elle s'en allait. Elle avait un emploi dans une coopérative et elle passait une heure à remettre en rayon les produits qui manquaient sur les présentoirs, faisant des allées et venues entre les réserves attenantes et le magasin, puis elle lessivait le sol avant l'ouverture des portes. Elle se rendait ensuite dans une entreprise de traitement de

déchets. Elle traversait les cours jonchées de ferraille et de chiffons, les empilements à l'odeur suffocante, car souvent au milieu des détritrus dormaient des indigents ou des cadavres, et elle pénétrait dans le petit immeuble administratif où elle devait faire le ménage. Elle balayait couloirs et escaliers, elle chassait les volatiles qui s'étaient introduits par les fenêtres cassées ou par les conduits d'aération. Elle avait le rez-de-chaussée et deux étages à nettoyer. Ensuite, elle était libre. Elle gagnait ainsi trois dollars par jour, deux à la coopérative et un pour le ménage de l'immeuble.

— Il est encore trop tôt, murmura de nouveau Mevlido. Tu n'as pas assez dormi.

Rien ni personne ne bougeait dans l'appartement. À l'extérieur, le chien et les poules mutantes avaient fini de s'entre-déchirer. Le calme revint pendant une minute, puis un ivrogne brailla un début de chanson à l'entrée de Temple Street, puis il y eut un coup de bélier dans un tuyau derrière le mur, des bruits d'écoulement. Quelqu'un urinait.

Une femme cria dans la maison voisine. Elle se querelait avec son mari.

— Fous-moi la paix, espèce de salaud ! rugit-elle.

Mevlido se dressa sur son séant.

Le sommier grinça. Sur les murs, les araignées s'affolèrent puis se figèrent. Il avait été convenu avec Maleeya de ne pas les tuer. Selon elle, d'autres spécimens succéderaient à celles que l'on aurait éliminées, et au moins celles qui étaient déjà en place avaient compris qu'elles ne devaient pas courir sur le visage des dormeurs ni tisser de toiles dans les endroits où les humains circulent. Mevlido était plutôt d'ac-

cord. Il supportait mal les araignées, comme moi, comme nous tous, mais il préférait avoir un argument pour ne pas engager le combat avec elles. Il y a des adversaires si répugnants que même la perspective de les détruire soulève le cœur.

Il quitta le lit et gagna la cuisine, le coin qui avait été aménagé à côté de l'évier pour ressembler à un bac à douche. Comme toujours à cette heure matinale, l'eau tiède charriait des squames de rouille qu'il sentait s'écraser sous les doigts. Une fois lavé, il s'habilla, fixa à sa ceinture sa sacoche de policier et descendit dans la rue.

Les lampadaires brillaient encore. Au carrefour, entourés de rapaces nocturnes qui hésitaient à les becqueter, un homme et deux femmes étaient couchés, en tenue de gueux, drogués ou morts. Il les enjamba et s'engagea dans Temple Street, la ruelle des restaurants. Il y avait déjà du monde dans la cantine, une bonne dizaine de personnes. Mevlido s'assit et commença à avaler un bol de bouillie accompagné de deux beignets. À l'intérieur de la pâte spongieuse, on décelait la présence brunâtre d'une farce, à base peut-être de légumes ou de gésiers de mouettes.

Il avait presque vidé son bol quand à sa table vint s'asseoir Sonia Wolguelane. Elle transportait le menu standard sur un plateau, avec un verre de thé. Elle était habillée de vêtements de chantier à peine moins immondes que ceux des drogués qui agonisaient devant la porte. Ce n'était pas son jour d'élégance. Elle avait l'air de n'avoir pas fermé l'œil depuis deux ou trois nuits, mais elle ne vacillait pas et elle se contrôlait. Elle avait des gestes économes de tueuse.

– Je savais que je te retrouverais là, dit-elle. Tu es toujours debout aux aurores.

– Ben oui, dit Mevlido. Et toi, tu vas bien ?

– Pas mal.

– Au fait, tu ne me croiras pas, mais j'ai rêvé de toi cette nuit, dit Mevlido.

– Arrête tes conneries, bougonna Sonia.

Elle se mit à aspirer son repas, un bol de nouilles sur quoi le cuisinier avait émiétté des crevettes séchées et des piments. Elle mangeait avec une cuillère et salement.

– Je vais bientôt y aller, annonça Mevlido. Tu voulais me demander quelque chose ?

– Je suis en manque de munitions, dit Sonia. J'ai pensé que tu pourrais...

– Non, dit fermement Mevlido. Je sais ce que tu veux en faire. Ne compte pas sur moi.

Sonia Wolguelane interrompit sa dégustation et leva la tête. Elle écarquilla les yeux et les fixa sur Mevlido, elle les fixait avec un étonnement théâtral. Elle se tenait là, la cuillère devant la bouche, et tout à coup, en dépit de sa tenue crasseuse, elle apparaissait pour ce qu'elle était : une splendide créature, avec un visage intelligent et très jeune, un sourire très légèrement vicieux, des lèvres qu'on avait une intense envie d'embrasser, et un regard qui pétillait d'audace.

Si autrefois Mevlido et Verena Becker avaient eu un enfant, leur fille aurait eu aujourd'hui à peu près le même âge que Sonia Wolguelane.

– Et sur qui tu veux que je compte ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas, moi. Sur quelqu'un d'autre. Demande aux vieilles.

– Quelles vieilles ?

– Les mendiante bolcheviques. Elles ont des arsenaux en prévision du grand soir. Dans leurs caves il y a des cocktails Molotov millésimés, des mitrailleuses de la cavalerie de Tchapaïev. Ça peut te servir.

– Dis donc, Mevlido, tu plaisantes ?

– Bah oui, je plaisante.

Ils se détendirent tous les deux.

La salle se remplissait. Comme toujours à cette heure-là, les conversations étaient rares et peu bruyantes.

– Franchement, tu n'espères pas que la police va te fournir en cartouches ? reprit Mevlido en baissant le ton.

Il n'avait pas envie de faire participer à leur conversation ceux qui mangeaient à proximité.

– Ben quoi, tu m'en as déjà donné, protesta Sonia Wolguelane en postillonnant sur la table un petit losange de piment rouge. Et pas qu'une fois.

Mevlido avança ses mains vers le bol qui était posé devant lui et il le fit tourner entre ses doigts, comme s'il examinait une pièce de musée. Puis il leva les yeux sur elle.

– Je sais que tu en as sur toi, dit-elle.

– Ah, bon ? J'en ai sur moi ?... Tu sais ça ?

– Dans ton sac. À ta ceinture. Tu transportes toujours un ou deux chargeurs.

Mevlido replaça le bol sur son plateau.

– Je t'ai déjà dit que ces exécutions, ça ne menait à rien, fit-il.

– Il y en a que tu approuves, dit Sonia.

– Quelques-unes, oui, dit Mevlido. N'empêche que ça ne mène à rien.

Sonia Wolguelane haussa les épaules et Mevlido pendant deux secondes explora en imagination son dos et sa nuque sous le maillot à rayures que la veste de travail laissait entrevoir. Il savait qu'elle avait des tatouages à la naissance du bras et ailleurs. C'était exactement ce que toutes les organisations subversives haïssaient et interdisaient depuis l'origine des temps révolutionnaires, pour des raisons pratiques – on avait beau changer d'identité, le tatouage restait –, et pour des raisons idéologiques – scier son corps, marquer sa peau, c'était réadopter des pratiques de l'âge de pierre. Mais elle avait quelques tatouages ici et là et Mevlido se les représentait, et il trouvait que cela lui allait merveilleusement bien, que les dessins à l'encre étaient adorables et excitants et que, au fond, tout le monde se fichait de l'âge de pierre, maintenant que le pire de l'histoire barbare humaine ou sous-humaine avait été atteint et même dépassé.

– On a perdu, reprit Mevlido. Il n'y a plus que toi et les insanes qui gardent espoir. À quoi ça sert de descendre de temps en temps un type qui est aux commandes? À rien. C'est criminel.

– Mais parfois, tu l'approuves? insista Sonia.

– Ça dépend du type que tu dégommes, dit Mevlido.

– Ah, tu vois, triompha Sonia. Ça dépend du type. C'est criminel, mais ça dépend du type.

Mevlido sourit d'un air bête. Il réfléchissait plus au tatouage de Sonia Wolguelane qu'au sort des ennemis du peuple qu'elle avait l'intention d'éliminer.

– Allez, fais pas l'idiot, dit Sonia. Refile-les-moi, ces putains de cartouches.

DEUXIÈME PARTIE
UNE JOURNÉE DE MEVLIDO



8.

Ce même jour, un jeudi. Disons le jeudi 19 de ce même mois. Quand on regardait avec attention, on voyait une goutte qui roulait sur la tempe de Mevlido, et ensuite sur sa joue. On était dans un immeuble de Memorial Avenue, la plus longue artère de la ville, au quatrième étage. Dans un cabinet médical. Spécialité : maladies nerveuses, troubles du comportement, anxiétés professionnelles. L'après-midi avançait. Derrière la fenêtre, le ciel était immobile, bloqué sur une violente couleur d'ardoise.

Mevlido ne disait plus rien. Il sentait la progression de la goutte qui s'était formée à la naissance de ses cheveux. Elle roulait lentement vers le bas de sa mâchoire.

Après un court moment, la psychiatre lui répéta qu'il devait parler, que parler le soulagerait, que parler était salutaire, surtout dans son cas. Puis elle se tut. Elle avait un visage peu ordinaire, comme les jolies femmes qui ont été renardes ou belettes dans une vie antérieure. Elle s'appelait Maggie Yeung.

– Surtout dans mon cas... marmonna Mevlido, assommé par tout ce que contenait l'expression.

Il était revenu chez la psychiatre par défi personnel plus

que pour suivre les conseils de Maleeya Bayarlag, et maintenant il le regrettait. Depuis le début de la séance, il se tenait sur la défensive.

Il secoua la tête.

Au cours de la séance précédente, le lundi d'avant, elle lui avait demandé d'exposer ses problèmes. Vous pouvez dire tout ce que vous avez sur le cœur, avait-elle proposé après l'avoir fait asseoir. Personne ne vous juge. Moi, je ne compte pas. Elle avait commencé à l'écouter sans intervenir, et lui, impressionné par son visage de carnassier, il avait eu la faiblesse de raconter d'entrée de jeu que sa compagne était morte, martyrisée par des enfants-soldats, et qu'il vivait à présent avec une malade mentale qui souvent le confondait avec son ancien mari, un homme qu'une bombe avait déchiqueté dans un autobus. Ensuite, s'étant rendu compte qu'il avait dévoilé des détails intimes qu'il aurait bien mieux fait de laisser dans l'ombre, il avait choisi d'obliquer vers le domaine des rêves, à son avis moins sensible, mais, malheureusement, il s'était embrouillé. Là encore, il en avait trop dit. Il avait expliqué, par exemple, qu'il avait toujours du mal à établir si un souvenir se rapportait à une expérience vécue dans la réalité ou vécue en songe. Il avait ajouté que dans ses rêves, souvent, des gens mouraient pour lui permettre de continuer à vivre. Des femmes, en particulier. Il y a des moments où je me sens responsable de leur mort, avait-il dit d'une voix oppressée. Objectivement, je n'ai joué aucun rôle dans leur disparition, que ce soit dans mes rêves ou ailleurs. Mais j'ai l'impression que c'est à cause de moi qu'elles ont été frappées, je veux dire... parce qu'elles ont eu le malheur de me rencontrer... un jour elles ont eu ce mal-

heur... leur contact avec mon existence a donné cela... Il avait réussi à ne pas revenir sur la fin de Verena Becker, il avait contourné l'évocation de cette horreur, l'énumération des sévices, le rire des adolescents autour de leur victime, l'agonie. Dans sa hâte pour parler d'autre chose, il avait émis des considérations générales sur la mort, insistant sur le fait qu'il n'éprouvait aucune attirance morbide pour la mort, pour sa propre mort, et que, bien au contraire, il devait en permanence refouler cette idée dans des zones reculées de sa conscience pour ne pas se mettre à hurler de peur. Il s'était alors aperçu qu'il s'était de nouveau fourvoyé sur des sujets où il ne contrôlait pas grand-chose et il avait brusquement changé de thème – se rabattant sur la monotonie de son quotidien, sur sa vie professionnelle, sur le commissariat et le rituel des autocritiques devant les masses. Je viens vous voir en avant-première, avait-il essayé de plaisanter. Il faut que je m'entraîne. Dans une semaine, je devrai de nouveau faire mon autocritique devant mes collègues. Puis il avait mentionné sa lassitude, son inappétence, et dès lors il n'avait pas dévié dans son discours. Mais il était déjà trop tard ; en la regardant qui prenait des notes sans émettre de commentaire, il savait que pendant la première partie de l'entretien il s'était épanché au-delà du raisonnable. Pour finir, il avait remis en cause les jugements que le commissaire Berberoïan portait sur lui. Il a peur que je perde les pédales, avait-il bougonné. Il me mesure d'un air méfiant, comme si j'étais devenu imprévisible ou dangereux. Alors que je. Ne me dites pas que. Ne me dites tout de même pas que. La psychiatre l'avait laissé s'interroger. Elle n'avait ni infirmé ni confirmé l'opinion de Berberoïan. Et c'est aussi pour cela

que si vite il était retourné la voir : pour l'entendre dire ce qu'elle pensait de lui.

Et elle : C'est salutaire. Surtout dans votre cas.

Au-dessus de Maggie Yeung, un ventilateur colonial brassait la chaleur sans modifier la température. La fenêtre était entrouverte. Une moustiquaire ajoutait sa grisaille à la noirceur du ciel. Elle faisait barrage aux insectes volants, mais pas à la rumeur de la ville, ni à la musique de la galerie marchande en bas de l'immeuble. Peut-être aussi l'avait-on installée là pour empêcher les suicidaires de faire leur lugubre théâtre au bord du vide.

Mevlido se taisait. Il se réfugiait dans les sursauts sonores qui arrivaient de l'extérieur, il guettait, par exemple, les crisements des tramways sur leurs rails ou les lointaines sirènes des ambulances. Il se concentrait là-dessus pour atténuer la pression mentale à laquelle il était soumis. Maggie Yeung avait posé les coudes sur la table. Elle était orientée vers lui, elle le fixait avec une absence totale de sourire. Elle attendait qu'il mît un terme à son silence. Sa tête était vraiment menue, pointue et carnassière, et, en même temps, d'une perfection chinoise ahurissante.

Une nouvelle goutte quitta la tempe de Mevlido et commença à ramper irrégulièrement vers le bas. Ouvre la bouche, imbécile, pensa-t-il, autrement elle va se persuader que tu lui caches quelque chose, une saleté inavouable qui te fait transpirer de peur. Et elle va finir par te prendre pour un type dangereux.

Sa chemisette blanche de flic collait sur sa poitrine. Il se sentait humide des pieds à la tête et, en face de cette jolie femme, ces humidités lui paraissaient honteuses.

Il ne bougeait pas.

Une minute passa.

L'endroit était impersonnel. Une table, deux chaises, des murs blancs. Derrière Maggie Yeung, une porte menait à un bureau plus confortable où elle recevait ses patients après les premières séances, quand elle avait établi avec eux des relations de confiance. Aujourd'hui, la porte était close, mais au début de la semaine, Mevlido l'avait vue ouverte. Il se remémorait la décoration – des meubles datant de la Première République populaire, des étagères croulant sous les livres. Et une cage avec un oiseau, un mainate luisant et noir qui sautillait de temps en temps et sifflait.

– Je n'arrive pas à parler, dit-il avec effort. Rien ne me vient en tête. Rien d'intéressant pour vous. L'essentiel, je l'ai déjà exposé la dernière fois.

– Ah, bon ? L'essentiel ? s'intéressa la psychiatre.

Elle ne souriait pas, mais on devinait, dans sa question, quelque chose d'à la fois goguenard et inquisitorial. Avec ses fascinants traits de renarde, avec ses petites dents très blanches à peine visibles, Maggie Yeung l'avait agrippé et ne le lâchait pas.

Il se renfrogna encore plus. Il se sentait en position d'infériorité, comme pendant les séances d'autocritique, quand il était à genoux devant ses collègues, avec autour du cou son nom écrit à l'envers et barré de rouge.

L'essentiel défilait de nouveau sous son crâne, tout ce qu'il n'avait pas réussi à refouler, tout ce que, le lundi d'avant, il avait plus ou moins habilement camouflé ou remué :

- le décès atroce de Verena Becker, la femme de sa vie ;
- toutes ces femmes qui semblaient autour de lui, que

ce soit dans la réalité ou dans les rêves, toutes ces femmes émouvantes qui disparaissaient et qu'il laissait derrière lui, qu'il abandonnait, comme si leur sacrifice était systématiquement nécessaire pour que lui, Mevlido, poursuive son semblant d'existence ;

- le quotidien du ghetto avec son mélange de morts, de volatiles et de vivants, avec son atmosphère de catastrophe nocturne, avec la folie de Maleeya Bayarlag qui, la plupart du temps, le confondait avec un autre et lui donnait le nom d'un défunt ;
- son attirance, risible, grotesque quand on pensait à leur différence d'âge, pour Sonia Wolguelane, une fille qui aurait pu être sa fille ;
- l'horreur qui le saisissait quand il constatait qu'il avait déjà cinquante ans et que le néant se rapprochait à grande vitesse.

Il avait envie de se mettre à hurler une suite de sanglots indistincts.

L'inadmissible infini de ce néant, pensa-t-il.

Elles meurent l'une après l'autre, et moi, je continue à vivre, et j'ai affreusement peur d'aller les rejoindre là-bas, pensa-t-il encore.

Aucun son ne sortait de sa bouche.

Le ventilateur ronflait et ronflait. Dehors, un orage se préparait, mais aucun éclair ne zébrait les nuages. Le ciel était une masse formidablement sombre et immobile.

– Écoutez, Mevlido, dit la psychiatre. Vous êtes venu lundi dernier sur le conseil d'un de vos supérieurs. Disons même sur son ordre. Mais, aujourd'hui, ce n'est plus pareil. Vous êtes ici de votre plein gré.

Elle se penchait vers lui, accoudée sur la table où il n'y avait qu'un bloc-notes et un stylo bille. Elle ne transpirait pas. Ses lèvres n'exprimaient aucune tendresse et elle ne jouait absolument pas de son charme naturel pour séduire Mevlido, mais sa physionomie était bouleversante. Deux ou trois siècles auparavant, au temps où existait encore la première Chine populaire, elle aurait pu figurer sur les affiches des films de Hong Kong, à côté de Maggie Cheung, par exemple, autre Maggie. Elle avait ce genre de beauté.

Dans la pièce voisine, le mainate lança quelques trilles.

– Vous vous sentez mal, continua Maggie Yeung. Vous restez tranquillement sur votre chaise, mais, si ça se trouve, vous avez envie de pleurer. Ou de crier. Au fond, si vous êtes revenu, c'est parce que vous avez conscience d'être au bord du gouffre. Non?...

Silence.

– Vous savez que vous avez besoin d'aide. Mais vous hésitez... Pour vous, parler, c'est faire étalage de sa faiblesse...

Silence.

– Il nous faudra du temps avant d'arriver à un résultat, Mevlido. Des semaines, des mois. Mais quand vous aurez commencé à parler, à parler vraiment, ce sera un bon point pour nous.

La sueur baignait Mevlido.

Le mainate avait entamé une autre série de trilles.

– Je dis nous, Mevlido, poursuivit la thérapeute, parce que nous sommes ensemble. Vous comprenez?

Bien sûr, que je comprends, pensa Mevlido sans bouger d'un millimètre.

Il connaissait cela par cœur, cette vieille ficelle policière. Établir des liens subjectifs avec le suspect, lui faire croire qu'on partage quelque chose avec lui, pour le meilleur et pour le pire.

Il était en face de Maggie Yeung, capable de voir avec netteté l'image qu'il donnait de lui – un flic malade, obstiné dans son mutisme, les cheveux courts, pas assez longs pour frémir dans le souffle du ventilateur, la tête et les bras constellés de vilaines gouttes. La plainte qu'il refoulait, ce braillement qu'un rien aurait pu faire surgir, grondait en désordre entre ses tempes. Des segments de phrases intimes, des gémissements différés.

Non, franchement, il aurait été obscène de déverser à haute voix une telle misère.

– Peut-être un autre jour, dit-il enfin.

– Ce serait mieux maintenant, insista Maggie Yeung.

Mevlido la laissa terminer sa phrase. Il compta ensuite lentement jusqu'à dix et même jusqu'à onze, pour ne pas donner l'impression qu'il agissait sous l'empire de la panique ou de la malpolitesse. Puis il repoussa sa chaise et se leva.

– Écoutez, Maggie, dit-il. Non. Je préfère un autre jour.

Maggie Yeung le suivait des yeux, grave, comme éloignée par principe de toute pratique du sourire.

Mevlido avala sa salive. Il ébauchait un mouvement pour écraser la sueur qui perlait entre son nez et sa bouche. Il arrêta son bras à mi-chemin.

– Ça ne vous dérange pas si je vous appelle Maggie ? demanda-t-il.

9.

La psychiatre décrocha son téléphone, le raccrocha, puis, ayant allumé une cigarette, elle se renversa en arrière dans son fauteuil et elle resta pensive. Elle avait regagné son bureau après le départ de Mevlido. La séance s'était interrompue de façon désastreuse et même s'ils s'étaient ensuite séparés avec amabilité, sur une promesse informelle de se revoir bientôt, elle n'était pas du tout sûre qu'il ferait l'effort de revenir.

Elle examinait à travers la fumée le mainate qui se balançait sur son perchoir, sautait sur le fond de la cage pour frotter son bec orange contre les barreaux ou contre le minuscule abreuvoir de porcelaine, puis de nouveau rejoignait son perchoir et se balançait. La cigarette avait un goût de thé moisi, comme souvent le tabac qu'on achetait aux revendeurs dans la rue. Le mainate bondissait d'un coin à l'autre sans ouvrir les ailes et, en fin de mouvement, il lui arrivait de siffler trois notes joyeuses.

Quand la cigarette fut terminée, Maggie Yeung l'écrasa dans un cendrier à côté d'un premier mégot, puis elle composa le numéro du commissariat. Berberoïan lui avait communiqué sa ligne directe.

– Oui? J'écoute.

– Maggie Yeung.

– Ah, oui, dit Berberoïan. Docteur Yeung. Alors, notre Mevlido? Vous avez eu sa visite?

– Il sort de mon cabinet. Je l'ai déjà vu deux fois cette semaine.

– Comment est-il? Je veux dire, selon vous, est-ce que...

Berberoïan hésita.

– Il est très perturbé, dit Maggie Yeung. Vous avez eu raison d'insister pour qu'il prenne rendez-vous avec moi.

– Qu'est-ce qu'il a? demanda Berberoïan.

Maggie Yeung observa une pause. Même si elle était en relation professionnelle avec la police, elle ne communiquait pas volontiers à celle-ci des renseignements sur ses patients.

– Il faut qu'il se soigne et il en a conscience, dit-elle.

– Oui, confirma Berberoïan. Il sait qu'il est devenu trop émotif. Il me l'a dit lui-même en ces termes. Trop émotif. Je crois qu'il s'est remis à penser à une femme qui a disparu il y a vingt ans. Une histoire épouvantable. Elle a été massacrée par des enfants-soldats. Et maintenant, il vit avec une folle. Ça ne lui simplifie pas l'existence. Il vous a raconté ça?

– Nous avons parlé de beaucoup de choses, dit Maggie Yeung.

L'oiseau derrière les barreaux siffla. Deux notes. Puis trois notes, d'une gaieté sans nuance.

– Ne vous inquiétez pas, docteur Yeung, je ne vous demande pas de violer le secret médical... Ce que je vou-

drais savoir, c'est s'il est toujours en état d'assurer des tâches policières. Dans notre métier, on ne peut pas se permettre d'avoir du vague à l'âme... Et si vous lui donniez quelques semaines de repos, hein ?

– À mon avis, il vaudrait mieux qu'il continue à travailler normalement, dit Maggie Yeung. Il n'y a aucune raison de le mettre en congé.

– J'ai peur qu'il craque pendant une mission.

– Ça m'étonnerait, dit Maggie Yeung. Il se contrôle bien. Il est au bord d'un précipice, c'est vrai, mais il n'a pas envie de se jeter dedans.

Il se fit un léger silence sur la ligne.

– Et puis, on est là pour l'empêcher de basculer, dit Maggie Yeung.

– Bon, dit Berberoïan. D'accord. Je me fie à vous, docteur Yeung. Simplement, je vais m'arranger pour ne pas l'orienter vers des dossiers où il devrait prendre des décisions sensibles.

– Quelles décisions ?

– Je ne sais pas, moi. Des décisions à prendre vite. Sortir son arme ou pas. Tirer ou pas. Souvent, on doit...

Le commissaire s'était perdu dans son discours. On l'entendit faire un geste d'impuissance.

– Ne modifiez rien dans son service, reprit Maggie Yeung. Qu'il ne se sente pas mis à l'écart.

– De toute façon, je resterai en contact avec vous, dit Berberoïan.

Au même moment, le mainate alla cogner du bec contre l'abreuvoir et siffla de nouveau. C'était un abreuvoir blanc et bleu datant de la dynastie Qing, une exquise petite pièce

d'antiquité que le père de Maggie Yeung avait offerte à sa fille pour un anniversaire, peu de temps avant sa mort. Le sifflement de l'oiseau exprimait une intense joie de vivre, la joie de boire de l'eau, le bonheur d'être en cage.

– C'est un oiseau qui crie derrière vous, de temps en temps ? s'intéressa le commissaire, pour ne pas mettre fin à la conversation d'une manière trop brutale.

– Oui, dit la psychiatre. Un mainate.

– C'est joli, les mainates, dit Berberoïan. J'en ai eu un, autrefois. Mais il était comme le vôtre, il chantait d'une façon trop triste.

– Ah, dit Maggie Yeung.

– Oui, trop triste, reprit Berberoïan. Ça me donnait le cafard. Je m'en suis débarrassé.

10.

L'ascenseur se souvint à la dernière seconde qu'il n'y avait pas de sous-sol et il s'immobilisa en urgence, avec un cri.

Les portes s'ouvrirent.

Mevlido sortit.

Maintenant il se trouvait dans la petite galerie marchande qui occupait le rez-de-chaussée. Une mélodie commerciale grésillait en boucle dans les haut-parleurs. Mevlido salua d'un geste le gardien ayant pour tâche d'interdire aux intrus l'accès à l'ascenseur. Le gardien était installé contre une pile de cartons d'emballage, sur les restes d'une chaise de dactylo. Il était en short, il avait ôté ses sandales et il se massait le pied droit. Il ne répondit pas au salut de Mevlido.

Après avoir longé une boutique de vêtements en solde et une droguerie-papeterie, Mevlido fut dans la rue. Il leva la tête vers le quatrième étage. Son regard erra parmi les climatiseurs qui saillaient sur la façade. Il repensait à la séance avec Maggie Yeung. Une saynète sans dialogue :

- Dans un décor nu, un homme s'assied, ahuri par la réalité, accablé par le poids de ses rêves.

- En vis-à-vis, une femme attend que cet homme triture avec des paroles son présent et son passé horribles, son absence d'avenir.
- La femme est belle, elle ressemble à une actrice de Hong Kong du temps du cinéma de Hong Kong.
- Et lui, l'homme, la sueur l'inonde et il se tait.

À ce moment il reçut deux gouttes, énormes comme des fientes, issues du ciel ou crachées par un climatiseur. Il s'écarta d'un pas. Le trottoir était constellé, lui aussi. Un parfum de poussière terreuse avait commencé à se répandre. Au-dessus de la ville, les nuages étaient en bitume, avec des embrasements électriques, des éclairages fous qui ne produisaient encore que des ébauches de tonnerre.

Mevlido entra dans la droguerie et il se choisit un parapluie, une petite chiffre télescopique à un dollar. Il avait envie de remettre ses idées en ordre avant de se présenter devant Berberoïan. Le commissariat était situé près de Continental Plaza, à douze stations de tramway. Il serait là-bas en une heure de marche.

Il avait entamé sa randonnée depuis moins de deux minutes quand il aperçut une vieille femme assise sur un pliant devant une entrée d'immeuble.

Cornelia Orff, pensa-t-il. C'était une mendiante bolchevique venue de Poulailier Quatre pour faire de la propagande au centre-ville. Il la connaissait bien, car, pour la surveiller ainsi que ses semblables, il allait aux réunions de cellule qu'elle organisait chez elle, pas très loin de Factory Street, ou dans des lieux encore plus lugubres, des entrepôts qui empestaient les araignées, d'anciens abattoirs, des magasins en ruine. La chaleur ne l'empêchait pas de porter

sur les épaules un long imperméable militaire. Elle avait une robe noire qui lui découvrait à peine les chevilles, elle cachait ses pieds dans des croquenots immondes. Ainsi vêtue, les cheveux rares et très blancs, des lunettes épaisses sur le nez, elle guettait sa clientèle. La branche gauche de ses lunettes était entourée d'un bandage de chatterton. On voyait bien qu'avoir l'air d'une pauvre ne la dérangeait pas du tout, et, au contraire, lui donnait un motif de fierté.

Elle s'était accroché un écriteau autour du cou. Devant ses énormes chaussures, elle avait déplié un mouchoir sur quoi gisaient quatre livres et quelques badges. Une affiche était punaisée derrière elle, avec des mots d'ordre qui appelaient au châtement des nantis en général et à la constitution d'une armée populaire de libération. Elle se tenait bien raide sur son pliant, prête à répondre à toute question sur la stratégie ou le dogme pour le cas où quelqu'un lui eût adressé la parole. Personne ne faisait attention à elle.

– Bonjour, dit Mevlido.

La vieillard orientait vers lui son visage ravagé, ses yeux maculés de taies grises.

– Tiens, c'est toi, Mevlido ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Oh, dit Mevlido évasivement. Je traînaille. Et toi ?

– Boh, fit Cornelia Orff.

Ils furent ensuite une bonne quinzaine de secondes sans rien se dire. Mevlido était en train de se demander s'il aimerait être un jour assis comme elle au milieu des passants, sans les voir vraiment et sans être vu par eux, devenu enfin un simple objet organique, n'ayant plus de comptes à rendre à la société ou à soi-même.

– Ça marche, aujourd'hui? finit-il par lâcher. Des sympathisants? Des contacts?

La vieille remit d'aplomb sa pancarte qui avait glissé.

LES VIEUX BOLCHEVIQUES, y était-il inscrit, ONT SURVÉCU À DES SIÈCLES D'ABOMINATION. IL EST INTERDIT DE MANIFESTER À LEUR ÉGARD DE L'HOSTILITÉ, DE LES HUMILIER, DE SE MOQUER D'EUX OU D'EXERCER SUR EUX UNE VIOLENCE QUELCONQUE.

– Non, aujourd'hui, c'est morne, dit la vieille. Les gens ont peur de se faire surprendre par l'orage. Ils s'arrêtent pas, ils achètent rien. Il y a des jours comme ça.

– Bah oui, dit Mevlido.

Il s'était accroupi devant l'éventaire.

Les odeurs de gaz d'échappement, de cambouis et de nourriture pourrie étaient plus fortes près du sol.

Le tonnerre grondait au loin.

Des automobilistes énervés klaxonnaient.

– On fait une promotion sur les badges, annonça la vieille.

Il y avait huit badges, tous très dégradés car ils dataient des premières décennies de la révolution prolétarienne et n'avaient pas été conçus pour durer aussi longtemps dans un entourage ennemi. La plupart des révolutionnaires représentés disparaissaient sous les cloques de poussière ou la rouille. La mémoire collective avait oublié leurs noms. Mevlido feignit de les scruter l'un après l'autre avec intérêt, puis il les aligna à nouveau sur le linge crasseux.

– Trois pour deux dollars, proposa la vieille.

On entendait une vibration avide au fond de sa voix.

– Je les ai déjà tous, s'excusa Mevlido.

– C'est donné, argumenta la vieille. Une occasion pareille, tu risques pas d'en avoir une autre avant longtemps.

– Je sais, dit Mevlido avec une mimique désolée mais inflexible.

Son interlocutrice maugréa. Maintenant il examinait les livres – des comptes rendus de congrès historiques qui s'étaient tenus dans la clandestinité ou dans l'indifférence, à Oulan-Bator, à Iquitos, à Zone Deux, ou encore ici, tout près, à Poulaillet Quatre. Il y avait aussi un roman post-exotique. L'ouvrage était en lambeaux. La couverture manquait.

– C'est de Djohnn Infernus, dit la vieille en constatant que Mevlido avait entrepris de le feuilleter. Son meilleur livre, à ce qu'il paraît.

– Tu n'en aurais pas un exemplaire en meilleur état ? fit Mevlido.

– Non, dit la vieille. En littérature, c'est tout ce qui me reste.

– Et dans ton stock ?

– Des congrès, il m'en reste encore à la maison, mais les Infernus, j'ai tout vendu.

Mevlido haussa les épaules. Après une conversation aussi soutenue, il ne pouvait plus éviter à présent de lui acheter quelque chose. Il ramassa trois badges au hasard et il se releva.

– Je prends ces trois-là, dit-il.

– Il y en a un gros dans le lot, chipota soudain la vieille. Il faisait pas partie de la promotion. Faut que tu rajoutes un dollar.

– Dis donc, tu assassines ta clientèle, récrimina Mevlido.

– On est dans une société marchande, s'échauffa la vieille. Tu crois que ça m'amuse? Allez, trois dollars les trois. C'est pas pour moi, tu sais bien. C'est pour le Parti.

La vieille encaissa la somme sans remercier. Mais elle était contente. Sa voix s'était radoucie.

– Pour qu'un jour tout soit gratuit, dit-elle encore.

11.

Memorial Avenue bruissait sur sa gauche.

Un tramway passa en actionnant son avertisseur, un instrument métallique qui avait des sonorités de cloche rituelle.

Sur l'avenue la circulation était dense. Mevlido la percevait du coin de l'œil sans y accorder une grande attention. Le contraste avec l'atmosphère des ghettos était abyssal, et, même si la prospérité du centre-ville ne représentait qu'une île au cœur d'un océan de misère, on avait ici la sensation d'avoir accédé à un monde qui pouvait prétendre incarner le réel, un monde qui avait tourné la page des désastres et de la guerre noire, et où s'étaient rétablies pour toujours la civilisation, la justice, la fin des utopies, ainsi que l'industrielle tranquillité dont sont capables les hommes en période de paix et même les sous-hommes.

Emporté par sa rêverie, Mevlido crispa légèrement son poing droit. Les badges lui piquèrent la paume.

Fourre tes achats dans ta sacoche, Mevlido, pensa-t-il. Trois portraits de morts. Des leaders égalitaristes trahis, des héros rouges trahis, des anonymes effacés, oubliés et trahis. Tu ne sais même pas s'il s'agit d'hommes ou de femmes.

Il marchait sous les arbres qui se succédaient sur le bord

du trottoir, des arbres d'après guerre qui avaient déjà eu le temps d'atteindre une taille adulte, des tilleuls mutants, des sophoras mutants à longues feuilles pendantes, des figuiers. L'odeur des pollens tombait lourdement vers le sol, avivée par la proximité de la pluie.

Qu'est-ce que, pensa-t-il. J'étouffe.

Il s'arrêta. Son front était luisant de sueur.

Sans prévenir, le malaise qui l'avait accablé devant Maggie Yeung, et qu'il avait cru dissipé, gonflait de nouveau en lui et lui coupait le souffle. La détresse franchissait les limites de sa conscience et s'étendait à son corps tout entier. Il avait l'impression de ne plus pouvoir avancer d'un pas.

Je n'aurais jamais dû m'asseoir en face de cette psychiatre, pensa-t-il. Elle m'a obligé à remuer ce que je n'avais aucune envie de remuer. Et tout ça pour un résultat nul. Je n'ai absolument pas besoin d'elle. Je ne retournerai pas la voir. Il bougonna ainsi intérieurement pendant une minute, puis le malaise se renforça. Il était obsédé par la crainte de s'aventurer encore une fois jusqu'au martyr de Verena Becker. Ne prends pas ce chemin tabou, pensa-t-il.

Des gouttes coulaient sur son visage. Il les essuya.

Un nouveau tramway glissa sur sa gauche en annonçant son passage à coups de cloche rituelle.

Tu n'en peux plus dans cette chaleur poisseuse, Mevlido, pensa-t-il. Mais reprends-toi. Ne laisse pas les horreurs du passé déborder sur ton présent. Évite de songer au passé, ne considère le présent que sous son jour le plus favorable. Apaise-toi. Regarde le réel tel qu'il est au centre-

ville, agrippe-toi à lui. Regarde Memorial Avenue. Tu es au centre de la civilisation, au centre de ce qui n'a pas été détruit, c'est vrai que cela ne représente plus grand-chose à l'échelle de la planète, puisque presque rien n'y a été épargné, mais tout de même, c'est le centre. La ville a tenu bon en dépit des massacres, elle regroupe ceux qui ont tenu bon, ceux qui restent, elle s'appelle maintenant Oulang-Oulane. Reprends ta marche dans Oulang-Oulane, tu vois bien que tout est rassurant dans la réalité qui t'entoure et que, toi aussi, tu as tenu bon. Toi aussi tu es resté après le malheur, malgré tout. Reprends ta marche et regarde l'avenue, Memorial Avenue. Elle a été reconstruite selon les plans de l'ancienne métropole, elle est rectiligne, impressionnante de largeur et de longueur, elle avait été dessinée par des architectes qui imaginaient leurs maîtres sous les traits de titans invincibles, elle avait été conçue pour épater les étrangers, au temps où il y avait encore des étrangers ou des touristes. Les guerres et les génocides ont remis les choses en place dans l'humanité, les titans ont disparu, les étrangers ont rejoint d'autres mondes. Les touristes dorment pour toujours dans des charniers. Personne ne se donne la peine de penser encore aux uns ou aux autres. Tu vois, Mevlido, tu traverses le règne de l'impermanence. N'en tire aucune conclusion fatale. Ce sont ces conclusions fatales qui te coupent le souffle. Pas l'humidité brûlante, pas un défaut physique de tes poumons. Ne t'arrête pas. Reprends ta marche. Cesse de ruminer vainement sur le passé ou sur l'avenir. Regarde les arbres qui bordent Memorial Avenue. Des figuiers, des frangipaniers aux frondaisons pesamment vertes, des tilleuls. Respire. Les arbres

ne sont pas vieux. Ils sont nés après toi, après la fin de la guerre, ils te survivront. Ne crains pas cela.

Il marqua une pause. Il avait beau se raisonner, il suffoquait.

Regarde les flâneurs qui avancent en rangs sur les trottoirs, reprit-il. Regarde les gens normaux qui vivent sans problème dans la société reconstruite, au centre de Oulang-Oulane, loin des ghettos et des camps. Laisse de côté les autres, les déguenillés communistes, les réfugiés pouilleux en train de mourir sous la vermine et les drogués. Ils se sont glissés pour quelques heures dans le monde réel, mais dès le crépuscule ils retourneront dans leurs abîmes parallèles. De la contemplation de ces épaves tu ne tireras aucun soulagement. Tu es parmi eux comme un poisson dans l'eau, c'est aussi pour cette raison que tu étouffes. Regarde plutôt les passants anonymes de Oulang-Oulane, ceux qui se sentent à leur place dans la réalité reconstruite. Peu importe que tu ne les estimes guère. Ce sont eux qui incarnent la fin du naufrage, autrement ils seraient en train d'errer à Poulaiier Quatre, dans le ghetto où plus qu'ailleurs tu te sens à l'aise et où tu retrouves chaque nuit tes congénères. Avance parmi eux, parmi les habitants ordinaires de Oulang-Oulane, comme si tu étais semblable à eux. Ces hommes et ces femmes ne pensent plus à l'extermination, à la barbarie passée et aux ignominies à venir. Fais comme eux, ne sois pas terrorisé par le présent, par ce sur quoi il s'est édifié et par ce qu'il annonce.

Regarde les visages de la foule. La foule se déplace sans nervosité, elle se fiche de tout. Il est clair que les gens que tu croises ont réussi à en finir avec la peur de la mort et en

particulier avec l'idée de la mort des autres. Prends exemple sur eux. Personne ne tremble. Personne ne souffre. Aucun individu mâle ou assimilé ne s'effondre soudainement, les larmes aux yeux, assommé par ses souvenirs ou sa honte. Nulle femme ne sanglote ni ne vacille devant une entrée d'immeuble, ne sachant comment gérer son corps et son esprit, brusquement épouvantée par l'état impardonnable du monde.

Marche, Mevlido, pensa Mevlido.

Poursuis ton parcours.

Respire.

Respire les poussières, les pollens, les odeurs de fumée, de moteurs, de containers d'ordures, de linge fatigué, les odeurs masculines, féminines, les odeurs de cartons sales, de mendiants, de fleurs de tilleul, les odeurs des frangipanières le long du caniveau, les odeurs de nourriture près des fast-foods, les odeurs d'orage. La ville a sa propre manière de respirer avant l'orage, elle te survivra, elle aussi. Elle durera. Elle sera encore en train de remuer ses remugles et ses puanteurs quand tu n'existeras plus. Ne crains pas cela.

La sueur coule sur ton visage, Mevlido, elle coule sur ton visage et sur tes bras nus. Des pieds à la tête, tu ruiselles comme si tu avais une forte fièvre. Une fois de plus, au lieu de cheminer avec naturel sur le trottoir, tu te sens en train de progresser dans ce couloir de la mort à quoi se réduit selon toi la vie, un bout de chemin rendu hideux par sa brièveté et par les échos de tragédie qu'on y soulève à chaque pas. *Dead man walking*. Tu n'as pas tort, Mevlido, tu as même raison sur toute la ligne, mais il vaut mieux que tu considères les choses autrement. Prends exemple sur

ceux que tu croises. Réfugie-toi dans leur ignorance. Apprécie comme ils le font la somnolence qu'ont apportée les vainqueurs. Imite ces gens.

Laisse entrer en toi l'idiotie et l'aveuglement.

Regarde les visages qui viennent à ta rencontre, observe-les de ton mieux, avec sympathie, fraternellement, avec impartialité, avec compassion, avec charité, avec douceur. Inspire, Mevlido, inspire plusieurs fois à pleins poumons. Inspire l'idiotie et l'aveuglement. Peut-être ainsi retrouveras-tu un semblant de sérénité.

Peut-être retrouveras-tu cela, pensa-t-il.

Mais il ne retrouvait rien.

Ses jambes le portaient avec réticence. La paume de ses mains l'élançait comme quand on se penche à l'extrême bord d'un précipice.

Des gens circulaient à côté de lui.

Regarde les visages, pensa-t-il. Vois les visages. Ne perds pas conscience. Ne désire pas accéder à l'inconscience. N'envie pas les insanes. Adapte-toi au réel. Examine les visages. Ils sont pleins de richesse, ils racontent des histoires emboîtées, et, parfois, ils sont beaux.

Parfois. Ils sont beaux.

Maintiens-toi dans la foule au milieu des visages, sur une ligne moyenne entre oubli total et crétinisme.

- MAINTIENS-TOI AU MILIEU DES VISAGES!
- TRANSFORME-TOI EN VISAGE, OUBLIE TOUT!
- N'OUBLIE PAS TON VISAGE IDIOT, OUBLIE TOUT!

Il se rappelait des slogans entendus à Poulailier Quatre. Aucun ne correspondait à la situation. Aucun n'était utile

pour traverser le monde réel. Il fallait bien, pourtant, se raccrocher à quelque chose.

• NAGE PARMI LES VISAGES, pensa-t-il, N'OUBLIE RIEN, OUBLIE TOUT!

f

f

formes, mais, derrière, le flot de la circulation était intense.

Il était bruyant et intense.

Bah quoi, Mevlido, pensa-t-il. Du nerf. C'est cette conversation avec la psychiatre qui t'a déprimé.

Il remplissait et vidait ses poumons sans conviction, campé sous un figuier, près d'un poteau où étaient indiqués l'arrêt – Iyim Garden West –, ainsi que les numéros des tramways et les endroits qu'ils desservaient.

Ne te laisse pas abattre, pensa-t-il.

Le ciel n'aurait pas pu être plus sombre.

Des gouttes isolées explosaient çà et là, mais, pour l'instant, la pluie se faisait encore désirer, et c'étaient surtout des insectes qui filaient vers le sol ou vers les passants et y atterrissaient avec un petit bruit, principalement des fourmis ailées que la baisse de pression atmosphérique avait engourdies. Les petites bêtes rebondissaient sur les cheveux ras de Mevlido, sur ses épaules. Il se brossa le haut du crâne avec une grimace et il alla se poster plus loin, à l'abri, c'est-à-dire ailleurs que sous les branches.

Derrière le quartier des réfugiés Iyims, le tonnerre gronda.

La circulation sur l'avenue n'était pas fluide. En dépit de la largeur des voies, des bouchons se formaient à tout instant.

Une rame pour Continental Plaza freina devant Mevlido avec des crissements, embarqua deux personnes et repartit.

De l'autre côté des quais de ciment où patientaient deux ou trois voyageurs, des voitures officielles avaient fait leur apparition, comme souvent à cette heure – cinq limousines chargées de ministres et d'ennemis du peuple en fonction,

repus après leur banquet citoyen de la mi-journée. Gêné par les encombrements, le convoi tantôt avançait à une allure d'escargot, tantôt s'immobilisait. Il ralentit encore, puis il se scinda en deux. Une voiture était restée à la traîne, bloquée entre deux camionnettes qui transportaient un chargement de légumes.

Sans y attacher d'importance, Mevlido examinait les bottes d'oignons verts, les grappes de piments, les choux, les feuilles fraîches de pandane, quand son regard fut attiré par un individu qui se tenait debout sur la plate-forme du tramway pour Managony, à cent cinquante mètres de là. L'individu avait tout d'un prolétaire nonchalant, avec une veste militaire tachée de plâtre et un bonnet qui empêchaient de savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Mevlido plissa les yeux. Qu'est-ce que, pensa-t-il. On dirait.

Non. Mais si. Bien sûr que si.

Sonia Wolguelane.

En train de faire le guet. Elle surveille l'avenue.

Et évidemment elle a une arme sur elle. Un pistolet. Le pistolet que.

Avec les munitions que ce matin.

Et elle va s'en servir tout de suite, ici, pensa-t-il.

Sonia Wolguelane, pourtant, ne donnait pas l'impression qu'elle préparait un mauvais coup. Elle était adossée à l'abri vitré et elle ne montrait aucune fébrilité. Pour un spectateur non soupçonneux, c'était simplement un de ces jeunes êtres au sexe interchangeable, chômeurs ou non, qui émergent d'un chantier ou d'un ghetto, avec en tête de la musique, de la misère, et, parmi un fatras d'idées impré-

cises, la revendication qu'on en finisse au plus vite avec tout. De temps en temps, avec naturel, Sonia Wolguelane aplatissait sur sa joue un moustique ou une perle de sueur.

On n'aurait absolument pas dit une tueuse avant un assassinat politique.

C'est quand même quelqu'un, cette fille, s'attendrit Mevlido.

Il se demandait sur qui elle allait tirer, cette fois-ci, et s'il approuverait ou non son choix, lorsqu'il sentit sur sa droite une présence.

Une inconnue avait contourné le tronc d'un figuier et longeait la bordure du trottoir, et elle se dirigeait vers lui Mevlido comme s'il n'existait pas, comme si elle ne pouvait pas imaginer sur sa route un obstacle aussi médiocre qu'un policier à la chemisette trempée de sueur. Elle devait avoir une trentaine d'années. Elle avait des cheveux noirs qui lui descendaient jusqu'aux épaules, une tête un peu osseuse, avec une expression énergique et des yeux intelligents, noir bleuté, qui brillaient. Elle portait une robe verte, de ce vert asiatique qu'autrefois on définissait sous le vocable de *shocking green*, à l'époque où l'Asie était exotique pour ceux qui accaparaient la parole, et où il se trouvait encore des anglophones qui déterminaient si une couleur était ou non choquante pour le goût occidental. En tout cas, c'était un vert somptueux. Elle marchait en se tenant très droite et avec une légère élasticité, ce qui donnait à son corps une aisance de ballerine.

Elle effleura Mevlido sans le voir. Mevlido reçut son parfum : simple, à l'amande amère, puissant, comme si elle était passée directement de sa salle de bains à Memorial Avenue.

Ce parfum ne lui rappelait personne en particulier, mais alors qu'elle était déjà en train de lui tourner le dos il sentit son cœur se contracter douloureusement puis changer de rythme.

Cette femme ressemblait à Verena Becker. Ce n'était pas vraiment la même manière de se tenir, ni la même coupe de cheveux, ni la même couleur de peau. Ni la même taille. Mais elle lui ressemblait énormément, par quelque chose qu'il aurait été incapable de définir. Le parfum non plus ne correspondait pas. Mais c'était elle.

Verena Becker vingt ans plus tôt, pensa-t-il.

Au moment où nous étions heureux, au moment où elle allait mourir. Il y a vingt ans.

Ma petite Verena, ma petite Verena chérie.

Il hésita quelques instants, puis, sans concevoir le moindre plan, il se mit à la suivre. Elle avait sur lui quinze mètres d'avance. Maintenant, il avait repris la direction du cabinet psychiatrique. Elle continuait à longer l'extrémité du trottoir, écrasant sans le savoir des fourmis ailées au dernier stade de leur histoire personnelle. À sa gauche – la foule clairsemée, sur sa droite – les rails. Elle avait un sac à main en bandoulière et elle tenait un sac plastique sur lequel figuraient des caractères chinois, ainsi que leur transcription en alphabet latin – *May Chow, Shoes co.*

Ce ne peut pas être Verena Becker, pensa-t-il brusquement. *Je sombre fou. Ce ne peut pas être elle.*

Je sombre fou, mais c'est elle, pensa-t-il encore.

À la même seconde, un éclair divisa le monde en deux moitiés blêmes. Le tonnerre se réduisit à un craquement et, sans transition, une cataracte se précipita depuis les hau-

teurs et toucha le sol. Aussitôt, la foudre de nouveau frappa, et, cette fois, un grondement assourdissant secoua Memorial Avenue de fond en comble. Enfin l'orage éclatait, avec ses fureurs et ses trombes. La ville se brouilla, les surfaces se hérissèrent de noir, d'argent, de mercure, un cycliste passa sur le trottoir en soulevant des gerbes, comme si, entre deux clignements de paupières, des flaques avaient eu le temps de se former sur le macadam. Les mendiants finissaient de disparaître dans des entrées d'immeuble. Des gens couraient. La plupart ne visaient pas le dessous des arbres qui offrait une protection insuffisante. Ils zigzaguaient dans l'affolement pour gagner des magasins, des porches. Certains poussaient des cris ou s'interpellaient. Quelques-uns riaient, ils avaient été instantanément trempés jusqu'aux os.

Mevlido avait entamé une dispute avec son parapluie pliable. Les baleines n'étaient pas d'humeur. Il se revit posant un dollar sur le comptoir de la droguerie. Il aurait dû acheter un modèle plus cher.

La pluie était chaude et elle le cinglait, mais en même temps c'était une douche bienfaisante qui le lavait de ses sueurs et de ses insectes.

Il continuait à réarticuler un à un les segments rebelles de son parapluie.

Le caniveau déjà bouillonnait. Il leva les yeux pour voir ce que devenait la femme qui ressemblait à Verena Becker. Dans la distance, à travers un rideau crépitant, une rame venant de Managony quittait son arrêt. Elle démarrait et prenait de la vitesse. On ne voyait plus les rails, plus la différence entre la rue et le trottoir. Le sol écumait. Verena

Becker était descendue sur les voies, elle s'était comme engagée dans un gué. Elle fouillait dans son sac tout en pressant le pas pour atteindre l'abri vitré qui se dressait sur une des plates-formes. L'eau giclait autour de ses chevilles. Elle inclinait la tête vers son sac, elle avait du mal à en extraire son parapluie, sa poche en plastique May Chow, Shoes co. l'encombrait, et tout à coup elle ralentit, donnant l'impression qu'elle souhaitait flâner sous la cascade déchaînée. Il n'y avait personne entre elle et Mevlido, seulement des hachures translucides qui sifflaient. À sa rencontre arrivaient la rame venant de Managony, mais surtout, petite, frénétique, asexuée, la silhouette de Sonia Wolguelane.

Une silhouette grise. Celle de Sonia Wolguelane.

Sonia Wolguelane venait de resurgir dans le champ de vision de Mevlido. Elle courait le long des rails indistincts, comme une folle, au milieu des éclaboussures.

Elle fuyait. Elle détalait après avoir fait justice. Mevlido ne l'avait pas vue agir, mais maintenant il se rendait compte que quelque chose s'était produit de l'autre côté de la plate-forme, entre les camionnettes de légumes. L'attentat avait eu lieu. La limousine avait des vitres cassées, un homme coiffé d'une casquette s'en extrayait lentement, avec des gestes de somnambule. Sonia Wolguelane avait dû décharger son pistolet pendant le tonnerre. Elle avait dû tirer sur les passagers en épargnant le chauffeur, comme c'est l'usage chez les terroristes qui ont du style.

Pendant les secondes qui suivent un assassinat sur la voie publique, les règles conventionnelles de l'univers sont transgressées. Pas besoin de fouiller très loin dans les

mémoires, nous avons tous connu, nous aussi, ce phénomène. Les acteurs évoluent avec une fluidité surnaturelle, le décor est une photographie sur laquelle les badauds sont provisoirement inertes, la pluie tombe sans bruit, les témoins perçoivent avec acuité de minuscules détails inutiles. Sous les yeux de Mevlido, tout se déroulait à présent à l'intérieur d'un temps compact qu'il aurait été impossible de mesurer en soixantièmes de minute ou même en soixantièmes d'une unité quelconque.

Sonia Wolguelane courait selon une ligne qui la conduisait vers Mevlido, et sur sa trajectoire se trouvait un obstacle *shocking green* incongru. On ne sait pourquoi, peut-être parce qu'elle était aveuglée par la pluie, la jeune meurtrière s'obstinait à ne pas infléchir sa course, et, on ne sait pourquoi, Verena Becker se comportait comme si elle voulait lui interdire le passage. En réalité, penchée sur son sac à main, elle se battait avec un parapluie miniature et ne s'occupait plus de rien d'autre. Elle venait d'en retirer la housse et elle cherchait désespérément sur la poignée l'endroit où appuyer pour que le mécanisme se déclenche. Le tramway s'approchait, il continuait à accélérer puisque les deux femmes se démenaient à l'écart de sa route.

Mevlido se tenait sans bouger à une trentaine de mètres. On ne sait quand, il était descendu du trottoir. Il sentait l'eau submerger ses chaussures.

Il assistait à la scène avec l'esprit vide.

Sonia Wolguelane allait droit, à toute vitesse, affirmant sur la femme en vert une sorte de priorité; il est vrai que, quand on vient de mitrailler à bout portant des ennemis du peuple, on aime bien que les gêneurs s'écartent. Puis,

sur cette inconnue qui lui barrait le chemin, son avis changea : ce n'était pas une passante ordinaire ; ce devait être un agent en civil, une femme-flic en train de sortir son arme de service. Toutes deux avaient rentré la tête dans les épaules, Sonia Wolguelane pour percuter son adversaire avant de recevoir des balles, Verena Becker parce que la pluie se déversait sur elle et l'assourdissait.

Dans l'intention de l'ouvrir en le secouant, Verena Becker brandit le parapluie encore fermé et, à la même fraction d'instant, elle aperçut les yeux brillants de la coureuse qui se jetait sur elle. Il restait à Sonia Wolguelane un mètre et demi à parcourir. Verena Becker ébaucha un déplacement pour éviter la collision, un bond de danseuse, elle s'arracha à l'eau avec un cri que le vacarme de l'orage engloutit.

Maintenant elle avait perdu l'équilibre. Tandis que Sonia Wolguelane la croisait sans la toucher, elle se mit à glisser en oblique. Elle essayait de se rattraper à un mur imaginaire, à des mains secourables et imaginaires.

Son sac de la boutique de chaussures vola derrière elle.
May Chow, Shoes co.

Et ainsi elle dérapa, presque lentement, vers les rails, vers l'avant monstrueux, le bouclier métallique, les tampons. Elle s'en protégea en tendant les bras, puis elle fut aspirée dessous.

La foudre craqua une nouvelle fois au-dessus de l'avenue, immortalisa la ville dans une lueur de sodium. Tout se mit à trembler.

Le tramway stoppa à la hauteur de Mevlido.

Plus rien ne bougeait sinon Sonia Wolguelane qui sprin-

rait à un mètre de Mevlido, avec une grimace de psychotique et des yeux qui paraissaient pleins de larmes. Elle rencontra le regard de Mevlido et elle fit semblant de ne pas le reconnaître. La pluie ne produisait plus le moindre bruit, seul résonnait le pataugement rapide des pieds de la fugitive. Les gerbes qu'elle soulevait ne retombaient pas.

Puis le conducteur et un milicien qui faisait partie des voyageurs bondirent hors de la voiture, s'élancèrent vers l'arrière, et tout reprit un rythme normal.

La pluie de nouveau mitraillait furieusement toutes choses.

Le tonnerre se répercutait de façade en façade.

Le conducteur et le milicien se hâtaient. Ils soulevaient des gerbes qui leur montaient jusqu'à mi-cuisse puis retombaient.

Ahuri, Mevlido observait ce qui se passait sous le déluge. Le milicien et le conducteur couraient au-delà du tramway, le long des rails. Là-bas, dans l'eau brillante, noire, dans cette encre fouettée de pluie, au sein du mercure, dans l'écume et dans les reflets presque nocturnes du ciel, reposait à présent une masse informe, chiffonnée, dont la teinte *shocking green* avait été assombrie par l'eau et par le sang. Les deux hommes arrivèrent devant elle et ils se pétrifièrent. Ils ne s'inclinèrent pas au-dessus d'elle, ils restèrent debout à proximité, comme désireux de laisser la pluie dissoudre l'horreur du spectacle. La pluie ne dissolvait rien. À une certaine distance, contre le trottoir, on voyait le sac plastique qui flottait.

Des siècles plus tôt, juste après le début de la première Union soviétique, un de nos romanciers russes préférés,

Mikhaïl Boulgakov, avait décrit la décapitation d'un homme par un tramway. Le conducteur de la voiture était une conductrice, elle était membre des Jeunesses Communistes et, en empruntant à pleine vitesse la rue Bronnaïa, elle se payait le luxe de décapiter sans bavure celui qui s'était effondré en travers des rails. La tête de l'accidenté roulait avec élégance sur le sol. Il en va ainsi dans les fictions, mais ici on se trouvait au cœur de la réalité, et la tête de la femme en vert n'avait pas été joliment cisaillée, bien au contraire. Les roues en fer l'avaient broyée de façon ignoble après avoir traîné et mâchouillé son corps. Quant au conducteur, ce n'était pas, comme dans *Le Maître et Marguerite*, une fringante ouvrière en route pour l'avenir radieux. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, et, s'il avait eu autrefois des sympathies pour les Komso-mols, il ne s'en vantait plus en public depuis très, très, très longtemps.

13.

L'orage se prolonge.

Mevlido ne s'est pas mêlé aux curieux qui, avant l'arrivée de la milice, sont venus gémir d'horreur près du cadavre *shocking green*. Il ne s'est pas fait connaître comme témoin ou comme policier. Il a jeté dans une poubelle son parapluie informe, il est redescendu dans la rivière qui gonflait entre les rails, il a marché sous la pluie battante jusqu'à l'endroit où était tombé le sac à main de la femme en vert, il s'est baissé et il l'a ramassé. Il a fouillé dedans avec assez d'assurance pour ne pas se faire remarquer. Il en a extrait un portefeuille, une pochette de papiers d'identité dégoulinante, puis il a reposé le sac où il l'avait pris – à l'écart, sous l'eau. Et ensuite il a tourné le dos à la scène de l'accident et il a tergiversé pendant deux ou trois minutes, comme indifférent à la cascade brutale qui lui martelait le crâne, et pour finir il est entré dans un fast-food. Il est monté s'installer au premier étage.

Il est maintenant assis à une place qui bénéficie d'une vue plongeante sur l'avenue. Il a ouvert devant lui le portefeuille qu'il a subtilisé, il a sorti les documents, des cartes plastifiées qu'il a entourées de serviettes en papier sans

avoir le courage de les examiner de près. Il y a de l'eau partout autour de lui, ses vêtements continuent à goutter, son pantalon et sa chemisette blanche de flic. Il a l'air choqué. On dirait un désespéré qu'on a repêché après une tentative de noyade.

Il appuie l'épaule droite contre la vitre.

La soufflerie de l'air conditionné le fait frissonner.

Il serre les mains autour de son deuxième gobelet de thé bouillant. Il a la chair de poule.

La salle est presque vide. À deux tables de lui, des lycéennes en uniforme pépient au-dessus d'un devoir de vocabulaire, avec des moments où elles se chamaillent, d'autres où elles rient, d'autres encore où elles copient en silence le résultat de leurs cogitations collectives. Quand les gyrophares de la milice ont commencé à apparaître, elles ont manifesté une certaine excitation, mais, comme le spectacle était brouillé par la pluie, elles sont retournées à leurs exercices.

C'est une heure calme. Les haut-parleurs de l'établissement ne diffusent pas de musique. L'espace sent les chaussettes mouillées, le sandwich tropical humide, la pomme de terre transgénique pour moyens-pauvres.

Mevlido aspire avec une paille une gorgée de liquide et se brûle la langue. Le thé n'arrive pas à refroidir, lui Mevlido n'arrive pas à se réchauffer. Il ne cesse de refouler les images qui naissent et renaissent sous son front avec une netteté accablante. Il les repousse pour plus tard. Elles se refusent à disparaître.

- La femme en vert *shocking* perd l'équilibre entre les rails tend vers le tramway son parapluie mal déplié elle essaie

d'échapper en vain à la chute au métal hurlant à son destin elle tend un bras le métal hurle

- il vérifie que personne ne fait attention à lui il plonge la main sous l'eau pour trouver le sac à main de Verena Becker personne ne le regarde il écarte de grosses bulles épaisses à la surface de l'eau il se demande si ce sont des bulles de sang

- Sonia Wolguelane court au milieu des éclaboussures une fille déguisée en prolétaire sortant d'un chantier de démolition une veste sale des taches de plâtre sur le plastron sur les manches un bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils elle lève la tête vers lui leurs regards se croisent elle le reconnaît il rencontre ses yeux noirs noyés de pluie elle ne cille pas elle ne manifeste rien elle le traverse mentalement comme s'il n'existait pas elle ne ralentit pas

- le tramway freine en brailant des notes stridentes il braille des notes stridentes indescriptibles le conducteur n'a pas actionné sa cloche en tout cas personne ne l'a entendue les freins oui ce braillement oui mais pas la cloche

- près du caniveau flotte le sac May Chow, Shoes co. de grosses bulles épaisses à la surface de l'eau épaisses et brunâtres

- Sonia Wolguelane halète à un mètre de lui elle l'éclabousse l'eau gicle jusqu'à hauteur d'épaule elle passe très près de lui à quelques centimètres son visage déformé par l'effort le bonnet lui donne une tête d'anormale comme si dessous elle était chauve et déjà elle n'est plus en face de lui elle ne le regarde plus elle le dépasse sans le bousculer elle monte sur le trottoir elle se volatilise

- il repose le sac à main sous l'eau après en avoir vidé le

contenu il a laissé dedans des produits de maquillage et des clés

- le milicien écarte la porte avec son coude la porte qui ne s'ouvre pas assez vite il jaillit vers l'extérieur il court vers l'arrière du tramway il s'immobilise il est trapu on dirait un gymnaste de cinquante ans après avoir couru le long des rails il ne bouge plus il ne s'incline pas il ne prend aucune initiative il ne fait plus rien le conducteur le rejoint

- la foudre méduse tout pendant un centième de seconde
- la pluie tantôt mille tambours de guerre tantôt une image muette

- la femme en vert est heurtée par l'avant du tramway puis elle est brutalement entraînée dessous elle est aspirée elle disparaît

- comme si le tramway était un hydroglisseur quand il s'arrête il est entouré de rides les rides s'effacent aussitôt à ce moment la porte s'ouvre le milicien jaillit

- un lambeau d'étoffe *shocking green* reste accroché entre deux roues

- de grosses bulles grasses résistent au cinglement des gouttes ne crèvent pas dérivent vers une bouche d'égout ne crèvent pas une bulle plus épaisse plus résistante plus brune il se demande si c'est du sang

– C'est quoi, dolichocéphale? interroge une lycéenne dans le silence.

Elle montre le mot aux autres. Le mot est examiné sous toutes ses coutures. Il les fait rire. Elles y voient quelque chose d'obscène, il leur fait penser à phallus. Coquelicot-céphale, avec un pénis rouge vif? Colicocéphale, avec un

pénis atteint de diarrhée?... Oligocéphale, avec un pénis huileux?... Chacune à son tour, elles inventent des sens possibles, puis elles se rendent compte que Mevlido entend leurs plaisanteries salaces d'adolescentes et elles baissent le ton. Elles se mettent à pouffer en chuchotant.

Mevlido les remarque à peine.

Il boit son thé.

Il regarde dehors. Des miliciens en ciré jaune dévient la circulation autour du lieu de l'attentat. La limousine aux vitres fracassées n'a pas bougé. Les victimes, blessés ou morts, ont déjà été transportées ailleurs. Le chauffeur épargné par Sonia Wolguelane n'est plus visible nulle part. Pour les premières constatations, la milice a d'abord envoyé deux inspecteurs, mais, depuis une demi-heure, la quantité d'enquêteurs n'a fait que croître. On reconnaît Petro Michigan, dont les deux mètres de haut sont facilement repérables. Les autres derrière les ruissellements restent anonymes. Les reflets rouges des gyrophares se multiplient sur le goudron inondé, dans le lac sans frontières qui a remplacé la chaussée et le trottoir. À la hauteur du fast-food, plusieurs tramways sont immobilisés l'un derrière l'autre. Tous les voyageurs ont quitté les voitures.

Des périmètres ont été définis à l'aide de ruban plastifié autour de la limousine et autour de la rame qui a écrasé la femme en vert, et quand je dis la femme en vert c'est pour ne pas avoir la tristesse de me rappeler une nouvelle fois qu'elle ressemblait à Verena Becker. Le corps mutilé repose à présent dans un fourgon qui a des allures de camionnette frigorifique, et qui stationne là en attendant que soient collectés d'autres débris humains. Dans le vaste losange dont

la frontière frémit sous la pluie, les miliciens continuent à explorer les voies. Ils cherchent des indices cachés sous l'eau. De temps en temps, ils se baissent.

Près du fourgon, les secouristes observent une pause avant de retourner racler des restes de tête sur les roues. Ne sachant que faire de leurs mains, ils examinent devant eux les remous du caniveau. La rivière qui coule par-dessus les rails a tout emporté, sang et fragments de chair. Un peu plus loin, à l'avant du tramway meurtrier, deux policiers discutent. Bapos Vorkouta et Adar Maguistral. Ils ont une allure d'oiseaux aquatiques. Leurs pieds disparaissent sous les flots. La foudre craque au-dessus d'eux. Ils ne réagissent pas.

Memorial Avenue, cet après-midi, a été marquée par la violence et la mort, mais, quand on y réfléchit, personne ne serait capable de raconter en détail comment la scène s'est déroulée, et même ce qui s'est véritablement produit. La coïncidence de l'événement avec le début de l'orage a détruit toute possibilité de témoignage objectif. Les gens présents sur le trottoir avaient le regard occupé ailleurs. Ils se sentaient assaillis par la chute brutale du ciel, ils couraient s'abriter, ils n'ont entendu que le vacarme du tonnerre et de l'eau déchaînée, ils n'ont rien remarqué devant eux, sinon l'avalanche assourdissante et la foudre. Il est improbable que quelqu'un ait pu voir à la fois les tirs sur la limousine qui transportait les ennemis du peuple et, quelques secondes plus tard, la décapitation horrible d'une jeune femme sous la pluie.

Les témoins seront rares et imprécis, pense Mevlido. Et, de toute façon, ils ne se manifesteront pas.

Il termine son thé, il rassemble les documents de la morte, les étuis de cuir gondolé, les porte-cartes plastifiés, le portefeuille, il les fourre dans la sacoche qu'il a à la ceinture, puis il descend au rez-de-chaussée. Près des toilettes, il y a un téléphone à pièces. Il glisse un quart de dollar dans la fente et il compose le numéro du commissariat.

– Allô, Berberoïan ?

– Ah, c'est vous, Mevlido. Ça va ?

– Boh, pas terrible. Je suis dans un fast-food. Il pleut des cordes. Il y a des flics partout sur Memorial Avenue. Une terroriste a été décapitée.

Silence.

– Vous êtes sur Memorial Avenue, Mevlido ?

– Oui.

– Il y a eu un attentat là-bas, vers Iyim Garden. Vous êtes sur place ?

– C'est grave ?

– Quoi ?

– L'attentat.

– Trois morts. Balkachine, le directeur de l'Idéologie, et deux ministres.

Sifflement de Mevlido.

– Des ministres ?

– Oui. Müller, des Carburants, et Batyrzian, de l'Agro-alimentaire.

– Et le chauffeur ?

– Lui, il n'a rien. Un peu sonné nerveusement, mais pas une égratignure.

– Bon. Du travail propre.

– On pourrait se passer de vos commentaires, Mevlido.

– Écoutez, Berberoïan, j'ai tout vu. La femme a eu la tête broyée sous un tramway. Elle a été aspirée dessous. Ils sont en train de la récupérer avec des racloirs.

Silence.

– Parlez plus distinctement, Mevlido. Je vous entends mal. Quelle femme ?

– La terroriste. J'ai tout vu. Elle a tiré sur la voiture et elle s'est enfuie en courant. Elle est passée sous le tramway quelques secondes plus tard. Elle ressemblait à Verena Becker, vous savez.

– Verena Becker... répète Berberoïan d'une voix neutre, pensive.

– J'étais à trente mètres, raconte Mevlido. Elle courait à toute vitesse. La pluie a dû l'aveugler, l'assourdir, ou alors elle était dans un état second, après avoir tiré sur ses cibles. D'abord j'ai pensé que le tramway passerait à côté d'elle sans lui faire de mal. Je ne suis pas intervenu. J'aurais pu.

– Vous n'avez rien à vous reprocher, Mevlido. Ou plutôt, gardez ça pour la semaine prochaine. Quand vous ferez votre autocritique.

– J'aurais pu me jeter sur elle, en calculant bien. J'aurais pu l'arrêter dans sa course. Je ne l'ai pas fait.

– On verra ça quand vous ferez votre autocritique, promet Berberoïan. Vous n'avez pas oublié, Mevlido, hein ? On fera ça la semaine prochaine, mardi ou mercredi. En fin de matinée, comme ça après on pourra aller manger ensemble.

Silence.

– Elle ressemblait énormément à Verena Becker, reprend Mevlido. Même regard. Même taille. Ça m'a frappé.

Sa voix tremble.

– Verena Becker, réfléchit Berberoïan. J'ai déjà **entendu** ce nom. Une actrice?

Autre silence.

– Ma femme, finit par dire Mevlido. Vous savez, il y a vingt ans...

– Oh, mais bien sûr... désolé, s'excuse aussitôt Berberoïan. J'aurais dû me souvenir, en effet. Je... Vraiment, je suis désolé. Ça m'était sorti de l'esprit.

– À moi, non, dit Mevlido.

– Pardonnez-moi, Mevlido, dit Berberoïan.

Ce n'est pas un mauvais homme. On perçoit sa gêne.

– Une ressemblance pareille, ça paraît fou, dit Mevlido.

– Oui, dit Berberoïan. C'est fou.

Silence.

14.

Après la pluie, Mevlido déambule au long des avenues luisantes.

Le commissaire Berberoïan l'a vivement encouragé à aller faire son témoignage auprès de Petro Michigan. Il lui a demandé de se joindre à l'équipe qui a commencé le travail d'investigation. Ses collègues. En ce moment, ceux-ci cherchent l'arme du crime. La femme en vert a dû la perdre immédiatement après l'avoir déchargée sur les ministres ou juste avant d'avoir été renversée par le tramway. Ils sondent les trous dans l'asphalte, les caniveaux. Ils ne trouvent rien.

Berberoïan a rappelé à Mevlido qui sont les victimes de l'attentat :

- Iagor Balkachine, cinquante-cinq ans, sous-directeur du bureau de l'Idéologie, général, a dirigé les opérations de guerre sur Zone Deux, poursuivi après la fin des hostilités pour avoir fait anéantir les ultimes hordes désarmées des peuples auguanes, jucapires et golshes, amnistié, reconverti dans l'idéologie et les laboratoires pharmaceutiques, brusque et énorme fortune, nombreuses décorations, figure médiatique de premier plan, nombreux ouvrages de philosophie parus sous son nom, au cours de plusieurs autocritiques

s'est accusé d'avoir dans sa jeunesse détourné vingt-huit dollars dans une caisse de l'Action sociale ;

- Jakko Batyrzian, quarante-sept ans, ministre des Communautés agro-alimentaires, directeur du département de la Solidarité, responsable civil de l'extermination sur Zone Un, organisateur des colonnes d'enfants-soldats sur Zone Deux, soupçonné d'avoir fait martyriser les sept cent mille cinq cent quarante Ybürs de Zone Trois mais blanchi, non inquiété après la fin des hostilités, industriel, énorme fortune, directeur-adjoint des trusts céréaliers des Zones restantes, nombreux titres honorifiques, membre de la Commission suprême de réinsertion des réfugiés, carrière administrative de premier plan, à plusieurs reprises au cours des autocritiques légales a admis avoir triché au poker quand il était adolescent ;

- Toni Müller, quarante-neuf ans, délégué à la direction des Carburants, chargé de mission pendant le projet final de pacification des Zones restantes, initiateur de la pratique dite du *génocide contrôlé*, menacé d'une action en justice après la disparition des Wongres, des Espagnols et des Myryzes, poursuivi pour ne pas avoir pu donner d'explication sur l'anéantissement mystérieux des habitants des Philippines, amnistié, directeur des trusts pétroliers des Zones restantes, milliardaire, nombreux ouvrages d'économie parus sous son nom, nombreux titres honorifiques, au cours de sa dernière autocritique a reconnu avoir constamment caché aux masses qu'il ne partageait pas les tâches ménagères avec son épouse.

Mevlido a enregistré ces éléments, qui d'ailleurs pour lui n'avaient rien de neuf, et il a promis à Berberoïan qu'il

allait de ce pas rejoindre Michigan sur Memorial Avenue. Sous la pluie qui avait perdu toute force, il a bavardé une demi-minute avec Michigan et, comme celui-ci ne semblait pas intéressé par ce qu'il lui confiait, il s'est éclipsé en évitant tout contact avec l'équipe policière, et il a commencé à errer sans but.

La morte s'appelle Linda Siew.

Maintenant, il connaît son nom. Après avoir parlé à Berberoïan, il a rouvert sa sacoche et il a jeté un coup d'œil sur les documents de la femme en vert. Il les a examinés, mais très peu de temps, car il ne souhaitait pas s'attarder sur des photographies qui montraient le visage qu'avait Verena Becker il y a vingt ans. La ressemblance est frappante, en effet. Elle est insupportable. Linda Siew. Il n'a pas cherché à en savoir plus. Le portefeuille ne contenait rien, sinon un billet de dix dollars, presque neuf mais encore très mouillé.

Le ciel ne s'est pas dégagé, l'après-midi reste sombre et même, vers cinq heures, il devient encore plus noir. Trompées par cette luminosité de crépuscule, des chauves-souris de grande taille planent déjà d'un jardin public à l'autre. Les oiseaux diurnes croassent sur les frangipaniers et les figuiers, sur les sophoras géants, les platanes, les catalpas. Ils regrettent que l'orage ait décimé les mouches et ils croassent. Les arbres ne procurent aucune fraîcheur. De toute façon, Mevlido évite de circuler sous le feuillage, en raison des gouttes et des chutes de guano. Il erre dans les anciens arrondissements riches, ceux qui ne sont plus fermés par des barrières barbelées et des chevaux de frise. Il fait des boucles, de temps en temps il atteint les bords

du fleuve. On avait là autrefois des résidences de luxe qui jouissaient d'une vue imprenable sur l'estuaire. Les constructions ont subi les ravages des siècles, leurs façades en miroir sont aujourd'hui ébréchées, discontinues. Certains blocs sont inhabitables et inhabités depuis les nettoyages ethniques de la dernière guerre. Au pied des immeubles, l'eau est boueuse, lisse et splendide. Sans remous, elle file vers l'océan. Mevlido ne s'accoude pas au parapet de ciment, il ne rêve pas au-dessus des containers éventrés, il ne s'intéresse ni aux embarcations de roseaux, ni aux allées et venues des réfugiés Laks qui squattent les ruines des installations portuaires. La beauté de l'endroit ne le retient pas. Dès qu'il arrive en vue des eaux, il rebrousse chemin. Il reprend son errance, il rejoint les grandes artères qui rayonnent autour de Continental Plaza. Il se mêle de nouveau à la bousculade, car il y a beaucoup de monde. Il respire les odeurs. Il accueille, comme venant de très loin, les fragments de phrases que prononcent les gens. Puis c'est le soir.

C'est le soir, alors il rentre à Poulailier Quatre.

TROISIÈME PARTIE
MENSONGES DE MEVLIDO

194
195
196
197
198

199
200
201
202

203
204
205
206
207
208
209
210

15.

Et, très vite, la nuit tombe. Dans le tramway bondé qui va vers Poulailier Quatre, la lumière est encore plus réduite qu'à l'extérieur. Les corps se tassent l'un contre l'autre sans se voir, ou alors ils se devinent à peine. Les cheveux sentent le plumage malade, les vêtements empestent la vase. Toutes les chaussures exhalent des odeurs de chaussures mouillées, en particulier celles de Mevlido qui se tient debout à un mètre de moi. Nous vivons dans un réel de la puanteur, les heures d'après la pluie nous le rappellent toujours avec une insistance cruelle.

Et cela aussi, ce réel pestilentiel, comme la victoire finale de la barbarie, il faut le subir sans se plaindre.

Nous croisons la rue du Martyr Hog, puis Dahaliane Street. Bientôt nous commencerons à longer l'enceinte de Poulailier Quatre. Bientôt débutera Macadam Boulevard. Tout est très sombre. Les lampadaires n'ont pas été activés encore. On entend le chuintement de l'eau sous les roues. Par moments la rame traverse des flaques qui ressemblent à des étangs noirs. L'ombre des maisons en ruine se dresse des deux côtés de la route, mais sur notre droite elle forme une frontière crénelée, un dernier rideau d'éboulis avant le

monde du ghetto. Les regards fatigués suivent cela, les brèches et les opacités de ce rempart, et soudain quelqu'un distingue là-dessus un fantôme furtif.

– Eh! Regardez, là-bas! crie une voix excitée. Un enfant-soldat!

Les passagers se déhanchent et se collent aux vitres. Personne n'aperçoit quoi que ce soit. Celui qui avait poussé une exclamation avoue qu'il s'est peut-être trompé. Il est penaud, il transpire dans l'obscurité, il bafouille.

– Maintenant je ne suis plus très sûr, bafouille-t-il.

Pour ma part, je continue à observer Mevlido sans me laisser distraire. Je ne me donne pas le mal de scruter vainement la nuit. Même si un enfant-soldat a été surpris en train de se faufiler à l'intérieur d'une maison écroulée – ce qui serait étonnant –, l'apparition n'a pas dû se prolonger au-delà d'une demi-seconde. Les enfants-soldats s'appliquent à ne pas révéler les endroits où ils se cachent. Certains parfois réussissent à se camoufler sous une identité d'emprunt, et ils mènent parmi nous une existence d'emprunt jusqu'à ce que quelqu'un les démasque, mais les autres préfèrent vivre et vagabonder loin des regards, en prenant les plus extrêmes précautions pour que nul ne les remarque.

Pendant que le brouhaha dans le tramway décroît, quelques mots au sujet des enfants-soldats :

- Ils ont grandi, ils ont cessé d'être des bourreaux, ils ont l'impression d'avoir tourné la page des atrocités et des nettoyages ethniques, parfois même ils se sont débrouillés pour se réadapter au monde de l'après-guerre, mais sur leur chemin ils ne rencontrent que de l'hostilité méritée et

de la vengeance. La monstruosité qui les afflige est irréversible. Ils traînent avec eux le passé et ils le traînent jusqu'à leur dernier souffle.

- Même ceux et celles qui n'ont pas eu à subir directement leur violence ne peuvent supporter leur contact ou leur vue. Ou même simplement l'idée qu'ils ont existé et qu'ils existent.

- Les brutes qui les ont recrutés et manipulés étaient déjà adultes à l'époque. Elles ont été amnistiées après la guerre. Elles se sont recyclées comme d'autres criminels dans le commerce et l'industrie ou elles occupent aujourd'hui des fonctions dans la haute administration. Elles gouvernent le monde en compagnie de ceux qu'elles ont hissés au pouvoir. Ces brutes ne sont pas des enfants-soldats et ne vivent pas dans les ruines comme les enfants-soldats.

- Ces brutes sont abattues l'une après l'autre par un groupe militaire anonyme que, dans les profondeurs du ghetto et de nos souvenirs, nous approuvons à cent pour cent, de même que, sans toujours le proclamer ouvertement, à cent pour cent nous approuvons les agissements de Sonia Wolguelane.

- 1. Il est bon que cette élimination ait lieu, même si elle ne restitue rien à personne. 2. Faire justice n'a aucun sens, mais il faut le faire. 3. Il est souhaitable que les responsables des carnages racistes survivent le moins longtemps possible à l'abomination qu'ils ont initiée. 4. Même les plus petits responsables doivent être démasqués et tués. 5. Les enfants-soldats ne sont pas des cibles prioritaires, mais, quand l'occasion se présente, on ne recule pas. Voilà selon quels principes agit ce groupe militaire.

Parfois, les flancs du tramway malmènent des branches basses de figuiers, de platanes, d'acacias, et dans la voiture se projettent des gouttes, sur les vêtements déjà trempés s'écrasent ces crachats d'arbres mutants venus de la nuit, sur la joue gauche de Mevlido, sur son cou.

Mevlido a un haut-le-cœur. Il vient de penser à ces guerriers impubères qui ont été des torsionnaires ricanants, des tueurs fous. Le spasme l'empêche de développer les images qui pourraient venir, une suite d'images taboues, les images montrant Verena Becker tombée entre les mains de filles et de garçons qui portent sur la poitrine des chapelets d'oreilles, des scalps. Mais, même non développées, les images sont là.

Il lâche la poignée à laquelle il s'accroche et il s'essuie la joue.

Il suffoque. Il faut qu'il sorte.

Plutôt que de descendre Porte Marachvili, il choisit la station Leonor Iquitos.

Moi mis à part, qui ne compte pas, personne ne l'accompagne.

Le véhicule nous débarque et s'éloigne.

L'air autour de nous est chaud, très humide. L'endroit paraît désert et, si l'on excepte une lampe sur la façade d'une petite construction en bois posée au milieu des ruines, il manque d'éclairage. Juste après les éboulis commence Poulailier Quatre. La Porte Leonor Iquitos n'est rien de plus qu'un passage entre des maisons écroulées. Une petite centaine de mètres la séparent de l'arrêt du tramway et, à mi-chemin, il y a cette baraque. Dans la rue qui s'ouvre ensuite, aucune lumière ne brille. Comme partout

dans Poulailier Quatre à cette heure, on entend les conversations des bêtes qui prennent possession de l'ombre : des caquètements, des cris suraigus de chauves-souris, des croassements.

La lampe projette des rayures jaunes sur la plate-forme du tramway. En dehors de cela, dans les environs obscurs, il n'y a aucun signe de vie.

Mevlido reste immobile, il attend que se dissipe en lui la hideur asphyxiante des souvenirs. Des bribes révoltantes affleurent encore à la surface de sa conscience. Le rire des enfants-soldats. Les masques dont ils s'affublent. Leur manière de se chamailler pendant qu'ils torturent. Leur saleté. La crasse nauséabonde qui imprègne leurs couteaux.

Au bout d'une longue minute, le cauchemar s'estompe. Alors il se met à marcher en direction de la lampe. Le sol est défoncé, avec des flaques plâtreuses que la nuit colore en gris anthracite. Il évite ces flaques. Il fait une cinquantaine de pas, il s'arrête devant la cabane. Un homme tient là un commerce de téléphonie. La maisonnette ne possède qu'une seule ouverture, celle au-dessus de laquelle client et commerçant font affaire. L'homme est assis derrière une planche qui sert de comptoir, à moitié caché par une ardoise suspendue qui proclame :

- Chez Alban Glück
 - dernière station de téléphonie avant Poulailier Quatre
 - communications avec locuteurs éloignés
 - service nocturne
 - envoi et réception toutes langues tous dialectes
- Je peux téléphoner ? demande Mevlido.

– Tu as un dollar? maugrée le commerçant.

C'est un homme maigre, Alban Glück. Maigre et sans âge. Voûté, une calvitie en désordre, ponctuée de minuscules touffes sales. De petits yeux larmoyants, entourés jusqu'au centre des joues par une peau granuleuse. Toute sa dégaine est celle d'un vautour.

– Tiens, dit Mevlido.

L'autre ramasse le dollar et il le jette dans une boîte de fer, puis il se lève. Il agite ses épaules étroites de valturidé et commence à farfouiller dans l'ombre. Mevlido le voit tourner autour d'une machine massive, de la taille d'une bétonnière. Il baisse un levier, il le relève, il le baisse une deuxième fois. Il n'insiste pas.

– Elle fonctionne à l'énergie lunaire, dit-il. Il faut attendre que la lune se lève.

– Je n'ai pas le temps, dit Mevlido. Tu peux la brancher sur batterie?

– Je peux, dit Glück. Mais ça te coûtera un dollar de plus.

– Tu en profites, proteste Mevlido.

– De quoi? demande Glück. De quoi que je profite?

Mevlido dépose une nouvelle pièce sur le comptoir. Le vautour se l'approprie avec un geste de colère. Il retourne à son matériel en maugréant. Il procède à un branchement élémentaire. Ensuite il tend à Mevlido un vieux téléphone de campagne comme il en existait pendant la guerre pour communiquer depuis les tranchées, pendant l'une des guerres, on ne sait plus tellement laquelle.

Après une demi-minute, une voix grésille dans l'écouteur.

– Berberoïan ? fait Mevlido.

– Ah, c'est vous, Mevlido ? Michigan m'a dit que vous lui aviez fait signe sur Memorial Avenue, mais qu'ensuite vous avez été introuvable. Où est-ce que vous vous étiez fourré ? On manque de témoins de l'attentat. Je crois bien que vous êtes le seul. Vous auriez pu rester à Iyım Garden pour aider l'équipe.

– Je n'avais pas le temps. Je mène l'enquête de mon côté.

– Vous avez identifié la femme ?

– Quelle femme ?

– La terroriste. Celle que le tramway a écrasée.

– Non. Mais je crois que j'ai une piste.

– Ça vient de Poulailler Quatre, hein ? C'est en rapport avec les bolcheviques de Poulailler Quatre ? Les vieilles ?

– Non. Celles-là, je les ai à l'œil. On peut les mettre hors de cause. Si elles avaient préparé quelque chose, je l'aurais su. Je vous l'aurais dit.

– Cherchez tout de même dans ce milieu-là, Mevlido. Allez à toutes leurs réunions et écoutez bien.

– C'est inutile, objecte Mevlido.

– On ne sait jamais, s'obstine Berberoïan.

– Et l'arme ? se renseigne Mevlido, après un silence.

– Quelle arme ?

– Le pistolet qui a abattu Balkachine et les ministres.

– Vorkouta et Maguistral ont passé l'endroit au peigne fin. Il y avait beaucoup d'eau. Ils ont eu du mal. Ils n'ont rien retrouvé.

– Quelqu'un a dû le ramasser et le garder.

– Bah oui, autrement, je me demande où il pourrait être.

– Et les balles ?

– D'après les premières analyses, elles viennent d'un arsenal de la police. Mais ça ne signifie rien. N'importe quel flic aurait pu les vendre ou les donner n'importe quand au cours des dix ans qui viennent de s'écouler.

Silence.

– Il faut qu'on identifie cette femme, dit Berberoïan.

– Qui ? demande Mevlido. Quelle femme ?

Silence. Berberoïan se racle la gorge.

– Cette femme, sous le tramway, dit le commissaire. La tueuse en robe verte. Elle était dans un sale état, il paraît. Elle s'est fait arracher le haut du corps. Sa tête a été complètement broyée.

– Je sais. J'ai assisté à ça. J'aurais pu tout empêcher.

– Empêcher quoi ?

– Je ne sais pas, moi. Ça aurait pu finir autrement.

– Vous n'avez pas à vous sentir responsable, Mevlido, je vous l'ai déjà dit. Tous les jours il y a des femmes qui passent sous des tramways. Certaines viennent de commettre un attentat, d'autres non. La police n'y peut rien. Oubliez ça.

– J'aurais dû intervenir, soupire Mevlido.

– Intervenir comment ? Elle vous aurait descendu, elle avait certainement encore des balles dans son chargeur.

Ils méditent deux secondes, chacun pour des raisons différentes.

– Elle ressemblait à Verena Becker, dit Mevlido. Elle traversait les voies, la pluie l'aveuglait. Le tramway arrivait à pleine vitesse. Elle s'est précipitée dessous.

– Une kamikaze. On a affaire à une kamikaze, Mevlido.

Elle a choisi son destin. Une fois les ministres transformés en passoirs, sa vie n'a plus eu de sens et elle s'est jetée sous les roues.

Silence.

– Vous n'auriez pas une photo d'elle? reprend le commissaire. Ça nous aiderait pour nos recherches.

– Une photo de qui?

– De votre femme. De Verena Becker.

Silence.

– Pourquoi vous me demandez ça? dit Mevlido. Je ne vois pas le rapport.

– Puisque vous dites qu'elle lui ressemblait, explique Berberoïan.

Il y a un soupçon d'impatience dans sa voix.

– Elle ressemblait à qui? murmure Mevlido. Qui ressemblait à qui?

Silence.

– Peu importe, finit par dire Berberoïan. Ça aurait pu nous servir, mais peu importe. C'est parce que les roues sont passées sur son visage. Sur le visage de la terroriste. Ça va retarder l'identification.

– Je n'ai conservé aucune photographie de Verena Becker, annonce Mevlido d'une voix blanche.

– Bon, dit Berberoïan. Oubliez cette histoire, Mevlido. C'était maladroit de ma part d'aborder ce sujet.

– Les images d'elle, je préfère les avoir dans la tête, insiste Mevlido.

– Vous avez raison, Mevlido. C'est...

– Comme ça, je peux m'arranger pour ne pas les voir, poursuit Mevlido.

– Mais oui, bien sûr. Laissez tomber, Mevlido. On va se débrouiller autrement, pour la victime.

– Quelle victime ?

– La kamikaze en robe verte. On va interroger son cadavre. On finira par savoir d'où elle vient, qui elle est. Et vous, de votre côté, renseignez-vous, mais... restez centré sur votre mission principale.

– C'est-à-dire ?

– Ben, votre mission à Poulailier Quatre. Surveillance des bolcheviques et compagnie. Noyautage des organisations de mendiants. Écoute des rumeurs.

– Parfois je pense que c'est une mission idiote, bougonne Mevlido. Ces vieilles sont inoffensives. Elles sont folles. Les slogans qu'elles braillent n'ont aucun sens.

Berberoïan secoue la tête de l'autre côté du fil.

On entend la secousse, la tête.

– Qui sait ce dont elles sont capables, sous leurs dehors de sorcières ratatinées. Ce n'est pas une mission glorieuse, l'avenir du monde n'en dépend pas, mais je compte sur vous pour la mener à bien.

Silence. Personne ne secoue plus la tête. Si on entend quelque chose, c'est tout au plus le bruit du courant magnétique le long des fils.

– Je vous le dis solennellement, reprend Berberoïan. Je compte sur vous.

Mevlido laisse échapper un souffle.

– C'est une mission idiote, dit-il.

– Mais non, se défend Berberoïan.

Sa sincérité ne sonne pas de façon très nette, peut-être aussi en raison d'une déformation acoustique.

Ils se saluent. Mevlido raccroche.

Alban Glück récupère l'appareil. Il l'essuie avec un chiffon, comme si Mevlido avait postillonné dessus des germes répugnants.

– J'ai enregistré la conversation, dit-il. C'est la police qui exige ça. Pour un dollar, je peux l'effacer.

Mevlido hausse les épaules.

Au-delà des rayures jaunes que projette la lampe de la boutique, l'endroit est obscur, désolé, formé d'amoncellements et de murs. On a presque du mal à se croire dans le monde réel. La boutique elle-même pourrait avoir surgi d'un rêve.

– Ou même pour un demi-dollar, marchande Glück.

C'est un vautour à visage humain. C'est dire à quel point sa laideur est grande. Il a posé son avant-bras ou un bout d'aile sur une excroissance de la machine à énergie lunaire. Mevlido a raccroché, mais on entend quelque chose qui tourne encore et qui ronfle, probablement les bobines d'un magnétophone.

Mevlido regarde le commerçant à peine visible dans son antre. Il a envie de le tuer, mais il ne le fait pas. Il lui donne un demi-dollar et il s'en va.

16.

Puis il revient.

– Tu veux encore quelque chose ? demande Glück, le vautour Glück.

Mevlido pose une pièce sur la planche qui sert de comptoir.

– La lune s'est levée, dit-il. Tu peux couper ta batterie.

De mauvaise grâce, l'autre prend appui sur le comptoir et étire une moitié de sa carcasse pour observer le ciel. L'ampoule fixée sous le toit lui fait cligner les yeux. Au-dessus des ruines, les nuages ont des reflets de fumée épaisse, mais, derrière les vapeurs et les plis de velours bleu sombre, on note une présence laiteuse. La lune s'est levée. C'est indéniable.

– OK, grince le vautour en rentrant sa tête mi-chauve dans les épaules d'une façon moyennement humaine, puis en la ressortant. Tu avances encore un dollar et on y va.

– Tu plaisantes, Glück ? s'indigne Mevlido.

– J'applique le tarif nocturne, dit le vautour. Deux dollars par communication.

– C'est du vol, dit Mevlido.

– Personne t'oblige à causer pendant la nuit, réplique Alban Glück.

Mevlido sort une deuxième pièce de sa poche.

– Et l'enregistrement pour la police? demande-t-il.

– Je te l'effacerai gratuit, se radoucit le commerçant.

– On se demande pourquoi, marmonne Mevlido.

– La maison Glück fait ça pour ses bons clients, précise le vautour.

Puis il s'installe sur un tabouret à un demi-mètre du téléphone, examinant le plafond d'un air indifférent, mais montrant par toute son attitude qu'il se dispose à espionner la conversation.

Ensuite, Mevlido forme le numéro de la psychiatre.

– Allô? Docteur Yeung?

– Oui?

– Mevlido à l'appareil.

– Ah, Mevlido. Je suis contente de vous entendre.

Silence.

– Alors, on se voit demain, n'est-ce pas? reprend Maggie Yeung.

– J'aimerais vous parler tout de suite, Maggie. Je peux vous appeler Maggie?

– Si vous voulez.

– Cet après-midi, après la séance, une femme est morte à cause de moi.

Hésitation des deux côtés. Silence des deux côtés.

– Je vous écoute, Mevlido.

– Elle est morte très vite. J'aurais pu lui parler, mais je... Elle a été décapitée.

Silence. Chacun d'eux voit des images où règnent la déchirure sauvage, la violence et le sang, mais ces images construisent des séquences cinématographiques fondamen-

talement différentes. Les scénarios n'ont rien de commun, ni les gestes que Mevlido accomplit. Maggie Yeung se représente Mevlido tenant un couteau ou un sabre.

– Attendez, Mevlido. Mais pourquoi...

– Pardon ?

– Mais qu'est-ce qui vous a pris, Mevlido ? Pourquoi est-ce que vous l'avez...

Une pause. La phrase reste en suspens.

– Il pleuvait, raconte Mevlido. C'était le début de l'orage. On ne voyait pas à dix mètres. Le tramway a surgi à pleine vitesse. Elle a disparu dessous.

– Ah, je préfère ça. Comme ça, c'est mieux.

– Pardon ?

– Non, rien, je croyais que... J'ai cru que c'était vous qui...

Maggie Yeung se ressaisit. Elle s'éclaircit la voix que l'émotion avait enrouée et elle retrouve une intonation professionnelle.

– Et cette femme, vous la connaissiez ? demande-t-elle.

– Non.

– Vous me disiez à l'instant que vous auriez pu lui parler.

– Elle est passée à côté de moi. Oui, j'aurais pu lui parler. Mais elle est morte.

– Elle vous a peut-être rappelé quelqu'un ? suggère la psychiatre.

Mevlido laisse passer une seconde.

– Non. Absolument pas, raconte-t-il. Je ne vois pas qui elle aurait pu me rappeler. Elle m'a dépassé, et ensuite j'ai regardé par hasard dans sa direction au moment où elle tra-

versait les rails. Elle essayait d'ouvrir un parapluie. Elle était seule.

– Vous m'avez dit qu'elle était morte à cause de vous.

Mevlido respire bruyamment. Un sanglot gonfle et l'étouffe, un spasme irrépressible de son imaginaire.

– C'est ma présence qui a tout accéléré, souffle-t-il. Souvent, il suffit que je sois présent quelque part pour que des gens meurent d'une manière atroce.

Silence. La psychiatre écoute.

– Il suffit que je sois présent, oui, poursuit Mevlido. Ou absent. Ça suffit pour que.

Silence.

– Continuez, Mevlido.

Silence.

– J'ai l'impression de sombrer fou, Maggie.

– Mais non. C'est seulement une impression. Ça va passer.

– Je peux vous appeler Maggie, hein ?

– Comme vous voulez.

– J'entends mal. Vous m'entendez ?

Pas de réponse.

– Vous m'entendez, Maggie ?

Mevlido gémit dans l'appareil. Il se tourne vers Alban Glück et il l'interroge du regard en montrant l'écouteur.

– Ça ne marche pas, dit-il.

Alban Glück promène une extrémité d'aile sur son visage granuleux et il repousse bruyamment son tabouret. Il se lève et il s'empare du téléphone. Il le porte à son oreille.

– Allô ? Maggie ? fait-il, sans pudeur.

Mevlido crispe les mâchoires.

– Elle ne répond plus, dit le vautour. C'est la lune. Les nuages. Il y a une coupure.

– Ça va se rétablir? demande Mevlido.

Alban Glück fait une grimace dubitative. Il allonge le cou, son cou déplumé. Il s'est remis à parler dans l'appareil qui ne fonctionne pas.

– Allô? Vous m'entendez? craille-t-il. Maggie, vous m'entendez?

Puis il se tourne vers Mevlido.

– Je peux l'appeler Maggie? demande-t-il.

17.

Pendant que Mevlido marchait le long des rails, la lune resta cachée, puis elle se dévoila en quelques secondes et, alors qu'il allait franchir la Porte Marachvili, elle l'enveloppa d'une forte blancheur vibrante. Une araignée traversa sa route et disparut dans une fissure, deux mouettes isolées se hissèrent lourdement sur un tas de cailloux et le suivirent des yeux au moment où il cheminait à leur hauteur. Peu désireux de s'égarer dans le dédale inhabité auquel on accédait par la Porte Leonor Iquitos, il avait préféré rejoindre son quartier en longeant les voies sur Macadam Boulevard, avec, à sa droite, des amoncellements sombres, et, derrière lui, très vite invisibles dans la distance, la boutique de téléphonie et son vautour Glück.

La lune avait ses dimensions de la saison chaude, où elle ne connaît aucune phase autre que la plénitude et occupe de façon impériale un bon tiers de la voûte dite céleste. Dès qu'elle eut déchiré le rideau de vapeurs noires qui l'avait jusque-là masquée, elle se mit à rayonner sans douceur et sans retenue. En un instant elle inonda nos esprits avec son mercure et ses flots gris plomb, gris étain, gris argent, gris perle, et, comme tous les soirs, elle transforma

le monde en un au-delà onirique. Au lieu de penser à la lutte de classes et à des actions destinées à punir les heureux du monde et les puissants, voilà que nous étions de nouveau préoccupés par notre somnambulisme, par notre errance à tâtons dans Poulailier Quatre et par notre survie seconde à seconde. Puis, comme tous les soirs, une grande confusion mentale s'empara de nous : impossible de dire dans quel endroit de la réalité nous nous étions fourrés, dans un cauchemar ou simplement dans le banal horrible couloir de la vie qu'il faut parcourir de bout en bout si on veut atteindre la mort. De grandes chauves-souris tropicales traversaient de temps en temps le disque immense, par vols de quatre ou cinq. Je n'étais pas le seul, bien entendu, à leur prêter une ressemblance hallucinante avec des sauriens volants, ptérodactyles, ptéranodons ou autres. Nous ne savions même plus à quelle ère géologique nous rattacher, à l'ère secondaire ou à la fin de l'ère quaternaire, ou après les génocides sur Zone Deux.

Mevlido quitta la Porte Marachvili et ralentit le rythme de ses pas, car il s'était engagé dans un territoire que la lune négligeait. La vive lumière se heurtait à des bâtiments qui l'empêchaient de progresser et, par mesure de représailles, elle s'arrangeait pour laisser certains passages dans d'anormales ténèbres. Mevlido avançait en prenant des précautions pour ne pas écraser des mouettes ou des mendiants. Il nous croisa sans nous voir.

Après une courbe, la rue devint un canyon dans lequel les ombres déjà denses gagnèrent en âpreté et en touffeur. Sur le trottoir qu'empruntait Mevlido, on n'y voyait goutte. Les volailles mutantes gloussaient devant lui, elles déviaient à la

dernière seconde en battant des ailes avec colère. Il sentait l'odeur écœurante de leurs plumes trempées de sueur. Souvent ses mollets recevaient un coup de bec. Il ne répondait pas aux attaques.

C'était une nuit comme toutes les autres : accablante et poisseuse.

Il fut ensuite dans Rainbow Street. De l'autre côté du pâté de maisons, un cortège s'était formé. Les manifestantes ne défilaient pas encore. Elles se mettaient en voix. Elles devaient être quatre ou cinq.

- COMPTE LES SOLDATS GUENILLE PAR GUENILLE!

- COMPTE LES SOLDATS FOULE À FOULE!

- COMPTE LES SOLDATS DE ZÉRO À UN!

– Qu'est-ce que c'est beau, tu entends ça ? dit un souffle à côté de Mevlido, presque contre l'épaule de Mevlido.

Le souffle de Sonia Wolguelane.

Mevlido s'immobilisa.

– Je ne t'avais pas vue, dans le noir, dit-il.

Il tendit la main et effleura le visage de la jeune femme. Le contact physique entre eux était rare. Ses doigts s'étaient posés à la racine de ses cheveux. Il sentit des boucles, le crissement imperceptible du duvet sous son auriculaire, une tiédeur. Ils étaient très proches l'un de l'autre et la nuit les rapprochait encore. Il ébaucha une caresse entre son front et son oreille, puis il replia le bras, de peur que Sonia Wolguelane perçoive son émotion, sa risible émotion d'homme mûr, ou qu'elle soit répugnée par la moiteur de sa peau.

– Oui, c'est beau, dit-il.

– Ça fait rêver, dit-elle.

Ils écoutèrent les slogans qui trouaient l'obscurité depuis la rue voisine. Les oiseaux étaient dérangés par la stridence du bolchevisme et ils répliquaient en caquetant.

- INTERPRÈTE LES CRIS!
- IMAGINE L'ENNEMI!
- ENTRE DANS L'IMAGE ÉTRANGE!
- TRANSFORME-TOI EN IMAGE ÉTRANGE!
- DORS, N'OUBLIE PAS TON IMAGE ÉTRANGE!

Ils traversèrent le carrefour et tournèrent dans Old Street. Les bruits s'éteignirent un peu. La chaussée était de nouveau fortement baignée par les rayons de lune. À cette lumière se superposait çà et là celle des lampadaires. Les oiseaux pullulaient sur les trottoirs. Tous avaient des proportions et des formes monstrueuses.

Sonia Wolguelane allait dans la même direction que lui.

– Tu vas à Factory Street? demanda-t-elle.

– Ben oui. Je rentre. Maleeya m'attend.

– Au fait, tu étais sur Memorial Avenue, aujourd'hui?

– Quand?

– Cet après-midi. J'ai eu l'impression de t'apercevoir.

– Ah, bon? Tu m'as vu là-bas?

– Oui, il m'a semblé.

– À quel moment?

– Juste quand l'orage a éclaté.

– Bah oui, j'étais sur Memorial Avenue, vers Iyim Garden West.

– Et toi, tu m'as vue?

– Non. Qu'est-ce que tu faisais là-bas?

– Je me baladais. J'avais des fringues à acheter.

– Tu aurais pu me faire signe. On se serait baladés ensemble.

– Tu étais trop loin. Et puis il s'est mis à pleuvoir, les gens ont commencé à courir dans tous les sens. Et toi ?

– Quoi, moi ?

– Qu'est-ce que tu fabriquais à Iyim Garden ?

– Rien. Je cherchais un fast-food. J'avais faim.

Ils traversèrent un autre carrefour. Sonia Wolguelane avait encore sur les épaules la veste qui pendant l'attentat lui avait donné l'apparence d'un prolétaire asexué, mais elle n'avait plus son bonnet, et ses cheveux étaient libres, avec des mèches mi-longues et des bouclettes très noires, très brillantes, qui contrastaient avec la tonalité faiblement cuivrée du duvet qui lui couvrait les joues. Les coups de pistolet et la course effrénée sous la pluie n'avaient laissé aucune trace sur son visage. Sans doute avait-elle eu le temps de se reposer et de se laver dans une des cachettes que mettaient à sa disposition, les jours d'assassinats, des organisations dont nous n'étions pas nombreux à connaître les programmes ou même seulement le nom. En tout cas, dans cette tenue de bas étage, elle était de nouveau jolie et extrêmement craquante. Mevlido esquissa un soupir de nostalgie. Ses boucles, en particulier, le troublaient. Elles éveillaient en lui le désir d'y plonger les doigts, il aurait voulu, comme souvent en rêve il le faisait, s'emparer doucement de ces boucles, tirer doucement vers lui la tête de la jeune femme. Chuchoter son nom, Sonia, Sonia Wolguelane. Allonger les bras, l'amener tout entière contre lui, l'étreindre, chercher ses lèvres, l'embrasser. Amoureusement se fondre à elle. S'oublier en elle.

Il y avait tout cela dans son soupir, amoureusement se fondre, s'oublier, mais, ce soir, son imagination fonctionnait mal. Il était trop intranquille. Il avait accumulé trop de tensions, de mensonges. Il avait besoin de s'en délivrer.

– Là-bas, sur Memorial Avenue, j'ai vu une femme qui ressemblait à Verena Becker, avoua-t-il soudain.

– Verena Becker, ta première femme ?

– Oui.

– Elle lui ressemblait ?

– Énormément. Même apparence, même regard. Elle portait une robe *shocking green*. Elle marchait comme une danseuse, avec élasticité, avec élégance. Elle avait un parfum à l'amande amère. Elle est passée à côté de moi.

– Et alors ?

La lune avait repris son conflit avec les nuages. Elle éclairait moins. Ils ralentirent le pas. Sur cette portion de la rue, la plupart des lampadaires étaient éteints.

– Alors, rien, dit Mevlido.

– Quoi, rien.

– Pas grand-chose. Je l'ai suivie.

– Et puis quoi ? Ensuite, quoi ? Tu as essayé de la rattraper ?

– Non. Il commençait à pleuvoir très fort.

– Et alors ?

– Elle a disparu.

– C'était pendant l'orage ?

– Oui, juste au début. Près d'Iyim Garden West. Elle a disparu.

Ils étaient arrivés Factory Street, devant la maison de Mevlido. Sous le réverbère, la lumière suffisait pour se

repérer, et, plus loin, l'ombre et la lune envahissaient tout.

Ils se séparèrent.

Mevlido la regarda s'éloigner dans la nuit, menue, mal éclairée, mais tardant à redevenir une créature asexuée et anonyme. Elle aurait pu être sa fille partant pour une réunion clandestine, elle aurait pu être sa maîtresse régulière, venant de le quitter après un rendez-vous, ou être l'amante furtive d'une unique occasion sordide, ou, pourquoi pas, d'une occasion unique mais non sordide, émouvante, inoubliable, elle aurait pu être une meurtrière politique ignorant dans son dos la présence de la police, sur le point d'être abattue par la police, elle aurait pu être un ou une junkie n'ayant pas succombé à la dernière injection, allant en quête d'une dose, zigzaguant entre les dindes et les poules et les mouettes dégénérées, elle aurait pu être la réincarnation d'une prolétaire rouge issue d'une société prolétarienne quelconque du temps jadis, la réincarnation d'une garde rouge un peu inhabituelle, sans les tresses qui vont avec. Elle était ravissante.

– Sonia! cria-t-il, alors qu'elle était encore à portée de voix.

Elle s'arrêta, elle tourna la tête vers l'arrière, et, quand elle eut constaté qu'il se mettait en marche vers elle, elle pivota puis s'adossa au mur le plus proche. Elle se tenait à présent dans un repli de l'ombre, mais la lune illuminait l'immeuble d'en face. L'image était par endroits violemment blafarde. Au milieu de la rue traînaient deux corps recroquevillés sur le bitume, comme ficelés l'un contre l'autre par un entrelacs de chiffons et d'ordures. Ils avaient attiré des oiseaux de grande envergure, des buses toucanes,

des mouettes phosphorescentes, des pintades harfanges, bossues, des poulardes. Je nomme au hasard. Il s'agissait essentiellement de charognards. Ils planaient au ras des trottoirs, se posaient près des cadavres, se querellaient, bondissaient quelques mètres plus loin sans déployer complètement les ailes. Ils n'accordaient presque aucune attention aux formes humaines qui se manifestaient à proximité. Certains avaient la taille d'un chien. Mevlido fit une boucle pour les éviter et atteignit l'endroit où Sonia Wolguelane l'attendait.

Il se trouvait maintenant à deux pas d'elle. Les sourcils haussés, elle le sondait d'un air légèrement inquisiteur. Très vite, il perdit contenance. Il l'avait hélée sans raison. D'urgence il devait inventer un prétexte pour ne pas lui avouer que son cri avait été une simple expression de manque, la tristesse animale de devoir se séparer d'elle.

— J'ai oublié de te dire, commença-t-il en se raclant la gorge.

Elle l'observait sans sourire. Son envoûtante figure accusait une brusque lassitude. Puis elle se détacha du mur et elle eut un mouvement très féminin, une ondulation involontairement voluptueuse qui s'accordait mal avec sa tenue de sortie d'usine. Ses épaules s'étirèrent et se remirent sagement en place, sous sa veste trop longue on devinait mieux son corps, le haut de son corps, son bassin. Nul n'aurait pu ne pas avoir envie de la serrer dans ses bras. Mevlido rencontra l'éclat de ses prunelles à l'ambre très sombre, pratiquement noir, et il ne réussit pas à soutenir son regard. Il devait lutter contre lui-même pour ne pas annuler entre eux toute distance, pour ne pas l'attirer contre lui en lui cares-

sant la nuque, le dos, pour ne pas se mettre à lui souffler dans l'oreille on sait bien quelles câlineries idiotes.

– À supposer que tu aies besoin d'un type, balbutia-t-il.

– Arrête tes conneries, Mevlido, soupira-t-elle d'un air déçu.

– Attends... Non. Je voulais dire... Un type qui sache se servir d'une arme.

– Bah, pourquoi tu dis ça ?

– Un type pour ton organisation, s'enhardit-il.

– Quelle organisation ? demanda-t-elle.

Elle hocha la tête avec une petite moue.

Je pourrais annuler entre nous toute distance, pensa-t-il. Je pourrais annuler cela. Mais pas la différence d'âge. Même si elle ne me repousse pas, la scène sera ridicule et gênante. Il avait beau faire un effort, il ne réussissait pas à la regarder vraiment en face. Respecter la morale prolétarienne, pensa-t-il. Ne pas importuner les camarades femmes avec ses propres désastreuses pulsions de mâle. Ne pas importuner les camarades femmes avec des exigences datant d'ères géologiques révolues. N'enfreindre la morale prolétarienne sous aucun prétexte. Rester ferme sur ses positions de classe. Il détourna un peu la tête, comme s'il était intéressé par ce qui se déroulait à quelques mètres d'eux, du côté des morts et des oiseaux. Les buses toucanes criaient, elles affirmaient leur priorité de becquetage dans les orbites des cadavres et menaçaient les volatiles moins nobles qu'elles, les gallinacées difformes.

– Bah, dit-il. Ton organisation ou une autre. Le nom et le programme ne comptent pas.

Elle le scruta de façon bizarre, puis cette bizarrerie dans

ses yeux s'éteignit. Deux ou trois secondes s'écoulèrent sans paroles.

– Je ne suis peut-être pas une gâchette de compétition, reprit Mevlido, mais j'assure. Et je sais me battre de très près, à mains nues ou autrement. J'ai appris ça il y a longtemps, mais c'est resté. Alors si tu as besoin d'un acolyte. Si une cible se présente.

– Quelle cible? fit-elle.

Il eut l'impression qu'elle tendait un peu les lèvres, comme dans l'attente d'un baiser, et aussitôt il se raisonna. Retrouve tes esprits, pensa-t-il. Ses lèvres n'attendent pas les tiennes. Tu projettes sur elle tes fantasmes. Elle n'attend rien. C'est sa manière naturelle de remuer la bouche, ou encore c'est à cause des questions que tu poses. Les questions que tu poses l'étonnent et la dérangent, la rendent boudeuse.

– Tu sais bien, dit-il.

Il y eut entre eux un nouveau silence. Les oiseaux les entouraient, se battaient, se bouscullaient sur le ventre et le visage des morts, à moins de dix mètres de là, agitaient leurs ailes dépeignées, déplumées, très laides. Certains vaincus se dandinaient à l'écart, d'autres revenaient avec hargne se faire donner des coups de bec par les plus forts. Tous exhalaient une odeur d'édredon humide, d'égoïsme fiévreux et de crotte.

Elle se mit à rire sans bruit, puis elle tendit la main et elle l'approcha de la tête de Mevlido. Elle lui toucha la joue droite à la hauteur de l'oreille. C'était un geste fraternel, affectueux. Il n'y avait là aucune invite sexuelle. Mevlido gémit un murmure indistinct. Il aurait voulu paraître

détendu, montrer qu'il recevait sa caresse en camarade, mais il ne réussissait qu'à crisper les mâchoires, et tout son corps était en alerte, comme avant une bagarre. Elle le sentit et aussitôt retira sa main.

– Parfois, je me demande si tu n'es pas insane, mon Mevlido, dit-elle.

– Bah, souffla-t-il. Insane. Qui ne l'est pas.

– Je veux dire, insane profond, dit-elle. D'une insanité noire. Comme les vieilles. Une insanité noire et incurable.

– J'ai commencé à voir une psychiatre, fit-il. La psychiatre de la police. D'après elle, je m'en sortirai.

Sonia Wolguelane haussa les épaules.

– On s'en sort tous, dit-elle.

Elle fit avec la main un signe fataliste. Elle montrait la lune au-dessus des toits, la lune énorme, et déjà son bras retombait.

On ne sait pourquoi, les oiseaux semblaient avoir obéi à sa suggestion de lever la tête vers le ciel. Ils semblaient avoir mis un terme à leurs disputes, et, le bec chargé de nourriture ou entrouvert, ils regardaient l'astre au diamètre démesuré qui métamorphosait la nuit en rêve. Ils avaient des yeux dorés, injectés souvent de jaune ou de sang. Trois nuages avaient commencé à ombrer la gigantesque surface, mais ce qui restait à recouvrir était encore considérable. Pendant plusieurs secondes, la scène ne bougea pas. Mevlido, Sonia Wolguelane et les oiseaux semblaient sous le coup d'une formule sorcière de pétrification. Ensuite tout rentra dans l'ordre, c'est-à-dire dans le brouhaha et le chaos nocturne habituels.

Elle a un tatouage, pensa Mevlido. C'est la dernière de

la dernière génération. Et ensuite, plus personne ne prendra la relève. Elle a un tatouage, sa peau est recouverte d'un duvet extrêmement fin, elle a un regard affolant, tout le monde est amoureux d'elle, les bolcheviques lui pardonnent sa dérive anarchiste, elle hausse les épaules d'une façon qui ensorcelle. Elle est la dernière, et ensuite, moi, je serai mort.

18.

Aucune lampe n'était allumée dans l'appartement, mais la lune et les réverbères jouaient leur rôle. Mevlido se dispensa d'appuyer sur l'interrupteur.

Au moment où il refermait la porte, une pellicule de pénombre moite se plaqua sur son visage. Aussitôt des gouttes commencèrent à rouler sous sa chemise. Ses jambes aussi étaient humides, ses bras.

– Maleeya, dit-il d'une voix exténuée. Je suis là.

Maleeya Bayarlag était assise au bord du lit, avec pour tout vêtement un T-shirt médiocrement blanc et une culotte de la même couleur. Elle ne sentait pas l'amande amère. Elle sentait la nuit, le sommeil trempé de sueur, la folie, la chair sans espoir. Elle ne dormait pas. Regard vide, les mains posées sur ses cuisses nues, elle inspirait avec bruit la buée qui flottait entre les murs.

– Tu veux boire un peu d'eau ? proposait-il.

Elle continuait à respirer lourdement.

Il resta à côté d'elle une minute, attendant sa réponse, puis il lui embrassa le front et regagna la pièce principale.

Il s'assit devant la table.

De sa ceinture il avait décroché la sacoche. Il en extrayait

à présent les papiers d'identité de la femme en vert. Il les étala devant lui, des résumés d'existence qui avaient séché dans une mauvaise position et qui exhalaient à présent une odeur d'égout. Un instant s'écoula. Il faut que l'enquête commence, pensa-t-il. Puis il avala une large goulée d'air chaud et se décida.

L'enquête commençait.

Déjà il s'était incliné vers les documents, choisissant ceux qui étaient encore déchiffrables, puis il se redressa et les examina l'un après l'autre dans le filet de clarté qui venait du dehors. L'ombre interdisait de bien voir les photographies. Il évitait donc la pénible confrontation avec le visage de la morte. Il se concentra sur ce qu'on pouvait encore exploiter dans les renseignements d'état civil – Nom, Date et Lieu de naissance, Domicile, Situation militaire, Situation juridique et idéologique, Périmètre d'affectation en cas de conflit ethnique, Activité professionnelle, Date d'expiration du visa de séjour. Toutes les rubriques n'étaient pas complétées, l'eau avait brouillé la plupart des autres.

- Linda Siew était née vingt-neuf ans plus tôt.
- Elle habitait Waddell Street.
- Elle était chanteuse, avec des précisions curieuses selon les mentions qui figuraient ici et là. Sur un laissez-passer, elle était *chanteuse de songso*; sur son certificat d'affectation, l'officier responsable avait inscrit: *peut procéder au gut, chanter et danser l'uga*.
- D'après les bureaux qui l'avaient enregistrée, elle avait dû arriver à Oulang-Oulane avec les réfugiés Iyims et les survivants Coréens et Chinois.
- Ni son visa ni sa situation militaire n'étaient en règle.

Maintenant Mevlido avait replacé les papiers sur la table. Il resta plusieurs minutes sans se pencher dessus. Il regardait l'obscurité à travers ses cils et il tentait de rassembler quelques idées. Des intuitions. Souvent une enquête démarrait ainsi, sur des intuitions. Il maintint ainsi son esprit dans l'expectative, puis, comme rien ne se dessinait, il rompit le silence.

– Maleeya, tu m'entends? demanda-t-il à voix basse.

Dans la chambre voisine, Maleeya ne réagissait pas.

– Berberoïan m'a chargé d'une enquête, annonça Mevlido. Une recherche à faire sur une femme. Linda Siew. Une chanteuse. Elle chantait le songso.

Maleeya ne répondait pas. Mevlido se la représenta, derrière la cloison, suffoquant à proximité des araignées, moite, les jambes nues jusqu'aux hanches, épuisée par sa propre folie, enfermée dans son amnésie et ses souvenirs.

Il était sûr, pourtant, qu'elle l'entendait.

– Le songso, ça te dit quelque chose?

Aucune réponse.

– Elle pouvait aussi chanter l'uga. Elle avait à peine trente ans. On l'a décapitée aujourd'hui sur Memorial Avenue. La pluie l'aveuglait. Décapitée et broyée. Elle n'a pas souffert.

Il parlait lentement. Il avait un peu haussé le ton pour que Maleeya participe à son monologue.

De l'autre côté du mur, Maleeya inspirait et expirait avec régularité.

– Et l'uga, tu sais à quoi ça ressemble, l'uga?

Il y eut un nouveau silence et dehors, sans transition, tous les réverbères s'éteignirent. Mevlido repoussa sa chaise,



se leva et alla à la fenêtre. La panne touchait plusieurs secteurs. Quelques lampes scintillaient au-delà des toits, très loin. Dans Factory Street, la brutale augmentation des ombres n'avait pas provoqué de réaction particulière. Comme toujours, on entendait une basse continue faite de cris, de froissements d'ailes, de cognements, de chutes, de brisures, avec, là-dessus, des voix humaines qui se croisaient. Partout dans Poulailier Quatre, les résidents, toutes espèces confondues, continuaient à bougonner ou à se taire par petits groupes. Du côté des restaurants, les tintements de vaisselle n'avaient pas cessé.

Quelqu'un avait allumé une bougie dans une maison près du carrefour.

La flamme n'éclairait rien.

La lune à présent se cachait. Les étoiles avaient déclaré forfait, des montagnes de vapeur goudronneuse se rassemblaient au cœur du ciel. L'obscurité se renforçait. Une sensation révoltante d'humidité envahit les poumons de Mevlido. L'oxygène était trop imprégné d'eau pour apporter de la fraîcheur.

Il retourna s'asseoir. Il devait ouvrir la bouche pour happer le gaz vital disponible. Sur son front, sous sa chemise, des gouttes roulaient.

– Il va pleuvoir, murmura-t-il.

Il laissa passer une minute, deux, peut-être.

– Elle logeait dans Waddell Street, reprit-il.

Maleeya Bayarlag respirait toujours lourdement de l'autre côté du mur. Elle ne donnait aucun autre signe de vie ou d'intelligence.

– Je me demande où c'est, ça, Waddell Street, remarqua Mevlido.

– Yasar, fit Maleeya.

Derrière la cloison, elle sortait soudain de sa léthargie.
Deux syllabes traînantes.

– Oui? dit Mevlido.

Il avait cru qu'elle l'appelait, lui donnant, comme souvent, le nom de son mari assassiné.

– Bayarlag. Yasar Bayarlag, dit Maleeya.

– Oui, l'encouragea Mevlido. Je suis là.

– Waddell Street. Près de la frontière. Dans le Fouillis.
Mevlido se leva. Il entra dans la chambre. Maintenant, sans les reflets de la rue et après la disparition de la lune, elle était très sombre.

Il s'assit à côté d'elle, sur le lit. Le sommier grinça. Un peu partout autour du lit, l'inquiétude des araignées devait être à son comble.

– C'est dans le Fouillis? demanda-t-il.

– Près de la frontière. On est dans le Fouillis. On cherche Yasar dans le Fouillis, en cherchant on arrive dans Waddell Street.

Maleeya ralentit son discours puis s'interrompit. Elle donnait l'impression d'avoir envie de poursuivre sans en avoir la force. Mevlido l'encouragea.

– Waddell Street, dit-il.

– Plus loin, c'est la frontière, reprit Maleeya. On respire mal. On tousse. Ensuite, on rencontre Yasar Bayarlag. On le rencontre. Yasar Bayarlag.

Mevlido posa sa main droite sur le genou de Maleeya. Leurs deux chairs étaient comme fiévreuses et gluantes de sueur.

Il existe peut-être là-bas une Waddell Street que Maleeya

connait, pensa-t-il, mais Linda Siew n'a pas pu habiter le Fouillis avant sa mort. Personne ne peut séjourner durablement dans le Fouillis avant sa mort. C'est impossible.

Ou alors, c'était que Linda Siew était là-bas en visite, comme Maleeya.

– Et Linda Siew ? demanda-t-il.

Maleeya hésitait.

Le silence grossit dans la chambre.

Il faisait beaucoup trop chaud.

– Une femme, une Ybüre ou une Coréenne. Elle chantait, reprit Mevlido.

– Yasar, dit Maleeya. Il est là-bas, à la frontière. Un jour il appelle. Il me demande d'aller le retrouver dans Waddell Street. Je vais là-bas, je le rencontre. On se tient par la main. On se promène ensemble dans le Fouillis. On est ensemble. Des fois on entre dans une maison. Il y a des gens. Une chanteuse. Elle habite en dessous ou à côté. Elle chante des chants magiques. Elle chante l'uga. On est ensemble dans une pièce avec Yasar. On fait l'amour. Je n'aime pas faire l'amour, mais, avec Yasar, j'aime bien. De temps en temps, on sort de la maison. On marche dans Waddell Street. On se tient par la main et on marche dans la rue. Waddell Street sent le charbon. C'est partout comme ça sur la frontière. Une odeur très forte. Ça pique les bronches. On tousse. On revient dans la maison. La chanteuse chante l'uga. Pendant qu'elle chante, on fait l'amour avec Yasar. Je n'aime pas faire l'amour, mais avec Yasar ça me dégoûte moins. Partout l'odeur de charbon est dans l'air. Ensuite on s'habitue. Avec Yasar, on s'habitue.

La voix de Maleeya se réduisait à un murmure. Le murmure décrivait encore.

– La chanteuse. Tu l’as vue? intervint Mevlido.
 – Je me rappelle pas, dit Maleeya.
 – Moi, je me rappelle, dit Mevlido. Elle avait trente ans. Elle était belle. Elle ressemblait à Verena Becker.
 – Verena Becker?
 – Oui.
 – Son corps lui ressemblait? C’était le même corps?
 – Oui. Elle était belle, jeune. Elle dansait en marchant. Elle portait une robe élégante, *shocking green*. Elle était élégante, elle sentait le propre, le parfum. L’amande amère. Elle sentait le bonheur. Ils l’ont écrasée sous mes yeux. Sur Memorial Avenue.

Ils se turent tous deux un instant.

– Si elle ressemblait à Verena Becker, dit Maleeya, elle n’est pas morte. Elle s’appelle Linda Siew?

– Oui, dit Mevlido.

– Alors, elle s’appelle Linda Siew comme le corps de Verena Becker. Elle habite le Fouillis avec le corps de Verena Becker ou juste à côté. Elle vit là-bas près de Yasar Bayarlag, sur Waddell Street. Elle n’est pas morte. Ou en tout cas, si elle est morte, elle est comme nous.

– Je ne sais pas, dit Mevlido. Je ne suis pas sûr.

– Il faut que tu ailles là-bas, dit Maleeya. C’est ta femme.

– Oui, dit Mevlido.

– Elle est comme nous. Elle veut que nous soyons ensemble elle et toi. Elle te l’a demandé. Elle te demande de partir là-bas, dans le Fouillis, dit Maleeya.

Mevlido leva le bras, il serra Maleeya contre lui. Il avait des mots à l’arrière de la bouche, mais il ne les prononçait

pas. Il avait envie de dormir ou de pleurer contre elle, épaule contre épaule, en respirant fort, en oubliant les araignées, l'obscurité, le présent lugubre, les enquêtes en cours, la vie en cours.

– Elle est comme Yasar, dit Maleeya. Des fois il me demande de le rejoindre. Je vais là-bas, dans sa maison. On écoute les chants. Il y a quelqu'un qui chante l'uga. On écoute, chacun de son côté. Ensuite on est ensemble. On fait l'amour avec Yasar. Même avec lui je n'aime pas tellement, mais on le fait.

Dans la rue, il s'était mis à pleuvoir. La pluie tombait verticalement et avec puissance. D'abord, son vacarme couvrit tous les autres bruits, puis on entendit la voix d'une bolchevique. Celle-ci s'était peut-être abritée dans un couloir pour que les slogans résonnent mieux, ou peut-être hurlait-elle à tue-tête, tête nue et entêtée sous les cascades, indifférente à ce qui se précipitait sur elle depuis le ciel :

- RÊVE MILLE ANS, RÊVE MILLE ANS SANS CROIRE QUE LE SONGE EXISTE!
- RÔDE MILLE ANS, RÔDE SANS CROIRE QUE L'ESPACE EXISTE!
- AIME MILLE ANS, AIME SANS CROIRE QUE L'AMOUR EXISTE!

19.

Vers trois heures du matin, Mevlido se réveilla en sursaut, avec la certitude qu'il ne respirait plus depuis des jours et des jours. Son cœur s'affolait. Il se jeta hors du lit. Maleeya Bayarlag continuait à dormir. L'angoisse lui cisailait les jambes et il trébucha sur le seuil de la pièce principale. L'air ronflait au fond de sa gorge. Dans l'appartement, tout semblait tranquille. Dehors, la panne de secteur avait pris fin, mais l'ampoule du réverbère d'en face avait grillé et il faisait sombre. Un oiseau était posé sur le rebord de la fenêtre, avec une silhouette massive de chouette géante. Il avait replié les ailes. Il ne remuait pas, on voyait son énorme dos noir. On entendait la pluie tomber, une pluie violente qui avait débuté à minuit et qui n'avait pas cessé depuis lors.

Mevlido alla boire un verre d'eau dans la cuisine. On ne distinguait que des formes approximatives. Il tâtonnait. Ses mains accrochèrent une toile qui avait été tissée entre le robinet et la canalisation. Il la déchira avec répugnance. Il était nu, il sentait sur son bras des fils qui collaient, des torons de soie hideuse. Il s'écarta en grimaçant, il avait peur d'entraîner derrière lui les occupantes du piège poisseux, des tégénaires qu'il imaginait frénétiques, remontant

frénétiquement leurs échelles dévastées, à l'assaut de ses testicules ou de son ventre.

Il quitta la cuisine et il se dirigea vers la fenêtre. Dérangé, l'oiseau déploya ses ailes et se laissa tomber dans le vide. Mevlido atteignit la fenêtre, tendit un peu la tête pour suivre son vol et ne vit rien. Dans la rue, la chaussée avait disparu sous les ruissellements. Quelques corps de vivants ou assimilés s'abritaient sous des toiles cirées. Mevlido en compta cinq sur le trottoir d'en face. Deux s'étaient réfugiés dans une carcasse d'automobile dont ils avaient dû éjecter les habitants probables, mouettes et poules monstrueuses ou autres junkies. Le combat n'avait pas laissé de traces, mais, plus bas, vers la ruelle des restaurants, près d'une bouche d'égout qui n'évacuait plus rien, on discernait des formes flottantes d'oiseaux morts.

La pluie crépitait sur Poulailier Quatre.

La pluie chuintait sur toutes les surfaces de Poulailier Quatre.

La pluie rauquait.

La pluie murmurait des prières sorcières.

La pluie tambourinait.

Mevlido essuya la sueur qui lui roulait sur le sternum. Son cœur continuait à battre de façon précipitée. Il avait eu beau constater que ses poumons se remplissaient et se vidaient normalement, son angoisse n'avait guère diminué. Il pencha la moitié du torse à la fenêtre. Des gouttes éclatèrent sur son crâne, sur ses épaules. Il aurait voulu s'apaiser en contemplant le déluge, mais son esprit vaguait. Il se mit à penser à Sonia Wolguelane, essayant de déterminer en quel endroit et dans quelle position elle se trouvait en ce moment,

dans quelle cache clandestine, misérable ou non, anxieux de savoir si elle dormait seule, ou lovée contre un homme ou un Untermensch ou une femme, puis il imagina qu'il la pressait contre lui et qu'elle s'enfouissait dans ses bras, puis après une demi-minute de songerie érotique il s'obligea à changer de sujet, gêné d'être en érection devant une fenêtre ouverte. Puis une nouvelle angoisse perça en lui et il se rappela qu'il devait préparer son autocritique, programmée pour la semaine suivante au commissariat.

La pluie mitraillait Poulaillet Quatre.

La pluie faisait vibrer les tôles.

La pluie hachurait la nuit.

Une goutte s'écrasa dans son œil gauche, il fit un pas en arrière et se frotta les paupières. Au même moment, il eut conscience que l'intérieur de l'appartement sentait l'éponge pourrie et les algues de pissotières, et il se demanda s'il s'agissait de mauvaises odeurs qui étaient incrustées depuis longtemps dans la maison ou si la puanteur venait de ses propres doigts, puis son odorat s'engourdit de nouveau et il ne fut plus incommodé. Il alla à la cuisine et d'un geste prudent il vérifia qu'autour du robinet les araignées n'avaient pas déjà entrepris leurs rafistolages. Le robinet s'ouvrit en couinant. Il se savonna les mains sous le filet d'eau qui coulait dans le bac à douche. Puis il se plaça tout entier au milieu du carré de céramique et il se lava de haut en bas, en prenant son temps et en essayant ainsi de se rafraîchir. L'eau était tiède, peu abondante, elle clapotait maigrement sous ses pieds, à peine audible en raison du vacarme de la pluie qui se réverbérait entre les murs. Elle ne le rafraîchissait pas. Il revissa le robinet et s'attarda dans le bac sans se sécher, puis, après un

moment, il se ceignit les reins d'une serviette et retourna à la fenêtre.

Il s'était de nouveau penché, des gouttes venues du ciel le frappaient continuellement sur les oreilles, les yeux. Il se mit à énumérer des éléments autour desquels il pourrait organiser son autocritique. Il imaginait que le commissaire Berberoïan ou son collègue Maguistral lui cognaient dessus à coups de brique, il sentait l'eau et la sueur lui inonder le visage et il n'avait guère d'efforts à faire pour se persuader que ces liquides avaient le goût du sang. Il avait autour du cou une pancarte qui le désignait à la vindicte populaire en tant que droitier fétide. Son nom était écrit à l'envers et barbouillé de bouse. Il bredouillait des fautes graves et, quand on le battait, il se taisait. Il regardait le plancher de l'estrade juste devant ses genoux. Ses collègues le malmenaient avec modération, mais des gouttes rouge groseille avaient tout de même maculé le sol autour de lui.

Il cligna les paupières et reprit la liste de ses crimes.

Il était à la fenêtre et il marmonnait :

- me suis abrité dans un fast-food tandis que mes collègues travaillaient avec abnégation sous le déluge ;
- ai profité de mon autorité de policier pour obtenir des tarifs préférentiels à la station de téléphonie tenue par un dénommé Alban Glück ;
- me suis exposé de nuit à la fenêtre de mon appartement sans me nouer de tissu autour des hanches ;
- me suis de nouveau approprié des munitions en forçant la porte de l'arsenal de la police, les ai de nouveau égarées ;
- me suis procuré du matériel de propagande vendu à la sauvette par une vieille sur Memorial Avenue ;

- ai offert, par complaisance idéologique et amoureuse, un soutien tactique à des réseaux terroristes dont je ne connais ni le nom ni le programme;
- ai négligé de me rendre aux réunions de cellule des bolcheviques dont on m'a confié la surveillance;
- me suis réjoui de l'assassinat de Igor Balkachine, de Jakko Batyrzian, de Toni Müller, tous trois supprimés à juste titre par une terroriste dont je ne connais ni le nom ni le programme.

La pluie redoublait.

La liste avait déjà une dimension raisonnable, mais, sans quelqu'un pour mener l'interrogatoire, on ne pouvait savoir si elle était close ou non.

Mevlido s'appuya sur le rebord de la fenêtre.

Il avait reculé la tête pour ne pas recevoir de gouttes. Maintenant, il avait cessé de marmonner.

La pluie produisait un bruit de gravier jeté sur une plaque de fer.

La pluie tombait en cordes parfois argentées, parfois noirâtres.

La pluie s'abattait comme une grêle sans grêlons.

La pluie émettait une mélodie monotone.

La pluie absorbait l'oxygène disponible.

La pluie était bouillante.

La pluie exhalait une odeur d'eau chaude.

– Et l'enregistrement? demanda quelqu'un derrière lui.

Ce n'était pas la voix de Maleeya. Mevlido se retourna d'un bloc.

Dans la pièce où presque tout était obscur, un intrus avait fait son apparition. Il se tenait entre l'armoire et le

coffre où Maleeya Bayarlag rangeait le linge. Il était campé là, bossu, immobile et noir. Il n'y avait aucune raison de croire que ses intentions étaient amicales. Il était entré dans l'appartement on ne sait comment, sans bruit, et maintenant il ne s'avancait pas vers Mevlido, comme si, depuis son coin de ténèbres, il préparait un mauvais coup.

– Je l'efface, ou pas ? dit l'ombre sur un ton méchant.

Je dois répondre, pensa Mevlido.

Il faut que je façonne une réponse, pensa-t-il.

Un son animal se forma entre son nez et sa gorge, puis s'interrompit. Il avait l'impression de subitement avoir oublié les techniques de base du langage.

– *L'enregistrement pour la police, poursuivit l'intrus.*

Un désespoir physique intense déferlait sur Mevlido. Il avait la respiration coupée. Aucun de ses muscles ne lui obéissait. Des pieds à la bouche il se sentait métamorphosé en une masse de chair inerte. Il ne voyait pas l'individu qui l'interpellait, mais il l'avait identifié. Le vautour téléphoniste. Sa silhouette, son insolente méchanceté. Alban Glück.

– Alors, je l'efface ou je le transmets ? grinça Glück.

Mevlido avait commencé à mugir. C'était, pour l'instant, le seul moyen qu'il avait trouvé pour se débattre. Les paroles se diluaient dans sa bouche, elles devenaient un beuglement sans articulation ni efficace. Ce n'est pas réel, pensa-t-il soudain. Je suis ailleurs que dans le réel. Sa peur augmenta. Il s'était rendu compte qu'il rêvait, mais il ne pouvait pas sortir de l'ailleurs ni en chasser Alban Glück. Il aurait fallu prononcer une formule conjuratoire quelconque. Mais sa langue avait désappris la parole et ne lui était plus d'aucun secours.

– Ne crie pas, dit quelqu'un. Ne crie pas, mon Yasar. Tu me fais peur.

Il avait la chair de poule. Il sentit sur lui la main de Maleeya Bayarlag. Un cauchemar, pensa-t-il. Rien de plus qu'un sale cauchemar de plus. Il était allongé, il lui semblait entendre encore l'écho des plaintes par lesquelles il exprimait son désir violent de changer de monde. Il rampa sur le matelas et alla se blottir contre Maleeya. Sa peau était encore hérissée. Maleeya lui caressa le dos puis s'arrêta. Elle ne lui demandait pas de raconter ce qu'il avait vu.

Leurs deux respirations se mêlaient et s'apaisaient.

Les araignées contre le mur tremblaient encore. Elles sont comme nous, elles détestent qu'on mugisse à proximité de leurs toiles.

L'appartement était plongé dans l'obscurité. La panne de secteur se prolongeait. De la rue ne filtrait aucune lumière.

Dehors, il ne pleuvait pas.

La pluie ne crépitait pas sur Poulailier Quatre.

La pluie ne mitraillait pas les toits.

La pluie ne dansait pas en tambourinant sur les tôles.

La pluie ne se manifestait pas.

La pluie était ailleurs.

20.

Le lendemain était un vendredi. Mevlido attachait peu d'importance à la date. Il savait simplement que la semaine était en passe de se terminer et que la suivante serait celle de son autocritique. Chaque journée nouvelle le rapprochait du supplice, de l'humiliation et de la litanie absurde des erreurs et des crimes envisagés ou commis. Il se réveilla avec cette idée en tête, imaginant les coups de pied, la douleur de la position agenouillée, les braillements de l'inquisiteur et la haine du public, mais très vite tout cela se dilua. Très vite la perspective de cette séance horrible redevint anodine et brumeuse et laissa place à d'autres horreurs, et, alors qu'il se levait et faisait sa toilette, il ne pensait déjà plus qu'à la mort de Linda Siew, à l'enquête minutieusement fautive qu'il avait promis de mener sur cette femme, au fatras de mensonges qu'il avait déjà accumulés à ce sujet, et à la relation pénible qu'il avait établie entre Linda Siew et Verena Becker. Maleeya Bayarlag était déjà partie au travail et, tandis qu'il se lavait avec l'eau tiédasse du robinet de la cuisine, il se remémora des phrases que Maleeya Bayarlag avait prononcées pendant la nuit, et plusieurs visions sinistres qui mettaient en scène Maleeya

Bayarlag dans le Fouillis, errant dans Waddell Street, écoutant peut-être Linda Siew en train de chanter des chants pour les morts, toussant au milieu des odeurs de charbon de Waddell Street et faisant misérablement l'amour avec Yasar Bayarlag. Là-dessus, pour ne rien arranger, se superposaient les images d'un cauchemar où apparaissait le vau-tour Gluck. Il se sécha, alla déjeuner d'un bol de porridge dans la ruelle des restaurants et quitta Poulailier Quatre. Les images revenaient sans cesse en lui, obsédantes, avec des variantes oniriques qui les rendaient plus pénibles encore.

La maladie mentale rôde trop près de moi, pensa-t-il. Elle est partout.

Je lâche prise, pensa-t-il.

Bientôt tu seras emporté vers le fond, Mevlido, pensa-t-il.

Maintenant il était debout dans le tramway qui s'arrêtait devant Continental Plaza, à trois cents mètres du commissariat.

Il faut que tu prennes appui quelque part, pensa-t-il. Si tu veux t'en sortir, il faut que tu te rattrapes à quelque chose ou à quelqu'un qui soit étranger à tous ces mauvais rêves, quelqu'un de vraiment extérieur à Poulailier Quatre.

Maggie Yeung, pensa-t-il. La psychiatre.

Il descendit sur Memorial Avenue avant Iyım Garden et il téléphona à Maggie Yeung depuis la galerie commerciale qui se trouvait en bas de chez elle. Elle pouvait le recevoir. Il monta au quatrième étage et il s'assit en face d'elle. Il avait décidé de lui confier quelques-unes de ses angoisses, de lui parler de Linda Siew, de Verena Becker, des oiseaux

qui empoisonnaient ses hallucinations nocturnes, et aussi des certitudes dangereuses qui s'étaient établies en lui, le conduisant à confondre l'existence dans la mort avec l'existence dans la réalité ou dans les rêves. En appuyant sur le bouton de l'ascenseur, il avait en tête un exposé clair et bien structuré, mais, dès qu'il fut sous le ventilateur, et peut-être parce que cette femme superbe se disposait à l'écouter pour des raisons professionnelles et non par amitié, il perdit toute assurance et tout désir de parler avec franchise. Il bredouilla des banalités sur l'accident de tramway de la veille, amorça le sujet de ses nuits difficiles, remplies d'allées et venues bizarres et de spectres. Et ensuite, à l'inverse de ce qu'il avait projeté de faire, il se ferma. Les mots ne venaient pas.

De l'autre côté de la table, pourtant, Maggie Yeung l'incitait à décrire ce qui le hantait pendant son sommeil.

– Peu importe lequel, insistait-elle. Racontez-moi un de vos rêves, Mevlido.

Le ventilateur tournait. Dans le bureau d'à côté, le mainate siffla. Il sautillait, frottait son bec jaune sur un bout de grillage, sifflait deux notes. Dehors, au-delà de la moustiquaire, les nuages de la matinée se contorsionnaient avec lenteur.

– Une image d'un rêve qui vous a frappé. Commencez par ça. Par une image fixe. Le reste viendra.

Elle faisait tout pour que Mevlido se sente à son aise. Elle avait même posé sur ses lèvres un sourire bienveillant, mais, comme lors des séances précédentes, comme la veille, elle avait une physionomie trop étrangement belle, trop envoûtante. De nouveau, Mevlido troublé la regardait comme la

réincarnation d'une renarde. Il avait l'impression d'être questionné par une créature surnaturelle. Cela contrariait toutes ses velléités d'être sincère.

– N'hésitez plus, l'encouragea la psychiatre. Lancez-vous.

En une seconde, des dizaines de rêves affluèrent à la conscience de Mevlido. Plusieurs étaient longs et bien structurés, assez riches parfois pour constituer de véritables vies antérieures, avec leurs multiples choix tragiques, leurs mauvais choix, leurs défaites.

– Je ne sais pas raconter mes rêves, dit-il en évitant de la regarder en face. Je n'y arrive pas.

– Ne racontez pas tout, Mevlido, dit Maggie Yeung. Même un fragment peut suffire. L'essentiel, c'est que vous démarriez. On se débrouillera ensuite tous les deux pour continuer.

Mevlido remua la tête, comme se concentrant sur des souvenirs. En réalité, il essayait d'écarter l'énorme masse de renseignements biographiques et oniriques qui encombraient sa mémoire, tout en sélectionnant le début d'un mensonge qui lui permettrait de tenir plusieurs minutes d'affilée devant la psychiatre sans livrer quoi que ce fût d'intime. Il pensait aux femmes de sa vie, à ces femmes qu'il avait perdues, comme Verena Becker, ou qu'il accompagnait dans leur folie, comme Maleeya Bayarlag, ou qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'étreindre jusqu'à l'orgasme, comme Sonia Wolguelane. Ce n'était pas sur ce domaine qu'il devait s'engager. Il fallait qu'il invente un rêve dont les fantasmes soient neutres. Dont les éléments ne l'entraînent pas trop loin, ne le poussent pas à se trahir. À cet instant, une image

surgit et se précisa au milieu des autres, une inspiration qui lui sembla aussitôt bonne à saisir.

– Le rituel du gut, dit-il brusquement.

– Par exemple, oui, dit Maggie Yeung. Le rituel du gut. Oui.

On discernait, dans son intonation, une certaine prudence. Le chamanisme coréen ne lui était peut-être pas totalement familier. Le gut, la cérémonie pendant laquelle la chamane danse et chante pour s'adresser aux morts et les apaiser, ne fait pas forcément partie des matières enseignées en psychiatrie.

Et, soit dit en passant, je le regrette. Mais bon.

– Le chant de la mudang pendant le gut. L'uga, proposa Mevlido.

Il laissa la scène se présenter à lui, des personnages apparaître. L'image gagnait en netteté. Il ignorait où elle allait le mener, mais il lui semblait qu'en partant de là il pourrait louvoyer sans risque, à bonne distance de tout écueil.

– Oui, l'encouragea la psychiatre. L'uga. Oui.

Mevlido sentait le souffle du ventilateur à la racine de ses cheveux. Il savait que son front brillait, que plusieurs gouttelettes grossissaient entre sa bouche et son nez. Il fixa une granulation de plâtre sur le mur.

– C'est d'abord une femme qui appelle, dit-il, une femme dans Factory Street. Elle a une voix puissante, on se rend compte immédiatement qu'elle s'adresse plus à des morts qu'à des vivants. Avant la cérémonie elle était petite, élégante, et voilà qu'elle n'est plus qu'une voix. Une voix qui hèle les errants défunts des alentours. Elle se baisse vers la terre et elle fait pendant plusieurs minutes des gestes dan-

sés que je ne comprends pas. Puis elle reprend son appel. Elle chante dans la langue des disparus. Elle est habillée d'une longue robe *shocking green* serrée très haut sur la poitrine par un ruban vert pâle. Après un moment, j'entends prononcer son nom. Des gens assistent à la cérémonie. Ils se sont rassemblés à l'entrée du couloir qui donne sur la rue. Ils chuchotent. Ils parlent de la mudang en train d'officier. Mudang, je le rappelle, est le terme coréen par lequel on désigne les chamanes. Selon ces gens qui échangent des avis à voix très basse, c'est une mudang exceptionnelle. Ils disent son nom, ils disent qu'elle s'appelle Linda Siew. Tout le monde écoute sa voix qui interpelle les morts. Ce sont des cris, des cris tragiques, ensuite ce sont des chants. Elle s'adresse aux morts déjà venus ou à venir, elle s'adresse à nous. Elle chante sous la pluie. Celui qui frappe un tambour pour l'accompagner est invisible. On est dans une rue extrêmement sombre. Les gens se sont abrités dans les encadrements de porte, ils se pressent les uns contre les autres. Linda Siew est seule sous la pluie. Elle chante et elle danse. L'étoffe, bien que trempée, ne colle pas à son corps. Sa voix est plus forte que les bruits de l'eau qui tombe. L'univers s'est transformé en cascade rageuse, mais la voix de Linda Siew est plus forte. Il y a trop de monde sur le seuil, à l'entrée du couloir où je me tiens. Je ne suis pas au premier rang et je ne vois pas bien. Je m'écarte du groupe des spectateurs. Je monte l'escalier de l'immeuble pour regarder Linda Siew depuis chez moi, par la fenêtre. Pendant que je monte les marches, je réfléchis à ce que dehors Linda Siew s'efforce d'accomplir. Elle voudrait peut-être que nous dialoguions mieux, qu'entre nous les distances s'effacent.

– Entre nous, fait Maggie Yeung. Entre nous qui ?

– Entre les morts, dit Mevlido. Elle veut que le dialogue s'établisse. Je réfléchis en gravissant l'escalier noir, mais je ne parviens à aucune conclusion. De toute façon, dans ce rêve, depuis le début, je me sens mentalement diminué. Mes mouvements obéissent à des forces que je ne contrôle guère, les pensées et les paroles que je formule ne m'appartiennent pas vraiment. Mentalement diminué et étranger à moi-même. Arrivé au quatrième étage, je pousse la porte de mon appartement. L'électricité ne fonctionne pas. C'est la nuit, mais il y a des résidus de clarté qui rendent les déplacements possibles. Dans la chambre, le lit est vide. Je vais me poster à la fenêtre. Je me penche pour voir ce qui se passe dans Factory Street. Je ne vois personne. Ni la mudang, ni le musicien qui accompagne la mudang, ni les gens qui l'instant d'avant murmuraient son nom. La pluie redouble. Poulailler Quatre a l'air désert. Dans l'immeuble d'en face, une fenêtre est éclairée et grande ouverte. Le rideau de la pluie brouille l'image. La pluie pose des stries verticales sur les choses. Par l'ouverture on entend un enregistrement ethnographique qui date de plusieurs siècles, avec au premier plan le bruit de l'aiguille qui creuse son chemin dans le passé, dans la poussière qui encrasse les sillons obscurs. Les bruits sont goudronneux, réguliers, la plupart du temps ils se confondent avec l'écoulement de la pluie. Quelquefois, au milieu de cela et très lointaines, on surprend les vibrations d'une peau de tambour. Je ne suis pas musicien, mais j'en sais assez sur la musique pour savoir qu'il s'agit d'un rythme toungouze ou coréen. J'écoute avec une grande angoisse. J'ai le sentiment d'une

perte irréparable. J'ai l'impression que ce tambour s'adressait à moi autrefois, mais qu'il est beaucoup trop tard pour que son effet me soit profitable ou même compréhensible. Je ferme les yeux, à ma mémoire se présente l'image de Linda Siew qui dansait et chantait sous la pluie quelques minutes plus tôt. Maintenant, le souvenir de Linda Siew et le document sonore se combinent de façon harmonieuse. Linda Siew chante l'uga, le tambour rythme l'uga. La pluie crépite. J'ouvre les yeux pour voir ce que la nuit nous offre. De l'autre côté de la rue, je sais qu'un homme la nuit a pour habitude de faire fonctionner un gramophone. Il laisse toujours sa fenêtre grande ouverte... La lampe chez lui est allumée... La pluie pose des stries verticales sur les choses... Mais j'ai déjà dit cela, je crois.

– Oui, vous l'avez dit, confirma Maggie Yeung.

Entre eux, entre la psychiatre et son patient, naquit un silence. Elle n'aurait peut-être pas dû intervenir.

Mevlido fixa un point sur le mur. Il s'était un peu tassé, depuis une minute il parlait sans intonation, comme s'il était sous hypnose ou complètement dégoûté de lui-même.

Un serpent de foudre se refléta sur une partie du ciel. Des secondes plus tard, le roulement du tonnerre arriva sur Memorial Avenue.

– Je n'aurais pas dû vous interrompre, dit Maggie Yeung, excusez-moi.

– Je ne me rappelle plus la suite, constata Mevlido.

– Vous regardiez une fenêtre de la maison d'en face, rappela Maggie Yeung. Elle était éclairée. Un gramophone crachait de lointains coups de tambour.

– Oui, dit Mevlido.

Puis il se tut.

– Il pleuvait, dit Maggie Yeung. Vous m’avez dit que la pluie tombait. Vous écoutiez la musique à travers le murmure de la pluie. Vous regardiez la fenêtre d’en face à travers ce rideau qui vous empêchait de voir.

– Non, dit Mevlido. La pluie ne m’empêchait pas de voir. Elle brouillait l’image, mais je voyais. Je voyais assez bien. Dans l’appartement d’en face, une femme dansait. Elle ne bougeait pas beaucoup. Elle se démenait lentement et sur place. C’était une gesticulation rituelle. Elle n’avait pas de vêtement particulier. J’avais le sentiment qu’il s’agissait de Maleeya Bayarlag. Elle portait un T-shirt et un short très ample. Elle a cinquante ans, elle se néglige, elle n’a pas toute sa tête. Il y a longtemps qu’elle a sombré folle. Je l’ai reconnue à sa manière de se tenir. Vous savez, j’éprouve pour elle une grande affection. Nous nous soutenons dans la vie. Nous sommes ensemble. Nous traversons ensemble ce qui reste. Je l’ai reconnue à ses bras un peu potelés, à sa lourdeur épuisée, à son ventre. Elle n’a plus le ventre lisse de sa jeunesse. Elle dansait l’uga.

Il marqua une pause. Il devait estimer avoir assez menti, assez embrouillé l’histoire pour que la psychiatre ne dispose d’aucune piste pour aller jusqu’à lui.

Maintenant, il se détendait. Il se redressa sur la chaise, son regard revint plus franchement sur Maggie Yeung.

– Elle dansait l’uga, répéta-t-il.

– Attendez, Mevlido, fit Maggie Yeung, comme si elle était avant tout intéressée par ce détail. Qui se trouvait dans l’appartement d’en face, en train de danser ? Maleeya Bayarlag, ou Linda Siew ?

– Je ne sais plus très bien, dit Mevlido sur un ton songeur. Maleeya Bayarlag ou Linda Siew, je ne me rappelle plus. Ou une autre.

La psychiatre bougea les mains. Une évidente déception voilait la beauté de son animal visage.

– En tout cas, c'était elle, dit Mevlido.

21.

En sortant du cabinet de Maggie Yeung, Mevlido appela le commissariat. On lui dit qu'il avait bien fait de téléphoner, car on avait justement un message à lui transmettre. Berberoïan l'attendait aujourd'hui à midi pour un rendez-vous de travail à proximité du lieu du crime, dans le fast-food situé en face de l'arrêt Iyim Garden West. Mevlido en prit bonne note et raccrocha sans demander de quel crime il s'agissait. Il se mit à flâner interminablement sur Memorial Avenue, explorant en particulier un marché couvert où les nantis de la nouvelle société s'approvisionnaient en nourriture non polluée et en produits d'hygiène non testés sur les animaux, puis, cent mètres plus loin, derrière les façades clinquantes qui cachaient le ghetto Iyim, il s'aventura parmi les étals des petits revendeurs, dans la pénombre imprégnée d'odeurs de pétrole et de crasse. La matinée était écrasante de chaleur. Il déambulait en économisant les gestes, avec de fréquentes stations dans les endroits climatisés, sous les ventilateurs. Dans une pâtisserie où il s'attardait sans rien acheter, un gardien l'insulta et le mit dehors.

Il était temps d'aller retrouver Berberoïan. Il poussa la porte du fast-food et monta à l'étage. Outre Berberoïan, il

y avait là deux inspecteurs qui enquêtaient sur l'attentat, Petro Michigan et Bapos Vorkouta. Il cala son plateau à côté de celui de Vorkouta. Les policiers occupaient la table où, la veille, il s'était installé comme un zombie pour ruiseler à l'écart de la mort, à l'écart de la police et à l'écart de lui-même – à l'écart de tout.

Alors qu'il prenait place, il se rappela la brûlure du thé sur sa langue, hier. Des frissons lui parcouraient les flancs. Sa détresse de survivant était immense. Il avait du mal à maintenir le gobelet près de ses lèvres sans le lâcher. Les lycéennes pépiaient des obscénités à la table voisine. Sur la vitre, l'eau se ramifiait en mille veines et veinules mouvantes. De nouveau il entendait les roulements de tonnerre. Puis il eut la vision des bulles brunâtres qui résistaient aux flèches incessantes venues du ciel. Une fois de plus il voyait ces bulles qui dérivait, qui n'éclataient pas, qui tenaient bon sous la pluie, et, une fois de plus, il se demandait s'il s'agissait ou non de bulles de sang ou de boue sanglante.

Et ensuite, sans transition, il réémergea dans le présent. La salle du restaurant était vide. Berberoyan l'observait d'un air soucieux. Dehors, la chaleur pesait. Memorial Avenue n'avait pas disparu sous le déluge. Les feuilles des arbres étaient vert sombre, bronze. Les contours des immeubles étaient passés au fusain. L'atmosphère était orageuse, avec quelques gouttes, mais il ne pleuvait pas. Les nuages ne crevaient pas.

– Tu as des résultats sur l'identité de la terroriste? lui demanda Michigan immédiatement. Le commissaire m'a dit que tu faisais des recherches. Ça a donné quelque chose? Tu as découvert quelque chose?

Il avait un ton mi-goguenard, mi-agressif.

– Et vous? contre-attaqua Mevlido en mordant dans un sandwich au soja.

– On a un peu avancé, résuma Berberoïan. Pas beaucoup, mais un peu. Le laboratoire nous a confirmé que c'était une femme. Une trentaine d'années, d'après ce qui reste du corps. La physionomie n'a pas pu être reconstituée. Des cheveux noirs, une couleur naturelle, c'est tout ce qu'on sait. Dans son sac à main, il n'y avait rien d'utilisable pour nous. Pas de papiers. Elle avait tout enlevé, elle ne voulait pas qu'on soit sur sa piste après sa mort.

– Ou quelqu'un les a piqués avant qu'on arrive, suggéra Bapos Vorkouta.

– A piqué quoi? fit Mevlido.

– Ses papiers, dit Michigan.

– Pourquoi quelqu'un aurait pris ce risque? demanda Mevlido.

Ils firent tous les quatre en même temps une moue dubitative. Le collectif policier réfléchissait. Petro Michigan jeta un coup d'œil par la fenêtre. L'après-midi avait commencé. Des gouttes tombaient avec une grande irrégularité, géantes, rares, promettant pour bientôt la pluie. Une chauve-souris égarée élança son mètre d'envergure à travers l'avenue, plana pesamment et disparut dans les épaisseurs d'un tilleul.

– Elle avait fait des achats dans un magasin de chaussures, reprit Berberoïan, mais Jiang et Maguistral ont interrogé la vendeuse, elle ne se souvenait pas du passage d'une femme habillée de vert.

– Quel magasin? demanda Mevlido.

Comme à contrecœur, Bapos Vorkouta jeta un regard sur un carnet ouvert à proximité de son hamburger.

– May Chow, dit-il. À quinze cents mètres d’ici, sur Memorial Avenue.

– Shoes company, dit Mevlido.

– Comment ? le fit répéter Michigan.

Michigan n’entendait pas bien. Il était gêné par la soufflerie de la climatisation.

– May Chow, Shoes company, articula Mevlido en haussant le ton. Il y a une autre boutique plus près, avec le même nom.

– Plus près comment ? demanda Berberoïan.

– Dans le ghetto Iyim, dit Mevlido.

– Tu la connais ? demanda Michigan.

– Qui ? demanda Mevlido.

– Cette boutique, tu la connais ?

– Ben oui, c’est là que je suis allé me renseigner.

– Elle n’est pas répertoriée, celle-là, bougonna Vorkouta. Elle n’est pas sur nos listes.

– Nos fichiers des ghettos ne sont pas à jour, commenta Berberoïan. À chaque fois on en fait la remarque. Il faudrait qu’on actualise tout.

– Jiang et Maguistral se sont rendus dans la mauvaise boutique, dit Mevlido. Ils n’ont pas interrogé la bonne vendeuse.

– Un magasin de chaussures dans le ghetto Iyim, fit Bapos Vorkouta, ça devait être plus que minable... Ça devait plutôt ressembler à un atelier de cordonnerie, non ?

– C’est minuscule et en sous-sol, confirma Mevlido. Au milieu des ruines. J’ai eu du mal à trouver.

– Ça ne colle pas, marmonna Michigan.

Mevlido fut aussitôt sur ses gardes. Il y eut un court silence, mais, comme Michigan ne développait pas sa pensée, Mevlido poursuivit :

– La vendeuse avait vendu une paire de chaussures à une femme avec une robe *shocking green*, dit-il.

– On les cherche toujours, d'ailleurs, remarqua Berberoïan.

– Quoi? demanda Mevlido.

– Les chaussures, dit Berberoïan. À mon avis, elles ont été emportées dans les égouts.

– Ou alors, quelqu'un les a... commença Mevlido.

– Ça ne colle pas, l'interrompit Michigan.

Cette fois, il ne marmonnait plus.

– Quoi, demanda Berberoïan. Qu'est-ce qui ne colle pas.

– La fille projette d'exécuter trois ennemis du peuple, et elle fait ses emplettes avant de se rendre sur le lieu de l'attentat. Ça ne vous dérange pas?

– Elle a peut-être voulu cacher son pistolet dans le sac du magasin, suggéra Bapos Vorkouta. C'est plus pratique de le transporter comme ça. Plus pratique et moins voyant.

– Admettons, dit Berberoïan. À propos, je vous rappelle que vous parlez d'une arme qui a disparu, elle aussi.

– Elle a dû être ramassée par un voyou, dit Vorkouta.

– Un de ces jours, elle va servir pour un braquage, continua Mevlido.

– Bon, dit Berberoïan. Inutile de spéculer. Elle a disparu, elle a disparu.

Il se tourna vers Mevlido.

– Et alors, chez May Chow du ghetto Iyim, vous avez obtenu du concret ?

– Oui, dit Mevlido. La femme en vert a raconté pas mal de choses. Par exemple, qu'elle habitait Waddell Street. Elle était détendue et bavarde. Elle est restée au moins un quart d'heure dans le magasin, à essayer des chaussures et à papoter. La vendeuse est enceinte, elles ont passé en revue divers prénoms pour l'enfant. La femme en vert a dit qu'elle s'appelait Linda.

– Linda, Waddell Street, réfléchit Berberoïan.

– Tout cadre, dit Michigan.

– Qu'est-ce qui cadre ? demanda Vorkouta.

– Tout cadre, répéta Michigan sur un ton sarcastique. Tout cadre formidablement. La fille se prépare à partir mitrailler trois types, elle sait qu'elle va peut-être y laisser sa peau, et elle essaie des chaussures. Elle est si décontractée et insouciante qu'elle donne son nom et même son adresse à une vendeuse inconnue. Ça tient vraiment debout, cette histoire. C'est du solide.

Mevlido fit un geste d'impuissance. Il y a souvent beaucoup d'irrationnel dans les agissements des assassins. On se heurte parfois à cela, à une absence totale de logique.

Tous marquèrent une pause.

– Et Waddell Street, ça se trouve où ? finit par demander quelqu'un.

– C'est dans Poulailier Quatre, expliqua Mevlido. Aux confins du monde. Près de la frontière. Dans un secteur qu'on appelle le Fouillis.

– Ah, le Fouillis, se chagrina Berberoïan. Il ne manquait plus que ça.

– Et tu es allé enquêter là-bas ? demanda Vorkouta.

– Où ? fit Mevlido.

– Dans le Fouillis.

– Pourquoi ? s'étonna Mevlido.

– Ben, dit Vorkouta.

– Pour continuer ton travail sur cette femme, intervint Michigan. Ton enquête personnelle sur cette femme.

– Eh, les gars, vous plaisantez, dit Mevlido. Le voyage peut durer des jours, et si ça tourne mal on doit rester sur place pendant des semaines.

Dehors, un éclair fusa. Le tonnerre mit quatre secondes avant d'ébranler les vitres. Plus personne ne parlait. Mevlido laissa les derniers échos s'éteindre.

– J'ai une autocritique mardi, reprit-il. Je ne peux pas disparaître comme ça, qu'est-ce que tu crois, Michigan. On m'accuserait d'abandon de poste.

– On s'en fiche, de votre autocritique, fit Berberoïan. Elle n'est pas prioritaire. On peut la repousser à après votre retour.

Mevlido hocha la tête. Il avait du rouge sur les lèvres, comme ses collègues, car le sandwich au soja était lui aussi tartiné d'une épaisse couche de ketchup.

– Cherchez les traces de cette femme dans le Fouillis, continua Berberoïan. La priorité, c'est ça. Waddell Street, Linda, la trentaine, excellente tireuse au pistolet, avec une tête que vous seul pouvez décrire. Vous possédez assez d'éléments pour remonter la piste, Mevlido. Et il y a aussi un point sur lequel j'insiste. N'oubliez pas de lorgner du côté des bolcheviques. Sondez les vieilles de votre cellule. Elles ont peut-être entendu parler d'une Linda qui aime s'habiller en vert.

– Je les ai déjà interrogées, prétendit Mevlido avec aplomb. De ce côté, il n’y a rien.

– J’ai du mal à croire qu’on ne peut rien tirer de ces vieilles, objecta Berberoïan. Interrogez-les une nouvelle fois. Je suis certain qu’elles nous cachent quelque chose.

– Au fait, dit Michigan. Il paraît que tu pourrais donner une description physique de la meurtrière.

– Quelle meurtrière ? fit Mevlido.

– Linda, la kamikaze qui raconte sa vie dans les boutiques de mode, dit Michigan.

Maintenant, tous les quatre, ils s’essuyaient la bouche avec une boule de cellulose qu’ils se passaient de main en main et qui perdait peu à peu toute consistance. À l’origine, cette boule infecte avait appartenu à Vorkouta, le seul à avoir pensé qu’il fallait prendre une serviette dans le distributeur du rez-de-chaussée.

– Boh, boutique de mode, corrigea Mevlido. Une échoppe lugubre du quartier Iyim. Rien ne la signale à l’extérieur. Si je n’avais pas parlé à une indicatrice...

– Oui ? l’encouragea Michigan.

– Sans le conseil d’une de mes indicatrices, je me serais fourvoyé dans le magasin de Memorial Avenue, comme vous.

– Comme Jiang et Maguistral, rectifia Vorkouta.

– Quelle indicatrice ? s’intéressa Berberoïan.

– Cornelia Orff, dit Mevlido. Une mendicante. Elle vend des badges bolcheviques sur le trottoir. Je lui ai parlé du sac de chaussures. Elle m’a indiqué la boutique de May Chow à Iyim Garden. D’après elle, c’est de moins bonne qualité...

– Je savais bien qu’il y avait une relation avec les bolche-

viques dans cette histoire, le coupa Berberoïan d'une voix à moitié triomphante.

– Une relation mineure, observa Michigan avec sagacité. Jusque-là, mineure.

– Oui, dit Bapos Vorkouta. Mineure.

– C'est de moins bonne qualité, mais c'est beaucoup moins cher, reprit Mevlido.

Ils restèrent tous les quatre pensifs durant huit ou neuf secondes, puis Petro Michigan rompit le silence.

– Finalement, elle ressemblait à quoi? demanda-t-il à la cantonade.

– Qui? fit Vorkouta. La mendiante?

– Non, s'immisça Berberoïan. Je suppose que Michigan parle de la terroriste. C'est ça, Michigan? Vous parlez d'elle, n'est-ce pas?

– De qui? demanda Michigan.

– De la terroriste, fit Vorkouta.

– Oui, nasalisa Michigan. Je parlais d'elle.

Ils se turent encore un peu, puis, comme Mevlido ne disait rien, Petro Michigan de nouveau rompit le silence.

– Tu le sais, toi, dit-il en s'adressant sans ambiguïté à Mevlido. Tu l'as vue. Tu as tout vu. Le commissaire m'a répété ce que tu lui avais raconté. Il paraît que c'était une jolie femme.

– Oui, convint Mevlido. Une très jolie femme. L'orage a éclaté. En un instant la rue a été inondée. Elle a déchargé son pistolet, ensuite elle s'est jetée sous le tramway. Elle souhaitait que sa mort soit un moment d'apothéose. Elle souhaitait façonner jusqu'au bout sa propre minute finale. Elle était comme nous.

– Bah, dit Michigan.

– J’aurais dû l’en empêcher, soupira Mevlido.

– Mais non, Mevlido, dit Berberoïan.

– En quoi est-ce qu’on peut dire qu’elle était **comme nous**? s’interrogea Vorkouta.

– Ben, hésita Berberoïan.

– Elle a fait preuve d’un sacré courage, cette fille, dit Vorkouta. On ne pourrait pas en dire autant de nous.

– Chacun fait ce qu’il peut, s’insurgea Berberoïan. On n’est pas des kamikazes, mais on n’est tout de même pas un ramassis de lopettes.

– Ça... fit quelqu’un, essayant de peser le pour et le contre, ne réussissant pas à formuler un commentaire.

Ils étaient soudain tous les quatre à pétrir leur gobelet vide ou à pianoter dessus. Ils *méditaient*. Puis Michigan redressa la tête.

– Quoi qu’il en soit, souffla-t-il, il y a un côté héroïque dans sa fin.

– Et elle a épargné le chauffeur, fit remarquer Mevlido.

L’après-midi fut torride. Les brumes d’une courte averse fumèrent une minute au-dessus de la plaque de four qu’était devenue la chaussée, puis l’orage se déplaça vers le nord-ouest sans avoir déversé son eau. Le ciel presque aussitôt retrouva sa coloration d’ardoise huileuse, menaçante.

Avant de disperser son équipe, Berberoïan avait souhaité un nouvel interrogatoire de la vendeuse de May Chow, Shoes company, et il avait demandé à Mevlido de guider Bapos Vorkouta dans Iyim Garden jusqu’au magasin de chaussures. Mevlido et Vorkouta traversèrent Memorial Avenue et ils se dirigèrent vers la barrière de béton qui inter-

disait à jamais toute entrée de véhicule dans le camp de réfugiés. Depuis qu'ils avaient quitté le fast-food, Mevlido essayait à haute voix de reconstituer l'itinéraire qui menait à la boutique. Il expliquait à son collègue qu'il ne se rappelait plus quel chemin ils devaient prendre. Il faisait appel à sa mémoire, mais ses souvenirs restaient flous.

– C'était après la pluie, dit Mevlido. Tout était trempé et obscur. On va avoir du mal à s'orienter.

Après avoir parcouru dix mètres dans le ghetto, Vorkouta haussa les épaules.

– Finalement, inutile que je t'accompagne, décida-t-il.

– Attends, dit Mevlido. À une intersection on devait laisser derrière soi une rangée de maisons éventrées. C'est ça qu'il faut retrouver en priorité. Ensuite il y avait une petite rue. Je crois que c'était à gauche. À gauche ou à droite. Une *petite rue avec une sorte de gué à travers la boue*. Ensuite il fallait parcourir un entresol avec une porte pare-feu. Il y avait un slogan peint sur la porte.

– On va crapahuter pour rien au milieu des ruines, dit Vorkouta. Dans le ghetto Iyim, il y a des slogans sur toutes les portes. On va faire des kilomètres pour rien.

– On peut toujours essayer de ne pas se perdre, fit Mevlido.

– Bah alors vas-y, toi, dit Vorkouta. Cherche tout seul. On n'a pas besoin d'être deux pour ça.

Ils se séparèrent. Mevlido le suivit des yeux. Derrière la barrière, on voyait encore les arbres de Memorial Avenue. On entendait encore le grondement de la circulation.

Puis, très vite, Mevlido fut entouré par le silence de la misère Iyim, de la mort et de la désolation Iyim.

Il allait sans but.

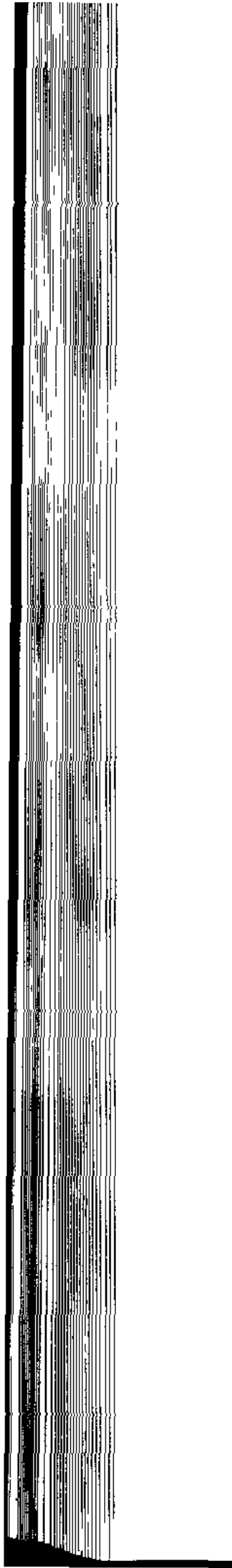
La fluidité de l'air diminuait.

Le tonnerre roulait au loin.

Des enfants jouaient au basket dans une cour. Mevlido regarda la partie sans penser à rien et longtemps.

Après le basket, il erra une bonne heure dans le labyrinthe Iyim. Il sentait des présences derrière les murs, mais il ne rencontrait pas grand monde. Les rues défoncées se ressemblaient toutes, les gravats montaient jusqu'au premier étage, aucun immeuble n'avait été épargné par les rafales des mitrailleuses lors des combats qui avaient marqué la fin de l'extermination. On avait encouragé les réfugiés et les survivants à s'approprier les maisons encore habitables, mais les balafres dues aux affrontements militaires et sociaux n'avaient pas cicatrisé. Mevlido escaladait les débris, de temps en temps il jetait un coup d'œil à l'intérieur des bâtisses et il y pénétrait. Il écoutait une minute l'écho de ses pas dans l'espace vide. Parfois il faisait intrusion dans un logement squatté, s'attachait à ne pas examiner les matelas et les cartons qui faisaient office de matelas, reculait, bafouillait des excuses et repartait. Il fouina également dans quelques rez-de-chaussée ouverts à tous les vents, puis il abandonna sa recherche. Je ne retrouve pas ce magasin de chaussures, pensa-t-il. Il faudra que j'en parle lors de mon autocritique.

- N'ai même pas attendu le soir pour renoncer à explorer la fausse piste sur laquelle je m'étais volontairement engagé.
- Ai laissé le découragement m'envahir.
- N'ai fait preuve ni d'obstination de classe, ni de conscience professionnelle.



- Me suis accroché à l'absence de vérité comme à une bouée.

La pluie avait commencé à tomber. Après un instant d'incertitude, elle fut violente et manifesta son intention de durer.

Il s'assit sur le seuil d'un immeuble pour échapper aux gouttes. Sous cet abri, la chaleur était irrespirable. Ses bras ruisselaient. Il contempla un moment la progression de la sueur sur sa peau puis ne résista pas à la somnolence. Les rêves qu'il n'avait pas racontés à Maggie Yeung profitèrent de l'occasion pour resurgir. Il en inventa d'autres, avec des variantes, avec d'autres femmes, avec d'autres noms de femmes. Derrière lui, les éboulis formaient une masse grise infranchissable. Devant, il y avait une mare noire dans laquelle le ciel ne se reflétait pas. La pluie cinglait la surface des flaques. L'eau bouillonnait. De temps à autre, enveloppé dans un rideau de douche ou une bâche, un être humain passait le long d'un mur en évitant les cuvettes pleines de boue, les ruisseaux. Ensuite le crépuscule rampa au-dessus des maisons sans lumière, puis la pluie s'arrêta.

La nuit approchait.

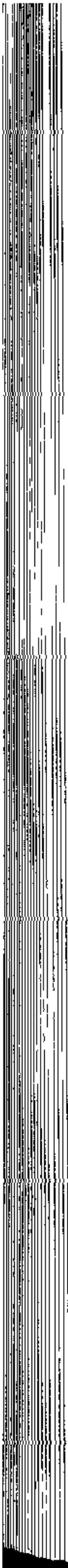
Mevlido se leva.

Ce soir, il faut que j'aïlle à la réunion de cellule, pensa-t-il.

Sa chemise poissait contre sa poitrine.

Comme s'il avait été blessé d'une balle en haut de la cage thoracique, sa chemise poissait très fort contre sa poitrine.

QUATRIÈME PARTIE
UNE NAISSANCE DE MEVLIDO



22.

Quarante-neuf ans et des poussières avant sa mort, Mevlido poussa la porte des Organes, jeta sa convocation devant Deeplane et, comme il n'avait rien dit jusque-là, il continua à se taire.

Deeplane, qui dirigeait la branche Action à cette époque, était courbé au-dessus d'un rapport. Il le lisait avec une attention soutenue et, de temps en temps, il entourait de rouge une demi-phrase et inscrivait des annotations dans la marge. Le fait que Mevlido se fût assis en face de lui ne l'avait aucunement troublé et, pendant une minute, on put même se demander s'il avait ou non remarqué la présence de son subordonné. Le stylo crissait sur la feuille. La plume se bloqua au milieu d'un mot, en raison peut-être d'une difficulté orthographique, puis elle biffa une syllabe et repartit. De nouveau elle produisait un léger couinement. Il n'y avait pas de bruit dans le couloir, et, hormis cette plainte discrète du métal, rien ne dérangeait le silence.

Le local hébergeait plusieurs postes de travail à peu près identiques. Seul celui de Deeplane se trouvait pour l'instant occupé. Au sommet d'une colonnette de cuivre, un demi-globe brillait sur la droite de Deeplane. La lumière formait

une petite nappe violente autour de ses mains et, au-delà, renonçait à combattre la pénombre. Les lampes des trois autres bureaux étaient éteintes. Comme toujours quand il se rendait auprès de ses chefs, Mevlido avait l'impression d'avoir abouti dans un sous-service employant des bureaucrates de deuxième ordre. Il est évident que les Organes, dans la mesure où le monde extérieur ignorait leur existence, n'avaient pas à soigner leur publicité, mais, si un jour il avait fallu sortir dans la presse un document donnant une idée de leur activité et de leur puissance, on aurait eu avantage à choisir autre chose qu'une photographie de cette espèce de cul-de-sac administratif, avec son atmosphère d'économie d'électricité et de mesquine paperasserie.

Mevlido croisa les jambes et toussota et, après un moment, il les décroisa.

— Vous n'attendez quand même pas que je vous dise ce que vous devez faire, Mevlido ? demanda soudain Deeplane.

Sans regarder Mevlido, il indiquait vaguement une direction. Sa main pointait sur des annuaires, sur un cendrier rempli de trombones, sur les résidus d'un journal où des articles avaient été découpés, mais le geste était imprécis et indiquait aussi ce qui sommeillait sans bruit un peu plus loin : un appareil de télévision avec, sur l'écran, l'image fixe d'un oiseau gigantesque.

Mevlido déplaça le cendrier, il fit pivoter l'écran pour contrarier le reflet de la lampe de Deeplane sur l'image, et il enfonça le bouton de commande afin que l'image s'anime.

C'était cela qu'il devait faire.

L'oiseau avait près de deux mètres d'envergure. Il était posé au bord d'une flaque. Ses ailes claquèrent. Si ses plumes

avaient été blanches ou jaune sale, on aurait eu tendance à parler d'un pélican, en raison de la taille considérable de l'animal et parce qu'on voyait l'amorce d'une poche qui ballottait sous son bec immense, mais l'hypothèse ne tenait pas plus d'une seconde. Non, les pélicans avaient une structure différente. Une allure moins massive. Et de toute façon, chez un pélican, les plumes n'auraient pas eu une telle couleur. Depuis le front proéminent jusqu'à l'extrémité de la queue, le corps était noir ; il irradiait la noirceur. Si on excepte le bec grisâtre, seuls les yeux apportaient de la clarté dans cet ensemble. Très écartés, très grands, ils avaient une existence dorée et comme autonome. L'oiseau les ferma et, de nouveau, ses ailes claquèrent, avec un bruit ample de drap qui sèche, abandonné au vent.

Un ralenti eût montré la violence de la gifle qui brassait l'air et le rabattait. Mais le film n'avait pas la vocation didactique d'un documentaire animalier, la caméra fonctionnait selon les principes du direct, et sur l'écran on vit la forme se soulever, prendre son envol au-dessus de l'eau et, après un instant d'effort, lourdement raser une première palissade garnie de fils de fer barbelés, puis une deuxième, puis s'approcher d'un mirador dont le guetteur était absent. Sur la deuxième palissade figurait un slogan : « SURVIVANT, PRÉPARE DES ATTENTATS CONTRE LA LUNE ! » Le soleil ne brillait nulle part et la lumière restait médiocre, mais l'humidité donnait aux contrastes une netteté exceptionnelle. Des gouttes perlaient le long des fils, le toit du mirador luisait. On avait l'impression qu'il faisait chaud.

L'oiseau frôla tout cela et il poussa un cri, un bref croassement.

Deeplane avait fini de corriger le document qu'il avait sous les yeux. Il réorienta son siège de façon à pouvoir observer l'oiseau en même temps que Mevlido.

– C'est une image virtuelle, évidemment, dit-il.

– Je n'identifie pas cette bête, fit remarquer Mevlido.

– Moi non plus, dit Deeplane.

Ils avaient recommencé à scruter l'écran. L'oiseau filait à moyenne vitesse, il entrebâillait parfois le bec pour crailler. On devinait sur son crâne des chicots de cornes qui en soulignaient la nature primitive.

– On dirait un ptérodactyle avec des plumes, dit Mevlido.

– Un ptérodactyle! protesta Deeplane. On n'est plus à l'ère secondaire.

– Mais ce brouillard, cette humidité chaude, ça y ressemble, se justifia Mevlido.

– On est après la révolution mondiale, dit Deeplane. Longtemps après. Ce n'est pas la même chose. Pas vraiment la même période géologique, vous savez.

La caméra s'efforçait de suivre l'oiseau, et maintenant c'était avec un téléobjectif plus performant. L'opérateur obtenait des images superbes, il avait dû travailler dans sa jeunesse avec des équipes spécialisées dans le reportage zoologique, il réussissait des cadrages qui satisfaisaient l'œil et ne dansaient pas, en dépit de la distance croissante. L'oiseau était filmé de flanc, le plus souvent depuis tribord arrière. Il survolait des usines qui fumaient peu, des voies ferrées envahies de buissons, des baraquements, des banlieues ouvrières, des rues que des frangipaniers bordaient, d'un vert malade, poussiéreux. Dans le ciel très bas, il était

seul de son espèce. Les autres oiseaux paraissaient nains à côté de lui et avec précipitation changeaient de couloir aérien dès qu'ils l'apercevaient, comme on le fait quand on se rend compte qu'on risque de gêner un rapace.

Les rues étaient mouillées. Elles se croisaient à angle droit et il y régnait une ambiance d'après guerre et d'archaïsme économique. Les automobiles n'étaient présentes que sous forme d'épaves. De temps en temps, on apercevait un piéton planté devant un chantier désert ou urinant contre un mur de brique.

– Un ptérodactyle, marmonna Deeplane. Ce qu'il ne faut pas entendre.

Il ne fixait plus l'écran. Il avait retiré ses lunettes, il les essuyait sur le bas de son pull-over. C'était un pull-over de laine brune, avec des losanges mineurs, de teinte globalement grège.

Pendant la minute suivante, Mevlido continua à examiner l'oiseau dont la taille, dans l'image, diminuait. On ne pouvait déjà plus voir ses yeux ni entendre son cri, à supposer qu'il les conservât ouverts ou qu'il en poussât un encore.

– Écoutez, Mevlido, voilà ce que, dit Deeplane. Vous allez vous rendre là-bas. Comme ça vous aurez tout le loisir de les étudier de plus près, ces palmipèdes bizarres. Nous n'avons plus personne dans la région depuis un demi-siècle. Il faut rétablir les contacts avec la réalité. Il faut que nous disposions d'autre chose que d'images virtuelles. On va vous... On va organiser un décrochage pour vous transférer sur zone.

Un intervalle s'instaura. Il dura plus que les quatre secondes

qu'on accorde d'ordinaire aux interlocuteurs, pour que l'un d'eux avale sa salive.

– Oh, j'ai déjà entendu parler de missions encore plus idiotes, finit par lâcher Mevlido. Mais, tout de même, une enquête ornithologique...

Il ne surveillait plus la créature volante qui, à cet instant, tournoyait pour atterrir entre une carcasse de camion privée de roues et un talus. Il ne s'intéressait plus guère à l'oiseau, il tentait de capter le regard de Deeplane, qui sans la protection des verres avait une expression ingénue, évasive, puis il s'arrêta sur les mains soignées, très intellectuelles de Deeplane, et, après un instant, il laissa son attention dériver au hasard du capharnaüm dans quoi la hiérarchie des *Organes* s'épanouissait.

Ces dernières années, on avait introduit dans les bureaux tout un matériel à la technologie avancée, des moniteurs à haute définition visuelle et des ordinateurs, mais la greffe n'avait pas réellement pris et, en vérité, personne n'avait fait ses adieux au monde mille fois plus confortable des cahiers manuscrits, des coupures de presse et des classeurs colorés. Aussi les archives en papier s'entassaient-elles partout dans la pièce, obstruant l'accès à la plupart des claviers et ensevelissant l'imprimante que les chefs se partageaient.

Deeplane réinstalla ses lunettes sur son nez aquilin et il tendit le bras vers une des piles, dans l'intention de harponner une chemise cartonnée, un dossier rouge groseille qu'il souhaitait que Mevlido lût. Sur le poignet, la manche du pull-over souffrait d'usure et avait commencé à se démailler. Comme d'autres supérieurs de Mevlido, Deeplane portait une tenue en harmonie avec la morale spar-

tiatè qui inspirait le comportement des Services en gènèral et des Organes en particulier ; il ètait habillé d'un mëlange de laines fonctionnelles et de tissus modestes, et, quand on ètait ainsi près de lui, à attendre qu'il extraie de la confusion une liasse rouge vif, gonflée de documents d'origine militaire ou onirique, on se rendait compte que l'information de son dèpartement ne l'avait pas modifiè, lui Deeplane, et ne le modifierait jamais, ne le mètamorphyserait jamais en un personnage vilainement sèculier, vilainement non intemporel, ne le gâcherait, ne le mutilerait, ne le briserait jamais.

– L'observation des oiseaux ne sera pas votre priorité, dit Deeplane.

– Ah, dit Mevlido. J'avais cru.

Deeplane avait posè devant lui le classeur groseille et maintenant il pouvait en dècouvrir le titre, une rèfèrence chiffrée que nous ne reproduirons pas ici et qui ressemblait, en gros, à une formule de chimie organique. Le classeur ètait èpais. Il devait contenir des renseignements variès, une liste de directives, des objectifs à atteindre.

– Ce ne sont pas ces animaux-là qui nous posent problème, dit Deeplane.

– Les hominidès ? dit Mevlido.

– Oui, confirma Deeplane. Ceux-là, oui. En dèpit de la rèvolution mondiale, ils sont descendus à un niveau de barbarie et d'idiotie qui ètonne mème les spècialistes. C'est devenu une espèce inexplicable. Ils sortent de plusieurs guerres d'extermination, mais dèjà un nouveau conflit est en vue. La population a ètè divisée par cent, et mème plus. Des continents entiers sont à prèsent inhabitables. Ceux

qui ont survécu restent organisés socialement, mais ils ne croient plus ni à eux-mêmes ni à la société. Ils ont hérité de systèmes politiques dont ils ont perdu les clés, pour eux l'idéologie est une prière vide de sens. Les classes dirigeantes se sont gangstérisées, les pauvres obéissent. Les uns et les autres se comportent comme s'ils s'estimaient déjà morts et comme si, en plus de ça, ils s'en fichaient.

– Peut-être qu'ils ont muté, suggéra Mevlido.

– Pardon ?

– Peut-être qu'ils ont été victimes d'une mutation, redit Mevlido.

– Peut-être. Quelque chose a changé en eux. On dirait qu'ils n'arrivent plus à établir de différence entre la vie, les rêves et la mort.

Mevlido n'avait pas encore ouvert le dossier. Il promenait les doigts sur la formule de chimie organique comme s'il auscultait une inscription en braille. De sa manche de survêtement dépassait un poignet de chemise à carreaux marron sur fond rouge. Lui aussi semblait s'habiller dans les surplus de caserne ou chez les soldeurs.

– Pour nous, ça rend toute intervention problématique, poursuivit Deeplane.

– Et si on continuait à les laisser dégénérer tranquillement, sans intervenir ? suggéra Mevlido.

Deeplane hocha la tête. Oui, l'humanité était une espèce détestable qui avait systématiquement trahi tous les espoirs qu'on avait placés en elle. Oui, les Organes avaient fini par l'abandonner complètement à ses abominations et à son chaos. Mais maintenant elle était entrée dans sa phase d'extinction, et les Organes avaient décidé de réacti-

ver leur ancien programme de compassion et d'accompagnement. On avait demandé à la branche Action d'intervenir de nouveau. Il fallait préparer les conditions pour que la longue phase d'agonie à venir soit moins atroce. Cela signifiait tout d'abord de reprendre le travail de renseignement. On allait envoyer des agents sur zone. Quelques-uns. Les meilleurs. Ils auraient pour tâche de s'immerger dans la barbarie afin de discerner quelques pistes pour le futur. Alors peut-être ensuite, pour les générations suivantes, on saurait comment favoriser pour l'humanité une fin un peu plus paisible. C'était en prévision de cette dernière traversée que les Organes travaillaient.

Mevlido exprima son absence de conviction par un jeu conjoint des lèvres et des sourcils.

Il avait une tête ronde et austère, les lèvres épaisses, les sourcils épais, un visage qui faisait songer à la bagarre plutôt qu'à la méditation yogique et au contrôle yogique de soi.

Ils se turent quinze, seize secondes.

Mevlido avait ouvert le dossier. Il le feuilletait.

– Poulailier Quatre, dit-il.

– C'est un ghetto gigantesque, expliqua Deeplane. Mais il va encore grandir après votre naissance.

– C'est là que vous m'envoyez ?

– Une fois réincarné, on ne sait pas ce que vous deviendrez, dit Deeplane. Il y a trop de variables, et là-bas, c'est la guerre totale. On ne sait pas où vous aboutirez. Nous ne contrôlons pas ces choses.

– À aucun moment de ma formation, je n'ai suivi de cours sur Poulailier Quatre, dit-il. C'est pour moi un domaine pratiquement vierge.

– Oui, dit Deeplane. Je sais. Nous avons des techniciens qui connaissent la zone mieux que vous. Mingrelian ou Gorgha, par exemple.

– Je croyais que Gorgha était morte, dit Mevlido.

– Ils resteront ici, en appui, dit Deeplane sans relever la remarque. C'est ici qu'ils seront le plus utiles. D'une certaine manière, ils seront à vos côtés. Nous aussi.

– D'une certaine manière, répéta Mevlido.

Sa voix avait une tonalité amère.

Sur l'écran, l'oiseau marchait en se dandinant. Il fit un mètre et s'immobilisa près d'un jerricane carbonisé. Il était photographié de près, en gros plan, comme au début du film. L'objectif captait ses yeux d'or impénétrables, absolument beaux.

– Nous préférons infiltrer là-bas un agent qui n'ait pas l'esprit alourdi par trop d'informations, dit Deeplane. Quelqu'un de pragmatique et de solide, avec une puissante mémoire onirique. C'est vous tout craché, Mevlido.

Mevlido émit un mugissement discret. Ce n'était pas une manifestation d'enthousiasme.

– On va vous organiser une incarnation dans un type bien, poursuivit Deeplane.

Mevlido bougea encore sa rude tête de bonze pugiliste. Il continuait de feuilleter les nombreuses sections et sous-sections du dossier groseille. *Ne pas prendre contact avec les araignées, lut-il. Ne pas parler aux rats. Ni aux rats, ni aux araignées. Ne pas participer à des cérémonies où on évoque l'âme des morts. Refuser tout entretien avec un psychiatre. Il tournait les pages. Accepter son destin quel qu'il puisse être. Accepter sa différence quelle qu'elle puisse être. Dissimuler sa*

différence. Il y avait des centaines d'instructions. La plupart paraissaient sensées. *Toujours trahir les vainqueurs*, lut-il encore. Ses doigts froissaient des intercalaires jaune paille ou jaune canari, ou bleus, ou gris cartonneux.

– Tiens, dit-il. Il y a eu une dissection.

– Dissection n'est pas le mot, dit Deeplane. Un de ces... ptérodactyles. Il s'était empêtré dans un buisson de barbelés. Le laboratoire en a profité pour le filmer avec un objectif spécial.

Mevlido parcourut le rapport et émit un sifflement de désarroi, puis à haute voix il lut le paragraphe qui concernait le système digestif. Dans le système digestif, aucun aliment n'avait été mis en évidence. L'estomac n'était guère différent d'un sac d'aspirateur et il contenait seulement une poussière sèche, granuleuse et noire.

– Vous voyez, Mevlido ? fit Deeplane. On dirait une accumulation de bizarreries à l'intérieur d'un rêve. Quelque chose modifie leur réalité. Et vu d'ici, on n'arrive pas vraiment à saisir ce qui cloche. Il faut que l'un d'entre nous...

L'oiseau était en train d'écarter les ailes pour reprendre son vol.

– Il n'y a pas d'autre solution, dit Deeplane.

– Bah, objecta Mevlido.

– Il faut que quelqu'un se dévoue, dit Deeplane.

L'oiseau s'était remis à frapper l'air avec puissance. Ses ailes énormes occupaient l'image, on voyait le détail des plumes, et, tout à coup, on eut l'impression que la caméra s'était trop rapprochée et que l'oiseau avait détecté sa présence. Il venait juste de se stabiliser après l'essor. Brusque-

ment, il piqua derrière un hangar et disparut. Le preneur de vues aussitôt entreprit de le traquer, mais sans succès.

Il ne restait plus sur l'écran qu'un paysage industriel pas très animé, avec des entrepôts fermés au cadenas, des garages vides et des promesses de pluie.

– Bon, dit Mevlido. Je disposerai de combien de temps ?

– Pour quoi faire ?

– Pour ma mission.

– Oh, fit Deeplane. Vous devrez vous maintenir sur zone un bon moment. Le temps que...

Comme à court de mots, il se tourna vers la fenêtre, vers ce rectangle de nuit qui jusque-là n'avait joué aucun rôle dans l'éclairage, parce que derrière la vitre la nuit était très épaisse, mais aussi parce que le verre chimiquement traité ne reflétait pas la lampe qui brûlait sur le bureau.

De l'autre côté, c'était le dehors, une masse d'espace noir compacte, abyssale, dans laquelle on n'imaginait même pas voir un jour apparaître un début de clarté. Deeplane avait levé la main, il traça devant cet arrière-plan, sur ce fond, une boucle paresseuse qui pouvait signifier n'importe quoi, puis la main retomba, frappée d'une espèce d'inappétence.

– Soyez plus précis, Deeplane, insista Mevlido.

– Écoutez, Mevlido, ça durera le temps d'une vie. Vous allez renaître là-bas, vous allez grandir et devenir adulte là-bas. Vous attendrez la mort là-bas. On a besoin d'un observateur qui vive les choses de l'intérieur. On collectera les informations par l'intermédiaire de vos rêves.

Il y eut un nouveau silence. Il était lourd.

– Vous allez vous réincarner dans quelqu'un de bien, Mevlido.

– Quelqu'un de bien, grommela Mevlido. Et moi? Vous avez prévu de me repêcher quand, exactement, une fois ma tâche accomplie?

– Je vous en prie, Mevlido, ne faites pas comme si vous ne connaissiez pas la procédure, s'irrita Deeplane. Il y a plus de quarante ans que vous subissez un entraînement pour être envoyé là-bas ou ailleurs, ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut découvrir vos conditions de travail.

Il avait adopté un ton qui n'était pas vraiment cassant, mais où la chaleur manquait. Dans l'idée de dirigeants tels que Deeplane, Mevlido avait été préparé à l'action sur une très longue période – plusieurs décennies – et, maintenant que l'action allait se concrétiser, il n'avait pas à exposer ses réticences. Il avait reçu suffisamment de compassion durant les séances d'entraînement, et en réclamer encore, ici, avait quelque chose d'importun.

– On pourrait peut-être écourter mon séjour, dit Mevlido, comme s'il avait le droit de marchander la durée de sa mission. On pourrait peut-être ne pas me contraindre à tout vivre jusqu'à la mort.

– On essaiera de vous exfiltrer avant, promit Deeplane. Vous savez bien qu'on essaie toujours. Mais le plus probable, c'est qu'on doive se rabattre sur l'unique moment vraiment sûr à cent pour cent – votre agonie. On vous récupérera pendant.

– Pendant mon agonie... répéta Mevlido.

– Pendant, oui. Si elle est suffisamment longue. Ou un peu après.

Deeplane n'évitait pas le regard de Mevlido, et sa voix était plus fraternelle qu'à la minute précédente.

– On essaiera, dit-il.

Ses lunettes scintillèrent sous la lampe.

Il donna encore quelques précisions lugubres. Il n'existait pas d'autres moyens pour obtenir des renseignements fiables. Il fallait pénétrer le milieu sans être soupçonné de double jeu, appartenir au milieu dès sa naissance, mener une vie ordinaire parmi les habitants de là-bas, connaître de l'intérieur leurs souffrances et leurs peurs. Faire avec eux le chemin qui les menait à la mort.

– Le contact avec nous sera extrêmement faible, dit Deeplane. Quelques rêves. Et une légère impression de duplicité qui risque de vous gêner un peu quand vous aurez atteint l'âge adulte. Ça vous accompagnera jusqu'à la fin.

– La fin, murmura Mevlido. J'espère qu'elle viendra vite.

– Non, dit Deeplane. Elle ne viendra pas vite. Elle viendra à son heure. Il faudra attendre, Mevlido.

Mevlido ne lui faisait plus face. On peut même dire qu'il tournait le dos à Deeplane. Il s'était levé et il avait fait quelques pas. Il se tenait maintenant debout près de la fenêtre, il appuyait son front contre la vitre, il plongeait en imagination vers les profondeurs du noir, il fonçait, il déployait les ailes, des ailes énormes et sans couleur, il progressait vers l'oubli de tout, il aspirait du noir, de la poussière, il acceptait ce que le destin lui avait offert et lui offrait. Il avait pleine conscience qu'il appartenait aux Organes et qu'il était un soldat des Organes, à la disposition de ses chefs pour l'éternité. Il avait été formé pour qu'un jour on lui annonce son départ et pour qu'il parte. Il ne protestait pas. Il ne protestait contre personne et contre

rien, peut-être parce que, en fin de compte, en dehors de ce noir, il n'y avait personne ni rien. La vitre n'avait aucune température, elle n'était ni tiède ni glacée. Aucun halo de buée n'indiquait que Mevlido respirât.

– On ne pourra rien accélérer, reprit Deeplane. Vous devrez attendre.

– D'accord, dit Mevlido. Mais j'avais pensé que. On espère toujours que.

23.

Lorsqu'il eut appris par cœur les trois cent cinquante-six pages d'instructions que Deeplane lui avait confiées, Mevlido alla déposer aux Archives la reliure rouge groseille et son contenu intégral, il mangea un sandwich devant le distributeur de sandwiches des Archives, puis il entra dans une salle de gymnastique où il avait promis de passer dès que possible pour une ultime séance. Pendant les vingt dernières années, il s'y était rendu chaque matin pour y suivre trois heures de cours.

Les enseignants l'attendaient. Ils avaient été prévenus et ils savaient qu'ils ne reverraient plus jamais leur élève. Ils l'entourèrent, mais sans jovialité ni gravité excessives, ce dont il leur fut reconnaissant, et il reçut d'eux des recommandations pratiques qu'ils s'étaient jusque-là abstenus de lui transmettre, non par goût du secret, mais parce que la philosophie de certains principes élémentaires n'est véritablement compréhensible qu'à la veille du voyage. Plus tôt, il n'eût enregistré que des phrases creuses, tandis que, maintenant, l'urgence restituait aux aphorismes leur utilité et leur sens.

Il remercia ses professeurs et il les salua, et ensuite il fut libre.

On dispose toujours de plusieurs heures avant un départ de ce genre, pour une mission de ce genre. Des heures précieuses qu'on a l'impression de perdre, car tout a été accompli des tracasseries finales – prises de sang, scanner, empreintes de voix, levée d'écrou, restitution du matériel professionnel, déclarations solennelles devant la Commission de Contrôle, clôture des crédits de cantine, clôture des dossiers médicaux et sportifs –, et on ne sait trop comment donner un caractère positif à la minuscule portion de vie privée qui reste encore à parcourir.

Il est exclu d'aller dormir. Il serait vain d'entamer un livre puisqu'on ne le finirait pas. Il est déconseillé de fatiguer de nouveau son corps dans un énième entraînement de close-combat. On a eu, d'autre part, la décence de ne pas organiser, avec ses collègues et camarades, une cérémonie d'adieu. Quant à s'agenouiller en face d'un mur pour méditer, on se l'interdit volontiers, tant il paraît ce soir imbécile de peiner pour apercevoir d'illusoires ténèbres, alors qu'avant la fin de la nuit on va être très efficacement et très concrètement jeté au cœur de l'espace noir.

On se voit donc ainsi confronté à la solitude, dans une oisiveté qui vaut celle d'un touriste en transit dans un aéroport. Et on essaie de gagner du temps en le gaspillant. Et on lutte pour ne pas faire la seule chose qu'on ait vraiment le désir de faire : téléphoner à sa meilleure amie.

Écouter la voix de sa meilleure amie.

Lui annoncer qu'on a été choisi, que la traversée est imminente. Et qu'ensuite il n'y aura rien, plus aucune miette partageable ni dicible, plus rien qu'un silence démesuré, seulement cela.

- Seulement cela.
- Un gouffre.
- Aucune passerelle.

On a pourtant reçu l'ordre, pour cette nuit-là, d'éviter les émotions, et on a juré de se maintenir dans l'indifférence : détaché des êtres et des choses. Mais la nostalgie des aventures sentimentales d'autrefois et des complicités sexuelles ou sexuées redéchire une vieille cicatrice sous la conscience. Et on est tracassé par l'idée de parler encore une fois à une femme, avec la femme qu'on aime, qu'on a aimée et qu'on aime encore. On a envie d'essayer de communiquer encore une fois avec elle, même si, en prévision de ce moment délicat, la hiérarchie l'a éloignée, même si depuis des années la branche Action s'est arrangée pour la mettre hors d'atteinte et pour lui ôter perfidement tout caractère réel, pour la désincarner, la rendre fantasmatique, la transformer en pure hypothèse amoureuse.

On avise le téléphone de service sur le palier du quatrième étage, et on hésite. On n'est pas complètement détaché des êtres et des choses, et on hésite d'autant plus qu'à proximité, dans le couloir ou dans les bureaux, il n'y a personne.

Mevlido hésitait. Ses mouvements devinrent plus lents.

Il s'était engagé dans l'escalier qui menait au troisième étage. Il descendit encore deux marches, puis il fit demi-tour et remonta. Sur une table d'angle, un téléphone noir ordinaire se tenait à sa disposition et, alentour, rien ne bougeait, comme dans une administration hors des horaires de travail, quand toutes les portes sont fermées à clé et que seuls les néons fonctionnent.

Il décrocha le combiné. Il composa un numéro, celui de sa meilleure amie.

– Ici Verena Siew, dit la voix enregistrée de Verena. Si vous le désirez, vous pouvez laisser un message après le signal sonore.

– C'est moi, dit Mevlido. J'avais envie d'entendre le son de ta voix.

Il y eut une modification dans le silence magnétique, une impondérable surcharge de mutisme. Quelqu'un espionnait à l'autre bout du fil, près du répondeur, ou depuis une dérivation installée sur la ligne.

Mevlido réprima un soupir.

– J'avais envie de te parler seul à seul, dit-il. Quelqu'un nous écoute. Je rappellerai quand nous serons seuls.

Trois secondes filèrent, suivies d'un craquement électrique. Le répondeur avait été coupé.

– C'est vous, Mevlido? demanda une voix masculine.

– Oui, dit Mevlido.

– Vous voulez parler avec Verena Siew?

– Oui.

– Vous savez bien que c'est impossible. Elle n'est plus joignable. Il faut vous contenter du souvenir que vous avez d'elle. Elle ne vous répondra plus, Mevlido, ni ce soir, ni un autre jour.

– Où est-elle? demanda Mevlido sur un ton qu'il estimait neutre. Où l'avez-vous... C'est vous, Deeplane?

– Ici Schumann, répondit aussitôt la voix. Je remplace Deeplane au standard.

– Ah, c'est vous, dit Mevlido.

– Oui.

– Où est Verena Siew en ce moment, Schumann ? s'obstina Mevlido.

– Elle ne répondra pas, répéta Schumann. Écoutez, Mevlido, une fois pour toutes, vous n'avez qu'à considérer qu'elle est morte. Si elle survit, c'est à l'intérieur de votre mémoire. Et c'est l'unique endroit où vous pouvez encore la joindre.

– J'aimerais lui laisser un message, dit Mevlido. Pour le cas où elle serait accessible ailleurs, malgré tout.

– Pas de problème. Dicter-moi ça, dit Schumann.

– C'est personnel, protesta Mevlido.

– Oh, assez d'enfantillages, Mevlido. Il n'existe plus de domaine intime pour vous depuis belle lurette. Plus rien n'est personnel pour vous depuis que vous travaillez avec la branche Action. Nous ne vous avons jamais caché cela, ne dites pas le contraire.

La conversation marqua une pause.

– Nous serons plusieurs dizaines à entendre votre message à Verena Siew, reprit Schumann. Il n'y a pas de quoi en faire un drame.

Mevlido ne réagissait plus. On entendait une respiration régulière sur la ligne, c'était peut-être la sienne.

– Allez-y, l'encouragea Schumann. Je note.

– Je pense à toi, murmura Mevlido après un nouveau silence. Tu me manques. Je penserai à toi jusqu'à la fin. Quelle que soit la fin, tu me manqueras.

Là-dessus, brutalement et sans prendre congé de Schumann, il raccrocha.

La branche Action réussissait souvent cela : provoquer chez ses agents des renvois de haine refoulée, peu specta-

culaires mais bien perceptibles, dont ils ne s'excusaient pas.

Il n'était pas nécessaire de changer de bâtiment pour accéder à la bibliothèque.

Les salles de lecture étaient ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre mais, en soirée, on observait toujours un net fléchissement d'activité. Mevlido flâna d'une pièce à l'autre. L'endroit paraissait désert ou presque. Son but n'était pas de rencontrer des visages de connaissance. Il souhaitait simplement passer quelques instants dans un lieu qui avait toujours été pour lui l'équivalent d'un rivage amical au bord du monde. Il n'avait aucune recherche à faire et il se promenait là comme on se promène sur une plage.

Comme on se promène sur une plage,

- quand on a l'œil ébloui par l'immensité,
- l'âme sous le charme du lointain,
- et qu'on est en paix avec le présent,
- en paix avec sa propre insignifiance.

Pendant une quarantaine de minutes, il circula entre les rayonnages, sans méthode, fouinant dans la section des encyclopédies, ouvrant et refermant les volumes qui au hasard lui tombaient sous la main, de temps en temps cherchant la traduction d'un verbe dans un dictionnaire de qechua, de blatnoï ou de coréen, lisant ici un article sur les guerres bactériologiques, là une page consacrée aux poèmes en prose de Leonor Iquitos, là encore un chapitre de grammaire qui traitait de l'ordre des mots dans les phrases d'existence et dans les phrases de disparition. Puis, après une halte aux toilettes, il sortit.

Il quitta les parages de la bibliothèque et il parcourut

trois cents mètres sous le béton et sous la terre, et ensuite, alors qu'il longeait des installations sportives, il franchit le seuil d'un des clubs d'arts martiaux, le club de kung-fu, et pénétra dans les vestiaires. L'espace était fortement éclairé, comme avant ou après une séance d'entraînement, mais aucun vêtement n'était accroché aux portemanteaux. Les élèves du soir s'étaient déjà dispersés. Le sol récemment lessivé finissait de sécher. Mevlido alla se servir dans une armoire, il en retira une serviette de bain et une savonnette, il se déshabilla, il se dirigea vers la cabine de douche la plus proche.

Longtemps, l'eau chaude.

Longtemps, il laissa ruisseler sur lui l'eau chaude, à la température formidablement agréable. La vapeur l'entourait, de plus en plus dense. Les gouttes crépitaient, le grésillement de la cascade devenait l'essentiel du monde, devenait le centre du monde réel, les bruits de pluie s'imposaient au premier plan de la conscience. La pluie était sa conscience. Il accomplissait les gestes d'une toilette scrupuleuse, mais en même temps il se nettoyait de cette émission de colère impuissante qui tout à l'heure l'avait pollué. Après le déplorable incident Schumann, les vérifications de vocabulaire en bibliothèque l'avaient aidé à reconstituer sa sérénité naturelle, mais seule cette eau brûlante lui permettait d'en finir avec les résidus de sa mauvaise humeur. L'écume savonneuse serpentait devant ses pieds. Elle se ramifia en dessinant des alphabets complexes et, au fil des minutes, elle se dissipa.

Dans un box situé à l'autre bout du vestiaire, un nouveau venu s'était installé sous une pomme de douche et,

comme Mevlido, il se délassait et barbotait sans se résoudre à fermer le robinet. Ce devait être un pratiquant qui aimait se perfectionner le soir, sans témoins, loin du regard collectif, et qui récupérait après une série d'exercices épuisants. On l'entendait chantonner une mélodie répétitive, un air sans grâce qui avait des allures de formule incantatoire.

Mevlido coupa le jet d'eau et marcha pieds nus jusqu'à l'endroit où ses affaires étaient pliées, puis il se sécha, renfila ses vêtements, boutonna ce qui devait l'être. Quinze mètres plus loin, le larynx anonyme persistait à tracer de mornes cercles sonores, et l'eau coulait et coulait et bouillonnait. En face du box pendait une tenue de kung-fu trempée de sueur, sur le banc il y avait un pantalon de survêtement noir et du linge de corps, un maillot, une chemise blanche. Elia Fincke, l'expert technique, s'habillait de cette manière. Mevlido s'approcha et, assez fort pour être entendu à travers les éclaboussures et la porte, il lança :

– Fincke, vous êtes là ? Je vous dis au revoir.

Le déversement aussitôt s'interrompit. L'expert technique avait coupé l'arrivée d'eau.

– C'est vous, Mevlido ?

– Oui.

– On m'a dit que vous partiez bientôt ?

– Oui. Demain. Demain matin.

Il y eut trois secondes de lourd silence. Fincke essayait de trouver une phrase anodine, mais il ne trouvait rien et, déjà, il se recueillait à la mémoire de Mevlido.

– Vous êtes prêt ? finit-il par dire.

– Je crois, dit Mevlido.

– Bon, alors... Bonne chance, Mevlido, hein?

– Merci.

– Nous sommes avec vous, dit Fincke.

– Je sais, dit Mevlido.

Il fallut traverser le gué d'un deuxième temps mort. L'expert technique ne bougeait plus dans le bac à douche. Puis le robinet d'arrivée d'eau grinça et, aussitôt, la cataracte redémarra.

Les clapotis de nouveau colonisaient l'espace.

Mevlido s'éloignait.

L'eau bruissait.

Elia Fincke n'avait pas repris son chant.

24.

Mevlido laissa derrière lui le vestiaire du kung-fu et il s'engagea dans une vaste galerie déserte. Il avait décidé de mettre un terme à ses déambulations et de regagner le petit studio qu'il occupait depuis près de dix-sept ans. La galerie qui conduisait à la résidence n'était percée d'aucune ouverture et elle avait une ambiance de forteresse carcérale, avec des gris clairs et des rouges sombres que les architectes militaires préconisent pour leurs complexes post-cataclysmiques. Les pas de Mevlido résonnaient sous les voûtes de béton cuirassé. Personne d'autre ne claquait des talons devant ou derrière lui. Il avait l'impression d'être un soldat isolé en train de faire une inspection de routine à trois kilomètres de profondeur.

Maintenant il retournait chez lui. Il allait attendre là-bas, dans sa chambre. Il attendrait là-bas le décrochage – ce moment dont on minimisait l'horreur quand on le nommait ainsi, avec un terme technique presque abstrait, alors que, concrètement, il s'agissait d'une opération douloureuse, ayant toutes les caractéristiques d'un assassinat pur et simple.

Voilà ce que, là-bas, il allait attendre.

Le logement de Mevlido était situé au-dessus du local où grondait la chaudière du chauffage central, et, en raison de cette proximité, une sourde vibration hantait nuit et jour les murs, un faible tremblement qui n'était pas toujours perceptible, mais qui parfois, au contraire, évoquait le frisson d'un cargo à cent milles de toute côte, quand la mer est d'huile et que les machines tournent à plein régime.

Il poussa la porte et il tâtonna pour atteindre le bouton électrique. Le mur trépidait familièrement sous sa paume. Une demi-seconde plus tard, l'interrupteur lança un clic fier et décidé, à la manière typique d'un interrupteur à basculement, mais la lampe elle aussi fit un bruit, et, après une très brève esquisse de foudre, elle cessa d'émettre. Les filaments venaient de fondre.

Mevlido produisit une voyelle chagrine. Dans un souci d'austérité, l'éclairage des appartements se limitait à une lampe centrale unique. Comme il n'avait pas envie de marcher pendant une heure dans des couloirs souterrains pour demander, au magasin des accessoires, qu'on lui attribue une nouvelle ampoule, il lui restait soit à se contenter de l'obscurité jusqu'à l'heure du départ, soit à mendier de la lumière auprès d'un voisin.

Il ressortit et fit quelques pas. Sur la porte la plus proche figurait une indication. Il replia l'index, il frappa à côté de la plaque qui annonçait : 1157 Mingrelian.

Mingrelian était assis devant sa table de travail. Il écrivait.

– Je peux t'emprunter ta lampe ? demanda Mevlido. La mienne a grillé.

– Attends, dit Mingrelian. Un paragraphe à terminer.

Il noircit encore douze centimètres de papier, puis il posa son stylo et se leva. Déjà il avait en main un chiffon pour pouvoir dévisser l'ampoule sans se brûler les doigts. Il tira une chaise pour l'amener sous le plafonnier qui, comme chez Mevlido, était l'unique source de lumière. Déjà il était monté sur la chaise et il tendait le bras vers le haut.

– On devrait nous fournir des bougies, dit Mevlido.

– Oui, des bougies, ce serait bien, dit Mingrelian.

Sa maigreur lui donnait l'aspect d'un gueux famélique, et son visage anguleux avait le teint bleuâtre des graphomanes, de ceux qui restent enfermés devant du texte pendant des mois, heure après heure, sans jamais respirer autre chose que la fragrance douteuse des mots, avec pour dérivatifs un sommeil nerveux et peu réparateur, la lecture de glossaires inextricables, et des rêves.

La douille crissa et, sans transition, l'ombre envahit la pièce, tempérée par la clarté du couloir qui arrivait depuis la porte entrouverte.

– Je pars demain, dit Mevlido.

Mingrelian était descendu de son perchoir.

– Je sais, fit-il. L'alerte est maximum depuis hier. Tout le monde a été prévenu.

– Deeplane m'a dit : Mingrelian restera ici, en soutien.

– Oui. C'est moi qui rédigerai le rapport sur ta mission.

Ils se trouvaient à présent dans le couloir. Mevlido eut un sourire approbateur.

– Au moins, avec toi, il y aura de l'adjectif, dit-il.

– Bah, dit Mingrelian. Pour ce qu'ils le remarquent.

– Ton style ne ressemble pas à celui des autres, dit Mevlido.

– Oh, dit Mingrelian. Mis à part toi, ici, personne n'apprécie mes efforts. Pour Deeplane ou Schumann, tous les rapports se valent. Ça atterrit sur leur bureau, et, une fois qu'ils l'ont résumé, ils l'archivent.

Ils poussèrent la porte de la cellule de Mevlido et ils la laissèrent ouverte derrière eux pour ne pas avoir à se déplacer en aveugles. Mingrelian fit claquer l'interrupteur à plusieurs reprises, comme si ainsi il évaluait l'ampleur de la panne.

– Et le type que je vais... l'interrompt Mevlido.

– Quel type? s'étonna Mingrelian.

– Deeplane prétend que je vais me réincarner en un type bien. Ce type, tu as des renseignements sur lui?

– J'en ai, dit Mingrelian avec réticence. Mais je les garde pour moi. Je n'ai pas le droit de t'influencer. Il peut y avoir des imprévus.

– Quels imprévus, dit Mevlido.

– On ne dispose pas de tous les éléments, dit Mingrelian. Dans un demi-siècle, un homme appelé Mevlido aura l'âge que tu as aujourd'hui. Un demi-siècle, c'est des milliers de bifurcations possibles. Des bifurcations fondamentales. Et si l'enfant naît dans une famille de délinquants? Et si, au lieu de suivre le parcours que les Organes ont prévu pour lui, il dévie complètement? S'il rejoint des bandes de criminels? S'il devient fou?

– Bah, souffla Mevlido.

– Ne t'angoisse pas, dit Mingrelian. Tout ira bien. De toute façon, une fois là-bas, tu ne te souviendras de rien. Ou de presque rien. Tu n'auras même pas conscience d'avoir eu une vie antérieure.

Mingrelian avait placé un tabouret sous le plafonnier. Il se hissa dessus. Maintenant, il s'étirait de toute sa maigreur pour procéder à l'échange des ampoules.

– Et puis, il est question d'envoyer un autre agent sur la même zone, dit-il. Un peu plus tard. En complément.

– Quel agent, demanda Mevlido.

– Une femme, dit Mingrelian.

– Je la connais ?

Mingrelian hésita.

– Si vous avez vraiment à faire connaissance, ça sera là-bas, dit-il.

– Deeplane ne m'a pas dit un mot à ce sujet, regretta Mevlido.

Au même instant, l'ampoule nouvellement vissée reçut le courant qu'on lui envoyait. Elle papillota une seconde en grésillant et s'éteignit.

– Il y a un faux contact quelque part, dit Mingrelian.

– Ça m'en a tout l'air, dit Mevlido.

– Celle-là aussi est grillée, maintenant, dit Mingrelian.

– Quelle poisse, dit Mevlido.

Mingrelian reprit pied sur le sol, il remit le tabouret à sa place, sous le petit bureau de Mevlido, et, pendant près de dix secondes, il se balança sans rien dire en face de Mevlido, d'avant en arrière, puis il soupira.

– Elle non plus, elle ne se souviendra de rien, dit-il.

– Qui ? demanda Mevlido. L'ampoule ?

Ils échangèrent un sourire.

– Je me demande à quoi elle ressemblera, cette femme, fit Mevlido après le sourire.

– Deeplane en dit toujours le moins possible à ceux qui

s'en vont, fit Mingrelian. Il compte sur le hasard pour que leur mission se déroule bien. Sur le destin.

– Bah, moi aussi, dit Mevlido. C'est plus sûr que de compter sur les Organes ou même sur Deeplane.

En réalité, il ne tenait que modérément à avoir des précisions sur sa vie à venir.

Mingrelian ouvrit le tiroir du bureau de Mevlido, posa l'ampoule grillée dedans et le referma.

– On va devoir rester tous les deux dans l'obscurité, dit-il.

– J'avais d'abord pensé que ça me dérangerait de passer les dernières heures sans lumière, remarqua Mevlido. C'est pour ça que je suis allé chercher une lampe chez toi. Mais, finalement, ça n'a pas d'importance.

– Ça repose les yeux, dit Mingrelian.

– Tu étais en train d'écrire le début du rapport? demanda Mevlido.

– Oui, dit Mingrelian. Mais c'est surtout à partir de demain matin que je vais m'y mettre.

– On se fait du thé? demanda Mevlido.

– Je veux bien, dit Mingrelian.

Mevlido alla rincer la théière dans l'évier, alluma le gaz, versa l'eau bouillante sur les feuilles et, quand les feuilles eurent infusé une minute, il retourna près de Mingrelian et servit à boire.

La porte était restée entrouverte et ils profitaient de l'éclairage venu du couloir, mais ils voyaient mal. Autour d'eux, les murs vibraient très doucement.

– Curieuse soirée d'adieu, dit Mevlido.

– Elles sont toutes comme ça, dit Mingrelian.

Puis ils burent.

Ils burent, ils échangèrent encore des phrases insignifiantes, Mevlido offrit à Mingrelian une valise où il avait entassé des vêtements et des livres, et, vers minuit, ils se séparèrent.

Les murs et le sol frémissaient.

La chaudière grondait à l'étage inférieur.

Elle gronda ainsi jusqu'à ce que Mevlido s'assoupisse, et, même alors, la vibration se prolongea, la musique des flammes ne se tut pas, cette mélodie de destruction et de voyage qui de toute façon est en nous, depuis toujours, et qu'au moment du sommeil chacun confond tantôt avec sa propre existence, tantôt avec sa propre mort.

La musique des flammes ne se tut pas, écrivit plus tard Mingrelian dans son rapport, cette mélodie de destruction et de voyage, ce chant guttural, harmonieux, régulier, propre à faire comprendre et aimer l'inconnu et l'inconnissance, cette clameur sombre qui de toute façon est en nous, repose en nous depuis toujours, et qui est comme chamaniquement issue d'une mer immobile, huileuse, lourde, invisable, ensorceleuse, sourde, sans rivages, sans parfums, rayonnante, noire, sans architecture autre que l'infini, sans couleur et sans douceur, une mer originelle totalement noire qu'en fermant les yeux Mevlido imaginait rouge, orange, et qu'au moment du sommeil, alors qu'en lui s'évanouissaient toute conscience, toute intelligence, il voyait bel et bien amicale et orange, hospitalière, séductrice, et rouge, accueillante, et orange.

25.

Pendant quarante ans, on s'entraîne pour la réincarnation et le voyage. Or, dans les faits, aucun départ n'est semblable aux autres. Et on ne sait jamais à l'avance qui viendra, ni ce qui se passera exactement.

Les agents du décrochage, un homme et deux femmes, se présentèrent chez Mevlido plus tôt que prévu, vers quatre heures et demie du matin, à un moment où l'ensemble du bâtiment était plongé dans la torpeur.

Ils n'avaient pas fait de bruit en marchant dans le couloir. Ils ne frappèrent pas à la porte qu'aucun verrou ne bloquait, ils la poussèrent en évitant de la faire grincer et ils s'introduisirent l'un après l'autre dans l'ouverture, puis ils la refermèrent en douceur derrière eux. L'homme alors appuya sur l'interrupteur. Comme le plafonnier ne s'allumait pas, ils restèrent tranquilles quelques instants afin d'accoutumer leurs yeux à l'ombre. La lumière du couloir filtrait au ras du sol. Très vite, elle leur suffit pour agir et pour se déplacer en direction de Mevlido.

Mevlido ne les avait pas entendus arriver. Juste à la minute précédente, il était tombé dans un puits de somnolence. Ils le découvrirent allongé sur le lit non défait, en

tenue de voyageur, bien protégé, malgré la chaleur que diffusait le radiateur, par un pull-over de laine bleu marine, et chaussé de chaussures de marche. En gros, il ressemblait à un randonneur endormi dans une salle d'attente. Il émergea de l'inconscience et il les aperçut soudain fantomatiques au-dessus de lui, qui ne bougeaient pratiquement pas et qui l'examinaient avec des regards de professionnels.

Pour le moment, ils se contentaient d'encercler son lit et ils ne cherchaient pas à le toucher.

Ils étaient tous les trois nus comme des vers.

Comme des vers, oui, ou comme des enfants venant de naître, mais peu importe, car au fond il s'agit de décrire une réalité très simple : aucun vêtement ne les couvrait. Ils allaient en effet bientôt conduire Mevlido à travers le néant, où la possession du moindre artefact handicape les créatures vivantes, les alourdit et leur interdit le chemin du retour. C'est pourquoi ils s'étaient déjà débarrassés de tout, ne conservant rien sur eux qui rappelât tissu ou étoffe, allant jusqu'à se priver de cache-sexe et ainsi s'exposant à perdre la dignité qui sied aux exécuteurs pendant leurs basses œuvres. Toutefois, parce que leur fonction immédiate n'avait rien à voir avec l'érotisme, et même n'entretenait pas de lien, fût-il ténu, avec une quelconque sensualité, ils assumaient cet exhibitionnisme avec une indifférence absolue.

Les deux femmes étaient minces. La plus petite cachait une partie de sa poitrine sous une cascade de cheveux qui, même si la pénombre atténuait les contrastes, paraissaient violemment noirs, de ce noir brillant qui peut avoir des reflets bleus, par exemple au soleil ou sous un projecteur de scène. Elle avait moins de trente ans, des traits qui révé-

laient une ascendance mandchoue ou coréenne, et pourtant, d'un point de vue esthétique, ni son corps ni sa physionomie n'étaient vraiment remarquables. Il émanait d'elle une impression de solidité et une menace. On soupçonnait qu'elle serait brutale. Une semaine plus tôt, Mevlido avait dîné à côté d'elle à la cantine, sans se douter, bien sûr, qu'il la retrouverait ce matin dévêtue près de son lit. Il l'avait jugée revêche.

La deuxième était plus élancée, et elle avait également une apparence extrême-orientale. Ses cheveux noirs lui couvraient les oreilles, mais ne descendaient pas jusqu'à ses épaules. On pouvait lui donner quarante ans. Elle était d'une finesse et d'une beauté sans commune mesure avec celles de sa compagne. Elle était superbe. Il est vrai que son visage ne souriait guère, mais elle évoquait une déesse impavide et non, comme sa compagne, une étudiante renfrognée.

Quant à l'homme, la nudité lui enlevait de la prestance et le réduisait au rang de simple mammifère, trapu et glabre, mais, en même temps, il avait l'air d'un soldat robuste, assurément expert en judo et doté d'un sang-froid à toute épreuve. On pouvait lui donner entre quarante-cinq et cinquante ans. Il occupait dans le groupe la position d'aîné.

Mevlido les avait déjà croisés plusieurs fois, lors de réunions ou au réfectoire, et il connaissait leurs noms :

- Tatiana Outougai, la jeune adulte malaimable à la longue chevelure.
- Samiya Choong, la quadragénaire magnifique.
- Sergueïev, l'homme.

Il les salua d'un geste et il s'assit sur le bord du lit, ne manifestant aucune velléité de rébellion. Il avait posé la main sur sa ceinture. Il ne savait pas s'il devait l'ôter. Il ne savait pas comment se comporter devant eux.

– Inutile de vous déshabiller, Mevlido, dit Sergueïev. Pour vous, tout ça ne compte pas.

– Tout ça quoi, dit Mevlido.

– Les précautions, dit Sergueïev. Les précautions à prendre.

– Contre quoi, demanda Mevlido.

Il ressentait le besoin futile de faire exister le son de sa propre voix.

– Contre la mort, vous savez bien, dit Tatiana Outougai en haussant les épaules, ses épaules de fille nue.

À cet instant, la minuterie du couloir s'éteignit, relayée par les veilleuses qui signalaient, tous les quinze mètres, la présence d'un raccordement au réseau électrique. L'obscurité s'épaissit de plusieurs degrés dans la chambre. Les images, autour de Mevlido, devinrent moins lisibles.

En s'appliquant, on distinguait toujours des surfaces de peau claire, la courbure des ventres et des jambes, la masse inélégante des organes sexuels de Sergueïev, et quelques raches d'encre – les cheveux, les bouches, les aréoles des seins, les touffes triangulaires des pubis. Mais il fallait s'en remettre à l'imagination pour en voir plus, par exemple pour déterminer sur quoi les regards s'orientaient.

Mevlido se tournait vers Samiya Choong, regrettant de ne pas l'avoir encore entendue parler. Il déplorait de maintenant très mal discerner sa silhouette, alors que c'était avec

elle qu'il aurait préféré établir un dialogue. Quelque chose en elle rappelait Verena Siew, sa grâce dans la verticalité, une manière de respirer, d'être, ou, tout crûment, sa beauté. Il se concentra plusieurs secondes sur l'espoir d'un contact mental avec elle, d'intelligence à intelligence, et ensuite, comme les ténèbres noyaient ses efforts et comme le temps passait, il y renonça.

Il se décontracta et il posa les yeux sur du rien.

– Je suis prêt, dit-il.

Sans un mot, Samiya Choong abandonna ses compagnons à la surveillance rapprochée de Mevlido. Avec assurance, elle fit quatre pas en direction du coin cuisine, dont la composition, d'une cellule à l'autre, ne variait pas : un évier, un égouttoir, un placard, un réchaud alimenté par une bonbonne de gaz, un tabouret, une table naine fixée au mur. Mevlido reconstituait ses mouvements à partir des bruits et des odeurs. Elle se déplaçait, elle bougeait, le noir l'avait engloutie, et, dans son sillage, l'air s'agitait. Une volute parfumée dériva jusqu'à Mevlido, de savonnette récemment utilisée, avec une composante de girofle et de rose.

Dans la cuisine, Samiya Choong se mit à remuer des objets que Mevlido avait regroupés afin que Mingrelian en hérite après son départ. Invisiblement, elle fouillait parmi des couverts, elle secoua un paquet de poudre à récurer, fit tomber une cuillère qu'elle ne ramassa pas. Elle cherchait quelque chose. La boîte qui contenait le thé fut ouverte, elle fut refermée, le couvercle soupira en retrouvant son support. On entendit ensuite les mains de Samiya Choong qui auscultaient le mur au-dessus de

l'évier. Ses mains se promenaient avec insistance sur la paroi, palpaient le béton, et, au bout d'une demi-minute, elle dit :

– On va passer par la fenêtre. Ça nous évitera de circuler pendant une heure le long des couloirs du sous-sol.

Sa voix était assez banale, ce qui déçut Mevlido. Elle ne possédait pas cette qualité de raucité et de théâtralité qu'on prête aux femmes fatales, et qu'on aime, en général, découvrir à la fin d'une phrase, la nuit, dans la réalité ou dans un rêve. C'était la voix ordinaire d'une femme d'action en train de tâtonner sur un mur.

La chaudière continuait à ronronner à l'étage inférieur.

La nuit était paisible, le couloir silencieux, personne n'avait rallumé la minuterie, personne dans les cellules voisines ne geignait dans son sommeil ou ne parlait. Très loin, dans les toilettes situées sur le palier, quelqu'un tira une chasse d'eau. Une porte se referma, puis plus aucun bruit extérieur ne retentit.

– Il n'y a pas de fenêtre, dit Mevlido. Dans cette partie du bâtiment, les murs ont deux mètres d'épaisseur et ils sont aveugles.

Samiya Choong ne répliquait pas.

La chaudière ronronnait.

– Il n'y a pas la moindre ouverture, les logements ressemblent à des caves, ajouta Mevlido.

Sur l'évier, la bouilloire sonna contre un verre.

Samiya Choong écarta le tabouret qui la gênait. Une deuxième cuillère tomba par terre.

Puis, sur on ne sait quelle rainure, une plaque de métal coulissa avec des cris aigus. Une plaque métallique que

Mevlido eût prétendu n'avoir jamais remarquée dans sa cuisine, si on l'avait questionné à ce sujet.

– Qu'est-ce que vous racontez, Mevlido, pas de fenêtre, dit Samiya Choong.

– Enfin, protesta Mevlido. Vous êtes bien placée pour voir que.

Il décolla les fesses du matelas et il se leva, mécontent de ne pas être cru sur parole.

Tatiana Outougai et Sergueïev se collèrent aussitôt vivement contre lui, comme s'il s'apprêtait à gesticuler de façon hostile ou voulait s'échapper vers le couloir. Tatiana Outougai lui bloquait le chemin du côté gauche, sa peau émettait des senteurs plus printanières que celles qui accompagnaient Samiya Choong, un parfum plus prairial et plus vert. La jeune femme s'était lavé les cheveux avec un shampoing à base de citronnelle. Sergueïev, également, sentait le propre. Il devait sortir d'une salle de bains et il s'était badigeonné les aisselles avec un déodorant au menthol.

Tatiana Outougai attrapa la manche gauche de Mevlido et lui tordit le bras, l'obligeant à conserver la main engourdie contre l'omoplate, séparée de la douleur par un millimètre fragile qui pouvait être franchi à tout instant.

– Ne faites pas le guignol, Mevlido, murmura-t-elle près de son oreille. Je n'hésiterai pas à vous désarticuler si nécessaire.

Mevlido la dépassait d'une tête et il était plus corpulent, mais elle le contrôlait d'une façon parfaite, et il constata et même apprécia contre lui sa détermination de spécialiste, sa science du squelette et de la morphologie intime des

membres. Il reconnaissait l'économie d'effort et d'hésitation qui est l'apanage des meilleurs. Il devinait son souffle serein, ses muscles qu'elle n'avait même pas contractés pour le maîtriser, il respirait sa peau nue, tiède, son parfum de fleurs des champs. Elle raffermait imperceptiblement sa saisie. Il eut mal.

– Je ne voulais pas... bégaya-t-il.

– Allez, on y va, dit Sergueïev.

Sergueïev ne lui avait pas saisi l'autre bras, mais il se maintenait sur son flanc droit, très proche, et, pour indiquer à Mevlido qu'il fallait avancer, il lui donna une petite tape dans le dos.

Ils gagnèrent le coin cuisine. En raison de la clé qui lui condamnait le bras, Mevlido marchait docilement, voûté. Au-delà de la silhouette de Samiya Choong, le mur était noir. Aucune ouverture ne le perçait.

– Tout de même, dit Mevlido. Une fenêtre. On voit bien que le mur.

Tatiana Outougai desserra un peu sa prise et secoua la tête comme ont l'habitude de le faire les filles à longs cheveux. La crinière extrêmement noire balaya le pull-over de Mevlido, d'abord de droite à gauche, ensuite de gauche à droite, puis s'effaça. L'odeur de shampooing à la citronnelle avait forcé. Sergueïev n'avait toujours pas empoigné Mevlido, mais peut-être ainsi démontrait-il sa supériorité technique, en se tenant simplement à très peu de distance, et on le devinait vigilant, avec son pénis ballant et ses testicules massifs et ses aisselles mentholées, prêt à intervenir pour contrecarrer le moindre mouvement imprévu de Mevlido.

Samiya Choong alors s'avança et rejoignit Mevlido. Elle lui toucha l'épaule droite.

– Par ici, l'invita-t-elle.

Mevlido ne comprenait pas ce qu'on attendait de lui. Il ne voyait pas à quoi ressemblait l'ici dont parlait la voix de Samiya Choong.

En guise d'explication, Tatiana Outougai lui tira le poignet vers le haut. Une souffrance vicieuse lui parcourut les tendons de l'avant-bras, puis progressa plus loin dans son corps.

– Je n'hésiterai pas, rappela-t-elle.

Au même instant, Sergueïev se coula derrière lui et, en lui enfonçant un pied dans le creux poplité, il lui fit perdre l'appui d'une jambe.

Bien qu'il possédât une carrure de lutteur et assez de connaissances martiales pour réagir, Mevlido se laissait faire. Il bascula vers l'évier et vers Samiya Choong.

Il n'avait jamais eu l'intention de résister. Il était mentalement préparé à cet épisode, et, aujourd'hui encore, dans sa déclaration solennelle devant la Commission, il avait réaffirmé qu'il se soumettrait sans regimber aux épreuves du passage, et ensuite à celles du voyage et à celles de la renaissance. Il n'ignorait pas que le décrochage prenait toujours des formes haïssables, et que, pour franchir le premier sas, il serait malmené psychiquement, dépossédé de sa pugnacité, et, sur le plan physique, déconstruit, aveuli, réduit en une masse de chiffons brouillonne. Il avait accepté cela. Il avait dit qu'il l'acceptait.

Il réprima un gémissement et, guidé par Samiya Choong, il affala sa cage thoracique sur l'arête de l'évier.

La chute ne l'avait guère fait souffrir, mais il se retrouvait maintenant en déséquilibre, dans une position oblique et humiliante qui avait quelque chose de grotesque. Tatiana Outougai l'obligea à ramener ses jambes vers le placard de l'évier. Elle l'emprisonnait avec les genoux, avec les hanches, elle avait accentué la torsion des articulations qu'elle contrôlait. Ce qui prolongeait l'épaule de Mevlido n'avait désormais pas plus d'autonomie qu'une aile de poulet mort, rachitique et affreusement repliée. Sergueïev à présent lui immobilisait l'autre bras et l'allongeait vers l'arrière en s'écartant pour laisser place à Samiya Choong, qui allait avoir besoin de se rapprocher. Tatiana Outougai secouait ses cheveux parfumés, elle les déversait sur Mevlido, elle se collait à lui, derrière lui, elle adhérait à lui comme une pieuvre.

Quelqu'un heurta avec le bout des orteils la petite cuillère qui était tombée tout à l'heure.

Et ensuite il y eut une pause mal mesurable.

Une seconde. Ou deux, peut-être. Ou dix.

Un verre vibra sur une étagère.

On percevait les respirations et les battements de cœur, et très loin, dans d'autres profondeurs, le ronflement régulier de la chaudière.

Au-dessus de la cuvette, près de l'égouttoir en aluminium, Mevlido qui ne distinguait rien crut voir un reflet. Une lame argentée, grise. Il lui vint à l'idée que Samiya Choong manipulait un rasoir-sabre sous le robinet, mais il ne l'eût pas juré, car, en réalité, ses yeux ne lui transmettaient rien de fiable. Il n'y avait plus de distance entre lui et Samiya Choong, mais, pour l'instant, elle l'effleurait à

peine. Elle était tout près de lui, sur sa droite, et, contrairement aux deux autres, elle l'effleurait à peine. On ne comprenait pas ce qu'elle faisait, elle bougeait les mains peut-être, juste là, au-dessus de l'évier.

En arquant le cou tant bien que mal, on devinait devant soi le robinet, une éponge, le liquide vaisselle, un morceau de savon. L'humidité faiblement fétide des canalisations s'infiltra dans les narines de Mevlido, aussitôt combattue et vaincue par les effluves qui avaient pour source le corps de Samiya Choong. La quadragénaire magnifique se tassa soudain sur lui, enlaça une partie de son dos, il y eut autour de Mevlido un regain de miel teinté de girofle, une vague de roses épanouies, et il sentit sur son oreille droite et sur sa joue l'élasticité émouvante d'un sein, car elle était brusquement appuyée sur lui, et il se représenta le très beau visage de Samiya Choong, maintenant extrêmement proche, cette face de tragédienne asiatic ou de déesse, et ses yeux très brillants et capables d'amour que, par faiblesse et par manque de temps, il confondait ici avec ceux de Verena Siew, avec ce qu'il se rappelait des yeux de Verena Siew.

— J'ai beau regarder, je ne vois toujours pas par quelle fenêtre... fanfaronna-t-il d'une voix livide.

— Et ça, c'est quoi? dit quelqu'un.

Tatiana Outougai se fit très lourde, elle s'emmêlait à ses jambes et lui tordait le poignet avec une férocité de plus en plus prononcée. Sergueïev avait une manière de lui écraser les phalanges l'une contre l'autre qui lui pétrifiait complètement le bras. Il déplaça d'un centimètre l'axe de sa saisie et tout le flanc droit de Mevlido fut, à son tour, paralysé.

La main gauche de Samiya Choong rampa dans les che-

veux de Mevlido pour lui tirer la tête vers l'arrière, mais, comme leur longueur ne permettait pas une saisie efficace, elle poursuivit sa route le long du crâne, jusqu'au front, jusqu'à pouvoir crocheter du bout des doigts les arcades sourcilières. Alors il devint possible de redresser la tête de Mevlido, afin qu'il aperçoive l'invisible fenêtre.

Tout le monde à ce moment précis était en étroit contact avec Mevlido, pressé contre Mevlido, comme compactement solidaire de Mevlido.

Celui-ci conservait les yeux ouverts, mais ses rétines ne recevaient ou n'envoyaient plus de message. Le temps des messages compréhensibles avait pris fin. Il était devenu incapable d'appréhender vraiment la nature des événements en cours. Il se demandait à quelle occupation se livraient les autres, s'ils avaient ou non déjà procédé au décrochage, s'ils étaient en train d'ouvrir une fenêtre ou une trappe ou autre chose.

Au risque de lui briser la nuque et de lui abîmer les paupières, car c'était à partir de là qu'elle lui agrippait le crâne, Samiya Choong continuait à lui maintenir la tête levée. Et oui, c'était bien un rasoir qui.

Un rasoir-sabre.

C'était bien un rasoir qu'elle faisait aller sous le menton de Mevlido, au-dessus de la bonde de l'évier, comme un archet.

26.

Ils sortirent ensuite par la fenêtre.

Poussé par Samiya Choong, Mevlido franchit l'ouverture en premier, suivi de près par Sergueïev. Tatiana Outougai leur succéda. Ils se cramponnèrent tant bien que mal à la paroi verticale de l'extérieur et ils restèrent tout d'abord immobiles, plaqués contre les briques, ayant sous les pieds un à-pic de vingt mètres ou un peu plus. Samiya Choong était la dernière du groupe. Elle se faufila dehors à reculons, la tête retenue jusqu'à la fin dans les ténèbres du bâtiment, comme si elle voulait respirer le plus longtemps possible au-dessus de l'évier et de ses horreurs. Instinctivement, Mevlido comprenait qu'il fallait l'attendre avant de se mettre en route. Il ne bougea pas tant qu'elle ne fut pas à son tour collée à la muraille, en équilibre précaire au-dessus du vide.

Nul ne parlait.

Baignés d'obscurité et de froid, ils commencèrent tous les quatre à progresser en direction de la terre glacée. Entre les briques abondaient inégalités et crevasses, et par endroits saillaient des portions de canalisations enveloppées dans un manchon de laine de verre qui les défen-

dait contre le gel. On trouvait des prises à chaque instant. Même pour quelqu'un qui n'était pas un as de l'escalade à main nue, la descente ne présentait pas de difficulté majeure.

Mevlido se déplaçait avec une certaine aisance, car il avait des chaussures, et surtout parce que la varappe faisait partie des disciplines qu'il avait pratiquées pendant des milliers d'heures. Ses compagnons, en revanche, peinaient. Au-dessus de Mevlido, on les entendait gémir. Pour eux, qui n'avaient pas changé de statut organique, l'immersion dans l'espace noir signifiait des peurs et une souffrance que l'enseignement spécial n'avait pu leur apprendre à surmonter totalement. Ils allaient nus dans un milieu hostile, sous-naturel, sous-réel, et, n'ayant pas la possibilité de s'éveiller ou de mourir pour y échapper, ils étaient obligés de subir l'étreinte d'une chose hideuse qui les enveloppait et qui, par tous les pores et par les bronches, seconde après seconde, sans répit, les pénétrait. On ne peut pas s'endurcir au point d'accepter placidement un tel supplice lugubre.

Mevlido, lui, n'avait pas à lutter pour se maintenir en vie, et, depuis la scène de l'évier, il affrontait le néant avec un sang-froid dont même les zombies ou les golems ne sont pas toujours capables. Maintenant que Sergueïev et Tatiana Outougai ne lui tordaient plus les bras vers l'arrière, maintenant que Samiya Choong ne lui fouillait plus dans le cou avec un rasoir, l'avenir lui paraissait moins sombre. Le décrochage était terminé, le voyage avait débuté, et pour perspective à présent il avait un autre passage, le franchissement de la frontière – c'est-à-dire le moment où il pourrait enfin recommencer à

vivre. Ce n'était pas aussi angoissant que l'étape précédente.

Pour atteindre cela, ce nouvel objectif, il lui semblait même qu'il n'avait pas besoin d'assistance. Lorsque, guidé au-dessus de l'évier par Samiya Choong, il avait mis la tête de l'autre côté de la fenêtre et senti sa peau absorber l'humidité revigorante du dehors, il avait failli se retourner et dire aux autres qu'il saurait bien se débrouiller seul, qu'il trouverait le chemin de la frontière sans que quiconque ait à l'escorter dans la douleur et la détresse de l'espace noir. Mais tout à coup il avait craint de paraître présomptueux, et, tandis qu'au-delà du sas la nuit glaciale l'entourait et coulait sur lui, il n'avait pas prononcé un mot. Il n'avait pas tenté de rentrer la tête vers la cuisine pour parler. Et il avait obéi aux mains de Samiya Choong qui poussaient son corps à travers la brèche.

Protégé des égratignures par ses vêtements, il se laissa glisser le long d'une conduite verticale, et, sous ses semelles, il finit par sentir le contact de la terre. Au-dessus de lui, en position d'alpinistes et avec des gestes qui manquaient d'assurance, ses compagnons nus évoluaient.

Sergueïev à son tour rejoignit le sol, puis Tatiana Outougai. Ils s'écartèrent. Mevlido continuait à suivre les mouvements de Samiya Choong. Elle n'avait plus que quatre mètres à parcourir. Elle bougeait avec lenteur, en multipliant les hésitations. Elle s'étira pour agripper un tuyau qui saillait sur sa droite. Le manchon en laine de verre se déchira, elle lâcha prise et dévissa. Elle s'abattit juste aux pieds de Mevlido.

Sans un cri elle roula sur la glaise dure.

Sa tête heurta un repli de boue couvert de givre.

On peut imaginer ce que Mingrelian aurait pu écrire après cette chute. Sa tête heurta un repli de boue couvert de givre, aurait-il écrit. Elle était asiatement toujours très belle de corps et de visage, et elle était de plus en plus nue.

À un mètre de là, Tatiana Outougai et Sergueïev haletaient, adossés contre la brique. L'atmosphère – si atmosphère il y avait – charriait des substances qui ne devaient guère convenir à leur système respiratoire.

Mevlido, lui, n'était plus concerné par la nature des gaz qui circulaient dans ses poumons. Jusqu'au moment où il se réincarnerait dans un embryon d'hominidé il n'aurait à se soucier d'aucun problème physiologique. Il est vrai que, par instants, on pouvait le voir gonfler et dégonfler sa cage thoracique, mais il s'agissait d'une pure simulation; cette comédie de la respiration, il la jouait d'abord pour fournir le flux d'air nécessaire à la parole, et, annexement, parce qu'il ne voulait pas étaler sa différence devant les autres. Pour le reste, il faisait semblant ici d'avoir une vie.

La fraîcheur nocturne transperçait.

Il n'y avait pas le moindre souffle de vent.

Samiya Choong venait de se cogner le crâne sur la terre gelée.

Elle était de plus en plus nue.

Quelques étoiles scintillaient entre les nuages, dispensant des lueurs avaricieuses. On se repérait dans l'espace un peu mieux que devant l'évier, mais guère mieux.

Mevlido s'inclina vers Samiya Choong et il l'aida à se relever. Elle tremblait de tous ses membres. Il voyait ses seins petits se contracter, son ventre prendre une coloration grise.

Ses genoux saignaient. De nouveau, il huma sur elle le parfum de girofle et de rose qu'elle avait répandu dans la chambre tout à l'heure, c'est-à-dire mille ans plus tôt. À cette fragrance déjà connue se combinait à présent un goût salé, une saveur d'angoisse et de blessure.

– C'est dur, pour vous aussi, dit-il.

– Oui, admit-elle.

Elle ne desserrait pas les mâchoires. Elle parlait entre ses dents.

– Je peux faire quelque chose, Samiya ?

– Non.

– Ça ne vous dérange pas si je vous appelle Samiya ?

– Non.

– Vous vous êtes écorchée ?

– Non. Enfin, oui, un peu.

Il l'attira sur lui, sur sa poitrine, sur le pull-over très chaud qu'il avait le droit de porter et elle, non, il la serra, il l'étreignit fraternellement, et elle s'abandonna un peu, se pelotonna un peu contre lui, cherchant la compassion qu'il lui offrait et de la chaleur.

Elle se reposa ainsi une dizaine de secondes, les épaules comme secouées de sanglots sans larmes.

– Et si j'allais seul ? proposa-t-il.

– Non, dit-elle.

– Pour moi, insista Mevlido, ça ne représente plus rien de spécial. Je n'ai qu'à aller droit devant moi.

– Non, dit-elle. Il faut que.

– Même si c'est loin, continua-t-il. Je n'ai qu'à avancer tout droit.

– Non, dit-elle. Sans nous, vous ne réussiriez pas à.

Ensuite, elle se dégagea. Elle alla rejoindre Sergueïev et Tatiana Outougai. Déjà, le militaire trapu et la fille antipathique avaient refermé les bras sur elle. Ils essayaient de mettre en commun leur énergie, et ils allaient en avoir grand besoin pour mener Mevlido jusqu'à l'endroit prévu et revenir. Ils essayaient cela, mais, ce qu'ils réussissaient surtout à faire, c'était frissonner ensemble et étouffer avec des râles.

En attendant que ses trois accompagnateurs reprennent quelques forces, Mevlido leva les yeux sur le bâtiment qu'ils avaient abandonné. Aucune lampe n'y brillait. Une immense paroi sans ouvertures se dressait dans la nuit, très vaguement divisée en étages par des repères tels que les ramifications des canalisations externes, ou des lignes horizontales dans la brique. La hauteur des étages était énorme et ne correspondait pas, de toute façon, à une architecture normale. Mevlido scruta cette surface géante pour y retrouver le premier sas, l'endroit par où ils avaient entamé leur désescalade. Il ne vit rien. La fenêtre s'était comme immédiatement murée après leur passage, nulle cicatrice fraîche de ciment ou de briques neuves n'en signalait l'emplacement. Dès le deuxième étage le regard se perdait, le noir de la muraille se confondait avec celui de la voûte céleste. On ne pouvait avoir une vision complète de la bâtisse et on renonçait à imaginer que, là derrière, vivait un monde qui avait connu ou connaissait la chaleur et la lumière, une société constituée d'hommes et de femmes qui avaient travaillé ou travaillaient, dormaient et rêvaient dans des cellules et des salles de sport, des salles d'entraînement, de contrôle, d'études.

Le calme était profond et il dura, puis il fut rompu par un lointain claquement de carabine. En dépit des apparences, la nuit abritait, elle aussi, certaines formes d'activité collective.

Mevlido se rapprocha du petit groupe. Ses yeux s'arrêtèrent sur le visage crispé de Tatiana Outougai. Ses longs cheveux à présent ruisselaient en désordre; ils étaient embrouillés et lui donnaient un air de jeune sorcière.

– Vous avez entendu? dit-il.

Pendant plusieurs secondes, personne ne prononça un mot.

– Je crois qu'il ne faut pas s'attarder, dit encore Mevlido.

– On ne vous demande pas votre avis, Mevlido, dit Tatiana Outougai.

Mevlido s'abstint de répliquer. Il jugeait ridicule de se disputer avec Tatiana Outougai. Il avait depuis le début de mauvaises relations avec cette fille, et, désormais, rien n'y changerait.

– C'est bon, dit Sergueïev. Maintenant, on y va.

Ils s'éloignèrent de la muraille et, sur l'initiative de Samiya Choong, ils se mirent à avancer en file indienne.

Dans la distance, d'autres coups de carabine claquèrent. Les tirs partaient d'un secteur de la nuit qui était situé devant eux. Ils ponctuaient de longs intervalles paisibles et, si on avait absolument voulu dire quelque chose à propos du silence qui entourait les voyageurs, on aurait pu dire que, malgré tout, il régnait.

C'était Mevlido qui, avec ses grosses chaussures, faisait le plus de bruit. Il distinguait devant lui un mètre de sentier mal éclairé et, immédiatement après, les jambes très

pâles et les fesses de Samiya Choong. Celle-ci parcourut sans se retourner un tiers de kilomètre, puis elle confia à Tatiana Outougai le soin d'ouvrir la route, et, ensuite, elles se relayèrent fréquemment. La nudité les handicapait. Elles ralentissaient à chaque instant, sur la boue verglacée qui avait emprisonné des cailloux aux arêtes blessantes, ou quand, dans les fondrières, l'eau cassait et coupait comme du verre, ou quand elles foulaient des coquilles d'escargots ou des détritrus.

Les herbes étaient rares ou mortes.

Ils contournèrent ainsi à la queue leu leu plusieurs champs d'ordures que l'absence de chaussures rendait intraversables.

De temps en temps, à l'horizon, une fusée éclairante montait, mais pas assez haut et, en tout cas, trop loin pour illuminer de façon utile l'endroit où ils marchaient. Du paysage on ne devinait presque rien. Ce qu'on entrevoyait faisait penser à une plaine inondée et monotone, dépourvue d'arbres.

En dépit de leur caractère épisodique, les tirs ne cessaient pas. Au bout d'un quart d'heure, ils sonnèrent avec une netteté accrue, et les intervalles entre les coups de feu se réduisirent.

Et soudain, une seconde après une détonation beaucoup plus proche, Mevlido entendit vrombir un projectile.

Ils pressèrent le pas. Il y avait des graviers sur le chemin, qui meurtrissaient sans relâche la plante des pieds nus. Les compagnons de Mevlido se mirent tous trois à soupirer de plus en plus chaotiquement et fort, puis de leurs

gorges sortirent des voyelles rauques qui étaient horribles à entendre.

– On arrive au bord de l'eau, annonça Sergueïev.

– Si on faisait une halte? demanda Samiya Choong.

– Non, pas encore, dit Sergueïev.

– Je ne... Je n'en peux plus, avoua Samiya Choong.

– Il faut continuer, dit Sergueïev.

Leurs voix ressemblaient à des murmures déchiquetés.

– Je crois que je vois le camion sur la berge, dit Tatiana Outougai en renvoyant vers l'arrière toute sa chevelure.

– Ah, dit Sergueïev. Alors, oui, on peut s'arrêter.

Les deux femmes s'approchèrent de lui et ils construisirent aussitôt un groupe aux épaules et aux bras emmêlés, un trio pitoyablement animal, comme naguère au pied de la muraille, comme des oisillons aveugles qui s'agglutinent au fond d'un nid. Mutuellement ils se frictionnèrent. Ils échangeaient des plaintes brèves, une camaraderie affectueuse, des souffles. De ce qui les rongait, des terreurs qui battaient à l'intérieur de leur corps et détruisaient tout, on ne pouvait avoir qu'une représentation très vague.

Mevlido se tenait à l'écart.

De façon inattendue quand on pense aux circonstances, il avait soudain le cerveau visité par une réminiscence littéraire. Sa mémoire projetait en lui un chapitre de roman qui était en rapport avec l'épreuve actuelle, une scène sur quoi Mingrelian terminait un de ses ouvrages de fiction. Car Mingrelian rédigeait aussi ce type de textes, des narrations qui ne correspondaient à rien de ce que les Organes attendaient de lui ou lui commandaient. Des narrations poétiques. Il les écrivait pour lui-même, sans songer à les

diffuser, et, s'il acceptait de les donner à lire, c'était uniquement parce que ses voisins d'étage les appréciaient et les lui réclamaient avec insistance.

Mevlido se rappelait l'épisode final de ce livre dont il avait oublié le titre. Un être invulnérable, condamné à mort, était exécuté dans l'unique endroit où on avait pu l'atteindre, à l'intérieur d'un de ses rêves. Profondément endormi, il ouvrait les yeux et il voyait sur le sol des bourreaux qui étaient venus à lui sans armes ni vêtements, des assassins que la traversée des mondes oniriques avait empoisonnés et presque tués : un homme et deux femmes, précisément. L'asphyxie ralentissait leurs gestes, leur peau avait bleui, ils grelottaient à l'entrée de la chambre. Lui, l'être qu'aucune arme ne blessait, quittait son lit, il s'approchait d'eux, il les examinait comme s'il allait brutalement leur régler leur compte, et pourtant, envers ces trois individus qui avaient pour tâche de le détruire, il ressentait de la compassion. Tel était le mécanisme infernal de ce cauchemar. Méprisant le fait que les agresseurs se trouvaient à sa merci, il les consolait, il se penchait sur eux et leur parlait. Et ainsi se refermait le piège de pitié qu'on avait tendu autour de lui. Une à une, ses défenses s'étiolaient, ses capacités de résistance à l'anéantissement. La sympathie, l'empathie dissolvaient sa carapace, et, pour finir, en contradiction avec les principes qui avaient gouverné jusque-là son existence, il perdait toute envie de s'évader et il allait avec philosophie à la rencontre de sa mort.

Ce passage de livre flotta devant lui le temps d'un claquement de doigts. Puis il ne fut plus.

Ensuite Mevlido revint à Samiya Choong, Sergueïev et

Tatiana Outougai. Ceux-ci continuaient à se tasser l'un contre l'autre avec de petits remuements pathétiques. Au-delà du groupe, la nuit restait opaque, et, malgré ses efforts, Mevlido ne parvenait pas à repérer le camion que Tatiana Outougai avait prétendu apercevoir. La rive était certainement très proche. En tendant l'oreille, on pouvait deviner la rumeur d'un cours d'eau que les fusées éclairantes avaient fait luire à plusieurs reprises. Des vaguelettes clapotaient entre des herbes, des roseaux, et, un peu plus loin, des morceaux de glace se chevauchaient en grinçant et se heurtaient dans le courant. Les feux de magnésium avaient révélé une large surface, les reflets avaient couru sur d'immenses courbes huileuses. C'était un fleuve qui coulait là, et il se libérait. La débâcle du printemps avait débuté.

Alors que Mevlido songeait à la débâcle, une rafale d'arme automatique crépita, tout près, à moins de deux cents mètres.

– Baissez-vous, Mevlido ! ordonna Tatiana Outougai.

Mevlido obéit. Il s'accroupit.

– Vite, dit Sergueïev. On court jusqu'au camion.

Le compact enchevêtrement de corps dénudés se des-souda.

Tatiana Outougai se précipita sur Mevlido. Il sentit ses cheveux voler au-dessus de lui. Elle avait empoigné une manche de son pull-over et elle tirait.

– Allez ! ordonna-t-elle encore. Restez baissé !

Déjà elle l'entraînait derrière elle avec rudesse. Tous, aussitôt, ils furent en train de trotter sur des immondices, des boîtes de conserve, des tessons, des tiges ligneuses de plantes rampantes. Ils avançaient courbés, comme cassés en

deux, rapidement, sans tenir compte des inégalités du sol et de ses traquenards. Ils avaient pris la direction du fleuve.

Au bout d'une cinquantaine de pas, ils tombèrent sur le véhicule qui les attendait, un petit camion militaire, robuste et banal, avec une cabine exiguë, un plateau aménagé pour transporter une dizaine de personnes et les abriter sous des bâches. L'avant ressemblait à un groin de porc.

Sergueïev ouvrit la portière du conducteur, escalada le marchepied et s'assit au volant. Samiya Choong était arrivée devant la portière droite. Elle la déverrouilla, elle s'y cramponna, et, après des contorsions pénibles, elle s'affala sur le siège libre de l'avant, à côté de Sergueïev. Tous deux anhélaient comme anhélaient des soldats ou des cobayes humains qu'on a exposés à des vapeurs contenant cent pour cent de chlore.

Il y eut une nouvelle rafale. Des balles criaient à proximité. On entendait leur désir de mordre, de se ficher au plus vite dans de la terre ou de la chair.

– Allez, Mevlido, pressez-vous ! s'impatienta Tatiana Outougai.

Elle voulait que Mevlido monte dans la partie arrière. La bâche était dessanglée et on pouvait se glisser dans l'ouverture, mais il fallait d'abord escalader le hayon qui était relevé. Mevlido se suspendit, fit un rétablissement et bascula à l'intérieur. Sans solliciter son aide et avec une promptitude d'acrobate, Tatiana Outougai grimpa à sa suite.

Le camion sentait la toile de tente humide.

Mevlido tâtonna et s'assit juste derrière Sergueïev.

Il entendait Tatiana Outougai vaciller dans l'ombre.

Il n'y avait pas de séparation entre la cabine et l'arrière, où étaient fixés deux bancs latéraux formés de lattes en bois. Tatiana Outougai fit encore un pas et elle s'écroula sur le plancher, derrière le siège de Samiya Choong. Elle faisait maintenant face à Mevlido. Les membres bizarrement écartés pour essayer de combattre la suffocation, elle avait adopté une pose qu'en d'autres lieux on eût jugée pornographique, et qui ne la mettait pas en valeur. Elle ne retrouvait plus son souffle. Après quelques secondes de vaines tentatives, elle ramena ses jambes sur sa poitrine et elle les entourra de ses bras. Adossée au banc, elle eut alors une manière de se replier qui évoquait les momies aztèques ou nazcas, mais pas parfaitement, car ici l'idée de détresse physique et de tourment se superposait à celle de la tombe. Maintenant, ses cheveux pendaient jusqu'au sol. Elle se repliait, elle repliait son ventre, torturée par des crampes ignobles et des bouffées de mort. Peut-être aussi avait-elle reçu une des balles qui, une minute plus tôt, hurlaient leur envie de s'enfoncer dans de la chair.

Elle hoqueta, puis elle se tut. Elle resta immobile deux secondes, puis elle se tordit comme seule une momie nazca tourmentée peut se tordre, et, de nouveau, elle hoqueta et se tut.

Sur le siège avant, Samiya Choong connaissait une souffrance équivalente. À son tour elle rassembla son corps en une affreuse position foetale et se tétanisa. Sa bouche émit un son creux qui heurta le silence, un mélange de toux, de vomissement et de prière.

Sergueïev, quant à lui, ne se rabougrissait pas, ne se vrillait pas sur lui-même, mais il n'était pas en meilleur

état que ses compagnes. Pour commencer, il resta penché au-dessus du volant comme un accidenté de la route, le souffle court, la tête touchant le pare-brise. Au bout d'une minute, il réussit à se rasseoir de façon normale, mais les poisons de l'espace noir continuaient à carboniser l'intérieur de son organisme et de sa conscience. Il soupirait convulsivement en même temps qu'il essayait de bloquer sa respiration le plus longtemps possible. On entendait ses poumons chercher sans résultat une méthode pour ne pas autant souffrir et on se demandait comment, dans ses conditions, il pourrait conduire.

Mevlido se colla contre le siège avant et il rendit la tête comme pour faire une confidence à Sergueïev. L'absence de cloison entre passagers transportés et conducteur permettait ce genre de manège.

Il devina la nuque rasée de Sergueïev, une épaule ronde, solide, une odeur de sueur mentholée. Une fusée éclairante jaillit très loin sur l'autre rive du fleuve et déchira lentement un bout de ciel. Alors il remarqua que la peau de Sergueïev était trempée de gouttelettes grises. Certaines s'étaient agglomérées et coulaient.

– Sergueïev, dit Mevlido. Il faut démarrer tout de suite. Si vous...

– Je sais, dit Sergueïev.

– Si vous voulez, je peux me mettre au volant, poursuivit Mevlido. Vous m'indiquerez le chemin, l'allure que.

L'oreille de Sergueïev remua à côté de la bouche de Mevlido. Toute la tête remuait. C'était pour exprimer un refus.

– Écoutez, Mevlido, rauqua Sergueïev. Vous avez votre mission, nous avons la nôtre.

Il se redressait sur son fauteuil.

– Quand ce sera votre tour d’agir, vous agirez. Mais, en attendant...

– Je pourrais peut-être...

– Non, vous ne pouvez rien, l’interrompit Sergueïev.

Il était en train d’amener le levier de vitesse au point mort. La tringlerie bougea, il y eut une crispation ou une décrispation de ressorts, puis un silence.

Sergueïev ne mettait pas le contact, il n’essayait même pas de tourner la clé, à supposer qu’il y eût quelque chose de ce genre sous le volant.

Dehors, la fusée venait de s’éteindre.

Depuis un des dépôts d’ordures qu’ils avaient longés tout à l’heure, un coup de fusil retentit. Sur la gauche de Sergueïev, le rétroviseur extérieur vola en éclats.

Sergueïev n’avait pas lâché le levier de vitesse. Il en modifia une nouvelle fois la position puis il le ramena au point mort. Le véhicule s’ébranla. Il n’y avait aucun bruit de combustion et aucune odeur qui fût liée au gas-oil ou à un carburant quelconque. Lentement, le camion se dirigeait droit sur les eaux chargées de glace. Sergueïev rectifia la route et commença à rouler le long de la berge, à très basse vitesse et sans allumer les phares. Il avait dû s’entraîner à conduire ainsi, désespérément nu et malade, dans l’obscurité inamicale, sur un terrain inégal, à travers fondrières et débris.

Ils cahotèrent pendant dix minutes en suivant de très près le cours du fleuve. Le camion penchait en grinçant, gîtait, se redressait. Parfois les roues dérapaient sur des surfaces marécageuses. Parfois le sol ressemblait à de la tôle

ondulée couverte de givre. Parfois il fallait s'ouvrir un passage dans des touffes de roseaux qui barricadaient totalement la route. Les tiges craquaient. Elles frottaient le long de la bâche. Privés de couleur par la nuit, des panaches desséchés s'éparpillaient sur le pare-brise ou le balayaient en crissant.

Pas un seul grondement ne se faisait entendre sous le capot du camion.

Dans le programme de formation de Sergueïev, il y avait eu aussi, à l'évidence, la maîtrise d'un engin sans moteur.

Les deux femmes maintenaient les yeux fermés. De leur bouche s'échappait une lamentation très faible. Les cahots les secouaient de côté et d'autre et il leur arrivait de se décrisper, d'abandonner leur posture nazca et de s'asseoir en posant les pieds par terre, mais, dès que la douleur et l'angoisse redevenaient trop fortes, elles se repliaient totalement. Elles se recroquevillaient de nouveau.

– C'est loin ? demanda Mevlido.

– On a encore cent cinquante kilomètres à faire, dit Sergueïev. Cent cinquante et quelques.

Mevlido contempla ce qu'il pouvait distinguer de Samiya Choong sur le siège avant, puis il regarda Tatiana Outougai qui, après être restée sur le plancher, avait fini par se hisser sur le banc en face de lui.

Il traversa la largeur du camion et il alla s'asseoir à côté d'elle. Il lui toucha un genou, une main. Sa chair était comme cartonneuse. Elle était épouvantablement froide.

– Vous voulez que je vous réchauffe, Tatiana ? demanda-t-il. Que je me mette contre vous pour vous réchauffer ?

– Non, dit-elle d'une voix mourante.

– Je peux vous appeler Tatiana?

– Non.

Il retourna s'asseoir derrière Sergueïev.

– Elles tiendront le coup? demanda-t-il.

– Et vous? dit Sergueïev. Et vous, Mevlido?

27.

Dès que le camion eut commencé à rouler cahin-caha sur la berge du fleuve, les tirs cessèrent. Le monde redevint aussi calme qu'il l'avait été aux premières minutes du voyage. Une ultime fleur de magnésium illumina le cours d'eau qui débâclait sur leur gauche. Elle révéla autour d'eux les étendues de roseaux, les flaques gelées, l'inexistence d'un chemin, puis elle s'éteignit. Nulle autre ne lui succéda. Seul le maigre scintillement des étoiles désormais coupait l'obscurité. Les images se faisaient rares. Les images étaient monotones. Les images étaient uniformément noires. Même quand elle avait subi un entraînement spécial, la rétine avait du mal à les accepter en tant qu'images.

Ils avançaient à petite allure. *Sergueïev* donnait l'impression de conduire de mémoire plutôt qu'en fonction de ce qu'il voyait venir à sa rencontre. Il tournait parfois le volant avec violence, comme pour éviter, à la dernière seconde, un obstacle terrible qu'il était le seul à avoir soudain discerné. Sous le châssis cognaient des branches. Les roues écrasaient des plaques de glace, des reliefs de boue. Il y avait encore des griffures de roseaux sur le capot et sur la bâche.

Plus tard, le terrain changea. Les pneus prirent appui sur quelque chose qui devait être une route carrossable. Les murmures végétaux s'interrompirent. On avait quitté les parages du fleuve. Le camion accéléra.

Alors, comme il n'y avait toujours aucun bruit de moteur, une sorte de grossier silence nocturne se mit à peser autour de Mevlido et de ses compagnons. Le vent de la course sifflait dans la rainure des portières et dans les fentes de la bâche qui recouvrait l'arrière. En dehors de ces humbles mélodies et des grincements de la suspension, rien à présent ne rompait la tranquillité ténébreuse du voyage. Ni les passagers ni le conducteur n'ouvraient la bouche pour parler. Le froid était âpre. Il devait agresser cruellement les deux femmes et l'homme qu'aucun vêtement ne protégeait.

Nul ne se plaignait.

Mevlido était assis en face de Tatiana Outougai dont il devinait de temps en temps les poses obscènes. Elle changeait souvent de tactique contre la douleur, tantôt essayant de se contracter sur le banc ou en dessous, tantôt au contraire s'étirant en tous sens, comme si elle souhaitait mimer un écartèlement, tantôt s'avachissant, le visage dissimulé sous ses longs cheveux. C'était une danse horrible de souffrance horrible. N'ayant à sa disposition aucun moyen d'atténuer un tel supplice, Mevlido essayait de regarder ailleurs. Il se détournait et il tentait d'interroger ce qui s'étendait au-delà des vitres et du pare-brise. Son regard n'allait pas plus loin que Sergueïev, qui, par intervalles, lâchait un soupir de fatigue, et il parcourait Samiya Choong, qui semblait tétanisée et morte. De l'autre côté

du pare-brise, le noir n'était traversé d'aucune lueur, aussi infime fût-elle.

La nuit restait indéchiffrable.

Mevlido aurait voulu calculer le nombre de kilomètres déjà parcourus.

Il aurait aimé savoir combien d'heures encore le séparaient de la frontière.

Il aurait aimé comprendre à travers quoi, exactement, ils allaient.

Mais il ne le comprenait pas et il se renfermait en lui-même, les yeux mi-clos en face de Tatiana Outougai.

Après trois heures de route sans histoire, une grisaille se mit à sourdre. Elle n'avait pas pour origine un point cardinal ou le ciel.

C'était comme si une malpropre écume avait suinté hors de la terre, avec l'intention ridicule d'imiter l'aube. On découvrait peu à peu un panorama fait de collines et de bosquets, enlaidi par des fermes détruites et des chevaux de frise. La lumière se leva ainsi, et, au bout de cinq minutes, elle n'évolua plus et stagna à son niveau de crépuscule sous-marin, mais cela suffisait pour qu'à l'œil s'offre, sur des kilomètres, un champ de bataille abandonné, vieux de plusieurs générations, où persistaient des souvenirs de glaise, de première boucherie mondiale et de meurtres à l'explosif ou de mutilations dans la glaise.

Le ciel quant à lui ne s'était pas éclairci, bien au contraire. Il était infiniment goudronneux et infiniment incolore. Il avait une noirceur de poix noire et il était maintenant vide de tout astre, et même de toute idée d'astre et d'espace interstellaire, et, si son caractère de voûte persistait, le qua-

lificatif céleste paraissait lui convenir de plus en plus mal.

Sergueïev eut un spasme de douleur et il s'éroula sur le volant. Il crispait si violemment les mains qu'à la jointure des doigts la peau finit par éclater. Le sang s'accumula sur le bord des blessures et, quand il eut atteint la masse requise pour que le phénomène se produise, il quitta son support, se rassembla sous forme de bulles et se mit à flotter dans la cabine. Il y avait maintenant, dérivant entre Sergueïev et Samiya Choong, une série de petites sphères élastiques et indociles. On observe la même chose quand on massacre un singe en apesanteur, par exemple dans un vaisseau expérimental, quand en orbite autour de la Terre ou de n'importe quelle autre boule comparable on éviscère un chimpanzé ou un chien de laboratoire, sous prétexte, par exemple, de voir ce qui va se passer, ou encore sous prétexte de faire avancer la science, la recherche, la technique chirurgicale. Le sang vagabonde globuleusement autour des nautas assassins que, toutefois, le commentateur rémunéré continue à appeler des cosmonautes, et, poussé par une force qui n'est pas l'objet principal de l'étude, il va peu à peu se coller à ce qui, dans l'image, joue le rôle de ciel. Il va constituer un petit troupeau bizarre sur la paroi du vaisseau, juste au-dessus de la table de sacrifice. J'ai vu cela, vous aussi, peut-être, et la nausée m'assaille encore à cette évocation. On n'était pas ici dans une navette spatiale, on se trouvait en atmosphère noire, mais, après un temps d'errance, ces globes vermillon, qui dans les lueurs de l'aube ou de la fausse aube avaient plutôt une couleur anthracite, se comportaient comme s'ils étaient en apesanteur. Ils obéissaient à des forces résiduelles, et lentement ils aboutissaient

en haut du pare-brise, derrière le rétroviseur ou à la naissance du toit, puis, sans se fondre l'un en l'autre, ils se bousculaient et dansaient au rythme des cahots.

Même si son corps perdait de la substance et, dévasté intimement par la nuit, faisait mort de toutes parts, Sergueïev résistait avec un courage admirable. Sans ostentation, en silence, il se concentrait vers l'avant et il incarnait la volonté d'aller plus loin, coûte que coûte, une volonté inflexible.

Mevlido se pencha vers lui.

– On sera bientôt arrivés? murmura-t-il.

– Encore quarante kilomètres, dit Sergueïev.

– Tu veux que je te remplace? demanda Samiya Choong à Sergueïev.

Le court dialogue entre Mevlido et Sergueïev l'avait sortie de l'abîme comateux dans quoi elle s'était momifiée depuis les dernières heures, depuis qu'ils roulaient sur une voie en ciment, rectiligne et uniforme. Elle avait les paupières soudées, elle était roulée en boule sur son siège. Elle avait posé la question sans lever la tête.

– Tout à l'heure, dit Sergueïev. Pour le retour.

Tous les vingt mètres, la séparation entre les dalles de ciment faisait sursauter les passagers. Elle secouait aussi les sphères de sang qui flottaient en haut du pare-brise.

– Quand on aura laissé Mevlido à la frontière, ajouta Sergueïev. Quand il sera entré dans le sas.

– Bon, dit Samiya Choong.

Les pneus chuintaient.

Le vent sifflait dans les interstices. Une mélodie élémentaire, continue.

– D'accord, dit-elle encore sans bouger. Pour le retour. Les amortisseurs grinçaient.

On entendait aussi cliqueter de petites pièces métalliques, les mousquetons qui servaient à fixer la bâche, des roulements défectueux, un morceau de chaîne quelque part à l'arrière.

Tatiana Outougai se leva. Elle chaloupa jusqu'à l'ouverture de la bâche, au-dessus du hayon. Elle glissa la tête dehors et on l'entendit vomir, puis elle revint à sa place et elle se rassit en écartant les jambes.

En l'absence d'autres bruits dans l'habitacle, on aurait pu se croire à l'intérieur d'un planeur, sur le point d'atterrir avec une cargaison de mourants.

Une nouvelle moitié d'heure s'écoula sans un mot.

Mevlido observait la campagne que maintenant, en regardant plus loin que le dossier du siège et les épaules de Sergueïev, on pouvait détailler à loisir. Quand il en avait assez de compter les cratères de bombes et les troncs déchiquetés, il examinait ses compagnons de voyage, ou encore il dénombrait les billes, les globes et les œufs de sang qui tremblotaient au-dessus de leurs têtes.

Cet homme et ces deux femmes, il les voyait enfin nettement et non plus de façon approximative, comme ça avait été le cas dans sa chambre ou près du fleuve. Dans la crépusculaire lumière il constatait leur nudité crue, leur nudité intégrale, leur nudité pathétique. Tout était mis en évidence. Ni Sergueïev ni les femmes ne cherchaient des subterfuges ou des positions pudibondes pour dissimuler leur sexe, leurs seins. Les femmes étaient tantôt écroulées et en désordre, amollies par l'évanouissement, tantôt ramassées sur elles-

mêmes. La cyanose gâchait la couleur asiatique de leur peau, elle leur donnait une teinte qu'on n'observe jamais sur les organismes vivants. Elles s'étaient toutes deux égratignées en descendant la muraille, et, quand elles avaient couru pour rejoindre le camion, elles s'étaient fait des coupures sous les pieds, sur les chevilles. Juste avant d'escalader le hayon, Tatiana Outougaï avait reçu un projectile dans le ventre. Les balafres s'étaient agrandies et saignaient. Le sang coulait, s'échappait, et toujours selon le même processus il s'accumulait sur un côté de la blessure jusqu'à former une masse sphérique, puis la sphère se détachait de sa source et elle se mettait à dériver lentement, très lentement, vers le plafond.

Une brusque vision, entre deux riens :

- Tatiana Outougaï a les yeux fermés.
- Elle se remet d'aplomb sur le banc de bois, elle redresse un peu les épaules, d'une main tremblante elle rejette dans son dos ses cheveux embrouillés, puis, cette main tremblante, elle la promène sur la plaie juste à côté de son nombril, elle tâtonne quelques secondes, puis elle la pose sur le milieu d'une cuisse dont on distingue les muscles durs, contractés.
- De l'autre main, elle s'agrippe au rebord du siège.
- Soudain, elle ouvre les yeux.
- Elle fixe Mevlido qui est assis en vis-à-vis, elle le fixe avec une expression où se partagent la peur et le désir encore arrogant, dédaigneux, de ne pas exposer sa faiblesse.
- Puis elle referme les paupières.

Mevlido se demandait comment des êtres à ce point fragilisés pourraient, après l'avoir escorté jusqu'au sas qui

communiquait avec le monde où on l'envoyait, accomplir le trajet du retour. Il méditait sur le courage de ses convoyeurs, sur leur héroïsme quasi suicidaire, et sur le sens de la discipline qui leur avait fait accepter le supplice et le sacrifice, sans se demander si la cause en valait la peine ou, s'ils se l'étaient demandé, sans broncher, et cette rumination sur le malheur des autres l'empêchait de s'apitoyer sur lui-même, alors que son sort à lui.

Alors que son sort n'était pas non plus très enviable.

Car, après le franchissement du dernier sas, il allait subir une perte irréparable de mémoire et d'identité pour ensuite rester enfermé, le temps d'une vie, à l'intérieur d'un corps étranger et d'une intelligence étrangère. Le temps d'une vie. À l'intérieur d'un corps étranger et d'une intelligence étrangère. Et sans consolation possible, puisque aucune certitude concernant une existence antérieure ne viendrait jamais le reconforter. Des images le visiteraient, certes, des rêves, des nostalgies et des intuitions bizarres, mais il les recevrait de façon brute ou furtive, sans jamais disposer des clés qui pourraient leur donner une signification rassurante. Il les accueillerait en lui comme des fantômes, des incongruités surgies de son inconscient ou de son cerveau malade. Et si un jour, comme l'avait suggéré Mingrelian, il nouait des liens avec une femme elle aussi envoyée en mission par les Organes, il n'aurait rien de spécial à échanger avec elle. Cette femme elle aussi aurait perdu la mémoire d'un univers prénatal. Ils se côtoieraient, le hasard ou la fatalité les associeraient peut-être pendant quelques minutes ou quelques années, ou plusieurs décennies, des restes d'instinct renforceraient leur complicité. Mais à

aucun moment ni l'un ni l'autre ne retrouverait le chemin de sa vie précédente. Lui et elle, et peut-être lui et elle ensemble, ils seraient exilés affreusement, mais sans le savoir.

Le ciel s'éclaira. Le jour se leva.

Il y eut ensuite un moment où ils furent arrivés devant une clôture de barbelés qui coïncidait avec la fin de la route. Ce n'était pas une barrière très imposante; trois mètres de haut, des fils bien tendus mais peu épineux, comme on en emploie en agriculture plutôt qu'aux frontières. Derrière les fils, la chaussée avait été démolie à la dynamite, vingt ou trente ans avant, et on la voyait continuer sans gloire au milieu des herbes jusqu'à une deuxième clôture, puis elle allait se perdre dans un rideau de sapins. De jeunes arbres poussaient en désordre dans le no man's land situé entre les clôtures, car depuis longtemps la forêt progressait sans que quiconque se donnât la peine de l'entretenir. Pas un seul mirador ne se dressait alentour. On se trouvait en un lieu si éloigné de tout qu'il avait sans doute été jugé indigne de surveillance.

Le camion s'était arrêté.

Sergueïev tira sur le frein mécanique et resta immobile dans le silence, laissant passer près de dix secondes avant d'étendre le bras pour réveiller, sur sa droite, Samiya Choong qui paraissait dormir. Il lui toucha l'épaule et, en même temps, il jeta un coup d'œil vers l'arrière, vers Tatiana Outougai, puis il empoigna de nouveau le volant et émit un grognement de douleur.

Tatiana Outougai ne bougeait plus.

Samiya Choong ouvrit la portière et, en prenant des

appuis comme s'il s'agissait d'une manœuvre acrobatique périlleuse, elle sortit. Mevlido l'entendit hoqueter, engloutir bruyamment l'air du matin, plus tiède que celui de la nuit, puis elle se déplaça. Elle longea le flanc du camion. Elle se retenait à des courroies basses. Ses mains raclaient contre la carrosserie. Elle marchait lentement en direction de l'arrière. Son souffle avait un rythme atypique, elle respirait par la bouche, avec des plaintes et des gargouillis de grande malade.

– Voilà, dit Sergueïev sans se retourner vers lui. Maintenant, Mevlido, c'est à vous.

– Je descends? dit Mevlido, pour dire quelque chose.

Il alla jusqu'au hayon. À mi-chemin, il s'arrêta, hésita, recula pour faire devant Tatiana Outougai une ébauche de signe désolé. Elle était morte.

Puis il souleva la bâche, enjamba le panneau de fer et sauta à terre.

Dehors, le matin était là, étonnamment agréable.

La portière de Sergueïev claqua.

Samiya Choong avait atteint l'arrière du camion. Sergueïev se rapprochait. Dans les sapins, au niveau de la deuxième clôture, un coucou lança plusieurs appels et se tut.

Mevlido se tenait debout, comme un clandestin abruti par la nuit et qui ignore s'il a été ou non trompé, et qui attend les instructions du passeur.

– Un peu plus loin, il y a des canalisations, dit Sergueïev.

Il montrait des étendues sur la gauche de la clôture, à cent mètres, et, plus précisément, une courbe de terre

humide où une dénivellation naissait, pour se transformer en ce qui devait être une petite ravine – un fossé profond, en tout cas.

– Bon, dit Mevlido.

– Une seule mène à l'endroit où on vous a dit d'aller, dit Sergueïev.

– Je sais, dit Mevlido. Je sais aussi qu'elles portent des numéros. Mais on ne m'a pas indiqué celui que...

Sergueïev vacillait un peu. Il s'était campé en face de Mevlido, comme un lutteur devant un adversaire, et il se balançait doucement d'avant en arrière, selon une technique chamanique, pour continuer à exister plutôt que pour se battre. Sous son pubis, la masse lourdement caoutchouteuse de ses organes sexuels se balançait, elle aussi.

– Je vous le donne maintenant, dit Sergueïev. Zéro, zéro, seize.

Samiya Choong quitta l'appui du camion et elle se pressa contre Mevlido pendant deux secondes, trois secondes, contre son corps, à gauche, du côté du cœur, et elle lui prit le bras, et il pensa qu'elle allait lui faire une clé au coude pour le conduire jusqu'à la canalisation numéro zéro, zéro, seize. Or c'était seulement un geste spontané, comme par exemple quand une sœur dit adieu à son frère, quand elle lui a déjà dit adieu et qu'il va partir incessamment et que, de nouveau, elle tient à lui exprimer son affection.

Elle le lâcha et elle s'écarta.

– Tatiana est morte, murmura-t-elle. Ne nous compliquez pas la tâche, Mevlido. Allez-y. Ne traînez plus. Disparaissez le plus vite possible.

Avec une manière de bouger les jambes qui dénotait un

certain engourdissement mental et même physique, Mevlido quitta les parages du camion et il avança le long de la clôture. La terre était lourde, trempée de rosée ou de bruine, parsemée de graminées à moitié pourries et à moitié vertes. Les semelles de ses chaussures ne glissaient pas, elles ne s'enfonçaient pas, marcher apportait un certain plaisir et, comme c'était le dernier qui était offert, on avait envie de musarder, de s'attarder. Toutefois, Mevlido avait encore dans l'oreille l'ordre suppliant qu'avait prononcé Samiya Choong. *Il ne traînait pas. Et même il forçait l'allure pour rejoindre la dénivellation où il devrait, une fois pour toutes, disparaître.*

Il sentit dans son dos le regard de Sergueïev et le regard de Samiya Choong. L'homme et la femme étaient restés *près du camion mais ils l'accompagnaient encore. Depuis là-bas ils l'encourageaient, ils le dirigeaient, ils le poussaient fermement vers l'ouverture numéro zéro, zéro, seize. Tous ensemble, ils continuaient à former une équipe.*

28.

Le fossé n'a guère plus de quatre mètres de profondeur. L'endroit fait penser à un canal en cours d'assèchement, au fond d'une combe. Dérangé par l'arrivée de Mevlido, un corbeau bat des ailes sans crailler, puis s'envole en rasant les flaques d'eau putride qui se sont amassées au bas de la pente. Mevlido a aperçu l'oiseau, mais il s'en désintéresse. Il n'a pas en ce moment l'ornithologie en tête. Il se campe devant une sortie d'égout, devant un énorme tube de ciment qui surgit de terre, à mi-pente. Des chiffres géants sont peints sur le ciment. Le dernier chiffre est partiellement recouvert de terre herbue, mais on l'identifie sans risque d'erreur. C'est bien un six. C'est bien la canalisation zéro, zéro, seize.

C'est bien le dernier sas.

Bientôt, Mevlido va s'introduire sous la voûte malodorante et disparaître pour toujours, et, comme il est en train de vivre l'ultime page archivable de son existence, l'ultime ligne, il avale quelques gorgées d'air frais et il gagne un peu de temps. On peut estimer que ce bref moment d'inaction sera l'image sur quoi se referme cette aventure.

Il se dresse là, avare de ses mouvements, habillé, on le

sait, comme un randonneur pauvre. Son pull-over a souffert lors du voyage, et, de même que son pantalon, il est souillé de taches de poussière grasse, de suie et de sang. Le randonneur s'est frotté contre des parois malpropres et contre des corps blessés.

Près de cette bouche de ciment qui émet un mince filet de purin, Mevlido a une attitude presque normale, quoique bizarrement pensive. Ses mains pendent décrispées le long des cuisses, comme chez un homme qui écoute l'énoncé d'une sentence tout en réfléchissant à ce qui se produira ensuite. Au nord-ouest de l'épaule gauche de Mevlido grisoie une portion de route surélevée, avec un camion qui y stationne, et, près des roues avant, on distingue deux silhouettes monochromes et statiques, sans vêtements, un homme et une femme. Ils sont trop loin, on ne lit pas ce qu'expriment leurs visages. Quand on ne sait rien de ce qui s'est passé avant, on ne peut pas comprendre ce qui les occupe. La photographie ne révèle pas s'ils sont là parce que leur véhicule est en panne, ou parce qu'ils font une pause liée à des nécessités organiques, telles que l'agonie, l'enterrement d'un ou d'une proche, ou la miction, ou pour d'autres raisons comme, par exemple, dire adieu à Mevlido, ou encore parce qu'ils veulent l'espionner, vérifier qu'il accomplit correctement sa mission, qu'il effectue sans tricher ce qu'il doit effectuer, qu'il s'enfonce pour de bon dans la conduite numéro zéro, zéro, seize.

Mevlido oriente la tête vers le haut du fossé et il regarde le camion et les silhouettes.

Ensuite, il se détourne.

Le gris du ciel est hachuré de brume. Le sol argileux

manque de poésie, il est d'une effarante banalité, avec des mortes luisantes, la plupart du temps dépourvues d'herbe. Mevlido se trouve à deux enjambées du fond de la ravine. À l'endroit que le corbeau vient de quitter stagnent des mares opaques, trop pourries pour refléter le ciel, et des traînées de fange. On ne voit rien d'autre que de la boue.

Mevlido reste passif encore trois secondes.

Il reste passif encore deux secondes.

Puis il soupire. Il est temps.

Il se met en mouvement.

Il ne regarde pas en arrière, il n'essaie pas d'entrevoir une dernière fois, là-bas, Samiya Choong et Sergueïev.

Il ne pense plus à ceux et à celles qu'il a connus.

Il empoigne le bord de la conduite pour se placer juste devant l'ouverture. Il se hisse sur le bord de la conduite, il fait attention à ne pas dérapier dans la gadoue.

Il se hisse sur le bord de la conduite.

Il fait attention à ne pas dérapier dans la gadoue.

C'est là-dedans qu'il va s'introduire.

Aussitôt, il perdra tous ses repères.

Il va progresser seul, le corps très vite décharné de sa chair et l'âme immédiatement amnésique.

Et ainsi il va marcher sous terre pendant un nombre d'heures qui ne se mesure pas, il va parcourir une distance qui ne se mesure pas, en obéissant à un programme gravé dans les plus tortueuses couches de son être, inscrit là durant les séances d'entraînement spécial. Nul désormais ne le poussera ni ne l'accompagnera. Il sera seul. Il sera absolument seul. Il sera aussi absolument libre, quand on y pense.

Ainsi il va aboutir au ventre de la mère de Mevlido.

Il va ouvrir la matrice et il va la refermer derrière lui, et il va se replier, en attendant la suite. Et il va commencer à attendre.

Attendre.

Il va attendre sa naissance, par exemple. Sur ce sujet, même les Organes ne peuvent rien savoir à l'avance. Ils ont bluffé en promettant à Mevlido une réincarnation dans quelqu'un de bien. En réalité, les Organes ignorent qui précisément sera la mère de Mevlido, et il leur faudra des années pour retrouver Mevlido, pour s'assurer qu'il s'agit bien de lui et pas d'un autre, et pour tenter d'établir avec lui un contact pendant ses rêves, ou même plus tard, pendant son agonie. Ou plus tard encore. Les Organes auront du mal à le repérer au milieu du chaos et de la guerre. Lui, de son côté, ne les cherchera pas de façon active. Il les imaginera peut-être, il leur obéira ou leur désobéira, mais il n'aura jamais la certitude de leur existence. En aveugle il tâtonnera vers des formes qui leur ressemblent. Inconsciemment il se maintiendra sur une route qui, d'une certaine manière, les reliera, eux et lui. Quand il faudra choisir de prendre une direction plutôt qu'une autre, ce poids de l'instinct ne sera pas négligeable, mais le hasard et des circonstances imprévues compliqueront toujours les choses.

Par exemple, il verra le jour en Zone Deux, dans une famille d'instituteurs qui ont abandonné leur école et combattent, avec les partisans, contre le rétablissement du capitalisme sur la planète. Sa mère et sa grand-mère pratiquent le chamanisme. Elles seront toutes deux enlevées par l'ennemi trois semaines après la naissance de Mevlido, et retrou-

vées pendues à un balcon, nues et écorchées. Son père sera tué quelques jours plus tard. Tout autour, les communes égalitaristes sont démantelées ou bombardées à l'acide, à la neige vénéneuse, au napalm. Le bébé sera recueilli par des bolcheviques qui fuient devant les troupes contre-révolutionnaires. Il vivra son enfance tantôt dans un foyer, tantôt dans un autre. Ses parents successifs sont des Jucapires, des Golshes, des Ybürs, des Khalqs, des Chinois survivants, des Coréens. Tous appartiennent au même camp idéologique. La plupart se considèrent comme des soldats qui doivent encore se battre quelle que puisse être l'ampleur irréversible de la déroute. Tous éduquent Mevlido dans le sens de la guerre révolutionnaire. Dans cette ambiance le petit garçon grandira et, quand il sera adolescent, on le retrouvera naturellement engagé dans un commando des Komsomols. C'est là qu'il recevra l'essentiel de sa formation politique et militaire. Il participera à plusieurs actions insurrectionnelles, et, quand les combats s'arrêteront, il se fondra dans les colonnes de déplacés, de gueux et de démobilisés qui quittent les territoires les plus brûlants de la guerre noire. Sa culture sera à jamais celle de la défaite, des sabotages, des règlements de comptes et de la violence. Ses compagnons disparaissent les uns après les autres. Ses compagnes aussi. Autour de Mevlido, toutes les femmes de sa génération ont, en gros, le même parcours humain que le sien. Toutes connaissent un sort tragique.

Mevlido ensuite appartiendra à l'immense horde des réfugiés qui ont abouti à Zone Trois. Il sera parqué avec eux dans la vaste machinerie des camps et des ghettos qui se substitue là-bas à la guerre. Il devra construire sa survie

dans un contexte de mutations génétiques, de déchéance morale, de recul technologique, d'appauvrissement du langage et de la pensée, de duplicité et d'oubli. Il deviendra un laissé-pour-compte parmi les autres. Comme de nombreux démobilisés, il finira par rejoindre la branche la plus méprisée parmi les structures sociales mises en place par les pacificateurs – il s'engagera dans la police.

Son sort est le nôtre, celui des sous-hommes et des vaincus.

Et ensuite, comme pour nous, viendra pour lui l'heure de mourir.

Et ensuite : rien.

À moins que des imprévus.

CINQUIÈME PARTIE
UNE MORT DE MEVLIDO

2

252

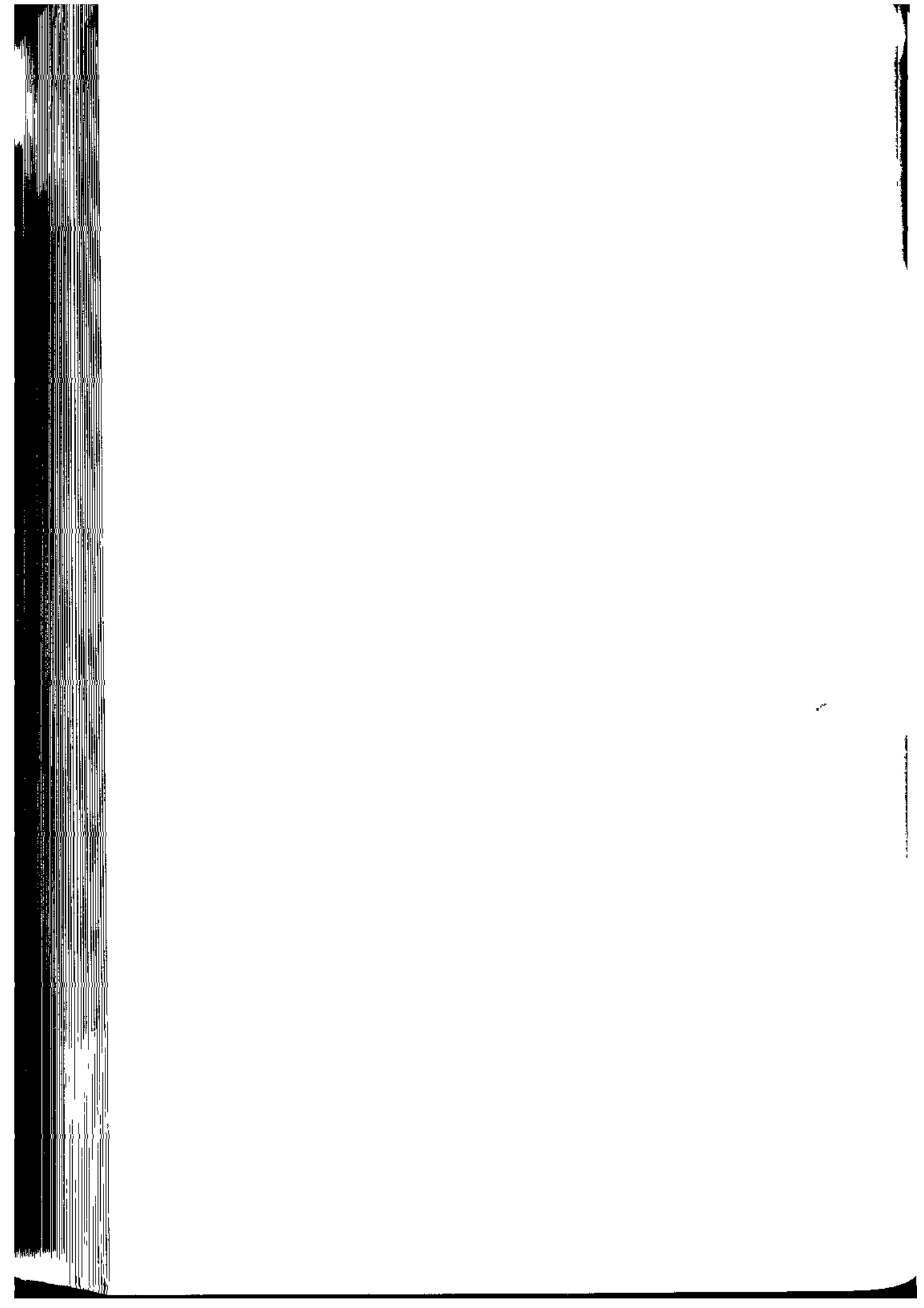
2

2

2

2

2



29.

J'en ai déjà parlé précédemment, mais il n'est pas inutile de souligner à nouveau son rôle dans notre histoire. La lune. Son rôle dans notre histoire. Tantôt elle éclairait nos mondes de ténèbres, tantôt elle les noircissait. Je parle ici au nom des Untermenschen et de tous. Elle pourrissait nos rêves d'insanes.

Elle pourrissait nos rêves d'insanes et elle s'en fichait.

Sous ses reflets on nous voyait souvent nous allonger sans pudeur, hallucinés, frétilant du museau et du râble comme des chats malades d'amour, et, tandis que derrière nos paupières closes nos globes oculaires tressautaient, nous la recevions en nous, la sueur sourdant par tous les pores et incisives ou crocs claquant sans cesse les uns contre les autres. L'ivresse nous gagnait, la lune se fondait en nous. Elle se substituait à nous. D'autres fois nous nous languissions de la rejoindre coûte que coûte. Nous gravissions l'interminable escalier noir qui nous séparait d'elle, et, même si nous étions loin encore de l'avoir atteinte, nous délirions sur les délices que bientôt elle nous offrirait. À l'avance nous entamions sur ses chairs froides de vastes promenades, ou bien nous allions gésir sur ses immensités qu'on nous disait

vierges et poudreuses. Pendant un instant les plus émotifs d'entre nous émettaient des râles de bonheur, mais à la fin une force toujours agissait sous nos consciences, nous poussant à la rejeter, à nous écarter d'elle et même à désirer sa destruction en tant que lune. Peut-être nous souvenions-nous des avertissements que nous avons reçus alors que nous étions encore en état de veille. Peut-être entendions-nous, même au fond du sommeil, les hurlements des vieilles de Poulailier Quatre qui nuit après nuit appelaient à une insurrection populaire contre la nuit. En tout cas, quelque chose toujours intervenait qui nous conseillait son meurtre.

- UN ATTENTAT, MILLE ATTENTATS CONTRE LA LUNE!

- SI QUELQU'UN COURT VERS LA LUNE, LAVE-TOI, TUE-LE!

- SI LA LUNE APPROCHE, TUE-LA!

Dans nos discours devant les masses, c'est-à-dire devant les agonisants qui traînent dans Poulailier Quatre sans vivre ni mourir, nous accusions la lune d'une multitude de dévastations criminelles et nous insistions sur son arrogance, sur sa présence monstrueuse au-dessus de notre naufrage, sans oublier sa beauté d'ivoire, si insultante, si décourageante, si obscène. Nous dénoncions les sarcasmes que contenait son silence. Nous qualifiions de moquerie cruelle sa manière d'envahir les endroits où nous somnolions, hors de tout espoir ou vautrés sur les résidus de l'absence d'espoir. Souvent à son sujet nous disions n'importe quoi, emportés par une fureur verbale dont la grandiloquence ne s'apaisait pas, même lorsque notre dernier auditeur avait fui. Pour donner de l'ampleur à notre pro-

pos, nous ne répugnions pas à reprendre les vociférations des mendiants, leurs slogans venus d'ailleurs et allant vers l'ailleurs. Nous divaguions avec brio, évoquant les conséquences catastrophiques de l'irradiation lunaire sur l'environnement social passé et à venir. Couchés sur des cartons d'emballage, les mourants nous écoutaient sans rétorquer. Ils étaient distraits, il est vrai, par le spectacle des vautours qui dansaient non loin d'une patte sur l'autre, et qui guignaient leurs yeux pour plus tard. Parfois se glissait de la poésie dans nos appels au soulèvement, et parfois nous nous contentions de reciter des directives sanglantes. Parfois aussi nous raisonnions à voix basse près de l'oreille des aliénés, un peu déconfits de devoir mentir pour les convaincre. Nous parlions de vengeance, d'en découdre avec le mauvais sort en infligeant à la lune des dommages irréversibles.

Certains, et j'en connais, ne se contentaient pas de mouvements de glotte. Ils lançaient en direction de la lune des projectiles destinés à la craqueler, des fusées incendiaires qui d'après ce que promettait leur mode d'emploi auraient dû la rétrécir et souiller sa clarté d'une suie graisseuse. La lune toutefois se révélait imblessable. La plupart du temps, les projectiles la frôlaient sans l'atteindre. Ils retombaient sur la ville, sur des quartiers endormis ou plongés dans une insomnie sans perspective.

Quand nous mettions sur pied de telles opérations, nous nous arrangions pour que les dégâts, qu'il était aisé de prévoir, touchent des ennemis du peuple et des millionnaires plutôt que d'autres, plutôt que nous autres et les nôtres. Nous calculions les trajectoires au plus près et, même si nos

notions de balistique comportaient des lacunes, même si nos artificiers avaient des théories et des physionomies qui dénonçaient un fort dérangement mental, nous ne bombardions pas au petit bonheur. Les obus de mortier qui filaient hors de nos tubes allaient finir leur course sur des immeubles très éloignés de Poulailier Quatre, très à l'écart des ghettos et camps annexes où se regroupaient réfugiés, laissés-pour-compte et laissés-pour-morts. Ils n'éclataient pas sur la lune mais ils frappaient des cibles secondes et réussissaient du moins à égratigner l'ennemi et à l'effrayer. Ils causaient de brefs ravages dans l'univers des éternels vainqueurs, ils détruisaient ici une paire d'appartements somptueux, là quelques bunkers privés, des garçonnières, des nids de gentilshommes, des clubs pour anciens génocideurs, et l'affaire en restait à ce stade, souvent avec peu de victimes.

Nous ne revendiquions jamais nos actes, par humilité et par prudence, et aussi parce que, de l'organisation qui nous employait, nous ne connaissions ni le programme minimum ni le nom. L'absence de signature interdisait aux idéologues de qualifier nos crimes, qui dès lors échappaient à la publicité. La police peinait sur des impasses, et, après avoir vainement exploré des voies de garage, les limiers jetaient l'éponge. La police n'attrapait pas les coupables. Non sans duplicité, car en son sein nous comptions des alliés, elle ouvrait les dossiers et les laissait vides sans les clore, pendant longtemps, puis elle les archivait.

Les attentats contre la lune n'avaient pas lieu avec une grande régularité, mais ils faisaient partie de la nuit au même titre que les criaileries des manifestantes bolcheviques ou la puanteur des mouettes, ou les cérémonies

magiques d'évocation des morts, ou la chaleur étouffante. Ils appartenaient à notre nuit et nous les approuvions, même si, au fond, nous n'étions plus guère capables de réfléchir dessus à intelligible voix ou même de croire aveuglément en leur pertinence.

Car même les moins découragés d'entre nous, même les plus battants, déjà à cette époque ne prétendaient pas pouvoir infléchir le cours des choses. La pleine lune éclairait le dernier état de la barbarie humaine avant la fin, avant notre fin, et, quoi que nous eussions pu entreprendre, elle continuerait à baigner, de sa lumière ensorcelante, le final naufrage. Elle continuerait à illuminer les ghettos, les camps, les ruines, le capitalisme absolu, la mort, notre mort, la mort des nôtres. Même les plus décidés d'entre nous désormais flairaient dans toute action la vanité d'agir. Nous savions que l'épuisante modification du climat se poursuivait, que l'été bientôt s'élargirait encore, atteindrait douze mois par an et même plus, et que notre vie serait à jamais peuplée d'araignées et de décès et de moments d'inconscience ou de semi-conscience. Nous pressentions qu'il y avait bien peu de chances d'un jour connaître l'aube ou le réveil. Les attentats contre la lune ne nous apaisaient pas, ils ne contrariaient pas notre tendance à sombrer fous. Mais à nous, qui n'avions plus de ressort, plus de rigueur idéologique, plus d'intelligence et plus d'espoir, ils donnaient l'impression qu'à l'envers du décor, peut-être, l'existence avait gardé une ébauche de sens.

30.

Le tramway s'arrêta devant la Porte Leonor Iquitos puis repartit.

Au même instant, Mevlido sentit qu'un rêve remontait vers la surface de sa mémoire. Quelque chose bougeait, venu des vases profondes, avec des dialogues, des décors, des épisodes, toute une histoire dont il eut immédiatement l'intuition qu'elle pouvait avoir pour lui une importance fondamentale. Le film onirique se rapprocha, mais, comme fréquemment cela arrive, il se déchira au dernier moment et se bloqua sur une unique vision qui ne révélait ni un avant, ni un après. Une femme nue, à l'intérieur d'un camion de l'armée, était sur le point de mourir. Le contexte manquait. De la trame du songe, de ses rebonds dramatiques, il ne restait rien. Mevlido se concentra sur ce cliché mental qui déjà menaçait de s'évanouir. La scène ne lui évoquait rien qu'il eût déjà vécu dans la réalité ou dans le sommeil. Les traits de la femme étaient dissimulés sous de longs cheveux qui lui tombaient en désordre devant le visage, des cheveux ternis par l'obscurité et la sueur. Son corps ne ressemblait pas au corps de Verena Becker.

Ce corps mourant. Ce n'était pas celui de Verena Becker.

Il descendit à la station Porte Marachvili. La lune ne se montrait nulle part. Les lampes autour de la station répandaient une lumière de cave. Deux autres passagers étaient sortis du tramway en même temps que lui. Il n'avait pas envie de cheminer en leur compagnie. Il s'attarda une minute sur la plate-forme pour leur permettre de prendre de l'avance.

Il les regarda rapetisser lentement et entrer dans Poulailier Quatre.

Exhalée par la Porte Marachvili, la puanteur de duvet sale, de boue fienteuse et de ghetto arrivait par bouffées tiédasses.

Je me trouve en face de Poulailier Quatre, pensa-t-il, en train d'attendre que des silhouettes humaines rétrécissent. Je sens sur moi la pesée de la nuit. Un jour, je ne sais quand, j'ai rêvé d'une femme qui agonisait à l'intérieur d'un camion militaire, puis je l'ai oubliée. Je n'arrive pas à me souvenir d'elle ou des relations que j'entretenais avec elle. Son nom m'est sorti de la tête. Je l'ai laissée derrière moi avec les autres. Elle est morte derrière moi comme les autres. Moi, j'ai survécu, je suis debout sur une plaque de ciment branlante. Je ne bouge presque pas. Je transpire sous le lampadaire. Le temps est noir. La chaleur nocturne recouvre le paysage d'une buée difficilement respirable. Les odeurs qui soufflent depuis chez moi me dégoûtent.

Ma vie ressemble à beaucoup d'autres. Elle ne ressemble à rien.

Elle n'a aucune raison d'être.

Au bout d'un moment, il se mit à marcher vers le ghetto.

Deux femmes l'attendaient sous l'arche de brique qui figurait la Porte. Elles le guettaient toutes les deux, immobiles et noyées d'ombre, presque côte à côte, mais on se rendait compte qu'elles n'étaient pas ensemble. La première s'adossait au mur, avachie dans un survêtement beige qui lui ôtait toute féminité et l'alourdisait. Maleeya, pensa Mevlido avec affection. Il était heureux à la perspective de rentrer avec elle à Factory Street. Quand il fut à une quarantaine de mètres, il lui fit signe. Elle ne répondit pas. La deuxième était assise sur un pliant. Elle portait des lunettes à verre épais, dont la branche gauche était rafistolée avec du chatterton. Elle se leva pesamment et agita la main en sa direction. Elle avait une jupe d'hiver, très élimée, et un corsage strict qui, au niveau du col, se refermait sur les ruines d'un jabot de dentelle. Ses pieds étaient lestés par de lourds godillots de mendicante. Quand il fut plus près, Mevlido reçut son odeur. Elle sentait la sueur de vieille, le biscuit rance.

Il la toisa avec déplaisir.

– Cornelia Orff! s'exclama-t-il. Quelle bonne surprise!

L'autre tendit vers lui un index décharné. Elle le secoua cinq ou six fois, comme quand on gronde un gamin.

– Et la dernière réunion de cellule? fit-elle. On t'a attendu.

Mevlido écarta les mains en geste d'impuissance et tenta un mensonge.

– J'avais l'intention de m'y rendre, expliqua-t-il. Mais ensuite il s'est mis à pleuvoir. Les égouts ont débordé dans Factory Street.

– Je me rappelle pas cette pluie, dit Cornelia Orff.

– La chaussée avait disparu sous les tourbillons, assura Mevlido. Il pleuvait de plus en plus fort. Les eaux montaient.

– Tu aurais pu braver les éléments, gronda Cornelia Orff. C'est pas à cause d'une petite averse qu'on doit laisser tomber les tâches politiques.

– On était bloqués par l'inondation, se défendit Mevlido. Tu peux demander à Maleeya. Pas vrai, Maleeya? Tu te rappelles, toute cette eau dans Factory Street?

Maleeya venait de se décoller du mur. Elle fit les trois pas de distance qui les séparaient, vint se presser contre son flanc.

Elle sourit vaguement. Elle orientait la tête vers lui. Ils s'étaient rejoints, lui et elle.

Mevlido posa sa main sur sa hanche.

– Tu te rappelles, la semaine dernière? demanda-t-il. On regardait par la fenêtre. Il pleuvait, ça tombait très fort. La rue ressemblait à une rivière. On ne pouvait pas sortir.

– La pluie, dit Maleeya. La rivière. Ça tombait. On pouvait pas sortir.

– Tu vois? dit Mevlido. Elle confirme. Tu vois bien que je ne raconte pas d'histoires.

Cornelia Orff exprima son scepticisme avec une sorte de hochement de tête cracheur.

– En tout cas, cette fois, tu nous échapperas pas, dit-elle.

– Vous échapper, bégaya Mevlido. Qu'est-ce que.

– Ce soir, on va y aller ensemble, dit la vieille.

– Comment ça, ce soir? protesta Mevlido. Il y a une réunion?

– Et comment, qu'il y a une réunion, dit la vieille.

– Je n'ai pas été prévenu, dit Mevlido.

– Si tu veux être prévenu, faut venir aux réunions, dit Cornelia Orff.

Elle était en train de replier son siège. Elle y fixa une courroie et passa la tête dans la boucle. Elle le portait maintenant en bandoulière, à côté de sa besace de pauvre.

– Allez, en route, dit-elle.

– Attends, objecta Mevlido. Je ne peux pas. Je suis avec Maleeya Bayarlag.

– Et alors? fit Cornelia Orff. Le Parti n'a pas de secrets pour une représentante des masses laborieuses. On peut l'accueillir comme stagiaire ou comme sympathisante.

– Oui, dit Maleeya. Sympathisante.

– Sympathisante de quoi? s'énerma Mevlido en se tournant vers elle.

– Je ne sais pas, dit Maleeya. Je t'aime, Yasar. Tout ce que tu aimes, je l'aime.

Un oiseau nocturne passa au-dessus de leur tête en remuant l'air fétide avec sauvagerie. Ils se regardèrent tous les trois quelques secondes sans rien dire. L'oiseau avait disparu.

– Et elle a lieu où, la réunion de ce soir? demanda Mevlido.

Cornelia Orff adopta soudain une mine de conspiratrice. Elle se tassa de dix bons centimètres et promena ses yeux presque opaques sur les environs. Elle les promena en prenant son temps. Elle vérifiait que nul mouchard n'espionnait leur conversation.

– À l'usine de traitement de déchets numéro neuf, chuchota-t-elle.

– Numéro combien ? demanda Mevlido.

– Neuf, chuchota la vieille après une nouvelle vérification.

– La numéro neuf, c'est là que je travaille, dit fièrement Maleeya.

– Bon, dit Mevlido. Ça veut dire qu'on va passer juste à côté de *Factory Street*. On pourra laisser Maleeya devant la maison.

– On est en retard, dit la vieille. On n'a pas le temps de faire de détours. Maleeya va venir avec nous, un point, c'est tout. On coupera par *Gateway Street*.

– C'est idiot, protesta Mevlido. La nuit, il y a d'immenses troupes de poules qui se forment là-bas. Ça rend le chemin impraticable.

– Qu'est-ce que tu racontes avec tes poules ? s'indigna la vieille. Autrefois, on a su écraser les ennemis de classe. Tu crois qu'on va se laisser impressionner par de la volaille ?

– Elles sont mutantes, prévint Mevlido.

– Mutantes, dit Maleeya.

– Ça, pour les écraser, on les a sacrément écrasés, poursuivit la vieille en ricanant d'un air pensif.

La discussion était close.

Ils partirent.

Cornelia Orff dirigeait les opérations.

Les rues, le plus souvent, étaient privées d'éclairage. Pour montrer sa connaissance de la ville, la vieille commença par choisir des ruelles infâmes qui ressemblaient à des couloirs imprégnés de pisser, puis, quand elle-même se

sentit proche de la nausée, elle se mit à suivre des itinéraires plus raisonnables. Mevlido serrait la main moite de Maleeya et il traînait les pieds, mécontent, à un mètre de Cornelia Orff. Quand ils furent engagés dans des artères un peu plus larges, celle-ci, en proie à une subite exaltation, leur proposa de se déplacer en cortège. Il ne faut pas craindre de déployer notre drapeau, s'enthousiasma-t-elle. Il faut que les masses s'aperçoivent de notre existence. Si nous montrons assez de conviction, elles nous éliront comme avant-garde et elles s'aligneront derrière nous comme un seul homme. Le moment est favorable, nos idées progressent, et le Parti a observé, ces temps-ci, une montée des luttes. Mevlido haussa les épaules. Contre sa hanche, Maleeya Bayarlag peinait à suivre le rythme. Elle haletait. Elle ne disait rien. Mevlido lui embrassa la joue.

– Ne t'inquiète pas, chuchota-t-il. On va s'en sortir.

– Mais non, dit Maleeya.

– Après la réunion, cette nuit, on se retrouvera ensemble, promet Mevlido.

– C'est pour ça, dit-elle, sans pouvoir terminer sa phrase.

– Oui, dit-il.

– C'est pour ça qu'on est fichus, poursuivit-elle. Parce qu'on est ensemble.

– Mais non, fit-il.

– Mais si, Yasar, chuchota-t-elle. C'est pour ça.

Au même instant, Cornelia Orff s'éclaircit la voix, puis elle commença à lancer des slogans. Elle savait que ni Mevlido ni Maleeya Bayarlag ne les reprendraient, mais elle était grisée par l'idée qu'elle occupait le premier rang d'un

défilé dont elle avait eu l'initiative, et elle ne se retournait pas, préférant imaginer à la hausse le nombre des manifestants qui piétinaient derrière elle. Certes, les armées prolétariennes ne déferlaient pas sur la chaussée comme un fleuve impétueux, mais, pour une fois, un détachement aux solides positions idéologiques avait répondu présent à son appel. Et même si Maleeya Bayarlag était une recrue fragile, même si Mevlido, en tant que policier, appartenait à une catégorie puante, elle n'avancait pas seule dans la rue. Elle sentait dans son dos un embryon de foule, elle récitait intérieurement les brochures du Parti qui exposaient les principes de la marche en avant, la dynamique liant indissolublement l'avant-garde et les masses. Et cela lui donnait une énergie formidable.

– OUVRIER, SOLDAT, REPRENDS À ZÉRO TES VIEUX RÊVES! cria-t-elle.

- ÉGARE-TOI, REPRENDS À ZÉRO TES VIEUX RÊVES!
- HURLE À LA LUNE AVEC LES ÉGARÉS!
- REPRENDS TOUT À ZÉRO, DONNE DES ORDRES À LA LUNE!
- SI LA LUNE N'OBÉIT PAS, TUE-LA!
- OUVRIER, SOLDAT, TU ES LE FRAGMENT D'UN VIEUX RÊVE!
- VA SUR LA LUNE, ÉGARE-TOI, TUE-LA!

Ainsi que Mevlido l'avait redouté et prédit, les poules mutantes avaient envahi Gateway Street et elles en occupaient la totalité sans laisser libre la moindre surface. La troupe qu'elles formaient était grisâtre, continue, indifférenciée et agressive. Par malveillance, mais aussi par l'effet

d'une bêtise collective obstinée, la multitude interdisait le passage. Les corps gloussaient jusqu'à hauteur de genoux et résistaient. Il était pratiquement impossible de se frayer un chemin là-dedans sans combattre. Cornelia Orff s'engagea avec véhémence dans les épaisseurs cancanantes et se mit à donner de violents coups de pied devant elle. Elle brandissait le pliant qu'elle avait jusque-là porté en bandoulière et elle s'en servait d'une façon brouillonne, un peu comme quand un épéiste débutant défend sa vie avec un cimenterre. Elle provoquait des mouvements de panique, des envols hystériques, et, quand les volatiles refluaient vers Mevlido, la plupart agitaient leurs ailes rabougries au niveau de sa poitrine ou de son visage, au milieu d'épouvantables odeurs de fiente et de peau granuleuse. En quelques secondes, Mevlido fut noyé dans un nuage de plumes et de pilons hostiles. Il lâcha la main de Maleeya et commença à boxer en aveugle. Ses poings rencontraient des carcasses filantes, à la morphologie incompréhensible et chaude. Il s'efforçait de ne pas avaler la poussière et les poux qui avaient remplacé l'atmosphère respirable. Il devinait sur sa droite Maleeya Bayarlag qui faisait des moulinets affolés et vacillait. Elle poussait des gémissements de dégoût qu'on entendait à peine.

– Mets-toi derrière moi ! lui cria Mevlido. Accroche-toi à ma ceinture ! Colle-toi à moi !

Il comptait faire de son corps un rempart qui la protégerait, mais elle ne lui obéit pas. Dans la confusion et l'obscurité, il sentit que la distance entre eux allait croissant.

– Viens derrière moi ! hurla-t-il.

Il devina qu'ils étaient séparés par deux mètres, puis par trois ou quatre, puis il eut l'impression qu'elle s'était plaquée contre un mur et qu'elle progressait de côté, à petits pas, en s'abritant la tête avec les deux bras. Il se retourna et il l'appela, mais les ténèbres ne faisaient que se renforcer. On ne voyait absolument rien. À la même seconde il reçut une dinde furieuse sur la nuque et pivota avec violence pour affronter de nouveau le flot compact des oiseaux. Il ruisseauait de plumules et de parasites. La vermine crissait dans l'échancrure de sa chemise. Des crêtes l'effleuraient, toujours plus nombreuses, des croupions d'une laideur sans nom. Il ne réussissait pas à éviter les chocs contre son ventre et les griffures. Plus bas, d'autres volailles lui attaquaient les mollets, à travers l'étoffe de son pantalon, avec hargne.

– Maleeya! cria-t-il encore une fois par-dessus son épaule. Je suis là!

Cornelia Orff, à l'avant-garde du groupe des hominidés, ne flanchait pas. Elle creusait héroïquement une espèce de tunnel dans cette avalanche animale. Elle continuait à hurler des mots d'ordre étranges, d'autant plus étranges qu'ils ne coïncidaient en rien avec les difficultés qu'elle était en train d'affronter. Sa voix parfois était si excitée qu'elle couvrait le vacarme des poules.

– ÉVANOUIS-TOI AVEC LES FILLES DU HASARD! braillait-elle.

- NE RENONCE PAS AUX FILLES DU HASARD!
- MÊME SI TU N'ES PLUS RIEN, PRÉPARE LA VICTOIRE!
- METS-TOI DANS UN SAC JUSQU'À LA VICTOIRE!

• METS-TOI DANS UN SAC AVEC LES FILLES DU HASARD!

Puis ils eurent franchi l'obstacle. Maintenant, ils étaient arrivés à la fin de Gateway Street, à peu près sous la branlante passerelle qui reliait entre elles deux terrasses d'immeubles et qui avait donné son nom à la rue. Le nombre des poules déclinait autour d'eux, signe qu'ils en auraient bientôt terminé avec le problème. Cornelia Orff s'étrangla et toussa et, quelques mètres plus loin, elle cessa de s'égosiller. La marche immédiatement perdit son caractère épique. Cornelia Orff n'avait pas renoncé à exercer son rôle dirigeant, mais elle avançait en silence. Elle s'était abîmé les cordes vocales et elle avait du mal à récupérer son souffle.

– Il faut attendre Maleeya, l'arrêta Mevlido.

La vieille s'immobilisa.

– Où est-ce qu'elle est?

– Je ne sais pas, dit Mevlido.

Ils se voûtèrent tous les deux en direction du territoire qu'ils venaient de parcourir. L'éclairage était nul, si l'on excepte la phosphorescence gris sombre des volailles les plus touchées par les mutations. Les poules avaient vite retrouvé leur calme. Elles avaient reconstitué une barricade gloussante qui fermait tout. Gateway Street était un défilé lugubre. Comme il y avait de nombreux perchoirs dans les parois de ciment – des trous d'obus, des fenêtres –, non seulement les gallinacées couvraient le sol, mais de plus elles veloutaient les murs à diverses hauteurs, jusqu'au niveau du premier étage quand il y avait un ou plusieurs étages. On ne discernait pas grand-chose, mais il semblait

impossible que Maleeya se tînt encore debout au milieu d'elles. Elle n'était plus là.

– Maleeya! appela Mevlido.

– Elle a dû rebrousser chemin, suggéra Cornelia Orff en plissant les yeux derrière ses verres de lunettes.

Mevlido plaça ses mains en porte-voix autour de sa bouche.

– Maleeya! appela-t-il une nouvelle fois.

Ils restèrent sur place une minute. Faiblement luminescent, l'immense troupeau s'étalait devant eux jusqu'à l'autre extrémité de la rue. Les cris s'étaient tus. La neige plumeuse finissait de retomber. Les odeurs d'édredon pourri donnaient envie de vomir. Cornelia Orff eut un renvoi bruyant et toussa.

– Elle est partie, fit-elle.

Mevlido continuait à scruter le paysage répugnant, dans l'espoir d'y apercevoir une trace quelconque laissée par Maleeya. Un mauvais pressentiment lui comprimait les poumons et les muscles. Il s'inquiétait pour Maleeya, mais il se refusait encore à croire au pire. Même en horde, les oiseaux pouvaient difficilement causer des dommages physiques irréversibles ou tuer.

– Allez, viens, dit Cornelia Orff.

– Je me demande ce qui lui est arrivé, murmura Mevlido.

– Allez, viens, répéta Cornelia Orff. On va être en retard.

Mevlido examina une dernière fois Gateway Street, les milliers de poules serrées les unes contre les autres, ce tapis grisâtre, puis, sans un mot, il emboîta le pas à la vieille qui venait de se remettre en marche.

Il la suivit comme une ombre pendant un quart d'heure. En dépit de son âge, elle trottait infatigablement. Maintenant le parcours s'effectuait sans problème notable. Un silence de volière endormie les accompagnait. Aucun véhicule jamais ne s'aventurant dans ce secteur de Poulailier Quatre, on n'entendait pas le moindre bruit de moteur. De temps en temps, ils enjambaient des drogués, guère moins inoffensifs que des morts, ou croisaient des errants de la nuit, des insomniaques qui se déportaient vers l'ombre pour les éviter et n'avaient aucune intention de leur chercher noise. Quant aux concentrations d'oiseaux, elles n'atteignaient plus les valeurs critiques qu'elles avaient dans Gateway Street. Sur leur passage le flot des volatiles s'ouvrait avec naturel. Ils recevaient parfois un coup de bec, mais ils n'avaient plus à batailler pour avancer.

Ils s'engagèrent dans Park Avenue, longèrent un mur surmonté de barbelés, et, après s'être faufiletés dans l'entrebâillure d'un portail, ils furent sur le territoire de l'usine numéro neuf. Les lampadaires de l'avenue éclairaient modestement les cours successives, remplies de déchets, et les bâtiments en brique, aux fenêtres noires et brisées. Il y avait dans l'endroit une forte odeur de vêtements sales, car ils étaient rentrés par le côté où on entreposait les chiffons et les chaussures irréparables.

– C'est où ? demanda Mevlido.

La vieille s'engagea entre deux montagnes de hardes répugnantes, en direction d'une porte démolie, puis elle recula.

– Toi qui as de bons yeux, tu vois écrit quelque part « Bloc Sternhagen » ? demanda-t-elle.

– Non, dit Mevlido.

– Bloc Sternhagen, marmonna la vieillard. Tu devrais connaître.

– Je ne suis pas venu souvent, dit Mevlido. Et quand je viens, je ne passe jamais par cette entrée.

– C'est au Bloc Sternhagen, dit Cornelia Orff. Si c'est pas là, c'est juste à côté.

Elle avait perdu un peu d'assurance.

– Je ne vois pas d'indication, dit Mevlido.

Ils marchèrent jusqu'à un deuxième bâtiment. Ils s'étaient enfoncés dans le dédale formé par les déchets. Les bâtiments se ressemblaient tous. Ils étaient en ruine. Aucune lumière n'était allumée à l'intérieur. Personne n'y tenait de réunion.

– Ah! annonça Mevlido en montrant un reste de peinture au-dessus d'un escalier. Voilà. Bloc Sternhagen.

– C'est là, se réjouit Cornelia Orff.

– Je ne vois pas de réunion, dit Mevlido.

La vieille haussa les épaules et grogna. Elle était plantée en face de l'escalier abandonné. Après avoir réfléchi une demi-minute, elle gravit trois marches et alla cogner contre la porte. Des rats couinaient de l'autre côté. Les coups résonnèrent. Ils créaient une formidable impression de désolation et de vide, mais ils ne mettaient pas en fuite les rongeurs. Cornelia Orff revint à proximité de Mevlido. Elle contemplait le bâtiment désert d'un air de reproche.

– J'aurais pourtant juré que c'était ce soir, bougonnait-elle.

Elle écarta en croix les montants de son pliant et elle s'assit dessus.

– Qu'est-ce que tu fais? dit Mevlido, avec plus de lassitude que de brutalité.

La vieille ne répondit pas.

– Tu t'es trompée, continua Mevlido. La cellule se réunira un autre jour. On est venus pour rien. Ça n'a pas de sens de rester ici.

Il renifla. Poussière, pisse de rats, crasse, étoffes dévastées, cuir faisandé, charpies couvertes de souillures.

– Et en plus, ça pue, observa-t-il.

Cornelia Orff maugréait sa contrariété. Elle ne se disposait pas à quitter les lieux. Elle était installée au pied de l'escalier, devant le Bloc Sternhagen. Elle avait croisé les bras sur sa poitrine de vieille et, brusquement, elle était comme un roc.

– Qu'est-ce que tu fais? demanda Mevlido encore une fois.

– J'attends, dit Cornelia Orff. Le Parti nous exhorte à la patience.

– C'est idiot! s'exaspéra Mevlido. Tu attends quoi?

– Tu ne peux pas comprendre, Mevlido, dit soudain la vieille sur un ton aigre. Va-t'en. Tu es un élément peu fiable, tu ne crois à rien, tu appartiens à une catégorie puante. Tu ne peux pas comprendre ce que le Parti nous demande d'attendre.

31.

Mais non, pensa-t-il.

Rien de grave ne s'est produit.

Ayant laissé Cornelia Orff entre une pile de chaussures puantes et des monceaux de vêtements que pluie et guano avaient durcis, Mevlido se hâtait vers Factory Street. Il essayait de se persuader qu'il allait y retrouver Maleeya Bayarlag. Elle a certainement fait demi-tour quand la confusion est devenue incontrôlable, au moment où les volatiles se sont déchaînés, pensa-t-il. Quand je tapais dans le tas sans plus pouvoir m'occuper d'elle. Nous ne nous étions pas encore enfoncés très loin à l'intérieur du troupeau, et, quand elle s'est vue incapable de me suivre, elle a reculé. Elle a dû reculer à ce moment-là. Il n'y avait pas beaucoup de distance à parcourir pour atteindre l'endroit d'où nous étions partis, la portion de Gateway Street que la volaille n'occupait pas. L'entrée de Gateway Street. Et ensuite elle est retournée à Factory Street. Bien évidemment c'est ainsi que les choses se sont déroulées. Elle s'en est sortie saine et sauve. Elle est chez nous, à Factory Street, au quatrième étage. Elle est peut-être déjà couchée, ou assise dans la cuisine, en train de grignoter un morceau de gâteau, ou en train de parler

aux cafards, de leur raconter sa journée ou l'hostilité des poules sur Gateway Street. Si l'eau n'est pas coupée, elle a eu le temps de prendre une douche pour se débarrasser des poux aviaires et des plumes, et maintenant elle rêve, elle se repose. Maintenant elle se sent bien. Inutile de se faire du souci, de se représenter son corps inerte, ne réagissant plus, englouti sous les poules mutantes de Gateway Street. Elle va bien.

Tout s'est bien passé, pensa-t-il.

L'angoisse lui rendait les muscles cotonneux.

Elle a échappé au danger, se répéta-t-il. Elle va bien.

Il ne mit pas longtemps pour arriver au bas de son immeuble. De la déchetterie numéro neuf à Factory Street, il y avait moins d'un kilomètre. Il gravit les marches sans allumer la minuterie et il ouvrit la porte de l'appartement. La lumière était éteinte et, par habitude, il n'allongea pas le bras vers l'interrupteur. Il avança sans précaution particulière, fit trois pas et se figea. Il venait de distinguer une forme dans la pièce principale. Quelqu'un se tenait debout près de la table. La fenêtre l'éclairait, à contre-jour et mal. C'était une silhouette jeune, le corps d'une fille, menue. Ce n'était pas Maleeya. Son cœur, déjà énérvé par l'ascension rapide des escaliers, se mit à battre plus fort.

– Sonia, dit-il. Ça m'est déjà arrivé de rêver à ça. J'ouvre la porte, et tu es là, dans le noir, à m'attendre.

– Arrête tes conneries, Mevlido, dit Sonia Wolguelane.

Il restait devant la cuisine sans s'approcher d'elle. Depuis la dernière demi-heure, il avait pensé à peu près exclusivement à Maleeya Bayarlag, et cette confrontation avec Sonia Wolguelane était trop soudaine et le gênait. Maleeya avait

disparu, quelque chose d'horrible était advenu sur Gateway Street. Le moment était mal choisi pour conter fleurette à la jeune tueuse.

Il laissa s'écouler quelques secondes. Il reprenait son souffle.

– Maleeya est dans la chambre? demanda-t-il.

Sonia Wolguelane haussa les épaules.

Il alla jusqu'au seuil de la chambre et s'arrêta. Une odeur de matelas et de maladie mentale stagnait entre les murs.

– Elle n'est pas à la maison, dit-il. J'ai peur qu'il lui soit arrivé quelque chose.

Il posa la main sur l'interrupteur et le manœuvra. Il y avait du courant. Même si l'ampoule de la pièce principale ne dépassait pas quarante watts, la franche lumière électrique, après tant d'heures de pénombre, créa aussitôt une ambiance d'anormalité tout à fait choquante. Il eut aussitôt envie d'éteindre.

Sonia Wolguelane portait une tunique bleu foncé qui lui descendait jusqu'aux genoux, avec un col très haut, très strict, et des manches longues. Ses jambes étaient cachées sous un pantalon de même couleur. Elle avait jeté sur la table la veste de chantier trop large qu'elle enfilerait lorsqu'elle sortirait dans la rue, et qui l'alourdirait et gommerait une bonne partie de son charme, l'aidant ainsi à passer inaperçue. De son corps on ne voyait que ses mains, petites et propres, ses pieds, serrés dans des sandales, et son visage de fille craquante. Elle était magnifique. Elle dirigeait ses yeux noirs sur ceux de Mevlido. Son regard brillait.

– Je peux éteindre? demanda Mevlido.

– C'est comme tu veux, dit-elle.

– Je préfère qu'on reste dans le noir, dit-il. Il y a assez de lumière dans la nuit pour qu'on se voie.

– Oui, dit-elle.

Il éteignit la lampe. Il se sentit immédiatement beaucoup plus à l'aise pour parler à la jeune femme.

– Qu'est-ce que tu, commença-t-il.

– J'ai une information pour toi, dit-elle.

– OK. Je t'écoute.

– J'ai repéré un enfant-soldat, dit Sonia Wolguelane.

– Ah. Et alors.

– Ça peut t'intéresser.

– Boh, dit Mevlido. C'était un chef de bande?

– Non. Il faisait partie d'une colonne. C'est un enfant-soldat tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

– Laisse-le à ceux qui doivent se venger de lui, dit Mevlido. Si c'était un ancien chef de bande, on l'aurait signalé au groupe. Mais puisque tu dis que c'était un petit monstre ordinaire.

– Quel groupe? demanda Sonia Wolguelane.

– Tu sais bien, dit Mevlido. Il y a un groupe qui se charge de ça.

– Qui se charge de ça quoi?

– De les descendre.

– Tu le connais?

– Parfois j'en parle pendant les séances d'autocritique, dit Mevlido. Parfois je n'en parle pas. Je ne connais ni son nom ni son programme. Je ne sais pas si c'est une seule personne ou s'ils sont plusieurs. C'est un groupe militaire anonyme. Ils descendent les anciens recruteurs d'enfants-soldats.

Les anciens responsables et les anciens chefs de colonne.

– Et tu les soutiens? fit Sonia Wolguelane.

– Oui, dit Mevlido.

– Moi aussi, dit Sonia Wolguelane. Et d'ailleurs, je croyais que c'était toi.

– Inutile de parler de ça, dit Mevlido.

Ils se tinrent face à face sans rien dire.

Sonia Wolguelane s'approcha de Mevlido et se colla contre lui pendant une ou deux secondes, poitrine contre poitrine. Il sentit ses seins le caresser à travers les étoffes, il devina la pointe de ses seins. C'était une manière pour elle d'exprimer sa complicité. Une proximité fusionnelle, hors de toute considération charnelle. Il comprit qu'il n'y avait rien d'amoureux dans le geste, aussi il la laissa faire sans ouvrir les bras pour l'étreindre, sans bouger, et, quand elle se sépara de lui, il ne la retint pas. Il n'y avait rien d'amoureux dans son geste, mais c'était délicieux et fraternel. Puis elle s'écarta.

– Je suis sûre que c'est toi, dit-elle.

– Pense ce que tu veux, dit-il.

Elle sembla regretter un peu on ne sait quoi, puis elle reprit la parole.

– Le type a réussi à s'intégrer ici, dit-elle. Il n'est pas devenu fou comme les autres. Il a caché son jeu. Vraiment très bien. Il a ouvert une boutique de téléphonie près de la station Leonor Iquitos. Il vivote là-bas, comme commerçant et dealer.

– Alban Glück? s'ébahit Mevlido.

– Oui, c'est lui. Tu le connais?

– Ce type est un ancien enfant-soldat? demanda Mevlido.

– Oui. J’ai eu de sérieux doutes, au début, et ensuite quelqu’un m’a montré des preuves.

– Quelles preuves ?

– Des preuves, se renfrognâ Sonia Wolguelane.

– Quel genre de preuves ? insista Mevlido.

Elle s’écarta. Elle avait rejoint la place qu’elle occupait quand, cinq minutes plus tôt, il était entré dans l’appartement. On ne voyait presque pas son visage. La table de nouveau s’étendait entre eux, une tache noire, avec sur le plateau la veste de chantier qui ressemblait à une vilaine dépouille grise.

Comme elle ne répondait plus à ce qu’il lui demandait, Mevlido alla lentement à la fenêtre. Il s’appuya sur le rebord, essuya la sueur qui lui coulait sur les yeux et observa le ciel. Il y avait quelques étoiles et beaucoup de nuages. La lune était absente. Le quartier bruissait. Sur le toit de la maison d’en face, une rangée de poules et de chouettes se serraient, flanc contre flanc, en s’envoyant avec régularité des roucoulares ridicules.

– Pendant quelques jours... commença Sonia Wolguelane.

Puis sa voix s’étrangla et elle se tut.

Mevlido émit un son. Il l’encourageait.

– J’étais en manque, dit Sonia Wolguelane.

– Oui, dit-il. Ça arrive.

Il lui tournait le dos. Il feignait d’être captivé avant tout par l’examen des constellations. S’il commettait la maladresse de remuer, de pivoter et de chercher son regard, il savait qu’elle n’en dirait pas plus.

– J’ai couché avec Alban Glück, dit Sonia Wolguelane.

Elle avait prononcé cela avec violence, sur un ton de mépris qui insultait l'ensemble du monde.

Mevlido persistait à faire face à la nuit. Il regardait les chouettes sur les gouttières, les lampadaires éteints de la rue. Il ne remuait pas, il ne se retournait pas vers Sonia Wolguelane. En dehors de nous autres, qui ne comptons pas, personne ne voyait son visage. Personne ne voyait sa physionomie soudain terreuse, comme privée de sang.

– C'est un type très rusé, dit Sonia Wolguelane. Il sait ce qu'il risque et il est en permanence sur le qui-vive. Seulement, quand il dort, ses défenses lâchent. Il parle pendant son sommeil. On lui pose des questions et il bavarde sans s'en rendre compte. Il raconte des trucs.

Elle a couché avec Glück, se désolait Mevlido.

Elle a couché avec ce vautour hideux pour de la drogue. Je ne l'ai jamais serrée contre moi, je ne l'ai jamais caressée et aimée en oubliant tout, je n'ai jamais compté ses tatouages. Je ne l'ai jamais pénétrée. Je ne l'ai jamais léchée en oubliant tout. Jamais nous n'avons été allongés nus l'un contre l'autre, l'un dans l'autre. Nous n'avons jamais fait l'amour. Jamais elle ne s'est penchée au-dessus de moi en écoutant ce que je grommelle pendant mes rêves.

– Et alors ? dit-il.

– Quoi, fit Sonia Wolguelane.

– Tu disais qu'il racontait des trucs.

– Oui. Il a fait partie des colonnes racistes de Zone Cinq. Il avait quatorze ans, à l'époque. Il a été à Djaka Park West. Il a massacré avec les autres.

Djaka Park West.

Il était là-bas quand Verena Becker a disparu, pensa

Mevlido. Il a massacré avec les autres. Il était avec la bande qui a martyrisé Verena Becker.

– C'est dur à entendre, dit-il.

– Je sais, dit Sonia Wolguelane.

– C'est vraiment dur.

– Je sais.

– Mais bon, nuança Mevlido.

Il restait immobile devant la fenêtre, appuyé sur le rebord, un peu voûté, avec la tête noyée d'obscurité et de tristesse. Puis il ferma les yeux.

– Je te le laisse, dit-elle.

Pendant une minute, le silence entre eux régna.

– J'ai honte d'avoir eu une relation avec ce type, dit Sonia Wolguelane.

– C'est ta vie, murmura Mevlido. Tu n'as aucune explication à fournir. Je ne te demande rien.

– Ça me dégoûte rien que d'y penser, précisa Sonia Wolguelane.

Mevlido n'avait pas quitté la fenêtre. Il fermait les yeux, il écoutait la nuit dans Poulailier Quatre. Il aurait voulu paraître, au moins de dos, tranquille et solide comme un policier ou un tueur.

Derrière lui, Sonia Wolguelane hésitait.

– Ça arrive qu'on ait des relations avec n'importe qui, poursuivit-elle. Parfois, on s'en fiche. Mais là, ça me dégoûte.

Mevlido maintenant bougeait. Il était en train de revenir vers le milieu de la pièce. Il s'arrêta à proximité de la table. Il n'avait pas l'air si tranquille que ça. En dépit de l'obscurité, on voyait des gouttes rouler sur son front, ses joues.

– Je vais y aller, dit-il.

– Tu veux que j'aïlle avec toi? demanda-t-elle. Glück se méfiera moins.

– Non, dit mornement Mevlido. Ne viens pas. C'est mon affaire.

Ils étaient l'un en face de l'autre, mais ils ne se regardaient pas.

– Attends, dit-elle.

Elle fouilla dans une poche de la veste qui était posée sur la table et elle en sortit un pistolet.

– Le chargeur est plein, dit-elle.

– Non, dit Mevlido. Je vais me débrouiller sans ça.

– Mais avec quoi? dit Sonia Wolguelane. Tu n'as rien.

– Non, dit Mevlido. Je n'ai rien.

32.

Il sortit par la Porte Marachvili et il s'engagea sur Macadam Boulevard. Il marchait entre les rails du tramway Le ciment taché d'huile crissait sous ses semelles. Pour arriver au repaire d'Alban Gluck, il avait près de deux kilomètres à parcourir. Les rails luisaient sous les quelques réverbères allumés et, même dans les intervalles privés d'éclairage, on continuait à repérer leur présence. La nuit était gluante de chaleur. On ne rencontrait personne. Il avançait d'un pas d'automate, avec des moments où il ralentissait, comme un homme très fatigué ou pris de boisson. Il ne pensait à rien. Il ne ressentait pas d'émotion particulière. Il ne s'écartait pas de la voie ferrée, car ailleurs la chaussée était truffée d'ornières. Sur sa gauche, en bordure du ghetto, les maisons abandonnées exhalaient des puanteurs de pigeonier, et, à droite, les bâtiments formaient un rempart dévasté, avec des brèches très noires et, parfois, des platanes ou des acacias aux branches monstrueuses. Aucun tramway ne circulait à cette heure. On avait l'impression de se trouver dans un no man's land improbable, loin de toute activité humaine ou sous-humaine.

Vingt minutes plus tard, Mevlido atteignit la station

Leonor Iquitos. Il n'y avait pas âme qui vive. La plate-forme en béton, avec son escalier fait de trois parpaings, avait l'air d'un résidu que par négligence des démolisseurs avaient oublié d'abattre. Une unique lampe brillait à proximité. Elle était accrochée sous le toit de la cahute dans laquelle Alban Glück avait installé ses appareils de communication. Ses rayons jaunissaient les cent mètres de chemin défoncé qui reliaient la station et la Porte Leonor Iquitos. En dépit de l'heure tardive, la boutique était ouverte. Le commerce de la téléphonie implique qu'on ouvre de façon pratiquement continue si on ne veut pas manquer l'occasion de gagner un ou deux dollars.

Avec des horaires pareils, je me demande, pensa Mevlido.

Il essuya la sueur qui coulait sur son visage. Il se demandait soudain à quels moments de la journée ou de la nuit le vautour s'était ébattu avec Sonia Wolguelane. Les images de leur accouplement, refoulées depuis son départ de Factory Street, scintillèrent en lui comme sur un écran. Elles étaient précises, muettes, sans couleurs. Les séquences se succédaient à vive allure. Le vautour s'arc-boutait ignoblement au-dessus de Sonia Wolguelane pour s'enfoncer en elle. Puis très vite il s'endormait, dans son sommeil il prononçait des aveux terribles, puis il se réveillait et se redressait. Une nouvelle fois il chevauchait Sonia Wolguelane. La jeune femme paraissait à moitié morte, la drogue lui ôtait toute capacité de réaction. Alban Glück agitait les ailes en poussant des cris que l'image ne restituait pas. Il la déplaçait comme une poupée, il se vautrait sur elle et il la palpa. Comment, pensa-t-il, comment, même pour obtenir

des doses, a-t-elle pu se laisser tripoter et pénétrer par un individu de ce genre. Elle. Se laisser inonder par ses viscosités, ses éjaculations visqueuses.

Puis il soupira. Il devait se concentrer sur ce qu'il était venu faire.

Arrête tes conneries, Mevlido, pensa-t-il. Tu es tout de même ici pour accomplir un assassinat, pas pour spéculer sur la déchéance sexuelle de Sonia Wolguelane. Oublie Sonia Wolguelane. Ce n'est pas à cause d'elle que tu vas tuer ce Glück.

Il avait ralenti son pas. Il examina les alentours. À présent qu'il était arrivé sur les lieux du crime, il regrettait de ne pas avoir pris l'arme que Sonia Wolguelane lui proposait. Il avait pu l'identifier – un pistolet dont il avait toujours apprécié l'efficacité, un Tokarev du temps de la Deuxième Union soviétique. Il aurait dû serrer les dents et l'accepter sans autre forme de procès. Sonia Wolguelane n'avait aucun compte à lui rendre sur la manière dont elle utilisait son corps. Il n'avait aucun reproche à lui faire. Et personne ne lui avait demandé d'exhiber ainsi sa consternation et sa solitude.

Je vais ramasser quelque chose par terre au dernier moment, pensa-t-il. J'espère que ce sera coupant et pas trop lourd. Une brique conviendrait.

Il s'essuya le front une nouvelle fois. Il veillait à ne pas avoir de gestes suspects.

Ce Glück doit surveiller les allées et venues autour de sa boutique, pensa-t-il. Je chercherai une brique plus tard.

L'ardoise était toujours en place, suspendue à hauteur d'yeux.

- Chez Alban Glück
- dernière station de téléphonie avant Poulailier Quatre
- communications avec locuteurs éloignés
- service nocturne
- envoi et réception toutes langues tous dialectes

Mevlido s'accouda à la planche qui servait de comptoir. La boutique était obscure. Accroupi derrière son enregistreur lunaire, le vautour n'était pas très visible au milieu de ses machines. Il avait désossé une boîte électrique et, sans lumière, à l'aveuglette, il l'auscultait ou il la réparait.

– Tu me reconnais? demanda Mevlido.

– Non, pourquoi? dit le vautour après un temps.

Sans changer de position, il examinait son client à travers des grappes tombantes de câbles, entre des générateurs que l'ombre rendait anormalement massifs.

– On s'est déjà vus hier, dit Mevlido.

– Je me rappelle pas.

– J'ai passé deux communications, dit Mevlido.

– Possible, fit l'autre. Je t'avais fait un prix?

– Entre un et deux dollars, dit Mevlido.

– C'était un tarif promotionnel, grinça Glück.

Il semblait exagérer l'intonation antipathique de sa voix. Il ne s'avancait pas vers la lumière. Il préférait peut-être négocier sans se déranger, ou peut-être se méfiait-il des intentions de ce client tardif, qui était venu à pied et qui portait une chemisette sale de policier.

– Ah, dit Mevlido. Et ce soir, ça me coûtera combien?

Le vautour Glück se remit debout. Il émergeait à présent de son capharnaüm de machines incompréhensibles et de ténèbres. La lampe colorait le comptoir en jaune

poussiéreux. Le jaune rebondissait au-delà de la planche, éclairant l'ardoise publicitaire et un demi-mètre d'espace à l'intérieur de la boutique. Alban Glück se tenait en retrait, dans une zone intermédiaire. On arrivait à distinguer ses traits, une expression maussade dans sa physionomie granuleuse, mais on ne voyait pas vraiment s'il tenait ou non une arme derrière son dos. Afin de ne pas l'inquiéter, Mevlido posa sur lui un regard où dominaient fatigue et indifférence. Il n'examinait pas les touffes de plumes dépeignées du crâne qu'il allait bientôt peut-être défoncer. Il ne s'attachait pas sur les plis du cou rétractile qu'il rêvait de trancher ou d'étrangler.

– Ça dépend, dit Glück. C'est pour quelle destination ?

Entre Mevlido et lui, la distance avait diminué, mais elle ne permettait pas à Mevlido d'attaquer. Je pourrais tendre brusquement le bras vers lui et verrouiller les doigts en pince autour de sa trachée, pensa Mevlido. Oui, ça, oui. Mais ensuite, comment le tirer dehors pour lui régler son compte ? Il se débattrait et il s'accrochera au comptoir. Il essaiera de me frapper ou de m'empoigner à son tour. Même s'il est affaibli par la douleur et la suffocation, je n'aurai pas assez de force pour l'extraire de son antre. Si au moins on était à découvert, sur le chemin, je pourrais lui cogner la tête sur une pierre. Mais là, on va s'affronter de part et d'autre de la planche. Ça réduit mes chances de le neutraliser.

– J'ai plusieurs coups de fil à donner, dit Mevlido pour gagner du temps.

– À partir de trois, la maison fait un tarif groupé, annonça le voutour Glück. Deux dollars et demi la communication. Tu veux qu'on efface l'enregistrement ?

– Oui.

– Il faudra compter un dollar de plus au total.

– C'est cher, dit Mevlido en faisant un geste fataliste.

Mais bon.

La négociation était close. Alban Glück se baissa pour prendre un appareil qu'il avait remisé sous le comptoir. Il se redressa avec effort. Il avait les bras encombrés par un énorme téléphone de campagne qui avait l'apparence d'une caisse de ferraille. Il se préparait à poser cela sur la planche. Profitant de l'occasion, Mevlido allongea violemment la main droite vers le col du vautour. Ses doigts se refermèrent sur des cartilages. Il sentit qu'il avait agrippé la trachée de Glück et il tira aussitôt dessus de toutes ses forces. L'autre se débattit et lâcha sa charge. L'appareil heurta la boîte où Glück mettait sa recette de la semaine et alla cogner sur le sol en grelottant. Des piécettes s'éparpillèrent sur des planches avec des tintements clairs. Mevlido raffermi sa prise. Il serrait les doigts avec frénésie. La gorge de Glück était comme écailleuse et froide sous sa paume et elle était bouleversée par des spasmes. Mevlido avait empoigné le tuyau semi-rigide qui conduisait aux poumons de Glück, il le comprimait et il le secouait comme pour l'arracher. Il ne s'occupait pas du reste, des artères et des autres composantes qui remplissaient le cou de Glück. Il se pencha vers l'arrière pour s'alourdir et se mettre à l'abri des gesticulations de son adversaire. Après avoir tâtonné deux secondes sur la devanture de la boutique, il finit par trouver un endroit où accrocher solidement sa main gauche. Maintenant il était ancré à sa place. Maintenant il allait pouvoir tenir ainsi jusqu'à ce que Glück perde conscience ou bascule hors de sa mesure.

Alban Glück était en mauvaise posture. Il n'essayait pas de respirer ou de crier et il se mit à gifler sans succès Mevlido qui se suspendait à lui de tout son poids. Il s'arc-boutait pour ne pas glisser vers l'extérieur, car il savait que pendant le basculement il serait exposé à un coup fatal. Avant qu'il touche terre de l'autre côté, Mevlido aurait eu le temps de lui briser les vertèbres ou le crâne. Il avait déployé ses ailes et il les utilisait pour résister à la traction, remuant puissamment tout l'air disponible de la boutique, envoyant vers Mevlido des nuages de sciure métallique mêlés à la puanteur de ses plumes, de sa transpiration.

Durant plusieurs secondes, Mevlido eut ainsi le dessus, puis la sueur qui coulait entre ses doigts fit légèrement glisser sa main et sa saisie en tenailles fut moins efficace. L'autre en profita pour aspirer une goulée d'oxygène, puis il cessa de battre des ailes et s'affaissa, entraînant Mevlido, obligeant Mevlido à changer de position pour ne pas le lâcher. Il était devenu aussi lourd qu'un cadavre. Mevlido abandonna la bonne prise qu'il s'était assurée jusque-là sous une planche de la devanture et accompagna le mouvement de l'autre.

Maintenant il avait avancé le corps par-dessus le comptoir et il se penchait vers l'obscurité de la boutique, les doigts toujours crispés autour de la trachée d'Alban Glück. Il s'éti-rait sur la planche, comme se préparant à plonger de l'autre côté, et c'est à ce moment que le vautour ramassa sur le sol quelque chose qui devait avoir été placé là depuis toujours, sans doute pour répondre à d'éventuelles agressions de maraudeurs. Il le ramassa et s'en servit immédiatement. C'était un sabre court ou une machette. Mevlido sentit une

brûlure sous le coude. Pendant un demi-instant il fut incapable de se représenter la nature de la blessure, puis son bras amolli cessa de se crispier autour du cou de Glück.

Le vautour se dégagea et poussa un cri rauque. Mevlido recula d'un pas vif. Il se retenait de gémir. Maintenant il était devant la boutique de téléphonie, debout, avec l'avant-bras qui ne répondait plus à ses ordres et pendouillait. Ligaments et tendons avaient été sectionnés. Plus rien ne fonctionnait au niveau de l'articulation. La blessure mit plusieurs secondes à saigner. Puis le sang vint, sans véritable douleur encore, avec des élancements sinistres.

Glück réapparut derrière le comptoir. Il avait les yeux exorbités, injectés de rouge. Sa calvitie était éraflée et il avait l'air d'avoir une hernie au milieu du cou. Les ailes encore à moitié déployées, il ressemblait à une créature démoniaque, comme les peintres médiévaux en représentaient au temps où les religions faisaient espérer, pour après la vie, un au-delà meilleur et des enfers. Il haletait avec bruit. Dans sa main, l'arme était luisante de graisse et elle tremblait. C'était un couteau de brousse.

Ils se contemplèrent sans rien dire.

Glück eut une quinte de toux.

Mevlido, lui, saignait. Le sang coulait de plus en plus vite. Les gouttes filaient vers la terre. Dans la lumière jaune de l'ampoule, on ne voyait pas très bien la couleur de la flaque qui se formait devant Mevlido.

– Alors? grasseya Glück en forçant sa voix cassée. C'était où que tu voulais téléphoner?

– Djaka Park West, dit Mevlido.

Glück grommela quelque chose. Il n'avait pas l'air très

choqué par les souvenirs que Mevlido avait remués. Puis il recula dans l'ombre de la boutique et on entendit seulement sa respiration sifflante.

On entendait seulement cela.

Sa respiration sifflante.

Mevlido vacillait. Le choc dû à la blessure l'avait engourdi. Son intelligence se bloquait sur des riens. Il y avait une petite ornière boueuse un peu plus haut sur le chemin et il consacra plusieurs secondes à la surveiller de biais, comme si poser ou non les pieds dedans allait être d'une importance cruciale. Presque rêveusement, il regardait son sang quitter son bras pour être bu par le sol. Il essayait d'imaginer les dégâts, d'évaluer la profondeur de la coupe. Il ne sentait pas grand-chose et, prenant prétexte du peu de lumière, il préférait ne pas examiner directement la plaie. Il s'écarta encore un peu de la boutique. Il ne savait plus très bien où il en était, si l'affrontement avait pris fin ou non. Il avait compris qu'il n'était plus en mesure de se battre, mais, quand il s'agissait de réfléchir à la suite des événements, son esprit ne démarrait pas. En tout cas, j'ai perdu la première manche, pensa-t-il. Puis il se répéta cette phrase plusieurs fois. Il n'aurait pas su dire s'il en goûtait ou non l'humour noir.

Alban Glück continuait à rauquer à l'intérieur de sa cabane. De temps en temps, il froissait et défroissait ses ailes. Il ne sortait toujours pas pour mettre un terme à la bagarre. Il était là-dedans, au milieu de ses machines. Il émettait un râle régulier. On ne pouvait rien en déduire sur ce qu'il manigançait.

Mevlido tourna les talons, fit une cinquantaine de mètres

et s'engagea sous la Porte Leonor Iquitos. C'était un quartier que les habitants du ghetto évitaient, je l'ai déjà dit, une partie de Poulailier Quatre qui avait été très endommagée après la proclamation de la nouvelle société, au point qu'elle se présentait maintenant surtout comme une succession de labyrinthes démolis et déserts. Mevlido avança jusqu'au premier croisement, tourna à droite et s'appuya contre un mur. Pendant une minute, il s'acharna à confectionner un garrot avec sa ceinture, puis il abandonna. Le garrot refusait de tenir. Il scrutait la nuit derrière lui pour déterminer si Alban Glück s'était mis ou non à sa poursuite. Il ne voyait rien. Après qu'il eut franchi la Porte, il lui avait semblé entendre le voutour s'agiter autour de la cabane et rabattre les planches et le volet de la devanture comme pour fermer boutique en grande hâte. Puis les bruits s'étaient éteints. Si Glück marchait sur sa trace, il le faisait en silence.

Maintenant il s'était engagé dans le réseau des voies non éclairées du ghetto. Il trottina cinq cents mètres en grinçant des dents et sans halte, le bras droit inerte ruisselant le long de sa hanche, puis il commença à faiblir. La douleur n'avait pas augmenté, mais elle s'était étendue à l'ensemble de son corps et elle provoquait dans tous ses muscles une sensation d'épuisement terrible. La nausée ne le lâchait plus. Il fit encore deux cents mètres. Il se répétait qu'il devait trouver un abri et s'y dissimuler jusqu'au matin. Il fallait qu'il récupère un peu d'énergie vitale. Il avait déjà perdu des litres de sang.

Il emprunta un bout de ruelle puis il déboucha sur un carrefour jonché de gravats. Il n'avancait plus de façon régulière. Il n'avait pratiquement plus la maîtrise de son

équilibre. Il marquait des pauses pour vomir. Rien ne jaillissait de son estomac, sinon des amertumes puantes. Il traversa le carrefour et s'introduisit dans une rue grise. Il longeait des façades fantômes. Derrière, le gros œuvre s'était écroulé. Les ruines exhalaient de forts remugles de volière, mais aucun oiseau ne se manifestait.

Les volatiles, pensa pâtreusement Mevlido. Parfois ils n'existent pas. Ils ne gloussent pas pendant leur sommeil ou ils sont ailleurs.

Il avait peine à rassembler ses idées. L'effort physique et la lutte contre la douleur l'empêchaient de réfléchir. Il savait qu'il devait fuir et échapper à son prédateur, mais le reste n'était pas net. Il aurait voulu continuer à trotter, mais il n'y arrivait pas. Ses pas étaient de moins en moins assurés. À présent, il faisait de continuels et lourds zig-zags.

Il regarda une nouvelle fois derrière son épaule. À une distance sur laquelle il ne pouvait pas mettre de chiffre, il aperçut une ombre bossue. Cette ombre pouvait être celle d'Alban Glück.

C'est lui, pensa-t-il.

Les phrases aboutissaient lentement à sa conscience, comme après avoir traversé une épaisse couche de feutre.

Le vautour Glück, pensa-t-il. Il est sur ma piste.

Il s'engouffra dans une entrée de maison et se retrouva face à un éboulis obscur. Plusieurs bâtiments s'étaient écroulés l'un sur l'autre. Une sorte de couloir sinuait entre les décombres. Il s'y engagea. Il trébuchait à chaque pas. Autour de lui, tout était illisible et dur. Au-dessus de lui, il y avait des murs déchirés et des portions de ciel extrême-

ment noir. Quelque chose s'envola près de ses jambes à brefs coups d'ailes.

Une chouette, pensa-t-il.

Il s'adossa à un bloc de ciment. Voilà, pensa-t-il encore. Tu t'adosses contre du vertical. Tu reprends des forces.

Le sang gargouillait sous son coude droit. Le garrot s'était de nouveau défait. Il le renoua tant bien que mal et sans y croire. Le sang s'échappait même quand il compressait l'artère un peu plus haut sur son bras. L'avant-bras coupé n'était plus qu'un lourd morceau de viande traversé par des vagues, ses muscles sans attache étaient remontés en boule vers son épaule et hurlaient. Mes muscles hurlent, pensa-t-il.

Il écouta la nuit. Quelqu'un approchait. Quelqu'un piétinait des plâtras à l'entrée du couloir. Quelqu'un vient, pensa-t-il.

Il se remit en marche. Il titubait. Il n'ouvrait pas très souvent les yeux. Pour se guider il cherchait des appuis avec le bras gauche. Sa main valide s'écorchait sur des échardes de vieux bois, sur des pointes de fer, des pierres coupantes. Il se traîna ainsi jusqu'à un endroit où le sol était plan et dégagé sur quelques mètres, délimitant une surface scénique entourée de tas noirâtres. Les éboullis formaient un demi-cratère. On dirait un petit théâtre, pensa-t-il. Un petit amphithéâtre avec des espèces de gradins noirâtres. Pour la scène finale. Tu vas t'asseoir là, Mevlido, pensa-t-il.

Il se hissa de quelques dizaines de centimètres sur le premier amoncellement de débris. Son bras coupé vint battre entre ses jambes, l'arrosant une nouvelle fois de sang au moment où il s'asseyait. Il l'écarta en gémissant et l'installa à côté de lui sur des résidus de mur.

C'est fichu, résuma-t-il. En tout cas, c'est mal parti. Mais au moins il y a une place libre pour la scène finale. Pour une ou deux personnes. Public et acteurs confondus.

Voilà, Mevlido, je vais attendre, pensa-t-il. Je vais attendre que ça commence.

Il se cala sur son siège.

Il attendait l'entrée en scène d'Alban Glück.

33.

Il n'est pas nécessaire de décrire le spectacle qui eut lieu dans cet endroit. La séance était strictement privée.

Après Alban Glück et sa danse de mort, plusieurs personnes vinrent près de Mevlido parler avec lui, lui donner des conseils ou lui faire leurs adieux. Il les recevait l'une après l'autre avec un certain détachement, comme s'il était déjà en route pour le Fouillis, déjà monté dans le car qui devait le conduire à la frontière, et qu'il agitait la main en les regardant depuis son siège, à travers la vitre, l'esprit mobilisé presque exclusivement par le voyage qu'il allait accomplir.

- Cornelia Orff fut la première à apparaître. Elle ne s'annonça pas en braillant des slogans insanes. Elle bougonnait dans l'obscurité, elle avait du mal à se frayer un passage dans les décombres. Elle était comme tout le monde, comme nous autres, elle ne connaissait pas bien le secteur Leonor Iquitos. Elle piétina des pièges de plâtre, s'engagea sur un monceau de débris qui ne menaient à rien, fit demi-tour et finalement se présenta, râlant de fatigue, à l'endroit où Mevlido gisait. Elle se tint debout devant lui et le considéra sans rien dire pendant une minute, puis elle fit pas-

ser par-dessus sa tête la lanière qui l'aidait à transporter partout sa besace avec elle.

– Tiens, dit-elle d'une voix camarade, un peu forcée. Je t'ai mis dedans du pemmican pour la route et deux ou trois bouquins.

– Quels bouquins, demanda Mevlido.

– J'ai fouillé dans la réserve. Des Djohnn Infernus.

– Je croyais qu'ils étaient épuisés, dit Mevlido.

– Il en restait trois. Ils sont un peu abîmés.

– Bon, dit Mevlido.

– Le deuxième a pas de fin, fit remarquer Cornelia Orff. C'est une féerie.

– Ça ne fait rien, dit Mevlido. Je te dois combien ?

– Tu me dois rien, annonça fièrement Cornelia Orff. C'est un don du Parti.

– Tu lui diras que je le remercie, chuchota Mevlido.

– Je transmettrai, dit Cornelia Orff.

– Tu lui diras que jamais je ne trahirai les secrets du Parti, ajouta Mevlido.

– Il le sait, dit Cornelia Orff.

– Je n'ai jamais su ni son nom ni ses objectifs, regretta Mevlido.

– C'est des secrets, dit Cornelia Orff.

Mevlido passa la besace autour de son cou. Il n'avait plus aucun problème de bras et, au fond, il se sentait assez en forme pour entreprendre le voyage.

• Une demi-heure plus tard, Maleeya Bayarlag arriva. Elle était très essoufflée et elle mit longtemps à s'approcher de Mevlido. Il vit qu'elle avait mis un T-shirt rose sous son habituel survêtement beige. Elle portait des espadrilles

dont le rebord cisailait ses pieds gonflés. La marche jusqu'à Mevlido l'avait fait souffrir. Elle essaya de rester debout sur le minuscule espace scénique où se déroulait la rencontre, mais, au bout d'une minute, elle perdit l'équilibre et faillit tomber. En prenant des précautions maladroites pour ne pas glisser, elle se hissa à côté de Mevlido et s'assit.

– Mon pauvre Yasar, dit-elle, dans quel état ils t'ont mis.

Elle se rapprocha de lui pour l'examiner et elle hocha longuement la tête. Elle ne le touchait pas. Elle faisait attention à ne pas poser les mains sur lui, mais elle lui soufflait dessus, et il sentait sa tiédeur, sa tendresse.

– Je t'ai appelée, dit Mevlido.

– Tu m'as appelée ? s'étonna Maleeya.

– Oui. Quand tu étais au milieu des oiseaux.

– Au milieu des oiseaux ?

– Dans Gateway Street.

– Gateway Street ?

Elle lui respirait dessus. Il avait envie de l'attirer contre lui et de la serrer très fort, mais il réfléchit qu'elle aurait peut-être peur de cette démonstration amoureuse, qu'elle la trouverait incongrue, brutale, et il se retint.

– On a sombré, dit-il. Mais au moins on n'a pas cessé d'être ensemble.

– Oui, mon Yasar, dit-elle. On est ensemble en plein au fond.

Ils se mirent à rire tous les deux.

– Je vais partir pour le Fouillis, dit Mevlido.

– Ben oui, mon Yasar, dit-elle. Je vois pas ce que tu pourrais faire d'autre.

– Prends bien soin de toi, en attendant, dit-il.

– En attendant quoi? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas, dit-il.

Ils restèrent un moment silencieux, puis Maleeya se remit debout.

– Je t’ai préparé du pemmican et un gâteau, dit-elle.

Elle déposa le pemmican à côté de Mevlido, à l’endroit où elle s’était assise, et soudain elle fouilla dans ses poches de survêtement, elle se palpa les hanches, le haut des cuisses. Elle avait l’air catastrophée.

– J’avais pourtant emporté un gâteau, reprit-elle. J’avais un gâteau dans ma poche, pour toi. Mais je l’ai plus.

• Une heure passa, et Sonia Wolguelane apparut. Elle était au centre de la scène, à deux mètres de Mevlido. Celui-ci s’était assoupi; il ouvrit les yeux et nota sa présence. La nuit la dissimulait. On avait l’impression qu’elle parlait depuis déjà plusieurs secondes.

– Il essayait de rentrer dans sa boutique, disait-elle. Il devait avoir quelque chose à récupérer. Il avait encore sa machette à la main. Je lui ai tiré dans les rotules et sur l’attache des ailes. Ensuite je l’ai interrogé pour savoir où il t’avait laissé. Je n’ai pas été tendre. Après les balles, j’ai utilisé la machette.

– Ce Glück, on a passé une partie de la soirée ensemble, dit Mevlido.

– Je sais, dit Sonia Wolguelane. C’est pour ça.

– Pour ça que quoi? demanda Mevlido.

Elle ne répondit pas. Elle était en tenue de travailleuse, comme jadis les Komsomols partant pour les samedis communistes, du temps où il y avait des samedis et des communistes. Sa veste de chantier était tachée de sang. Elle fouilla

dedans et en retira deux paquets enveloppés de papier journal.

– Du pemmican, dit-elle. Et un pistolet. Un Tokarev. J'ai pensé que ça pourrait te faire plaisir.

– Je n'en ai pas tellement besoin, maintenant, dit-il.

– On ne sait jamais, dit Sonia Wolguelane.

– Et si du pemmican s'introduit dans le mécanisme? Des miettes? Ça risque de l'encrasser.

– Mais non. Je l'ai emballé dans du plastique. Tiens.

– Il est lourd, constata Mevlido en fourrant les deux paquets dans son sac. Il est chargé?

– Oui. Un chargeur complet.

– Comme ça, quand je ferai feu sur l'ennemi, je penserai à toi, dit Mevlido.

– Arrête tes conneries, Mevlido, dit Sonia Wolguelane.

• Ensuite, au moment où il s'y attendait le moins, une femme arriva, en tenue traditionnelle coréenne. C'était une chamane, une mudang. Elle était accompagnée d'un joueur de tambour qui s'assit aussitôt en tailleur, sans saluer, et qui, après avoir calé son instrument contre son pied droit, commença à taper sur le cadre avec une courte baguette. Le rythme était un rythme d'échauffement, mais déjà il était précis, mystérieux et fort. La mudang fit plusieurs fois le tour de l'espace minuscule en rendant hommage aux esprits des ruines, elle fit le geste de façonner un pâté de pemmican entre ses mains, puis elle se plaça en face du musicien et elle s'adressa à Mevlido sans le regarder. Comme celui-ci ne comprenait pas le coréen ancien, il ne répondit pas. La voix de la mudang s'éleva dans l'ombre, parcourant les éboulis et les gravats et tou-

chant Mevlido en profondeur. Elle sonnait sur peu de notes, mais ses inflexions étaient bouleversantes. Le musicien jouait sereinement, avec une qualité de toucher exceptionnelle. Il heurtait les parois ou les membranes de son gutbuk avec la paume de la main gauche, la baguette qu'il brandissait dans sa main droite avait été taillée dans un arbre qui participait à la cérémonie de toute sa vigueur d'arbre défunt – un bouleau, sans doute, un bouleau dans la plénitude de l'âge. Mevlido reçut la musique en lui et perdit la notion du temps. Il continuait à faire nuit dans le quartier Leonor Iquitos. La mudang chantait, parfois elle se baissait et se relevait, elle bougeait les bras, mais elle disposait de trop peu de place pour danser et elle préférait concentrer dans ses cordes vocales toute la magie du moment – dans ses cordes vocales et dans sa respiration. Elle ne cherchait pas à savoir si Mevlido l'écoutait ou non. Elle ne regardait pas de son côté. Elle se tournait vers le musicien, vers le ciel noir, vers les blessures des façades bombardées, vers les monceaux de débris qui les entouraient. La scène sur laquelle elle se produisait était presque circulaire, on aurait pu la comparer à la bouche refermée d'un cratère. En son centre, la mudang se lamentait et créait sans cesse de la beauté, quelque chose d'éphémère et fondamental que seuls les morts ou leurs semblables pouvaient entendre.

Des larmes coulaient sur les joues de Mevlido.

Il ne disait rien, il ne tentait pas d'engager un dialogue avec la mudang, mais des larmes, sur ses joues, coulaient.

- Alors que l'aube, si l'on se réfère à notre horloge biologique, aurait dû poindre, Mevlido mit fin à un nouvel

épisode de somnolence. Devant lui, le paysage restreint n'avait pas changé, un lieu théâtral ceinturé d'édifices en ruine et de déblais. La mudang et son musicien étaient repartis depuis longtemps. Mevlido scruta l'obscurité. Dévastation, éboulis, ici et là un énorme oiseau perché, immobile. Du rien, des murs éclatés, des poutrelles tordues, quelques fenêtres en équilibre entre deux vides. Tout était plongé dans une ombre épaisse. Sur la petite esplanade où la mudang avait chamanisé, le sol paraissait recouvert à présent d'une couche de liquide, du sang ou de l'huile noirs. Il essaya de réfléchir à l'aspect que cela prendrait quand la lumière du jour viendrait s'y ajouter. Sa pensée était trop filandreuse pour aboutir. Il soupira, un peu vexé de devoir maintenant composer avec une intelligence réduite.

Du sang ou de l'huile noirs, répéta-t-il.

Au même moment, des pas hésitèrent à proximité. Peut-être que quelqu'un me cherche, pensa-t-il. Il envisagea de héler le nouveau venu, puis il y renonça. Déjà celui-ci était arrivé à un mètre de lui et l'observait, la physionomie fermée, les bras immobiles le long du corps, comme au garde-à-vous. C'était Berberoïan.

— J'ai eu du mal à vous trouver, Mevlido, dit le commissaire.

— Ben je suis là, dit Mevlido.

— On m'a dit que ça s'était passé à Leonor Iquitos. Bon. Mais une fois arrivé dans le quartier, pour se repérer, bernique.

— Le mieux, dans ces cas-là, c'est de demander à un indigène, fit Mevlido.

– Je n'en ai pas rencontré un seul, se plaignit Berberoïan. C'est la nuit. Et la pluie n'arrange rien.

– Quelle pluie, demanda Mevlido.

Il baissa de nouveau le regard vers le sol. Berberoïan était planté dans un mélange d'eau et de boue. La surface était grêlée. Les éclaboussures mouillaient le bas du pantalon de Berberoïan.

Il pleut et je ne m'en rends pas compte, observa Mevlido. Je n'entends aucun crépitement, je ne sens aucune goutte.

Berberoïan ruisselait. Ses cheveux étaient couchés sur sa tête comme si on les avait enduits de mélasse. Sa chemise de flic lui collait au corps. À la ceinture, il avait un étui de cuir laqué. Maladroitement, il posa la main dessus.

– Vous voulez une arme ? demanda-t-il. Vous voulez que je vous passe mon pistolet ?

– Non, dit Mevlido. J'aime mieux voyager sans. En général, je me débrouille mieux à main nue.

– J'ai oublié le pemmican, j'espère que vous ne m'en voudrez pas, Mevlido.

– Boh, fit Mevlido.

Ils passèrent quelques secondes à se regarder. Le commissaire paraissait plus ému que son subordonné. Il se balançait en soulevant alternativement les jambes, comme s'il avait peur de rester englué dans la boue. Ses chaussures clapotaient.

– Bientôt vous allez partir, dit Berberoïan.

– Oui, dit Mevlido.

– Vous aurez de quoi acheter le billet ? s'inquiéta Berberoïan.

– Me semble que oui, dit Mevlido.

– Je vous ferai rembourser, de toute façon, dit Berberoïan. On s'arrangera. On piochera dans la caisse de solidarité.

– Boh, dit Mevlido. Ça ne va pas me ruiner. Au point où j'en suis.

– Si vous voulez, on peut marcher ensemble jusqu'à la gare routière, proposa Berberoïan. Vous n'avez pas l'air en grande forme.

– Je vais y arriver. Ce n'est pas très loin.

– Ce sera bientôt l'heure. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas que je vous accompagne? insista le commissaire.

Mevlido hésita.

– Je préfère y aller seul, finit-il par dire.

– Une fois dans le Fouillis, j'espère que vous allez retrouver cette femme, dit Berberoïan.

– Quelle femme? demanda Mevlido.

– Je ne sais pas, dit Berberoïan.

Ils se turent. Le commissaire faisait du bruit dans l'eau avec ses pieds.

– C'est vous qui savez, Mevlido, dit encore Berberoïan. C'est vous qui la connaissez. Pas moi.

34.

Le voyage est interminable.

Les derniers kilomètres sont les plus durs à parcourir. Trop de cahots. Ton cerveau malaxé renonce à établir une différence entre le présent et le reste. Soir après soir, car ainsi les jours se succèdent, tu rumines encore un peu sur le passé ou sur l'avenir, mais ton activité cérébrale a tellement décliné que tu as l'impression de somnoler en permanence. Il y a déjà longtemps que tu ne regardes même plus à travers la vitre; tu ne la nettoies plus quand elle est couverte de buée ou de suint. Tu as du mal à t'intéresser aux choses extérieures, et, à l'intérieur de toi, les images sont fades, conventionnelles, comme forgées par d'autres que toi. L'intérieur t'échappe, lui aussi. Tu es exténué.

Ensuite, tu approches de ta destination finale. Tu es toujours quelque part dans Poulailier Quatre, mais l'ambiance de la frontière rend les choses moins familières. C'est cela, oui. Moins familières. Plus rien n'éveille en toi d'écho. L'autocar est entré dans les faubourgs, déjà il emprunte les longues avenues du Fouillis. On roule lentement, la chaussée est recouverte de mâchefer. Les pneus écrasent cette couche friable avec un bruit de meule. La

poussière moutonne derrière les fenêtres. Tu ne jettes pas un coup d'œil vers le dehors. Tu as abouti dans un monde extrêmement éloigné et cela ne t'excite pas, ne provoque en toi aucune curiosité. Tu ne te sens pas dans la peau d'un touriste en train d'atteindre le pays mystérieux dont il a eu la nostalgie depuis l'enfance. Dans ce que tu as encore tendance à nommer ton existence, le tourisme ne joue plus aucun rôle.

Tu palpés le sac qui repose à côté de toi, sur le siège voisin. Le car n'était pas bondé et la place est restée libre depuis le départ, tu n'as donc pas eu à subir une compagnie bavarde ou nauséabonde pendant la route. Dans le sac, la réserve de pemmican a beaucoup baissé. Tu n'avais pas faim, mais tu t'es obligé à grignoter de temps en temps, de peur de défaillir avant terme.

Quand on y pense, tu as veillé à ne pas arriver au Fouillis dans un état lamentable. Dès que tu en avais l'occasion, tu t'es rasé et tu t'es changé avec ce que tu trouvais dans les haltes routières, quand le chauffeur passait la main à un collègue ou changeait des pièces dans le moteur. Chaque fin de mois, la compagnie te fournissait un nouveau rasoir jetable et des sous-vêtements propres. Pendant ces longues minutes ou ces années que le voyage a duré, tu as donc pu préserver un peu de ta dignité physique, te débarbouiller ou te toiletter ici et là, par exemple dans les latrines ou sous le robinet de service de telle ou telle station d'essence, ce que d'autres voyageurs souvent négligeaient de faire. Et aujourd'hui, si tu n'as pas fière allure, tu es, malgré tout, encore présentable. Tes cheveux et tes ongles ont continué à pousser, tes vêtements se sont abîmés,

l'étoffe craque au moindre geste, tu ressembles à une momie qui se défait, mais tu restes présentable. Une nuit, dans une sordide cour d'auberge, tu as troqué ton pistolet contre un couvre-chef en cuir luisant. Tu dissimules là-dessous ton visage, comme désireux de proclamer ton intention de n'engager le dialogue avec personne, mais, en fait, les autres voyageurs évitent ton contact. Tu t'en es plus d'une fois rendu compte. Aucun être doué de pensée n'entre en relation avec toi volontiers ou avec chaleur. Les animaux sont mieux disposés à ton égard, mais la distance entre vos intelligences, même si elle diminue, est énorme.

Les animaux sont mieux disposés à mon égard, penses-tu.

Mais la distance entre nos intelligences.

Et juste à ce moment de ton raisonnement, exactement là, en milieu de phrase, vous vous engouffrez sous un vaste hall de béton. Après une manœuvre, le moteur ronfle plus fort, vomit un dernier nuage d'huile chaude et s'arrête. L'autocar est arrivé à son terminus. Tu dois descendre.

Tu quittes ce siège que tu as si longtemps occupé, avec pour seule distraction ta peur des précipices et le défilement ténébreux du paysage et, tous les deux cents kilomètres, la possibilité d'aller faire tes besoins en compagnie des autres passagers et des chauffeurs, sur les bas-côtés, dans la pierraille cendreuse et les débris d'anciennes métropoles.

Tu es le dernier à descendre.

Tu longes le flanc brûlant de l'autocar. Les tôles ont noirci, on dirait qu'une heure plus tôt vous fonciez au cœur d'un incendie industriel. À l'arrière, un groupe de

passagers attend que les conducteurs viennent ouvrir la malle où s'entassent les valises. Depuis le temps, les valises ont dû pourrir ou flamber, mais, à tout hasard, les gens attendent. Renfrognés. Muets. Tu les dépasses. Tu enfonces encore un peu plus ton chapeau de broussard sur tes sourcils. Tu humes l'air, les puanteurs de gas-oil qu'aucun courant ne disperse. Tu grimpes sur le quai de ciment de la gare routière et tu t'éloignes.

Tu portes l'uniforme des gueux, ces lambeaux sales qui depuis toujours te vont à ravir.

Tu déplaces, sur ton épaule, la courroie de ta besace quasiment vide.

En évitant les traces de cambouis et d'eau rouillée, tu diriges tes pas vers la sortie. Une vaste bouche rectangulaire dont la luminosité aveugle. Au-delà poudroie la rue. Les dimensions du garage évoquent celles d'un hangar d'aviation. Elles sont supérieures aux besoins, comme si, cinq ou six siècles plus tôt, les architectes avaient prévu une augmentation du trafic qui ne s'est pas produite. Tu frôles les autocars qui refroidissent. Ils sont plusieurs à être arrivés récemment. Tu te faufiles entre ces épaves presque consommées qui vont mettre des mois à perdre leurs odeurs de hauts-fourneaux et qu'une équipe ensuite viendra déchirer une bonne fois, comme des navires. À intervalles réguliers, tous les quinze mètres, tu contournes la base d'escaliers qui montent vers un étage où la logique voudrait que se situent des bureaux ou des guichets, peut-être aussi une galerie marchande. En réalité, de là-haut ne descendent que de l'ombre et du silence. Sur les degrés inférieurs sont installés des zombies défraîchis, probablement des candidats à une

autre hallucinante expédition, des laissés-pour-compte qui imaginent pouvoir repartir – un jour tout reprendre à zéro, voyager dans l'autre sens.

Toutes les gares routières se ressemblent, quelle que soit la partie de l'univers où l'on a échoué. En commun elles ont le brouhaha crasseux, la misère, l'inconfort, les gaz qui stagnent à toute heure du jour et de la nuit, mais, par-dessus tout, une atmosphère de forte dégradation intellectuelle, alimentée tant par l'insolence des employés que par la résignation de la clientèle. Pour ceux et celles qui auraient besoin, afin de faire naître en eux l'image, d'une référence géographique précise, disons que l'endroit ici rappelle la station d'autocars de Puduraya, au centre de Kuala Lumpur, en Malaisie. Puduraya quand on y arrivait pendant la révolution mondiale, à la fin des années soixante-dix, par exemple depuis le nord, depuis Padang Besar, Kota Bharu ou Gerik. De tels noms superbes ont figuré sur les cartes, comme la Malaisie, il y a à peine plus de deux ou trois siècles. L'endroit où Mevlido actuellement déambule rappelle Puduraya Station à cette époque. Mêmes escaliers menant à un étage dont on ne devine rien, même pénombre irrespirable, même sentiment de solitude, d'égarement et de non-retour.

Mais bref. Tu n'as jamais traîné tes guêtres en Malaisie, et, quand tu es venu au monde, la Malaisie avait disparu des mémoires depuis belle lurette. Tu t'immobilises sur le seuil du garage et tu regardes ce que tu peux voir de la ville : un carrefour, une placette, quelques maisons totalement délabrées, étouffées sous des squames de poussière séculaire, et, le long de la route, des murs en briques noires

derrière lesquels dorment des fabriques. Pas la moindre enseigne qui signale une activité commerciale. Rien qui ressemble à un havre pour voyageurs. Sur la place, des lignes électriques courent en tous sens, de toit en toit, par faisceaux embrouillés. Qu'est-ce que j'ai à faire ici, penses-tu fugacement, sans réponse. Les quartiers d'habitation s'étirent au-delà du carrefour, invisibles. Le Fouillis est construit sur une pente. On est à la limite d'un haut plateau, et ensuite, après la cassure, on plonge. Des camions bennes énormes traversent le carrefour, ils soulèvent devant la gare routière une bruyante fumée de pierraille. Minière est l'ambiance, brunâtre et chauve la sierra qui barre l'horizon. Deux piétons se fauillent un instant à l'entrée d'une rue et disparaissent. Ils sont habillés comme dans une république prolétarienne après la défaite.

Tu décides de chercher d'abord un abri pour la nuit. D'après tes calculs, le jour déclinera d'ici deux ou trois heures. Il faut que je sache où dormir, penses-tu.

Il y a cinq chauffeurs qui discutent près de la porte, devant la cabine vitrée du gardien. Tu leur demandes s'ils peuvent te conseiller un endroit où passer la nuit, une pension pas trop chère pour sous-hommes ou voyageurs. Ils se sont interrompus dans leur discussion et ils te jaugent avec des yeux de brutes. On dirait des bouchers qui examinent avec stupeur un animal d'abattoir doué de parole. Pendant un instant, tu ne sais pas trop s'ils comprennent le dialecte que tu as utilisé pour communiquer avec eux. C'est pourtant un sabir très simple, la langue générale de Poulailier Quatre. Tu en as réduit la syntaxe au maximum. Du blatnoï de camp mélangé à du coréen, avec des traces d'anglais et de darkhad.

Ils te regardent en silence.

Tu répètes ta question.

- La nuit.
- Dormir.
- Pas très cher.

Cinq chauffeurs. L'un d'eux est obèse, un autre a une casquette rouge, un troisième est torse nu, avec un gilet en toile de jean. Les autres sont normaux, ou du moins sans particularité remarquable. Ils te regardent. Ils ont tous la bouche à moitié ouverte.

– Ça parle encore, dit le gros.

– Incroyable, dit un des normaux. Ça parle encore.

– Et de quoi que ça parle? demande casquette rouge.

– De la nuit, dit le gros.

– Ça parle de la nuit? s'étonne torse nu.

– Ben oui, ça doit croire encore à la nuit, dit un des normaux.

– Incroyable, dit l'autre normal. Ça croit encore à la nuit.

35.

Tu ne t'attardes pas à proximité des chauffeurs. De nouveau tu t'enfonces dans le hangar qui empeste les graisses et le caoutchouc brûlé. Tu retrouves l'autocar qui t'a transporté jusqu'au Fouillis. Sur le quai de ciment, tu enjambes le corps d'un laissé-pour-compte. On ne voit pas bien s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Au-dessus de lui ou d'elle, tes guenilles et ton chapeau de cuir paraissent luxueux. Tu t'arrêtes devant un des escaliers qui montent vers le premier étage. Tu restes un moment au bas des marches, comme pris de doute, et, finalement, tu les gravis.

Tu débouches sur une esplanade mal éclairée, déserte et pleine d'échos. Par terre, les dalles de ciment s'effritent. Il n'y a rien, seulement des piliers de béton et un sol parsemé de flaques pisseuses.

Tout au fond, à l'extrémité de l'espace, un tube de néon sert de repère. Tu choisis cela pour objectif, et, d'ailleurs, tu ne vois pas quelle autre direction tu pourrais prendre. Tu te rapproches de la lumière. Tes semelles écrasent des miettes dures. Tes pas résonnent dans le vide. Là-bas s'aligne une série de volumes en contreplaqué et en fer, avec des portes étroites ou des grilles, quelque chose comme une consigne

à bagages construite de bric et de broc. Un éclopé surveille l'ensemble. Il est muni d'un bâton et il ressemble à un vieux soldat en loques. Tout en progressant dans la pénombre, tu observes le néon et les casiers, les portes, et cet unijambiste assis avec sa canne à côté de lui. Tu te demandes s'il sera de meilleure humeur que les chauffeurs. Tu espères tout de même tirer de lui un renseignement sur l'endroit où tu pourrais passer la nuit.

L'infirmier te regarde venir.

Il fait son travail immobile de gardien. Tu jettes un nouveau coup d'œil sur les casiers. Ils sont bien larges. Finalement, le vieux s'occupe peut-être d'un établissement qui héberge des individus plutôt que des valises.

Tu t'approches encore, tu salues cet homme, mais il ne te souhaite pas la bienvenue. Il ne réagit pas. Sa physiologie est rude, les désagréments de la vie l'ont comme à jamais scellée sur une espèce de féroce bouderie. Tu te places devant lui et tu consultes la documentation disponible, l'écriteau qui est cloué derrière sa tête. L'annonce est rédigée en une langue dont tu n'identifies pas tous les caractères. Tu mets longtemps à en traduire l'essentiel.

- Splendid Hotel
- Accueil chaleureux
- Chambres pour la nuit ou longue résidence
- Tarifs étudiés

La seule indication dont tu sois vraiment sûr concerne le prix de la chambre. Il n'est pas excessif. Un dollar. Tu ramasses au fond de ton sac de l'argent qui a été fourré là en même temps que le pemmican pour le voyage. Il te reste trois ou quatre billets. Tu en prends un. Le gardien l'em-

poche sans l'examiner et, à l'aide de sa canne, il indique une porte.

Tu te rends dans la cellule qu'on t'a affectée, un cagibi sans plafond dont la surface au sol ne doit guère excéder trois mètres carrés. C'est exigü, la lumière du néon s'y répercute faiblement. L'ameublement se réduit à un siège récupéré sur une épave d'autobus. Il y a des marques de couteau sur le dossier. Aux relents de gas-oil qui serpentent depuis l'étage inférieur se superposent des senteurs animales, l'âcre moiteur des corps qui nuit après nuit se sont affalés ici, sur ce fauteuil crevé, pour y transpirer de solitude et de terreur. Des graffitis balafrent le ciment, comme dans un cachot ou des latrines, mais les illustrations manquent. Ce ne sont que des messages opaques. Les caractères ne ressemblent à rien. Quelques chiffres apparaissent en marge des textes. On ne sait pas à quoi ils renvoient.

Au moment où tu cherches un clou pour suspendre ton sac, tu aperçois un rat. La bête n'est pas très grosse, faiblement bossue, et elle est en arrêt contre un montant de la banquette.

Tu croises la braise cramoisie de son regard.

Cela te rappelle quelque chose, tu ne sais pas bien quoi.

Ne pas prendre contact avec les rats, penses-tu brusquement. Ne pas entrer en relation avec les rats.

Sous aucun prétexte n'entrer en relation avec les rats.

Ni avec les rats, ni avec les araignées.

Tu recules, tu sors de la cellule.

Tu refermes derrière toi la porte avec le bout de ficelle qui remplace la serrure.

—J'ai réfléchi, dis-tu au vieux. Je préfère loger ailleurs.

Le vieux te pose une question d'une voix bourrue. Tu ne comprends pas. Tu agites la tête. Tu pointes un doigt vers la chambre. Le vieux à son tour agite la tête. Il a l'air furieux que tu ne veuilles pas rester là. Il fait un commentaire en haussant le ton, peut-être craint-il que tu exigés de récupérer ton dollar.

– Vous pouvez garder le dollar, dis-tu. J'en ai d'autres.

Le vieux prononce encore quelque chose. Il agrippe sa canne d'estropié. Il te montre l'écriteau en brandissant sa canne.

De ce qu'il te dit, tu ne saisis pas un traître mot. Par souci d'éviter un conflit avec lui, tu te penches légèrement vers l'écriteau et tu fais mine de déchiffrer quelque chose qui t'avait, jusqu'ici, échappé. Tu approuves de la tête en lisant.

– Good, finit par dire le vieux. Room. Good.

– Je sais, dis-tu. Good. No problem.

Tu te balances devant lui d'un pied sur l'autre. Tu voudrais que ce dialogue prenne fin au plus vite.

– No problem, dis-tu. Good room. Mais j'ai changé d'avis. Good room, mais je vais chercher ailleurs.

Le vieux à présent cogne par terre avec son bâton.

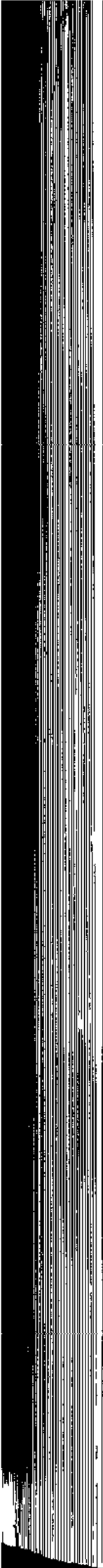
– J'ai une adresse ailleurs, répètes-tu.

Le vieux grogne une nouvelle chaîne de paroles mécontentes. Tu ne comprends rien. Il tape autour de lui avec son bâton comme un aveugle.

– No good-bye, marmonne-t-il. No room, no good-bye!

– On m'a conseillé Waddell Street, dis-tu au hasard. C'est plus central. No problem.

SIXIÈME PARTIE
RÊVES DE MEVLIDO :
LE FOUILLIS



36.

Au fond de la chambre, il n'y a pas la moindre trace de lumière.

La maison est très petite, avec trois pièces minuscules. Après son arrivée dans le Fouillis, Mevlido n'a pas mis longtemps à trouver un logement, mais il s'y est installé à contre-cœur, avec l'idée qu'il en déménagerait au plus vite. Qu'il en partirait à la première occasion. La fatigue, le fatalisme et la routine ensuite ont pris le relais. Alors il est resté. Il s'est allongé dans un coin, et pendant un moment on a même cru qu'il était mort. Lui-même s'était persuadé qu'il en avait fini avec l'existence. Puis le quotidien a coulé sur lui comme une eau-de-vie apaisante, et il a recommencé à bouger. Déjà il ne songeait plus à chercher une nouvelle demeure. C'est une maison individuelle, principalement en briques, avec des ouvertures peu nombreuses. Elle donne sur Waddell Street, encore qu'il faille parcourir cent mètres d'une ignoble venelle pour atteindre Waddell Street. Une longue centaine de mètres d'une tranchée insalubre, à l'odeur de vase. Voilà où Mevlido a abouti. Il est là, il habite là. C'est là qu'il attend. Maintenant nous sommes parfaitement semblables ou presque. Ni les jours ni les ans ne comptent pour lui.

Indistinctement les uns succèdent aux autres. Quand la nuit tombe, le noir règne à l'intérieur. Puis le crépuscule rôde dans les rues, et une espèce de journée s'éveille entre les murs. L'inverse aussi est vrai. Crépuscule approximatif puis nuit ou l'inverse. Ainsi cela s'écoule pendant des heures par groupes de vingt et quelques. Ainsi va le rythme du monde pour Mevlido et ses semblables, c'est-à-dire pour nous.

Mevlido se lève, il va à tâtons jusqu'à la chaise. La veille au soir, il a plié ses vêtements et il les a posés sur le dossier. Il retrouve sans difficulté la chaise et ensuite sa chemise, ses sous-vêtements, son pantalon de toile dont les déchirures se sont aggravées ces dernières semaines. Puis il se baisse. Bien qu'il ait pris soin de les laisser à côté de ses chaussures, juste à côté, à moins de dix centimètres, il ne réussit pas à remettre la main sur ses chaussettes. Il passe et repasse en vain la main sur le linoléum. Il en explore en vain les crevasses. Cette disparition improbable l'incite à penser qu'il rêve ou qu'il n'a pas toute sa tête, mais il préfère écarter, pour l'instant, ces deux hypothèses. Il s'empare de ses chaussures de la main gauche, il se redresse, il chiffonne le reste du linge entre ses bras. Il serre contre lui ces haillons à moitié malpropres, contre son corps nu. Puis il se tient un instant immobile et il se retourne vers le lit.

Le lit est vide, maintenant, et on peut supposer qu'il a déjà perdu une partie de sa tiédeur. Comme on ne voit rien, on en est réduit à tout inventer. On recourt évidemment à des images que suggère la mémoire. Une couverture repoussée de biais. Des draps froissés. Le drap du dessous qui laisse apparaître une pailleasse difforme, très mince, tout juste assez large pour accueillir une personne.

– Ne bouge pas, dit doucement Mevlido. Je vais prendre ma douche. Ne te lève pas.

Personne ne réagit dans l'obscurité de la chambre, personne ne bouge dans le lit. Qu'elle soit ensommeillée ou non, personne ne marmonne une réponse.

– Continue à dormir, dit Mevlido.

Nulle voix ne traverse le noir en sa direction.

Il quitte la chambre.

Il fait deux pas dans le couloir.

Il pousse la porte de la salle de bains et il laisse tomber par terre sa charge. On entend un bruit amorti. Les chaussures ont touché le carrelage en même temps que la chemise. Mevlido reçoit soudain l'odeur des nippes dans lesquelles il a sué pendant trop de jours. Il hume cela soudain. Il fronce le nez tout en ouvrant une armoire où il pensait avoir remisé de quoi se changer. Sa main ne rencontre rien. Les rayonnages sont vides. Il y a un mois qu'il n'a plus fait la lessive. Il est en retard de plusieurs lavages. De ce côté-là, comme dans d'autres domaines, il n'est pas au-dessus de tout reproche.

Dans la salle de bains, les ténèbres sont plus prononcées qu'ailleurs encore. Aucune trace de luminosité d'aucune sorte. C'est une pièce aveugle depuis toujours. Ceux ou celles qui ont cette expérience n'hésiteraient pas à dire qu'il fait noir comme dans un four.

– Tu ne te fâches pas contre moi, d'accord? murmure Mevlido. Je vais m'en occuper, de ce linge. Tu sais bien que je n'aime pas m'habiller avec des vêtements sales. Moi non plus, je n'aime pas ça. Je vais faire tremper ça tout à l'heure.

Son pied nu se pose sur une serpillière. C'est un repère.

Elle n'a pas énormément séché depuis la fois précédente. Il va jusqu'au bac de douche. Il atteint les robinets avec la main droite et il les ouvre. Il règle la température du jet, puis il se place dessous.

L'eau cascade avec des sursauts, des crachats bruyants, de constantes différences de pression. Elle est tantôt froide, tantôt faiblement tiède. Dans un endroit comme le Fouillis, où la température est plutôt basse, prendre une douche pas assez chaude dans les ténèbres n'est pas une partie de plaisir. C'est une épreuve pour chacun de nous et c'est une épreuve pour Mevlido. Il la supporte vaillamment car il est de nature assez accommodante et aussi parce que, en dépit de tout, il estime qu'il a de la chance et que le destin aurait pu être plus injuste avec lui. Il a depuis longtemps pour philosophie de ne pas se plaindre quoi qu'il arrive. Il se dit qu'il aurait pu aboutir dans un taudis non raccordé à l'eau courante, comme il y en a beaucoup dans le secteur. Il sait aussi qu'il pourrait avoir sombré plus loin sous les boues du malheur ou de l'inexistence. Il pourrait avoir perdu tout contact avec le réel, par exemple. Or, il a l'impression que ce n'est pas le cas. L'idée de ne plus être à l'intérieur du réel souvent l'angoisse de façon atroce, mais ce n'est pas le cas. Il a même parfois des souvenirs d'autre chose que de rêves. Il ne se rappelle pas pourquoi il est là, mais il sent qu'il est responsable d'une enquête. Tandis que l'eau froide rétrécit sa peau, il a fréquemment cette intuition. Il a été envoyé en mission. Quelle mission, quand, qui l'a envoyé, il ne se rappelle plus. Mais cette trace persiste dans sa mémoire. Sous la douche misérable, il se réjouit de ne pas être une simple brute, d'avoir tout de même des traces dans l'esprit, de ne pas

mugir sans fin et sans passé comme un idiot dans l'absence de jour. Il se réjouit de durer encore et de pouvoir, quand il y pense, en avoir conscience.

Une fois bien nettoyé, il se sèche et il se rhabille tant bien que mal. Il met du temps à retrouver puis à enfiler ses chaussures. Les murs autour de lui sont humides et sentent le moisi.

– Je vais nous préparer un thé, dit-il. Tu veux du thé?

Une fois dans la cuisine, il ouvre la fenêtre. L'ouverture donne sur l'ignoble venelle. Rien ne brille au-dehors. Aucune étoile ne scintille dans le ciel. Il n'y a même aucune différence entre le ciel et la terre, aucune ligne de rupture. Qu'on ait les yeux ouverts ou fermés, on ne voit rien. Aucun arbre à proximité, aucun bâtiment, aucun relief. La noirceur est sans nuances.

Il ne fait ni froid ni chaud.

Mevlido respire un moment à la fenêtre. Il s'appuie sur le rebord de ciment, il respire à pleins poumons. C'est un moment agréable, un des meilleurs moments du matin. Il respire et il écoute. Dans la maison voisine, quelqu'un a déclenché un magnétophone, comme cela souvent arrive à cette heure paisible, avant le jour, avant le déferlement des lueurs de l'aube, qui brouilleront tout. La bande magnétique est passée tant de fois entre les têtes de lecture qu'elle produit beaucoup plus de grésillements que de musique, mais, même ainsi, il faudrait être inculte pour ne pas reconnaître la mélodie envoûtante que Naïssou Baldakchan a insérée à la fois dans la *Deuxième Chanson golde* et la *Troisième*. Plus précisément, il s'agit du larghetto de la *Troisième Chanson golde*. Mevlido l'écoute et il pleure. Il

pleure en même temps que la musique. Ses larmes s'écou-
lent dans l'obscurité sans que quiconque les remarque ou
songe à les commenter, et sans que cela s'accompagne de
reniflements ou de sanglots. Mevlido pleure sans théâtre.

Quand le magnétophone se tait, Mevlido se détache
lentement de son immobilité et il referme la fenêtre, et
ensuite il verse de la poussière de thé dans une casserole qui
contient un peu d'eau froide, et il remue. Il n'y a pas de
lumière dans la maison et du réchaud ne s'échappe aucune
flamme. Malgré tout, le thé préparé de cette manière est
buvable. Il est un peu boueux et on peut regretter qu'il
n'existe pas dans la cuisine de matériel permettant de le fil-
trer, mais il est buvable.

– C'était la *Troisième Chanson golde*, dit Mevlido. Tu te
rappelles quand nous l'avons écoutée ensemble pour la pre-
mière fois ?

Il boit le thé à petites gorgées, à même la casserole.

– Je te le laisse sur le feu, dit-il. Dors encore. Je te le
laisse au chaud pour tout à l'heure.

Puis il cherche un tabouret dans la cuisine. Le tabouret
gisait sous la table, renversé, depuis la veille, peut-être, ou
depuis un autre soir. Il le remet droit, il le cale à petite dis-
tance de la table, à un mètre, puis il s'assied dessus.

Puis il attend.

Il recommence à attendre, comme il en a l'habitude,
dans la tranquillité et dans le silence.

Il attend que quelqu'un vienne frapper à la porte et
l'emmène. Ou peut-être simplement lui parle.

Difficile de dire exactement ce qui lui passe par la tête.

En tout cas, il attend que le jour se lève.

37.

Peu de temps plus tard, la même année, en tout cas, Mevlido se décolla du tabouret où il était assis, puis il se baissa, se mit à quatre pattes et commença à gratter et à fouiller sous l'évier de la cuisine. Les ténèbres étaient là-dessous plus noires encore qu'ailleurs. Il passa un moment à tâtonner sans succès parmi les canalisations et les vieilles bouteilles en plastique qui contenaient des produits de nettoyage. D'instinct il cherchait sur le mur l'emplacement d'une trappe. Ses mains finirent par reconnaître une plaque carrée qui était d'une autre matière que la brique. Il en explora les contours avec les ongles. Dans la rainure s'était accumulée une poussière humide, glaciale si on la comparait à la tiédeur de l'air.

Cette trappe. Elle me rappelle quelque chose, pensa-t-il.

Il se lignifia une minute. Il avait l'impression qu'à partir de cette image de la trappe des souvenirs afflueraient. Ça devrait me rappeler quelque chose, en tout cas, pensa-t-il. Comme rien de distinct ne se présentait à lui, il se remit à remuer.

Je vais ouvrir ça, pensa-t-il.

C'est un chemin comme un autre pour sortir de la mai-

son, raisonna-t-il. Forcément là derrière débute une espèce de boyau souterrain. Je vais m'introduire dedans. Si c'est trop étroit, je n'aurai qu'à replier un peu les épaules. Je n'aurai qu'à me tasser un peu. Je ne vais pas en mourir.

Quand il eut trouvé une poignée, il l'agrippa et tira dessus, mais aussitôt le morceau de métal se détacha, emportant avec lui des vis et du bois pourri qui tombait en miettes. Une bouffée lourde s'éparpilla autour de lui. Des spores de champignons de cave avaient remplacé l'air, mélangés à des remugles de terre mouillée, des relents d'égout. Les bouteilles mal bouchées elles aussi exhalaient des vapeurs, d'âcres odeurs de désinfectant ou de soude caustique. Il éternua deux fois et se racla la gorge.

À quoi bon poursuivre cette comédie de la respiration, pensa-t-il. Personne ne me demande rien. À quoi bon faire semblant de gonfler et de dégonfler toutes ces éponges pulmonaires ridicules.

Il glissa les doigts dans les cratères qu'avaient laissés les vis et s'assura une prise en tenaille. Il souhaitait manœuvrer le couvercle en le secouant. La planche s'effritait autour de son pouce mais résistait. Il se découragea et abandonna un instant toute activité physique et mentale. Du temps passa, puis il se ranima et redoubla d'efforts. L'évier au-dessus de sa tête et les canalisations le gênaient. Sur sa droite, un sac de granules anti-cafards s'était crevé. Les miettes crissaient sous ses genoux. Finalement la planche se fendit, les ferrures qui la retenaient dans son logement cédèrent. L'ouverture, tout d'un coup, se dégagea. Elle était assez large. Mevlido se faufile à l'intérieur, satisfait de ne pas avoir à trop replier les épaules pour progresser, et il se mit à ramper hors de la cui-

sine. Il savait qu'il rêvait, mais cela ne le dérangeait pas. Cela n'influa pas sur son comportement. Au bout de quelques mètres il eut assez de place pour se redresser, et un peu plus loin encore il put commencer à marcher en équilibre sur ses membres postérieurs, ce qui d'une part lui permit d'aller plus vite, et d'autre part le rassura quant à son appartenance à la famille des hominidés. Le boyau était devenu une galérie. Celle-ci aboutissait dans une cour. Il la traversa, et, de là, il atteignit une ruelle couverte qui lui parut familière.

- Je connais cette venelle, pensa-t-il.
- C'est une venelle que Mevlido a déjà empruntée. Mevlido est déjà passé par ce chemin pour se rendre chez Gorgha, le corbeau femelle, pensa-t-il.
- Mevlido, pensa-t-il. Il faut que Mevlido aille cogner à la porte de Gorgha, le corbeau femelle.

Il ne réussissait aucunement à rassembler des idées ou des souvenirs et il assistait à leur apparition et à leur disparition sous son crâne comme s'il s'agissait de monologues dictés par quelqu'un d'autre.

Il faut que j'aille frapper à cette porte, pensa-t-il. Ce n'est peut-être pas une heure décente, mais, quelle que soit l'heure, il faut que Mevlido frappe à cette porte. Il doit faire son rapport à Gorgha.

Il n'avait même pas cinquante mètres à parcourir pour atteindre la bicoque où habitait Gorgha.

Quel rapport, pensa-t-il. De quoi dois-je rendre compte. Et pourquoi à elle.

Puis il fut distrait par des obstacles. Le chemin se compliquait de carcasses principalement métalliques et de détritrus. Les obstacles franchis, il arriva à la hauteur d'une

petite maison, et alors des souvenirs en lui se réveillèrent. Mais bien sûr, pensa-t-il. Il venait de temps en temps chez Gorgha, la nuit, le plus souvent sans l'avoir prévenue de sa visite. Elle l'accueillait avec indolence, ils bavardaient une demi-heure sur des sujets anodins, autour d'une tasse de thé ou d'une assiette de fruits secs. Elle n'allumait pas la lampe. Quelquefois ensuite elle l'entraînait dans sa chambre, et ils faisaient l'amour avec une absence presque totale de désir et de plaisir. Ils faisaient l'amour comme deux morts.

Ils faisaient l'amour. Comme deux morts.

Quand sa mémoire eut fini de reconstituer la relation qu'il entretenait avec Gorgha, il leva le bras et il heurta le panneau avec ses cartilages et ses os. Dans la mesure, les échos se développèrent une seconde puis s'éteignirent, et ensuite plus rien ne bougea. Il faudra un bon moment à Gorgha pour arriver jusqu'ici et ouvrir, calcula-t-il. Une maigre luminosité contrariait l'opacité des ombres aux alentours. Elle avait pour source les quelques lampadaires qui brûlaient dans Waddell Street, toute proche, ou plus loin dans la ville, dans les endroits qui bénéficiaient d'un raccordement au réseau électrique. Tandis que Mevlido patientait, il promena son regard sur le décor : des murs de pisé, de minuscules jardins en friche, des broussailles, d'autres portes. Après un coude, la venelle rejoignait Waddell Street, et, du côté d'où venait Mevlido, elle se fondait dans les ténèbres.

Une minute avait passé.

Et si je cognais encore une fois contre cette porte, pensa-t-il. Si je criais son nom de corbeau femelle. Peut-être qu'elle ne m'a pas entendu.

Et si Mevlido cognait encore une fois contre ce bois, pensa-t-il.

À cet instant il y eut des bruits de pas traînants, et Gorgha vint manipuler de la ferraille dans le vestibule. Des cliquetis ruisselèrent. Elle déplaçait une barre, plusieurs chaînes, elle démena quelque chose comme une clé dans quelque chose qui devait être une serrure. La porte s'entrouvrit. Gorgha examina son visiteur avec lassitude.

– Je le savais. Ça ne pouvait être que toi, dit-elle.

On distinguait, dans l'entrebâillure, ses plumes noires, les plumes noires brillantes de sa poitrine, son corsage non boutonné, la presque totalité de ses mamelles noires, de son ventre noir, de ses cuisses noires. Elle était négligée mais magnifique. Sa robe de chambre béait, pendouillant jusqu'à terre, un de ces horribles peignoirs brunâtres comme autrefois les humains en vendaient en solde dans les hypermarchés, du temps où il y avait des hypermarchés et des soldes. Elle ne portait aucun sous-vêtement.

– Tu viens faire ton rapport, je suppose, dit-elle.

Elle ne manifestait guère l'intention de l'accueillir chez elle. Elle n'avait pas ôté la chaîne de sécurité et elle bloquait l'entrée. Mevlido dansota pataudement d'un pied sur l'autre. Devant le seuil, il y avait une dalle d'ardoise. Les semelles de ses vieilles chaussures grinçaient dessus.

– Ce n'est pas une heure décente, remarqua Mevlido.

– Ben non.

– J'avais envie de te voir. De toucher tes plumes.

– Arrête tes conneries, Mevlido, dit Gorgha sans bouger d'un millimètre.

Mevlido hésita. Il ne se balançait plus, mais il était planté

sur le seuil, en apnée, sans trop savoir comment prolonger l'entretien. Pour gagner quelques secondes, il reprit sa respiration et lâcha un soupir.

– Puisque tu es ici, vide ton sac, dit Gorgha. Fais ton rapport. Je t'écoute.

– Je n'ai rien de spécial à dire, reconnut Mevlido.

– Alors, invente, conseilla Gorgha.

– On peut inventer? demanda Mevlido. Je peux inventer?

– C'est à toi de voir, dit Gorgha.

Il la regarda. Elle était grande pour un corbeau femelle. Ils étaient à peu près de la même taille. Il se lança dans une histoire sans queue ni tête. Les épisodes s'enchaînaient au petit bonheur. Gorgha écoutait ou faisait mine d'écouter. Elle acquiesçait gravement à la fin des paragraphes. Quand il eut terminé, il poussa un nouveau soupir.

– Et autre chose, dit-il. Je ne sais pas où est passée Maleeya Bayarlag.

– Elle a disparu? demanda Gorgha.

– Oui. On avançait au milieu d'un groupe d'oiseaux. Des buses toucanes, des harfanges, mais principalement des poules. Mutantes. Elles s'énermaient contre nous. Elles volaient à hauteur de visage. On a dû se battre. Il fallait se frayer un chemin au milieu du troupeau. Maleeya Bayarlag marchait derrière moi mais, quand je me suis retourné, il n'y avait plus trace d'elle. Elle n'a plus donné signe de vie par la suite.

Gorgha hocha lentement la tête. Ils observèrent un silence. Mevlido avait soudain envie d'allonger le bras pour toucher les plumes de Gorgha, pour faire crisser le duvet à

la naissance de sa tête, pour introduire les mains dans l'échancrure de son peignoir. Ils se tenaient dans cette immobilité pleine de non-dits, près l'un de l'autre mais séparés par le seuil et la chaîne de sûreté – elle, Gorgha, en déshabillé de miséreuse, et lui, Mevlido, gris de poussière, à la fois lourd et fantomatique dans la faible clarté issue de Waddell Street. D'autres maisons se dressaient à proximité, mais il était manifeste que personne n'y habitait. Personne n'écrasait le front contre une fenêtre pour espionner leur conversation ou évaluer le niveau d'intimité de leurs relations. C'était comme s'ils avaient été seuls au monde, hors de tout regard, en liberté, hors de toute contrainte.

– Tu veux entrer? dit Gorgha. J'allais me coucher, de toute façon.

Peut-être parce qu'elle n'ouvrait pas encore la porte pour le laisser entrer, Mevlido resta passif devant elle. Il ne lui répondait pas, en apparence plongé dans une douloureuse réflexion, ou plutôt comme si la proposition non ambiguë qu'elle venait de faire le choquait et provoquait en lui un désarroi qu'il ne pouvait pas dominer, sinon en se pétrifiant et en entrouvrant la bouche sur un son vide. Ils étaient là, face à face. Il est difficile d'affirmer si de la sexualité entre eux vibrait, ravivant d'anciennes connivences, ou si, au contraire, seule entre eux frémissait de la solitude, une infinie et irréparable solitude.

38.

Sonia Wolguelane avait enlevé sa robe. Je me trouvais dans la même pièce qu'elle. Trois mètres nous séparaient, quatre tout au plus.

J'ignore comment cela s'était fait, à la suite de quel sortilège, mais nous étions de nouveau dans Factory Street, comme autrefois, comme au temps où nous nous côtoyions dans des groupes dont nous ne connaissions ni le nom ni le programme et qui nous encourageaient à tirer des obus de mortier contre la lune, quand ils ne nous employaient pas pour assassiner des ennemis du peuple. Elle avait enlevé sa robe et, comme elle ne portait pas de soutien-gorge, je me mis aussitôt à tressaillir des pieds à la tête, impatient d'accéder à la minute suivante, quand je pourrais m'enivrer de sa poitrine, déjà ne plus penser qu'au contact entre d'une part ses seins de très jeune femme, petits et fermes, et d'autre part mes lèvres, mes mains, la pulpe de mes doigts, mes joues.

On voyait qu'elle avait l'habitude de se mettre nue devant des hommes, et quand je dis des hommes je n' imagine pas ceux qui ne me ressemblent pas, je n'en suis pas capable et je ne cherche pas à l'être, j' imagine seulement

ceux qui me ressemblent, des sous-hommes, des flics, des meurtriers en fin de course, des mauvais éléments rattachés ou non à la sixième ou à la neuvième catégorie puante, des réfugiés de la première heure, des survivants, bolcheviques ou non, des Ybürs, des Coréens évadés, des Chinois ne sachant même plus situer leur pays sur une carte, des débiles. On voyait qu'elle avait l'habitude de se mettre nue devant ces hommes-là. C'était, en tout cas, la première fois qu'elle se déshabillait devant moi. Je n'avais pas encore ôté mes vêtements et ma présence en chemise et pantalon à trois mètres d'elle ne la dérangeait manifestement pas, de même que la lumière très vive venue de la rue à travers la fenêtre ouverte, qui nous exposait à la curiosité éventuelle des voisins d'en face.

Elle me sourit d'un air enjôleur, consciente de la charge érotique qui émanait de sa posture sans pudeur. Elle était totalement craquante. Elle était gracieuse, attirante, empreinte d'un *magnétisme rieur* auquel nul ne pouvait échapper. Je n'avais pas l'intention de résister et j'étais désarmé, mais malgré tout je ne pus m'empêcher de penser que la différence d'âge entre nous compliquait notre relation, la rendant quasi incestueuse et, sur un autre plan, profondément ridicule. J'avais commencé à me déplacer vers elle, mais avant de m'enivrer d'elle je me sentis accablé *encore une fois* par une évidence – nous aurions pu être père et fille. Aujourd'hui Sonia Wolguelane avait une vingtaine d'années ou un peu plus, ce qui revenait à dire que la fille que nous aurions pu avoir, Verena Becker et moi, était devant moi en train de se déshabiller et de s'offrir. Dans de telles circonstances on contourne difficilement la honte soudaine d'avoir

vieilli jusqu'à la cinquantaine, et il y eut en moi une demiseconde d'hésitation, puis je réussis à écarter tant bien que mal ce qui me troublait. Je mis entre parenthèses les résidus d'éthique prolétarienne qui auraient pu s'interposer entre moi et Sonia Wolguelane. Seul comptait, ici et maintenant, le désir banal et naturel entre hominidés. Il suffisait de faire taire en soi les jacasseries moralisantes. Il suffisait de privilégier avec cynisme le côté purement animal du coût qui s'annonçait.

Sonia Wolguelane attendait avec décontraction le tout premier contact entre nos personnes, et, en tout cas, entre nos corps. Elle avait posé sa robe sur le dossier d'une chaise et elle me tourna le dos pour vérifier que le vêtement n'allait pas prendre de faux plis, puis elle revint face à moi, debout et souple, menue, irradiant le bonheur d'être, physiquement parfaite.

J'observai un bref temps d'arrêt pour la détailler et l'admirer.

- la blancheur grisée sorcière de son plumage,
- les os de son bassin presque saillants, assez enveloppés toutefois pour ne pas donner une impression de maigreur,
- la fermeté argentée de ses seins, la couleur acajou merveilleuse de ses aréoles, la pointe élégante de ses tétons,
- des balafres sur elle, des balafres jusque-là évidemment insoupçonnables, une cicatrice rose qui griffait le haut de sa cuisse droite, puis une estafilade faite avec une lame sous le sein gauche, une autre sur le ventre, elle avait été brutalisée, elle s'était battue, on l'avait blessée à plusieurs reprises, à diverses époques, dès son enfance sans doute,
- des tatouages, près du nombril un dessin représentant

une grenade et une étoile, sur le bras deux papillons, à la naissance des fesses et sur la hanche gauche plusieurs mots tracés avec des caractères qui faisaient penser à des langues mortes comme le khmer ou l'américain,

- ses prunelles noires exprimaient une gaieté sans complexe, elle acceptait que je la contemple, elle approuvait mon désir d'elle, elle m'offrait avec gentillesse sa beauté de belle vivante, avec générosité,
- sa beauté de jeune vivante,
- il faisait chaud mais je ne voyais scintiller sur elle aucune goutte de sueur, sur sa peau lisse, très brune,
- il n'y avait aucun duvet nulle part sur son corps, si ce n'est sur son visage, et même là les plumes restaient presque invisibles,
- une goutte de sueur serpentait le long de son ventre, sur sa peau couleur de soie grège, très claire,
- partout sur son corps s'étendait un duvet onctueux, partout sur son corps de jeune séductrice, complètement craquant, sur sa poitrine, ses épaules, sur ses membres jusqu'aux extrémités les plus fines,
- il faisait chaud et une buée scintillait sur elle, accentuant l'envie qu'on pouvait avoir de s'attendrir contre elle et de s'y perdre,
- elle ne possédait pas de nombril, elle n'avait aucun tatouage à l'endroit où elle aurait pu avoir un nombril, une toison de plumes d'un gris clair bouleversant lui couvrait le ventre, cachant hermétiquement sa peau de la naissance des seins jusqu'à mi-cuisse,
- dans un passé inconnu de moi elle avait dû appartenir à une bande et subir des rituels d'initiation, des rituels

cruels, et on ne sait quelle brute semi-analphabète lui avait gravé sous l'aisselle, à un endroit où la douleur est difficilement supportable, un numéro qui évoquait un matricule de déporté, et sur le pubis ce numéro était répété, dans une graphie d'une maladresse ignoble,

- elle laissait ses bras pendre sans défense le long de ses flancs, mais je n'ignorais pas qu'elle savait manier les armes avec ces bras-là, qu'elle savait tuer au bâton et au couteau avec ces mains-là, et pourtant elle paraissait plus fragile que musclée, plus amoureuse que guerrière,
- et, d'ailleurs, son regard brillait et m'invitait, il m'aspirait vers elle sans se colorer d'ironie, sans penser à mal, sans laisser entendre que nous aurions pu être père et fille.

J'observai ce bref temps d'arrêt. C'était pour la détailler et pour l'admirer.

Déjà j'étais arrivé tout près d'elle.

Puis sans un mot j'allai effleurer avec la bouche la pointe de ses seins. J'avais les mains moites. Je ne tenais surtout pas à lui imposer ma transpiration, l'eau de mes paumes, dont peut-être elle n'apprécierait pas l'abondance désagréable, et que probablement elle associerait à un déséquilibre mental ou à des angoisses morbides qu'à vrai dire je n'avais pas. Les corps n'ont guère de secrets, la peau est un tissu d'une trivialité sans surprise, il y a des millions d'années que tout cela est connu et archivé en chacun et en chacune de nous; malgré tout, je ne souhaitais pas me présenter à elle sous le jour peu flatteur de l'humidité et de la hâte. Je me baissai, j'introduisis deux doigts dans l'élastique de son slip et je le fis glisser le long de ses jambes. Alors que cet ultime vêtement avait atteint le bas de ses

chevilles et que je l'aidais à s'en débarrasser, j'eus le visage fourré entre *ses cuisses*. J'ai toujours eu là un problème. C'est un endroit où les plumules prennent sur la langue une consistance que je trouve peu heureuse, et même détestable. Les barbilles se détachent facilement, elles ont une odeur dont on a du mal à faire abstraction, et soudain on a entre le palais et la luvette un agglomérat de filaments qui ne sont pas loin de provoquer de la nausée. Je promenai mon front et mon nez dans les plumules, je m'enfouis en fermant les yeux et poussai un râle de volupté auquel Sonia Wolguelane fit aussitôt écho. Je sentis qu'elle prenait ma tête dans ses mains et qu'elle me guidait. Laissant de côté mes souvenirs de mauvaises expériences, je me mis à obéir à ses suggestions. J'étais dans tous mes états, turgescent au dernier degré, excité, continûment soupirant comme une bête en rut. J'avais oublié mes préventions contre le cunnilingus. Sonia Wolguelane se tortillait contre moi, au-dessus de moi. Je flottais un peu en dehors de la réalité et de toute durée, comme infiniment enchanté par le présent, ne me posant pas la question de savoir si oui ou non j'étais accroupi dans une position inconfortable, enlaçant les jambes d'une fille qui aurait pu être ma fille, léchant des plumules et farfouillant dedans avec le menton, avec la pointe de la langue, avec l'ensemble de mes muscles faciaux disponibles.

— Viens, Mevlido, dit Sonia Wolguelane en me tirant tout à coup vers le haut.

J'émergeai.

J'étais luisant de bave, de sueur et de cyprine, et j'éprouvais l'urgence de me dévêtir à mon tour et de pénétrer au

plus vite le corps de ma partenaire. Sonia Wolguelane m'adressa un clin d'œil salace et ouvrit la bouche sur un petit rire. Elle m'avait agrippé l'épaule, elle me lâcha pour me laisser enlever ma chemise, puis elle fit quelques pas et s'éclipsa derrière la cloison de la chambre.

J'étais debout. Je profitai de cette occasion de solitude pour passer un index entre mes gencives et le dessous de ma langue, où s'était formée une petite boulette répugnante de filaments, de barbules. J'eus un haut-le-cœur.

Je me déboutonnai le plus rapidement possible, dénouai ma ceinture et commençai à m'attaquer à mes lacets de chaussures.

– Viens, dit encore Sonia Wolguelane.

Je ne la voyais plus. Elle avait une voix languissante.

Je mis une vingtaine de secondes à délayer mes chaussures. Elles étaient fermées avec de la ficelle dont il fallait défaire les nœuds peu orthodoxes. Mes mains tremblaient.

– J'arrive, dis-je.

Je me trouvais très près de la fenêtre et je pouvais voir, dans l'appartement d'en face, une mudang en tenue de cérémonie, qui se préparait à danser pour que les morts qu'on lui avait désignés retournent dans leur monde et cessent de se mêler des affaires des vivants. Le musicien qui l'accompagnait était en train de caler son tambour contre la plante de son pied droit. Ni l'un ni l'autre ne regardaient dans ma direction.

Le ciel était noir.

J'eus un pincement au cœur.

À cet instant, le tambour fut frappé pour la première fois.

Je me dépêchai de rejoindre Sonia Wolguelane dans la petite chambre. J'étais enfin nu. Je n'avais plus qu'une idée, faire l'amour avec Sonia Wolguelane, m'unir à elle. Comprendre par quel orifice elle voudrait que j'entre en elle, et entrer en elle. Mes mains étaient mouillées, je les essuyai grossièrement sur le lit et m'allongeai. J'avais l'impression de ruisseler. Je me mis à ramper vers elle, sur le matelas. J'avais l'impression de ramper de tout mon corps et d'avancer à la rencontre d'un immense bonheur. Je rampais à la rencontre de Sonia Wolguelane.

– Arrête tes cochonneries, Mevlido, fit une voix ensommeillée à mon oreille.

J'avais fermé les yeux, il me semblait qu'ainsi l'étourdissement sexuel allait être plus intense encore. La voix m'incitait à les ouvrir. Je ne le fis pas tout d'abord. J'imaginai la chambre plongée dans l'ombre. Je pensais au bonheur.

Le tambour battait.

– C'est que des cochonneries, Mevlido, répéta la voix. Arrête. On a déjà fait ça tout à l'heure.

J'ouvris les yeux.

Il y avait dans l'air une odeur d'huile rance, comme souvent chez Gorgha qui aimait se lisser les plumes avec une graisse qu'elle prétendait aromatique, parfumée au musc. Autour de nous, l'obscurité était totale.

– J'étais en train de rêver de toi, dis-je.

– Bah, dit Gorgha. Tu racontes que des conneries.

– On s'aimait, dis-je.

– Allez, Mevlido, dit Gorgha. Rendors-toi. Assez de foutaises pour cette nuit.

Le tambour battait.

- Tu entends? demandai-je, après un moment.
- Quoi?
- Un tambour. Un gutbuk.
- Où ça?
- Je ne sais pas. Dans la rue.
- Non, dit Gorgha. On n'entend rien. Rendors-toi.

39.

– Et maintenant, tu entends ? demanda Mevlido.

– Quoi ? dit Gorgha.

– Le tambour, dis-je.

Nous nous concentrâmes sur les bruits. Ils étaient infimes. Quelque chose dans l'obscurité indiquait l'imminence d'une luminosité crépusculaire : on approchait du matin, ou du soir. Dans la maison de Gorgha, l'air ne bougeait pas. Nous non plus. Un narrateur omniscient ou même une araignée depuis sa toile nous auraient sans doute jugés morts d'asphyxie ou de solitude duelle, ou évanouis après un excès de jouissance, encore emmêlés dans nos restes animaux, avec autour de nous les puanteurs stagnantes que nos corps avaient produites, avec sur nous des résidus d'excrétion, et, en nous, le souvenir noir d'ailes crissantes, de membranes écartelées, de muqueuses exhalant leurs dernières rosées avant la torpeur. Nous étions allongés sur le lit, immobiles. Nous tendions l'oreille.

Le tambour battait.

– Une cérémonie pour les morts, murmurai-je. Un homme frappe sur son tambour. Une mudang danse et dit un chant.

– Bah, dit Gorgha.

– Je reconnais le rythme, dis-je.

– Mais non, dit Gorgha. C'est un type au bout de la rue.

– Un type.

– Oui, expliqua-t-elle. Un insane. Il tape sur des bouts de fer, sur les murs. Ça dépend de ce qui se trouve à sa portée. Il est fou de peur. C'est sa mémoire qui l'a rendu fou. Il tape pour éloigner ce qui encombre sa mémoire.

– Comment tu sais, tu le connais ?

– Non. Mais on m'a donné des informations sur lui. Il a participé à la troisième extermination. Il était enfant-soldat pendant les atrocités.

– Ah, dis-je. Un enfant-soldat. Et il a un nom ?

– Il paraît qu'il s'appelle Alban Glück.

– Ah, dis-je. Alban Glück.

Gorgha s'était tue. Je laissai passer un quart d'heure de silence, puis je me levai.

– Tu vas où ? demanda-t-elle.

– J'y vais, dis-je.

– Où ?

– Là-bas, dis-je.

J'entendis derrière moi Gorgha se défroisser une aile, l'étirer avec lenteur, puis la refermer. Le lit n'était pas large. Elle reprenait ses aises, maintenant que j'avais libéré de la place.

Je me dirigeai vers la salle d'eau. Le robinet émit un hoquet, mais ne cracha pas une goutte. J'insistai, vissant et dévissant. Rien ne coulait.

– Il n'y a pas d'eau, protestai-je à l'adresse de Gorgha.

– Elle est coupée depuis hier, fit Gorgha.

– J’ai besoin de me laver, dis-je.

– Ne t’en va pas, dit Gorgha. Ne sors pas. Reste ici, tu te laveras plus tard. Elle va revenir.

– Qui? demandai-je.

– L’eau, dit Gorgha.

– Quand? demandai-je.

– Quoi? me fit répéter Gorgha, car entre nous la cloison absorbait certaines voyelles.

– L’eau, elle va revenir quand?

– Je ne sais pas, dit Gorgha. Reste à côté de moi, on l’attendra ensemble.

Le tambour battait au bout de la rue. Des coups sourds, à peine audibles, mais audibles. Alban Glück avait peur. Il tapait pour désencombrer sa mémoire.

– Elle reviendra peut-être le mois prochain, réfléchit Gorgha.

– Boh, dis-je.

– Reste ici, insista Gorgha. Pourquoi tu vas là-bas?

– Je dois y aller, dis-je.

À contrecœur, j’abandonnai l’idée de me nettoyer et je commençai à rassembler mes vêtements. Ils étaient éparpillés sans logique dans la chambre ténébreuse. J’enfilai tant bien que mal ceux que j’avais récupérés.

Puis je quittai la maison de Gorgha.

Comme elle bénéficiait d’un éclairage indirect, la ruelle n’était pas compactement ténébreuse, et, au fil des minutes, la lumière s’améliora encore. Le ciel était en train de virer du noir de bitume au gris sombre. Une journée débutait. Je marchais à très petits pas, m’appliquant à faire le moins

de bruit possible, un peu engourdi d'intelligence mais conscient tout de même que j'allais essayer une fois de plus de commettre un meurtre. Absorbé par l'air du dehors, l'écho des cognements était pratiquement imperceptible. Peut-être aussi Glück, ayant entendu une porte s'ouvrir et se fermer un peu plus haut dans la venelle, avait-il décidé de rester discret.

Alors que je longuais avec précaution les façades des masures sans étage, avec parfois des jardins en friche ou des grilles tordues, je perçus de nouveau distinctement la musique de Glück. C'était un solo élémentaire. Les mains du percussionniste frappaient tantôt le sol, tantôt un mur. Le sol était touché avec la paume, le mur avec le poing. Le rythme ne variait pas. Un morceau de ferraille suspendu à un clou sursautait quand Glück cognait contre le mur.

Les sons devenaient de plus en plus nets.

Je m'approchais.

La demeure d'Alban Glück était une construction basse, apparemment sans ouverture autre que celle qui donnait sur la rue. Dans la pénombre, elle ressemblait à un entrepôt d'artisan ou à un gros garage. Un volet de tôle ondulée restait immobilisé à mi-hauteur de la porte. Quand la maison voisine s'était écroulée, l'éboulement avait dû déformer les montants ou les rails de guidage et bloquer à jamais le rideau de métal.

J'examinai les lieux pendant quelques instants.

Les enfants-soldats m'ont toujours fait horreur, même avant qu'ils ne martyrisent Verena Becker. Dans les salles d'entraînement de la police, où on nous apprenait à gérer les situations les plus haïssables, la confrontation avec les

enfants-soldats était toujours vécue comme la pire. Leurs attaques ou leurs réponses aux attaques avaient quelque chose d'imprévisible et de déloyal, le corps à corps avec eux était sale. Il s'agissait d'adversaires redoutables, capables d'avoir un rire de bébé au moment où ils cherchaient à atteindre vos organes vitaux, et adeptes des techniques qui garantissent à l'adversaire une agonie longue et douloureuse. Brusquement, je me rappelais l'atmosphère de ces stages de formation spéciale, la chaleur, le manque d'aération, l'odeur de paille des tatamis. J'avais de nouveau dans les oreilles les cris de nos instructeurs, qui reproduisaient avec répugnance les ruses des adolescents ivres de sauvagerie, leurs sanglots de gamins, leurs trompeurs appels au secours. Je n'avais pas le temps de me demander dans quelles circonstances j'avais reçu cet enseignement, dans quel monde réel ou onirique, et pourquoi, et quand. Les images étaient là, jaillies de nulle part, et, d'instinct, je savais que je n'avais aucun pouvoir sur elles et qu'elles n'avaient pas plus de stabilité qu'un souvenir de rêve. Elles pouvaient disparaître aussi subitement qu'elles étaient apparues.

Je m'étais mis à réfléchir. J'avais négligé toute pratique martiale depuis longtemps et j'allais combattre. Alban Glück était un ancien enfant-soldat. Mes chances de le neutraliser étaient médiocres.

Arrête de penser, Mevlido, pensai-je. Arrête de contempler les images qui défilent en toi. Tout cela risque de te compliquer la tâche. Ne mesure pas l'horreur de ce qui va venir. Mets fin à tes états d'âme et entre dans l'action. Ne pense plus au reste. Ne laisse pas la pensée et le dégoût t'enlever tes dernières forces.

Puis je m'aventurai dans le local.

L'action aussitôt se déroula. Cela mit fin à mes états d'âme.

Alban Glück était assis au fond du garage, à proximité d'un bric-à-brac de planches et de vieilles portions de grille, de plaques de tôle. À la seconde où j'apparus devant la porte, il interrompit son concert de percussion et remua la ferraille avec rage pour me dissuader d'entrer. De ma silhouette il devait avoir aperçu seulement les jambes, à contre-jour. Je me baissai pour franchir l'obstacle du rideau métallique et je me remis aussitôt debout de l'autre côté. Maintenant, j'étais chez Glück. Tandis que s'éteignaient les échos du remuement, je l'entendis reculer vers l'endroit où il se tapissait pour dormir. Il avait des gestes vifs, il réagissait à mon intrusion de façon belliqueuse, et pour commencer il lança en ma direction une paire de tenailles qu'il avait ramassées par terre. L'outil alla frapper le volet à un demi-mètre de moi, provoquant un vacarme de tonnerre. Une pluie de rouille me crépita sur le crâne. Il faisait noir, mais j'avais les yeux suffisamment habitués à l'obscurité pour voir ce qu'il fallait voir. Je surveillais tous les mouvements de Glück, je n'étais surpris par rien. Terrorisés, deux rats couraient le long du mur. Ils couraient à toute vitesse. Ils firent soudain demi-tour et revinrent se cacher derrière un cageot rempli de bouteilles vides. Ils auraient voulu détalier vers la rue, mais ma présence les en empêchait.

N'avoir aucune relation avec ces bêtes, pensai-je en un éclair.

Alban Glück changea de place. Il avait bondi dans un coin et il s'était emparé d'un coupe-coupe. Il fut soudain

immobile, arqué, en garde dans cet angle sombre de sa tanière, tout en force concentrée et en menace. Il ne manifestait aucune faiblesse psychique, et ce qu'on devinait de sa posture montrait au contraire qu'il s'agissait d'un adversaire coriace, méfiant et prêt à tout.

La fourberie s'imposait.

– Ben qu'est-ce qui te prend, Glück? demandai-je sur un ton effrayé. Tu ne me reconnais pas?

Je n'avais pas bougé depuis que les tenailles étaient tombées à côté de moi. Nous étions séparés par une demi-douzaine de mètres. C'est peu et c'est beaucoup.

– C'est moi, Ogoïne, continuai-je. Je ne suis pas venu pour qu'on s'étripe.

J'avais inventé un nom au hasard. Je voulais le déconcerter sans perdre l'initiative. Il avait commis l'erreur de ne pas se ruer sur moi immédiatement, ce qui m'avait permis de m'habituer à son espace.

– Qu'est-ce que tu t'es imaginé, dis-je. Calme-toi. Tu me fais peur.

Je secouai la tête en crachotant, comme préoccupé surtout d'ôter les miettes de rouille qui m'irritaient le visage.

En réalité, j'étais en train de chercher une arme. Sur le sol traînaient des carcasses métalliques, des demi-lavabos et des pavés de ciment que j'aurais eu le plus grand mal à empoigner pour me battre. Ces débris ne me convenaient pas. Les tenailles pouvaient servir de projectile, mais nous n'en étions plus à nous envoyer des objets à la figure. J'avisai l'endroit où les rats s'étaient faufiletés un peu plus tôt. Dans le cageot il y avait des récipients de verre, des bocaux, quelques bouteilles. Si je me précipitais de ce côté, j'avais le

temps de saisir une bouteille de bière et de la briser pour la transformer en quelque chose de dangereux.

– Allez, remballe ton couteau, dis-je. On ne va pas se battre.

Je m'inclinai pour me nettoyer les cheveux.

– J'ai un message de la vieille à te transmettre, ajoutai-je.

Je me brossais la tête sans économiser les gesticulations, comme un hôte inoffensif aurait pu le faire. Ensuite je me redressai et me tins de nouveau tranquille. Rien ne dénotait en moi une volonté de bagarre.

Glück restait ramassé sur lui-même. Il paraissait vibrer. Il avait prévu de se déplier, de foncer vers moi et de me sabrer, mais les indications que je lâchais l'une après l'autre le contrariaient. Il hésitait. Un, on hésite toujours avant de détruire un messenger dont on ne connaît pas le message. Deux, des personnes inconnues avaient été introduites dans son présent et obligeaient sa mémoire à travailler. Ogoïne. La vieille. Sa mémoire travaillait sans résultat et cela forcément créait en lui un déséquilibre.

On ne pouvait absolument pas savoir son âge. Par nostalgie peut-être des années où il avait été acteur dans un cauchemar, il portait un masque dans une matière caoutchoutée qui ressemblait à de la peau humaine, un masque blême, sans expression, avec un grotesque museau de rongeur d'où partaient de fausses vibrisses très grosses et très raides. Les trous pour les yeux lui tiraient les paupières de travers et on avait l'impression qu'il avait des yeux porcins, peu mobiles, proches de l'idiotie. Une perruque bouclée en fibres synthétiques lui coiffait le crâne, d'une couleur que l'ombre rendait indéfinie. Il était facile de se représenter

cette marionnette hideuse penchée sur Verena Becker, jouant à meurtrir Verena Becker, ma petite Verena chérie, à l'épouvanter et à lui ôter tout espoir.

C'était mon tour d'être troublé par ce que charriait ma mémoire. J'avais commencé à m'égarer sur des chemins intimes. Je m'étais mis à songer à autre chose qu'au combat. Alban Glück s'en aperçut et il attaqua.

Je sentis qu'il s'élançait.

Sans le regarder, je me jetai sur la droite, vers le cageot que j'avais repéré. Il y avait sur ma route des grilles posées par terre et des moellons. Je dus faire un écart, je zigzaguais et, au bout de quatre pas, je me rendis compte que je tournais le dos à Glück. Je n'avais plus le temps de changer de tactique. Je ne réfléchissais plus. J'avançai la main vers les bouteilles. Le présent se décomposait en intuitions violentes. Le dos orienté vers Glück, en position de faiblesse, je m'inclinai au-dessus des récipients de verre. Derrière le cageot, les deux rats de nouveau dérangés bougeaient en direction d'un abri plus sûr. J'entendis Glück poser un pied sur une plaque de fer. Je ne suis pas gaucher, mais j'avais saisi la bouteille dans la main gauche. Je venais de refermer les doigts sur le goulot quand Glück arriva sur moi. Glück arrivait sur moi en plein élan. Je bloquai ma respiration et, tout en pivotant, je cassai la bouteille contre le mur. Je ne pouvais pas voir quelle forme avait pris le morceau de verre que je tenais. J'ignorais si ce que je tenais allait être efficace ou non. Glück était déjà en train d'abattre sa machette pour me fracasser la tête ou l'épaule. J'étais, moi, en train de me retourner. Comme je ne pouvais plus m'effacer, je m'introduisis souplement dans son

mouvement. J'entrai dans sa garde sans me heurter à sa lame. Je ne sais pourquoi, à la suite de quel déclic secret, j'avais brusquement l'aisance d'un expert. Les leçons reçues pendant les stages portaient ici leurs fruits. La lame mortelle sifflait à trois centimètres de mes chairs, et j'évoluais avec une assurance dont mes instructeurs auraient été fiers. Tout se déroulait en un temps très court, guère plus d'un tiers de seconde. Les fragments de la bouteille éclatée n'avaient pas encore tous rejoint le sol. Je balafrai légèrement le poignet d'Alban Glück et je fis remonter le tesson avec force afin de lui taillader l'intérieur du coude. C'était l'occasion ou jamais de découvrir si mon arme improvisée avait les qualités que j'attendais d'elle. Or le verre coupait comme un rasoir.

J'entendis en Glück une réaction organique. Il ne criait pas, mais son corps poussait un soupir de surprise. La douleur n'était pas encore arrivée à sa conscience. Je sus qu'il était en train de lâcher son coupe-coupe et je poursuivis la courbe que j'avais entamée une fraction d'instant plus tôt. Maintenant je voyais bien à quoi ressemblait mon poignard. C'était un kriss vicieux qui avait dû tout sectionner sur son passage dans le bras de Glück, tendons, nerfs et artères, jusqu'à l'os. Je le laissai émerger sous l'épaule de Glück, l'orientai vers le masque et le plantai dans le masque. Alban Glück s'effondrait sur moi. Je retirai de sa joue mon poignard de verre et me baissai pour éviter son bras gauche qui cherchait à se refermer sur moi. Sa masse croula autour de moi, au-dessus de moi. Le cageot se renversait sous les pieds de Glück. La machette tombait. Glück maintenant basculait vers le sol en hurlant de dou-

leur. Il rebondit aussitôt pour s'écarter de moi et roula parmi les ferrailles. Il se rapprochait de la porte. Je ramassai la machette, je le rattrapai, je me dressai au-dessus de lui pour l'empêcher de fuir dans la rue.

Maintenant je reprenais mon souffle.

L'ombre camouflait de nombreux détails. On ne voyait pas de sang, on ne voyait pas la déchirure dans le visage caoutchouteux d'Alban Glück. Alban Glück rampait en spirale sur le sol et il criait. Il me lança une poignée de poussière puis renonça à l'affrontement et cessa de tourner sur lui-même. Il s'occupa alors de comprimer la blessure de son bras droit. La main gauche crispée sur son coude, il sanglotait de rage et de souffrance, mais, comme son masque était toujours en place, sa physionomie de carnaval paraissait impavide. Là-dessous sa joue devait avoir été horriblement crevée. Là-dessous ruisselaient du sang et des larmes. La perruque elle non plus n'avait pas glissé. Je dominais Alban Glück de toute ma hauteur, déçu de ne pas l'avoir tué sur le coup et d'avoir encore à me pencher sur lui pour l'achever. Maintenant que je disposais de tout mon temps pour examiner la situation, je me rendais compte que, par instinct, j'avais préféré lui déchirer le visage plutôt que lui couper la gorge et ainsi en terminer au plus vite avec lui. J'avais fait en sorte de prolonger sa vie afin qu'il assiste à sa mort, j'avais souhaité le blesser de telle manière que son agonie ne soit pas trop courte. J'avais eu cette pulsion de bourreau.

Inutile de se voiler la face, j'avais eu cette pulsion de bourreau.

Je ne ressentais aucune compassion envers Glück, mais, en même temps que le désir de le faire souffrir avant sa

mort, un discours de honte se précisait en moi. La fatigue et le dégoût m'envahissaient. En finir au plus vite, me répétais-je. Ne pas se laisser tenter par la barbarie. Ne pas songer à le faire souffrir, à l'effrayer, ne pas l'abandonner ici sans lui donner le coup de grâce.

) Je n'arrivais toujours pas à déterminer l'âge d'Alban Glück. Sous son masque, il aurait pu avoir aussi bien quinze ans que deux ou trois fois plus. Sa voix pleurnichait comme celle d'un enfant n'ayant pas mué encore. Comme je ne le frappais pas, il s'écarta de moi. Il se tortillait sur le dos. Il essayait de se traîner hors de ma portée. Il avait atteint un amoncellement de ferraille et il montrait à présent son intention de revenir à la verticale. Il prenait appui sur ce qui avait été jadis un fût d'essence. Il s'adossait à un reste de radiateur. Sa corpulence était à peine celle d'un adolescent. Il n'a pas quatorze ans, pensai-je. Il a été de ceux qui ont organisé le calvaire de Verena Becker il y a vingt ans, mais il n'a pas quatorze ans. Ne pas l'achever tout de suite serait criminel, pensai-je. Ce serait une insulte à la morale prolétarienne.

Respecter la morale prolétarienne, pensai-je.

Alban Glück s'était redressé. Il était accosté à une pile instable de carcasses, d'objets lourds. Il délirait en hoquetant, avec des pleurs terribles à entendre. Il parlait dans une langue que je ne connaissais pas. De temps en temps, il cessait de comprimer son bras mutilé et agrippait sans conviction un bout de ferraille qu'il essayait de projeter vers moi. La rouille volait en tous sens. Je me tenais à deux mètres de lui, mais les projectiles ne m'atteignaient pas. Des flots de sang à présent giclaient depuis ses plaies et, sous son masque, il se mit à étouffer.

Achever ce Glück, pensai-je. Mettre un terme à cela, morale prolétarienne ou pas. Qui suis-je pour respecter une morale ou la trahir.

Glück se débattait contre la suffocation. Il se mit à trembler de tous ses membres, puis les tremblements se calmèrent. Il était encore loin de son dernier soupir. Il ratissait l'espace avec sa main gauche, à la recherche d'un morceau de tuyau ou d'une découpe de métal.

Ne pas faire subir à ce Glück une agonie aussi monstrueuse que celle qu'il a infligée à Verena Becker, pensai-je.

Ou plutôt si, pensai-je. Épouvanter un peu ce Glück avant d'en finir. Danser un peu avec lui et avec sa mort. Qui suis-je pour être ou ne pas être un bourreau.

Je m'approchais avec la machette. J'avais beau réfléchir à la morale prolétarienne, je ne savais pas trop comment cela allait continuer, en fait.

40.

Mevlido se baissa sous le volet métallique pour franchir l'ouverture du local d'Alban Glück et il sortit de là pour toujours. On comprenait à ses mouvements qu'il voulait éviter de s'attarder, et pourtant il marqua une légère pause. On avait l'impression qu'il accumulait maladroitement des gaz pour se gonfler la poitrine, et qu'ensuite, avec la même approximation, il les expulsait. L'air de la venelle avait la fraîcheur de l'aube. La porte du local était bloquée à mi-hauteur et la lumière était faible, mais on apercevait sur le sol des débris, des éclats de verre et une partie du corps de Glück.

Ensuite Mevlido tituba dans les lueurs du petit matin. Il allait vers l'extrémité de la rue, là où il y avait un peu plus de lumière. Il ânonnait des syllabes qui n'avaient pas le pouvoir de former des mots. Physiquement et intellectuellement, il était descendu très bas. Il ne songeait plus qu'à une seule chose – se nettoyer. Il désirait se laver. Il me frôla sans remarquer ma présence. On ne peut nier qu'il ressemblait à un assassin. On ne peut nier qu'il ressemblait à un assassin ayant eu du mal à achever sa tâche.

Il continuait à brandir sa machette répugnante et quand

il s'en fut aperçu il la jeta par-dessus une clôture, dans un jardin où poussaient des bardanes. Ensuite il parcourut la dernière portion de la venelle. Il avait l'air de ne croire à rien. Sa chemise et une jambe de son pantalon étaient noires de sang. Il ne regardait pas derrière lui. Aucun bruit ne s'échappait du garage où reposait Alban Glück.

Mevlido se sentait affreusement sale. Il l'était. Il ne supportait plus les odeurs de meurtre qu'il traînait avec lui, les odeurs de plumes souillées, de bras fendus, de spasmes dans la ferraille, la puanteur des perruques tachées de cervelle.

Il faut que je me nettoie, pensa-t-il. Il revenait là-dessus de façon obsessionnelle et, pour ce qui est du reste, il était incapable de construire une phrase ou un souvenir. Je vais rejoindre la rue, planifiait-il. M'introduire dans un immeuble, chercher de l'eau. Je vais me mettre sous un robinet et éliminer cette crasse.

Il déboucha sur une voie dont il ne connaissait plus le nom. Waddell Street ou Factory Street, pensa-t-il. Ou même une autre rue. Pour l'importance que ça peut avoir.

Trouver un endroit où se laver, pensa-t-il. C'est l'essentiel. En dehors de ça, rien ne compte. Les noms, le langage, les images – rien ne compte.

Dans la rue débutait l'agitation de l'heure très matinale.

Il y avait un peu de fumée grasseuse à proximité. Une cantine ouvrait ses portes. Quelqu'un faisait sauter du riz dans de l'huile grésillante.

Un oiseau s'envola d'un toit, lâchant vers le sol une fiente pesante.

Les lampes, quand il y avait des lampes, étaient encore

allumées. Elles signalaient ici et là des présences. Il faut que j'évite les habitants, pensa Mevlido. Qu'ils soient vivants ou morts, il vaut mieux que je les évite.

Il se faufila dans le premier couloir venu. C'était l'entrée d'un petit immeuble, une entrée ordinaire, avec un panneau de boîtes aux lettres dont les araignées s'étaient emparé depuis des années, et avec aussi des câbles et des boîtiers électriques gainés d'une visqueuse couche de poussière. Par terre stagnaient des flaques d'eau noire. Un tube de néon agonisait au-dessus des premières marches de l'escalier, posant une touche de jaune blafard sur la pénombre. L'escalier n'avait pas été balayé depuis des mois.

Un escalier, pensa Mevlido. Je vais monter, éviter les habitants, forcer une serrure s'il y a une serrure à forcer. Je vais chercher une douche s'il y a une douche. Je vais me mettre dessous. Je vais me rincer de fond en comble et ensuite voler des vêtements s'il y a des vêtements. Je vais me débarrasser de toute cette saleté. Il faut qu'elle s'en aille. Le reste ne compte pas.

Quand il fut arrivé au quatrième étage, il pesa sur une poignée de porte et celle-ci s'ouvrit. L'appartement était d'une grande pauvreté, avec des meubles rudimentaires. Il comportait une chambre sans fenêtre et une pièce donnant sur la rue, avec une cuisine qui servait de cabinet de toilette. Mevlido fit le tour des lieux pour s'assurer que les occupants en étaient absents. L'examen lui demanda tout au plus trois secondes. Des toiles d'araignées tapissaient les murs de la chambre. Le lit était froissé et malpropre, il avait l'air de ne pas avoir servi depuis plusieurs jours. Dans la cuisine, le garde-manger contenait une assiette avec des

rognures indistinctes que deux cafards guignaient, alléchés par les parfums mais frustrés de ne pouvoir traverser le grillage.

Il se déshabilla complètement et il manœuvra le robinet qui saillait au-dessus du bac à douche. L'eau commença à couler sur ses mains puis clapota plus bas en éparpillant des gouttes à la ronde. Il se laissa asperger les jambes puis il entra dans le réceptacle de céramique et s'accroupit. Le robinet était fixé à un mètre de hauteur tout au plus. Le tuyau émettait avec régularité un maigre filet torsadé où parfois un reflet d'argent brillait. Mevlido plaçait dessous tantôt ses bras et ses mains, tantôt sa tête, qu'il renversait en arrière pour que les ignominies qui imprégnaient ses cheveux ne lui dégoulinent pas sur la bouche. L'eau dissolvait laborieusement les empois et les incrustations. Elle mettait du temps, mais elle le faisait. Autour des pieds de Mevlido, elle murmurait et s'accumulait en formant des bulles épaisses, des bulles à la consistance presque grumeleuse, qui naviguaient vers le trou d'évacuation et se refusaient longtemps à éclater.

La canalisation vibrait, il lui arrivait de tousser des crachats mélangés à du sable, mais l'eau continuait à goutter sur Mevlido et à l'arroser, et, progressivement, elle le délivrait des traces concrètes de la nuit. C'est l'essentiel, pensait-il. Déblayer les traces. Déblayer une bonne fois toutes les traces.

De temps en temps, il ouvrait les yeux. Autour de ses chevilles, l'eau était encore loin d'être transparente. Les bulles avaient minci, mais elles restaient brunâtres. Depuis leur perchoir du garde-manger, les cafards l'observaient

sans mot dire. Lui-même ne leur adressait pas la parole. Il restait recroquevillé dans le bac à douche. Il essayait de ne pas voir, à l'entrée de la cuisine, ses vêtements gorgés de sang noir et de sanie, imbibés d'humeurs noires. Il regardait au-delà, la pièce principale avec un coffre, deux chaises et une table, et, derrière, le rectangle tronqué de la fenêtre. Le ciel hésitait entre grisaille et nuit. Il recevait cela sur les rétines sans le comprendre. Bien vite ses paupières retombaient. Il n'avait aucune envie d'images.

Ainsi se tint Mevlido toute la journée, sous le robinet, les yeux en général clos, l'esprit inerte. Le temps qui s'écoulait ne comptait pas. Seule l'eau.

On fut ensuite après et au même endroit. Mevlido venait de mettre fin à sa douche.

Il considéra ses nippes avec horreur. Elles lui barraient le chemin. Il les enjamba comme on marche au-dessus d'une dépouille d'animal et il commença à chercher, dans l'appartement, de quoi se vêtir. En dehors du drap, la chambre n'offrait rien qui pût couvrir sa nudité. Il revint dans la pièce principale, fouilla dans le coffre et en retira un caleçon et des jeans qui lui allaient, ainsi qu'un sac en plastique qui contenait une paire de sandales et une chemise à carreaux bleus et gris. Je connais ce coffre, pensa-t-il. C'est le coffre où Maleeya range nos affaires. Et cette chemise, poursuivit-il. Je la connais, elle aussi. C'est la chemise de Yasar Bayarlag, que Maleeya a toujours conservée pieusement, en sa mémoire.

Il ne mit tout d'abord que le caleçon et le pantalon. Il hésitait devant le coffre, devant la chemise pas très abîmée et même presque neuve, puis il l'enfila sans la boutonner.

Les sandales elles aussi avaient appartenu à Yasar Bayarlag. Elles étaient à sa taille.

Et maintenant, se demanda-t-il.

Il restait debout dans cette pièce. Sur la conduite à suivre, son intelligence ne lui dictait rien. Il pesait méditativement des pour et des contre sans réussir à formuler la moindre idée solide. Sa mémoire lui fournissait des bribes instables, des noms sans éclairage, qui apparaissaient comme des certitudes et immédiatement s'effaçaient.

La nuit était revenue dans l'appartement et sur la ville.

La nuit est là, de nouveau, pensa-t-il.

Un tambour s'était mis à battre quelque part dans les environs, un gutbuk coréen comme on en joue pour parler avec les morts.

Il eut l'intuition qu'il était en train de rêver. Rien ne permettrait de savoir si cette intuition était fondée ou non. En tout cas, même si je rêve, je suis dans la réalité, pensa-t-il brusquement.

Il se dirigea vers la fenêtre. C'était dans la maison d'en face que le tambour sonnait. C'était aussi au quatrième étage.

Là-bas, une cérémonie d'évocation des morts avait débuté. L'appartement était éclairé par plusieurs ampoules. Mevlido aperçut la chanteuse qui passait devant une lampe. Elle était tournée de trois quarts vers la rue. Puis elle poursuivit son mouvement et glissa hors de vue. Cette mudang ressemble à Linda Siew, pensa Mevlido. La ressemblance est frappante. Il aurait voulu examiner avec plus d'attention les traits de son visage, mais déjà un mur s'interposait et pendant un moment seul son bras, de temps en temps, apparut.

On voyait une manche verte et les rubans multicolores qui y étaient attachés, et une main plutôt maigre, que l'effort de la danse rendait noueuse. L'ensemble bougeait de façon ample quand elle lançait vers le plafond ou vers l'extérieur des objurgations en langue sorcière. Les rubans accompagnaient son chant. Ils sinuaient et flottaient, ils mettaient du temps à prendre la direction du sol. Cela happait, attirait, cela parlait une langue que seul l'intérieur des os peut comprendre. La voix de la mudang agissait, elle aussi, une voix qui venait des profondeurs obscures du corps et qui, malgré tout, était mélodieuse et apaisante. Le tambour battait, en tension, en relâchement, en tension, en relâchement.

La mudang réapparut devant la lampe. Elle était belle.

Elle me rappelle quelqu'un, pensa Mevlido. Linda Siew ou quelqu'un d'autre.

Le nom existait en lui, mais n'ouvrait sur aucun souvenir.

Je ne sais pas qui est cette Linda Siew, pensa-t-il encore. Le mieux serait peut-être d'aller chez elle et de l'interroger. Que cette mudang soit ou non Linda Siew, elle aura peut-être quelque chose à me dire.

En tout cas, il faut que j'aille là-bas, pensa-t-il encore.

Il n'avait toujours pas boutonné sur lui la chemise propre de Yasar Bayarlag. Il le fit, noua la boucle de ses sandales et quitta l'appartement.

Il descendit les quatre étages, atteignit la rue et la traversa.

Déjà il pénétrait dans l'immeuble d'en face.

Je sais ce que je vais lui demander, pensa-t-il. Je vais lui demander de me dire où se trouve actuellement Verena Becker.

Cet autre nom, comme les précédents, ne lui évoquait rien.

Il longea le couloir d'entrée. L'escalier était ténébreux. Il s'y engagea. Il y rencontrait sans cesse des oiseaux gros comme des chiens, qui s'écartaient au dernier moment en frottant leurs ailes ou leur bec contre ses jambes. La minuterie ne fonctionnait pas. Le nombre de marches changeait selon les étages. Bien vite il ne sut plus à quel niveau il avait abouti. Sur les paliers il n'y avait pas de portes. Il s'immobilisa. Il cherchait à se repérer en suivant l'écho de la voix et du tambour, mais il n'entendait plus rien. Aucune mudang ne se lamentait plus sur le sort des défunts et des vivants en essayant de confondre les uns et les autres pour leur venir en aide. Des slogans avaient été gravés dans le plâtre du mur. Il commença à les déchiffrer, puis il se rappela qu'il ne pouvait pas les lire, puisque la cage d'escalier était plongée dans le noir. De toute façon, ce n'est pas bien grave, raisonna-t-il. Si je ne suis pas en train de rêver, c'est que j'ai sombré fou. On a vu pire.

– Oui, marmonna-t-il. On a vu bien pire.

Tout autour, les oiseaux déplaient et repliaient les ailes. Ils se tassaient les uns contre les autres pour éviter le contact avec lui et ils ne craillaient pas. Beaucoup plus bas, dans la rue, la vie continuait. Un junkie et une mendiante se disputaient au carrefour ; quelqu'un balayait devant un porche ; à l'entrée d'un restaurant, des consommateurs échangeaient des plaisanteries. Les sons arrivaient avec netteté, mais comme après avoir été filtrés par une longue distance. Qu'on le veuille ou non, l'extérieur était loin.

Il se hissa à l'étage suivant et, quand les oiseaux qu'il

avait dérangés se furent calmés, il explora le palier à tâtons. Ses doigts ne rencontraient que des toiles résistantes, en entonnoirs ou en tunnels. Elles se déchiraient avec un bruit de soie qu'il fallait avoir les nerfs stoïques pour entendre sans crier. La nausée le força à abandonner. Il s'assit sur une marche et il essuya sur une arête les fils poisseux qui avaient collé à ses mains. À quoi ça a servi de se laver, pensa-t-il. Puis il resta un long moment sans rien faire.

Un long moment. Il somnolait.

Il était assis.

La cage d'escalier était à peu près silencieuse.

— Je pense à toi, murmura-t-il soudain.

Autour de lui, l'ombre extrêmement dense frémit, émue par le son inattendu que représentait cette voix humaine. Il n'y avait, pour recevoir cela, que des araignées et des chouettes géantes, endormies, réparties à toutes les hauteurs entre le rez-de-chaussée et l'étage des greniers.

— Je pense à toi, répéta Mevlido à voix basse. Tu me manques. Je penserai à toi. Quelle que soit la fin.

Il avait marqué une pause.

Il ne réussissait pas à mettre une image de femme sur l'ombre qui était derrière sa phrase. Il n'y avait aucune image. Des noms surgissaient. Sonia, Verena, Maleeya, Linda. Ma petite Verena chérie, pensa-t-il au hasard, en une sorte de sursaut mécanique. Les noms ne lui disaient rien. Il ne réussissait pas à savoir à qui il était en train de penser.

41.

Il était assis au milieu des oiseaux et des araignées, entouré d'obscurité et de silence. Il était assis parmi les bêtes. Ses pensées fuyaient hors de sa tête, de moins en moins précises. Il n'aurait pu citer aucun des noms de femmes qui l'avaient visité un peu plus tôt. Il ne pouvait plus expliquer sa présence en cet endroit. Derrière les murs, il n'y avait aucun bruit. L'immeuble était inhabité. Au bout d'une heure ou deux, il s'aperçut qu'il avait dormi pendant un temps indéfini, peut-être une heure ou deux ou un peu plus. Son menton s'était relâché, sa nuque pesait. Ses muscles étaient endoloris. Il n'avait aucun souvenir du reste. Par souci de ne pas s'incruster dans un lieu inconnu, il commença à descendre en direction du rez-de-chaussée. Des poules géantes et des chouettes toucanes qui lui arrivaient à mi-cuisse s'ébrouaient à côté de lui. Quelques-unes lui giflaient les genoux. Leurs ailes étaient puissantes. D'autres, effrayées par sa progression, le précédaient en sautant de marche en marche, et, quand il fut à l'entrée de l'immeuble, elles s'éparpillèrent dans la nuit en gloussant. Il se tint sur le seuil, abruti d'amnésie, à interroger la rue noire. Les lieux se confondaient avec d'autres.

J'ai peut-être déjà vécu cela, marmonna-t-il. Ou une variante. Sous mon nom ou sous le nom de Mevlido ou d'un autre. Ou ça se produira plus tard. Ou jamais. Peut-être aussi que ça demeurera sous une forme oubliée de rêve. À quoi bon démêler ce qui est avant et ce qui est après. Puisque j'ai abouti au fond du Fouillis, à quoi bon faire cet effort.

Il regardait la rue. Il avait l'intuition qu'il habitait quelque part dans le Fouillis, mais il ne se rappelait plus où et depuis quand. Je finirai bien par retrouver quelque chose de familier, pensa-t-il.

La rue était en pente. Il la remonta.

C'était une année à araignées. Elle fut suivie par une autre, puis par une troisième, pires encore. Il pleuvait la plupart du temps, avec des intervalles de nuit brûlante. Il faisait sombre, et d'ailleurs il n'y avait pas de fenêtres dans l'endroit où Mevlido avait trouvé un logement. Il n'était pas retourné dans sa maisonnette située près de Waddell Street et il était au contraire revenu habiter dans la gare routière.

À l'époque, j'avais évacué de mon esprit tout ce qui s'était passé au moment où je m'étais battu avec Glück, racontait Mevlido à ceux qui l'écoutaient, quand il s'était remis à parler et quand des gens ou des vivants l'écoutaient. Je m'étais lavé de tout cela, je ne voulais pas pétrir de nouveau cette douleur, cette lie. D'instinct j'étais retourné à la gare routière, dans un des réduits que gardiennaient plusieurs éclopés qui se relayaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre et se ressemblaient. Les cloisons de mon cagibi et le mur couvert de graffitis ruisselaient, des gouttes roulaient, charriant à leur surface des débris de toiles et des moisissures noires.

J'avais, très haut au-dessus de moi, la permanence flageolante d'un tube de néon qui résistait à la panne depuis toujours. Je me vautrais tant bien que mal sur ce qui faisait office de siège ou de lit et je fermais les paupières quand le moment était venu de feindre le sommeil. La porte, à un demi-mètre de moi, fermait grâce à un cordon graisseux dont le nœud se défaisait pendant mes absences. Je louais cette pièce au mois, pour un prix modéré, un dollar et demi. J'avais dû négocier un paiement à crédit, mais, constatant que j'étais installé là de façon quasi définitive, les éclopés avaient décidé de ne plus rien me réclamer. Les semaines se succédaient et mes vêtements peu à peu prenaient l'aspect de croûtes luisantes. Les infirmes qui surveillaient les cagibis ne m'adressaient la parole que pour me réprimander. Plusieurs loqueteux dans mon genre logeaient à côté de moi, mais ils se trouvaient dans un tel état de prostration qu'il était impossible de nouer avec eux quelque relation que ce fût. Ils sortaient de temps en temps de leur réduit pour aller se recroqueviller sur les marches des escaliers qui descendaient du premier étage au garage des autocars. Ils s'asseyaient là, au milieu des fumées de pneus brûlés et de gas-oil. Les chauffeurs les houspillaient, les rats les attaquaient et leur dévoraient les pieds jusqu'aux mollets. Ils ne réagissaient pas. Pour ma part, après une période d'inertie, je finis par franchir les portes de la gare routière. Elles étaient ouvertes, et on me laissait aller et venir. Il pleuvait, le ciel était en permanence gonflé d'encre. Je marchais dans la ville pendant des heures, me plaçant au centre de la chaussée pour recevoir le gros de la pluie. Lorsque je revenais chez moi, mes habits étaient propres. Comme si on m'avait observé de

près et comme ces sorties avaient été une occasion de tester mes capacités de résistance à la solitude intérieure et à l'absence d'événements significatifs, je fus bientôt recruté par le Parti. J'ai fait le serment de ne jamais trahir les secrets du Parti et, ici pas plus qu'ailleurs, je n'indiquerai par quelles méthodes le contact entre nous fut établi, mais, un beau jour, je sus que de nouveau j'étais au service d'une organisation dont j'ignorais le nom et les objectifs. Cela me donna enfin l'impression de revivre. Le cercle de mes déplacements hors de la gare routière s'agrandit. Le Parti me confiait de petites missions. De temps en temps j'allais vider un chargeur de pistolet sur une cible précise, en général sur quelqu'un dont j'apprenais par la suite qu'il méritait d'avoir été criblé, mais parfois aussi on me demandait d'assassiner un gueux en tous points semblable à moi, ce que j'effectuais par respect de la discipline mais avec répugnance. Je rentrais épuisé. Au-dessus de ma tête le tube de néon papillonnait un message en une langue morse laiteuse dont je ne possédais pas les clés. Comme il n'était pas question de confier à qui que ce fût le détail de mes aventures, j'inventais à voix basse des cauchemars que je racontais aux araignées, toujours présentes, et aux rats, quand ils étaient là. Mes histoires ne les intéressaient pas, je m'en rendais compte à la fixité de leur regard rougeâtre qui soudain devenait insultante. Bien vite il me semblait avoir épuisé l'essentiel de la narration, et je me taisais. D'autres fois, à court d'anecdotes, je déchiffrais en ânonnant les graffitis que les occupants du cagibi avaient laissés avant de disparaître. Outre les chiffres et les obscénités, il y avait quelques exclamations dont en moi les échos mettaient du temps à s'étein-

dre, comme si un jour, ailleurs, je les avais déjà entendues et comprises :

- LES ANIMAUX ONT LEURS ANIMAUX!
- LES INSANES ONT LEURS INSANES!
- LES OISEAUX ONT LEURS OISEAUX!
- LES ASSASSINS ONT LEURS ASSASSINS!

J'allais faire un solide nœud au morceau de corde qui fermait ma porte, et je me vautrais insomniaquement sur mon siège, dans le silence de la nuit, dans l'humidité fétide de la nuit. Le mur ruisselait, les cloisons gouttraient, le néon faiblissait jusqu'à devenir une tige moitement phosphorescente, puis se rallumait en clignotant. Je fermais les yeux. Au-delà de mes paupières, la lumière électrique poursuivait ses vacillations.

Je rouvrais les yeux. La nuit n'avait pas changé, l'éclairage était le même. La corde s'était dénouée et ne retenait plus le battant de la porte. J'avais dû perdre conscience durant quelques minutes. Un rat était entré dans le réduit et reniflait on ne sait quoi derrière mon siège. Je me levais, je sortais, j'allais demander l'heure à l'infirmier. Il ne me répondait pas. J'écoutais dans le bas le bruit des moteurs, les interjections bestiales des chauffeurs. Quand le matin était proche, je traversais l'espace désolé du premier étage, je descendais dans le garage où manœuvraient les cars et je sortais dans la ville.

Les semaines filaient. Des brassées de semaines. Des années. Certaines s'écoulaient sans laisser derrière elles le moindre souvenir. Certaines étaient des années à araignées, d'autres non.

Ainsi s'écoulait la mort de Mevlido, c'est-à-dire la mienne.

42.

Puis un matin. Un matin ou un soir. Au cours d'une des sempiternelles errances de Mevlido à l'intérieur du Fouillis. On retrouve Mevlido ce jour-là. Mevlido, ou quelqu'un qui se confond assez étroitement avec moi pour être moi-même et porter le même nom que moi.

J'avais traversé une rue et je m'étais engagé dans une entrée d'immeuble. Le local empestait. La nuit tombait. J'avais appuyé sur la minuterie, à tout hasard. Des lampes s'étaient allumées dans le puits de l'escalier, et j'avais commencé à gravir les marches, mais, au niveau du deuxième étage, l'obscurité s'était faite. Je n'avais plus réussi à trouver d'interrupteur. Mes mains ratissaient sans succès les murs vides. Mes doigts s'empêtraient dans des toiles. On était une année à araignées, je crois en avoir déjà dit deux mots. Les toiles étaient nombreuses et très résistantes, mais elles n'étaient pas tendues en travers du chemin et ne m'empêchaient pas de progresser. Je repris mon ascension. Arrivé au quatrième étage, je m'assis dans le noir. Il y avait des battements réguliers dans ma tête ou de l'autre côté du mur. J'avais eu envie de m'asseoir pour les écouter. J'ai déjà vécu cela, pensai-je. Quelque chose était là, tout proche, sous ma

conscience. J'ai déjà vécu cela, je ne sais quand, pensai-je. En tout cas, c'était dans le passé.

Il y avait des cognements derrière le mur. Un homme jouait un rythme sur un tambour. Un gutbuk, pensai-je aussitôt. L'homme produisait un rythme sur un tambour posé verticalement, avec une peau à la fois sonore et mélodieuse. Quelqu'un, là derrière, essayait d'apaiser les morts. Une mudang, pensai-je. Elle appelle les morts, elle danse pour les morts et pour les vivants et elle les apaise. Je me demande pour qui ici elle danse, pensai-je. J'aime ce rythme, pensai-je. J'étais assis sur les marches, l'oreille à présent collée au mur.

Si ça se trouve, je connais cette mudang, pensai-je.

On entendait une mélodie rude, une voix coréenne d'une puissance tragique qui me fit frissonner. C'était un appel monotone, sorcier, prononcé sur peu de notes, avec parfois un élan qui faisait penser au chant solitaire face aux précipices, face aux passages étroits, face à un désespoir absolu, face aux montagnes. Le tambour accompagnait la chanteuse, avec un rythme brisé qui donnait aussitôt envie de rejoindre la musique sans plus jamais ni faire semblant de respirer ni même respirer réellement. Un uga interprété à la perfection, pensai-je. Je me levai. J'explorai la brique avec mes paumes. Les araignées avaient reculé hors d'atteinte, leurs pièges dévastés étaient devenus des chiffons poisseux. L'extrémité de mes doigts s'arrêta sur une rainure. La brique s'interrompait d'une façon géométrique, rectangulaire. Elle dessinait une petite porte. Je connais ce genre d'ouverture, pensai-je. Il suffit de la franchir pour aboutir de l'autre côté. C'est tout à fait quelque chose comme une

porte ou une trappe. Il suffit de l'ouvrir. J'ai cette pratique, pensai-je. J'ai cette expérience. Il suffit de pousser, de faire coulisser ou de tirer, et ensuite on s'introduit dans le vide et on avance. Ce n'est pas bien difficile, je vais le faire, marmonnai-je.

Au-delà du mur, le cognement du tambour ne cessait pas. La mudang s'était tue, mais maintenant elle se remettait à chanter. Elle avait une voix rocailleuse, envoûtante, très ample. Je frissonnai de nouveau. J'aime cette voix, pensai-je. Il faut que je la rejoigne. Qu'elle s'adresse ou non à moi, il faut que je rejoigne cette voix. Il y a une ouverture, ce n'est tout de même pas une prouesse de se rendre de l'autre côté. Je consacrai plusieurs minutes à palper les briques et les rainures qui entouraient la brique. Le mur ne cédaît pas. J'ai eu l'occasion déjà de vivre ou de rêver cela, pensais-je en raclant la paroi avec mes mains. Je ne sais comment, ensuite, il y eut sous mes phalanges un portillon de fonte. Il était froid. Je cherchai la targette qui permettait de le débloquer. Je me trouvais à l'envers de la fermeture, un peu comme lorsqu'on essaie de s'extraire d'un haut-fourneau ou même d'un simple poêle. Après quelques efforts, la plaque de métal s'écarta. Je me faufilai dans l'embrasure.

C'est bien ce que je pensais, marmonnai-je. Il suffisait de traverser le mur pour changer d'endroit.

Je m'accroupis sans tarder dans la pénombre. La pièce était éclairée par une ampoule de faible puissance. Les fenêtres étaient ouvertes, et de la rue, en même temps qu'un air tiède, humide, arrivait un peu de lumière supplémentaire. Rien ne m'échappait de l'appartement et de ses occupants. La mudang était magnifique. Elle avait de longs

cheveux noirs qu'elle avait noués ensemble dans une tresse qui allait et venait sur son dos quand elle agitait la tête. Son visage était sans âge, d'une grande finesse, clair, avec des yeux brillants, légèrement en amande, des sourcils à peine marqués et une bouche mince. On devinait à chaque mouvement la vigueur de son corps, la suavité caressante de sa peau. Elle portait une robe verte sans ceinture, d'un vert que la mauvaise luminosité ne permettait pas d'apprécier pleinement, mais qui devait être jade intense ou *shocking green*. Linda Siew, pensai-je aussitôt. Je connais cette sorcière. Je connais sa voix. Je connais sa beauté.

Linda Siew, pensai-je. J'étais trop ému pour bouger. Une éternité dans l'amnésie, et soudain, voilà que j'avais la certitude d'un souvenir. J'avais pu nommer cette femme. Je l'avais reconnue. Enfin de nouveau ma mémoire me servait à quelque chose. Je me mis à rester dans mon coin, au bas du mur, étourdi.

Les minutes passaient. J'assistais à la cérémonie. L'accompagnant de Linda Siew me tournait le dos. Il avait des vêtements blancs, un chapeau traditionnel, des guêtres grises. Il donnait sans discontinuer le rythme sur lequel se greffaient le chant et les appels, les moments de silence et de danse. Quand Linda Siew parlait ou chantait, sa voix emplissait l'espace. La pièce était de taille moyenne, et, pour gagner de la place, les officiants avaient poussé les meubles devant la porte de la cuisine. On voyait sur la table plusieurs objets rituels et une boule de tissu boudinée dans de la ficelle de manière à façonner une poupée grossière. Elle était affaissée sur le flanc, sa tête n'avait qu'une relation approximative avec une tête et la plupart de ses membres se termi-

naient mal. Je connais cette silhouette, pensai-je immédiatement. Je connais son nom. C'est Mevlido.

C'est à Mevlido que la mudang s'adresse, pensai-je. La mudang, effectivement, s'approchait de la table et s'inclinait vers la figurine. Elle parlait, elle reprenait son chant, elle déclamait quelque chose en direction des chiffons, elle promenait les mains dans l'espace, elle dansait. Pendant un moment, j'observai son manège, admirant la grâce de ses gestes, la profondeur de ses intonations, la beauté des courbes que son corps traçait, puis j'eus la nostalgie d'un contact véritable avec elle. La regarder ainsi, passivement, ne suffisait pas. Je pourrais essayer de comprendre ce qu'elle dit à Mevlido, pensai-je. Si elle pose des questions, je pourrais essayer d'y répondre, pensai-je. Linda Siew chantait dans un mélange de coréen, de blatnoï magique et d'ybür, et, quand elle se tournait vers Mevlido, j'en saisisais l'essentiel. Elle disait à Mevlido qu'il devait parler, que parler était indispensable, surtout dans son cas. Surtout dans mon cas, me répétais-je intérieurement. Elle demandait à Mevlido de mettre un terme à son mutisme, elle l'interrogeait sur sa vie, sur sa naissance, sur ce qui s'était passé avant et après sa mort ou à d'autres époques encore de son existence. Elle voulait que Mevlido explique pourquoi son destin avait été si contraire aux prévisions, pourquoi il avait évolué aussi mal, pourquoi le destin de Mevlido avait imité celui de la révolution mondiale, fait de mauvais choix, de crimes idiots, de distorsions psychotiques, de stagnations et de trahisons monstrueuses. Elle reprochait au Mevlido de chiffons de ne pas se manifester, elle le sermonnait, parfois au contraire elle essayait de l'enjôler pour qu'il réagisse.

Je peux faire mon autocritique, dis-je brusquement, depuis mon coin de pénombre. Ma voix était éraillée, confuse. Je ne connais aucune réponse, dis-je, mais je peux raisonner sur les erreurs et les impasses. Le Mevlido de chiffons ne relayait pas mon intervention. Linda Siew poursuivait comme si je n'avais pas émis le moindre son. Elle trempa les doigts dans un des bols qui avaient été placés sur la table et elle lança des gouttes vers le plafond, des gouttes vers le plancher, des gouttes vers l'ombre dans laquelle je me tenais. Je n'ai rien reçu, dis-je. Les gouttes ne m'ont pas atteint, dis-je. Elle alla vers la fenêtre et ondula un moment sur place. Je peux faire mon autocritique, si vous voulez, proposai-je une nouvelle fois. Linda Siew n'accordait aucune attention à ce que je balbutiais. Les sons que pétrissait ma bouche ne lui parvenaient pas.

Elle fit quelques pas devant la fenêtre, puis elle revint à proximité du Mevlido. Elle l'empoigna et le secoua, et au bout d'un moment elle le lâcha, comme dégoûtée. Un des cordons qui servaient à façonner le ventre du Mevlido s'était défait. Le Mevlido avait perdu encore un peu plus de sa forme humaine. En réalité, il se réduisait à une poignée de rubans et de charpies comme mises ensemble au petit bonheur. Linda Siew au-dessus de cela à présent énumérait des noms. Maleeya Bayarlag, entendis-je. Verena Becker, entendis-je. Linda Siew, entendis-je. Samiya Choong, Tatiana Outougai, entendis-je. Il y en avait d'autres. La liste était longue. Chaque nom ouvrait en moi un long chapitre de souvenirs. Le tambour tapait après chaque énoncé, aussitôt fixant en moi ces souvenirs. Je ne me rappelais pas tout, mais je me rappelais des chaînes d'émotions, des épisodes

liés entre eux, des images. Je me souviens, pensai-je. J'ai connu ces femmes. Elles ont disparu ou elles sont mortes, pensai-je.

Si vous voulez, je peux m'accuser de leur mort horrible, dis-je. J'aurais dû partager la douleur de leur fin horrible, au lieu de cela j'étais absent, elles ont affronté leur mort dans la solitude. Le tambour battait, la voix de Linda Siew articulait les noms des disparues sur un ton solennel. Sergueïev, entendis-je au milieu de l'énumération. Oui, Sergueïev aussi, dis-je. Il y a eu des hommes aussi. Yasar Bayarlag, entendis-je. Oui, dis-je. Lui aussi. La liste est interminable, dis-je. Je me sens intimement lié à Sergueïev et à Bayarlag, à eux aussi. Leur mort a eu lieu, la mienne, non. Hommes et femmes nous avons été ensemble tantôt d'un côté du décès, tantôt de l'autre, mais seul moi en suis sorti sain et sauf. Si vous voulez, Linda, je peux m'accuser de cela. J'ai continué alors que les autres restaient en arrière. Je ne suis qu'une larve immonde. Personne n'a survécu autour de moi.

Linda Siew continuait à chanter. Elle ne m'écoutait pas. Le tambour battait, le rythme était très beau, simple, avec des syncopes régulières. Le Mevlido était affalé sur la table à côté des bols magiques. Lui non plus ne m'écoutait pas. J'ai aussi tué des personnes, dis-je. Je ne le regrette pas. Mais si vous voulez, je peux m'accuser aussi de leur mort, Linda. Je peux toujours les insérer quelque part dans une autocritique, il n'y a qu'à inventer ici et là quelques détails et quelques patronymes. La mudang continuait à danser et à chanter sans se tourner vers moi. De temps en temps, elle s'inclinait au-dessus du Mevlido et le secouait. Elle l'admo-

nestait ou elle lui parlait tendrement selon les phases du rituel. Je préférais, évidemment, les instants où son approche était douce. Le Mevlido, lui, ne bougeait pas.

Je me mis à crier pour attirer l'attention de la mudang. Si vous voulez, Linda, je peux parler, braillai-je en sa direction. J'ai de nouveau assez de souvenirs pour tout inventer, Linda, criai-je.

Elle ne m'entendait pas. Elle quitta les parages de la table. Elle avait laissé le Mevlido sur la table comme un vêtement sale. Maintenant elle était orientée vers la fenêtre. Sa robe verte ondulait et flottait. Sa tresse noire allait et venait dans son dos. Son visage était assombri par le souci d'établir un dialogue avec le Mevlido, avec les morts et avec les vivants qui ne lui répondaient pas. Elle respectait les rythmes du tambour pour se déplacer ou dire des mots. L'ampoule du plafonnier l'éclairait pauvrement et, sous cette lumière, je la trouvais merveilleuse.

J'ai de nouveau assez de souvenirs pour mentir, insistai-je. Vous pouvez m'interroger, Linda.

L'officiant frappait toujours sur la peau vibrante du gutbuk. La scène semblait ne plus devoir connaître de fin. Je ne me sentais pas dans mon état normal, j'étais comme enivré par l'afflux de souvenirs dans ma mémoire et par la musique. Linda Siew continuait à danser.

Je suis prêt, Linda, dis-je.

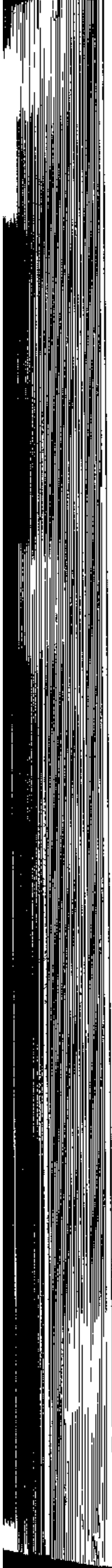
Ça ne fait rien si je vous appelle Linda? demandai-je.

Elle ne m'entendait pas. Elle ne me parlait pas. Elle continuait à danser.

Je me souviens de tout, mentis-je. Tout va bien, mentis-je.

Je restais dans mon coin, un peu extérieur à l'action mais conscient au moins d'avoir retrouvé assez de mémoire pour pouvoir choisir, si le besoin s'en faisait sentir, entre le mensonge et le mutisme. C'était exactement comme si je m'étais souvenu de tout.

SEPTIÈME PARTIE
RÊVES DE MEVLIDO:
VERENA BECKER



43.

L'été arriva, un énième été. Il ressemblait aux saisons précédentes, au printemps et à l'hiver qui déjà avaient été torrides. Les jours lentement fuyaient, plus bitumineux les uns que les autres. J'étouffais. À la chaleur s'ajoutaient l'absence de sommeil ou les cauchemars. Quand l'aube grisait, je sortais dans la rue sans objectif autre qu'en finir avec une vaine et harassante quête de somnolence. Au moindre changement de pression atmosphérique, des vents de sable se levaient. Arrachées à la montagne voisine, des miettes de charbon se mélangeaient à la silice, transformant l'air en une nuée jaune sombre qui empestait le soufre et les sulfures. Ces odeurs stagnaient dans les refuges où j'aboutissais après des heures d'errance. Ceux et celles qui respiraient devaient affronter en permanence une sensation de dégoût et de brûlure. Il aurait fallu se déplacer dans les rues avec des lunettes et un masque. N'ayant pas les moyens d'acquérir ce genre de matériel, j'avais cousu des morceaux d'étoffe sur le bord de mon vieux chapeau de cuir. Sous un tel attirail, l'oxygène manquait. Je titubais, je perdais conscience, je me liquéfiais. Des ruisseaux de sueur imprégnaient mes guenilles et quand, de retour à

mon cagibi ou ailleurs, je les enlevais pour les tordre, à mes pieds coulaient des humeurs âcres et très noires.

Ce matin-là je progressais dans la luminosité boueuse, à contre-courant. Le vent ronflait, sur mes vêtements grésillaient des milliers d'impacts. Entre les rafales on entendait des gloussements d'oiseaux, des soupirs d'Untermenschen ou de morts : la musique ordinaire du Fouillis au crépuscule. Je faisais une douzaine de pas, je m'arrêtais, je reprenais ma marche, je m'arrêtais encore. Le vent, la pénombre sableuse et les bruits rendaient les rues identiques. J'avancais en tendant les bras devant moi, narines et yeux fermés, car des poussières malgré tout s'introduisaient dans les échancrures de mon bouclier de tissu et m'irritaient.

Une heure plus tôt, alors que tous dormaient encore dans la gare routière, j'avais rêvé que Gorgha me fixait un rendez-vous. J'avais cru comprendre qu'il s'agissait d'établir un lien avec des responsables du Parti, mais de cela déjà je n'étais plus très sûr. À tout hasard, j'allais maintenant vers l'endroit qu'elle m'avait indiqué. Une épave d'autobus.

Une épave d'autobus avant un carrefour. Gorgha avait également mentionné Waddell Street.

Devant mon visage, le rideau de protection se défit. Je me brossai pour me débarrasser de la suie qui s'était accumulée sur moi et j'ouvris les yeux. Le paysage s'était un peu éclairci, la poudre de charbon en suspension n'empêchait plus d'y voir. Il y avait une carcasse d'autobus à une centaine de pas. Elle penchait un peu sur un côté et un incendie lui avait fait perdre sa peinture. C'était une vieille

carcasse sinistre. On n'avait guère envie de s'en approcher, et encore moins d'entrer dedans.

Obéir au Parti, pensai-je.

Quelqu'un de confiance t'a dit d'aller là-bas, Mevlido, pensai-je. Donc, tu y vas.

Que Gorgha t'ait ordonné cela pendant un rêve ou ailleurs ne compte pas, pensai-je. Tu n'es pas là pour spéculer sur l'existence onirique ou non du Parti ni sur ce que cela implique ou pas, Mevlido. Tu vas là-bas, un point, c'est tout.

Je repris ma marche en direction de l'épave.

Le vent s'était calmé.

Sous les semelles de mes espadrilles, la grenaille crissait.

La poussière noire avait formé des monticules à l'apparence satinée qui adoucissaient les angles des murs. Derrière les façades, tout ce qui était vivant s'était endormi ou se taisait.

Je fis d'abord sans hâte le tour du véhicule. Il avait brûlé assez longtemps auparavant pour ne plus émettre la puanteur du feu. Bien que dépourvues de pneumatiques, les roues devaient pouvoir assurer un déplacement en cas de nécessité absolue. Les vitres avaient toutes été cassées. Même si des rangées manquaient, on devinait encore quelques sièges à l'intérieur. La porte arrière avait disparu, et, à l'avant, dégonflée et tordue, la porte bloquait presque totalement le passage. Un homme tenait le volant, dans une position qui évoquait plus la sieste que la conduite. Il était rigoureusement immobile, comme goudronné là depuis le dernier incendie et oublié. J'essayais de ne pas

le regarder, j'avais l'impression que je n'avais pas le droit de le surprendre ainsi dans l'obscénité de son sommeil ou de sa mort. Le vent avait déposé sur lui une couche de suie qui augmentait et brouillait sa carrure.

Ce n'est pas avec celui-là que j'ai rendez-vous, pensai-je.

Un passager était assis à la deuxième rangée et attendait. Avec celui-là, oui, pensai-je. C'est mon contact. C'est moi qu'il attend.

Je me hissai dans l'autobus par la porte arrière. La voiture tout entière bougea légèrement et grinça, puis se stabilisa. Les marches étaient couvertes de poussière goudronneuse. J'enfonçais dedans jusqu'aux chevilles. L'intérieur du bus avait été dévasté par les flammes, mais il y avait encore à plusieurs endroits des banquettes non détruites. J'allai m'asseoir sur un siège libre, à un mètre du passager. L'homme était d'une corpulence comparable à la mienne. Des épaules aux orteils, sa silhouette était enveloppée dans un cache-poussière graisseux. Il portait là-dessus un chapeau de cuir extrêmement sale. Sa figure était protégée par un maillot de corps malpropre qu'il avait fixé autour de son crâne avec une ficelle et dans lequel il avait découpé deux trous pour les yeux. Au fond de ces trous, il avait les paupières closes. Je pense qu'il m'avait entendu venir mais qu'il feignait de dormir, peut-être parce que quelque chose en moi lui déplaisait et qu'il tenait à m'accueillir par une manifestation de bouderie.

Je me calai sur mon siège et me tins tranquille. Si j'avais eu à ma disposition un journal ou même un lambeau quelconque de papier, j'aurais fait semblant d'être plongé dans la lecture, mais je n'avais rien de tel dans mes poches

depuis plusieurs années et je dus me résoudre à regarder devant moi d'un air morose. La chaleur et les mauvaises odeurs s'étaient concentrées à l'intérieur du véhicule. J'avais l'impression qu'un gaz toxique m'écorchait la gorge. J'eus une quinte de toux. Contre moi le flanc métallique était tapissé de toiles d'araignées. Les toiles étaient abandonnées par leurs habitantes et le vent les avait gonflées de charbon. Elles formaient des poches prêtes à crever, et, quand je toussais, elles tremblaient.

Je continuai à expectorer et à râler pendant une ou deux minutes. C'était aussi une manière d'entrer en matière. Le passager ne pouvait plus ignorer ma présence. Il se tourna vers moi.

– Cette chemise n'est pas à toi, dit-il, sur le ton de quelqu'un qui cherche noise.

– Je sais, dis-je.

– C'est la chemise de Yasar Bayarlag, fit l'homme.

Il jeta vivement ses bras derrière sa nuque, dénoua l'attache de son masque et l'ôta. Je vis alors sa grande tête anguleuse et ravagée de rides, avec des yeux clairs, perçants, inquisiteurs. J'eus immédiatement l'intuition que nous n'allions pas avoir une relation facile.

– Une chemise bleue, à carreaux, dit-il en refusant de croiser mon regard. Je me souviens très bien. Les jeans et les chaussures non plus ne sont pas à toi.

– J'ai dû les emprunter, dis-je. Maleeya Bayarlag les avait remisés dans un coffre. Elle ne voulait pas que j'y touche. J'ai été obligé de les mettre. Je n'avais plus rien.

L'homme haussa les épaules.

– Tout ça est à moi, dit-il.

– De quel droit ? me rebiffai-je. Tu es Yasar Bayarlag, peut-être ?

– Oui, dit l'autre. Yasar Bayarlag. Ça te dérange ?

Je poussai un meuglement confus. J'étais sous le choc. L'homme n'avait aucune raison de me mentir. Il correspondait au portrait que Maleeya Bayarlag m'avait fait de son Yasar. D'après les discours de Maleeya, nous étions physiquement assez proches, lui et moi, et cet homme, en effet, me ressemblait.

Ça me dérangeait, oui, de tomber ainsi sans transition sur celui avec qui Maleeya n'avait cessé de me confondre.

– Tu veux que je te la rende ? proposai-je.

– Que tu me rendes qui ? s'échauffa aussitôt Bayarlag.

– Ta chemise, dis-je. Tu veux que je te la redonne ?

– Non, dit Yasar Bayarlag. Tu as tout salopé. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de ce torchon ?

J'eus un geste fataliste.

– Et puis, je ne dépouille pas les miséreux, ajouta-t-il. Je n'appartiens pas au gang des capitalistes.

– Moi non plus, insérai-je.

– Manquerait plus que ça, dit-il avec dureté.

Il y eut une rafale de vent. La rue pendant une minute recommença à crépiter. Dans l'autobus, la suie bougeait. Les montants métalliques craquèrent autour de nous comme si la carcasse subissait une traction violente. Près du chauffeur immobile, on ne sait quoi cliquetait obstinément. Les bouts de tissu que j'avais attachés à mon chapeau s'envolèrent. Ils allèrent gifler le tableau de bord carbonisé puis furent aspirés par le dehors. Partout les toiles d'araignées frémissaient. Puis le vent se tut. Les bruits s'éteignirent.

– Tu sais pourquoi tu es ici? demanda Yasar Bayarlag.

– Il a été question d'une réunion, dis-je.

– Tu sais avec qui? fit Yasar Bayarlag.

Brutalement, au plafond, une poche en soie d'araignée se déchira. La poussière de charbon tomba sur le devant de ma chemise. Le nez et l'arrière-nez me piquaient. Je me remis à rousser. Yasar Bayarlag m'examinait d'un air dégoûté. Je soutins son regard.

– Avec le Parti, murmurai-je d'une voix desséchée. S'il existe encore.

– Avec les Organes, corrigea Yasar Bayarlag. Deeplane te cherche. Il veut te voir.

J'étais en train de me racler la gorge.

– Deeplane, tu te rappelles? demanda Yasar Bayarlag sur un ton de doute.

– Ça me dit quelque chose, dis-je.

– Il veut te voir, répéta Yasar Bayarlag. Vous devriez vous rencontrer tout à l'heure, si tout se passe bien. S'il n'y a pas d'imprévus.

– Bah, quels imprévus, dis-je.

Yasar Bayarlag se tut. Il secoua le maillot de corps qui lui avait servi de masque puis il le renfila comme un passe-montagne, en veillant à ce que les trous soient plus ou moins en face de ses yeux. Maintenant de nouveau il revisait son couvre-chef sur son crâne pour que tout tienne en place. Il cacha de nouveau ses bras sous son manteau et se tassa comme pour se rendormir. On ne voyait de lui pratiquement plus la moindre parcelle d'humain. Avec son manteau ruisselant de suie et cette installation qui se substituait à sa tête, il avait pris un aspect d'Untermensch ano-

nyme, mal habillé et courroucé. Il ne faisait plus l'effort de se tourner vers moi. Il ne me regardait même pas du coin de l'œil.

Je me mis à attendre.

– Tu es toujours là, Mevlido ? demanda-t-il soudain.

– Ben oui, dis-je.

Sous la poussière qui me tapissait la peau, des gouttes de sueur gonflaient, et, de temps en temps, elles roulaient.

– Un imprévu, dit-il. Qu'est-ce que je te disais.

Je fis une moue dubitative et marmonnai un vague commentaire.

– Dépêche-toi de sortir d'ici, Mevlido. Il va y avoir un attentat.

– Un attentat contre qui ? bougonnai-je. Quel genre d'attentat ?

– Dépêche-toi, je te dis, insista-t-il.

Je me décollai de mon siège et interrogeai les alentours. La rue paraissait déserte. Le vent ne s'était pas réveillé. Les particules en suspension formaient des strates brunâtres qui dérivèrent doucement en direction du sol. Personne n'avancait au carrefour. Le paysage était on ne peut plus paisible. Dans l'autobus, le chauffeur n'avait pas bougé d'un millimètre depuis tout à l'heure.

– Bon sang, Mevlido, tu comprends ce qu'on te dit ? se fâcha Bayarlag.

– Et le rendez-vous avec les Organes ? demandai-je.

– Ça va péter, cria Bayarlag, tire-toi de là !

Je perçus toute l'urgence de sa voix et filai vers l'arrière du véhicule. Je ne sais pourquoi, pendant les deux secondes que durèrent ce déplacement, je me représentai mes propres

mouvements comme ceux, précis et affolés, d'un insecte ou pire encore. Mentalement, et même physiquement, j'avais l'impression d'avoir dégringolé assez bas dans l'échelle organique. Puis je me ressaisis et jetai un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule. Derrière moi tout avait l'air normal, comme sur une photographie en noir et blanc qui montre un décor de guerre, des heures ou des jours après le désastre.

Tout est normal, pensai-je. Tout est normal et ça va péter. Il faut se tirer de là.

Je descendis et m'écartai d'une dizaine de pas.

Maintenant je m'étais appuyé contre un mur et, les pieds enfoncés dans la suie, je me demandais ce que j'allais faire, quand l'autobus sursauta très légèrement.

Aussitôt se répandit dans la rue une violente odeur de calamine et de chlore. Aucun bruit n'avait retenti, pas une seule flamme n'avait roussi l'image. Je me rapprochai à nouveau de l'autobus. Une fumée grasse finissait de s'échapper par les fenêtres situées près du conducteur. Comme depuis l'ampoule supérieure d'un sablier, un filet de charbon coulait du toit jusqu'à terre, formant sur le trottoir un cône minuscule. J'introduisis le buste par la porte arrière puis, ne distinguant aucun danger, je remontai à l'intérieur de la voiture. Yasar Bayarlag n'était plus assis. Il gisait au milieu du couloir. Son cache-poussière était saccagé et froissé, mais il continuait à dissimuler son tronc et ses membres. Quant à son maillot de corps, s'il lui couvrait toujours la tête, empêchant de voir sa figure, il avait changé de couleur. Il était totalement gluant de sang. Le chapeau, lui aussi comme lacéré, avait roulé vers les pieds du chauffeur.

Je m'approchai de cette masse souffrante. J'essayais de capter le moins d'informations possible sur ce que Yasar Bayarlag avait subi, sur ce que sa chair, ses viscères et ses os étaient devenus. Je regardais furtivement le cache-poussière, et, plus loin, à côté du levier de changement de vitesse, le chapeau avec ses déchirures huileuses. Je regardais le dos carré et mat du conducteur. Le conducteur n'avait pas échappé à l'attentat, mais, de l'endroit où je me trouvais, je ne remarquais rien de spécial dans son attitude. Par rapport à tout à l'heure, il était seulement un peu plus écroulé sur son volant.

– C'est toi, Mevlido ? demanda une voix épuisée.

– Oui, dis-je.

Je ne cherchais pas à rencontrer le regard qui peut-être subsistait encore, derrière les trous du maillot de corps.

– Prends soin d'elle, dit Yasar Bayarlag.

– Oui, dis-je. Je vais la laver, la repasser. Elle est encore récupérable. Je vais la décrasser à fond.

– Je ne te parle pas de la chemise, gargouilla Yasar Bayarlag.

J'émis un silence.

– Ne t'inquiète pas, dis-je, après un moment.

– Ça m'embête de devoir te confier ainsi Maleeya, râla Yasar Bayarlag. Je sais ce que tu vaux. On le sait tous. Tu ne vaux pas grand-chose.

– Bah, répliquai-je.

– Mais je te la confie quand même. Tous les autres sont morts. Tu es le dernier. Je compte sur toi.

Je me penchai sur Yasar Bayarlag pour interpréter ce qu'il chuchotait, puis je me relevai. Il me semblait qu'il

ne réussirait plus jamais à prononcer des phrases. J'avais entendu la dernière, et, tout à coup, l'idée du silence m'accabla. Le sien, le mien, le silence en général. J'emplis mes poumons comme avant un sanglot.

— Je ne sais pas où est Maleeya, dis-je. Je sais qu'elle comptait sur moi et que j'ai raté cela aussi. Elle était derrière moi, sur Gateway Street, un endroit où les poules mutantes forment un barrage infranchissable. Elles se rassemblent en troupeau compact et, quand on essaie de se frayer un chemin, elles se mettent à voler à hauteur de ventre et de visage en répandant des plumes et des poux aviaires. Il devient impossible d'avancer. J'allais avec Maleeya à une réunion du Parti. Pendant toutes les années où nous avons vécu ensemble, nous avons respecté scrupuleusement les consignes du Parti. Pour ma part, je n'ai trahi qu'exceptionnellement la morale prolétarienne et seulement en rêve ou, à la rigueur, quand le sommeil m'avait abandonné et que ne pas trahir était trop compliqué ou impossible. J'ai toujours obéi aux injonctions du Parti quelles que soient les circonstances, quelles que soient les injonctions et quels que soient le Parti et son programme. Il faisait très noir. Maleeya me suivait, je lui avais conseillé de s'accrocher à ma ceinture pour ne pas me perdre. Les oiseaux se précipitaient sur nous en répandant une asphyxiante puanteur de poulailler. Je devais les écarter en cognant dessus comme un boxeur. Nous étions passés par Gateway Street pour ne pas arriver en retard à la réunion. Cornelia Orff ouvrait la marche. Nous avons formé un cortège. Maleeya était juste derrière moi, puis elle a disparu. Elle s'était adossée contre le mur pour ne pas être

submergée par le flot de la volaille. Ensuite elle a disparu comme si les oiseaux l'avaient ensevelie. Quels oiseaux ? Principalement des poules bossues lourdes comme des chiens, des poules toucanes, des chouettes géantes, des mouettes géantes, des pintades phosphorescentes et géantes. Elles nous fonçaient dessus, bec en avant. Une fois l'obstacle franchi, j'ai appelé Maleeya. Elle n'a pas répondu. Je l'ai appelée plusieurs fois d'une voix très forte. Elle n'a pas répondu. Elle n'a plus donné signe de vie. Je me suis toujours occupé d'elle depuis qu'elle a eu des problèmes psychiques, c'est-à-dire depuis toujours. Je sais que je ne vaudrais grand-chose mais j'ai essayé de ne pas la laisser sombrer seule. Nous avons été ensemble au milieu des animaux et des hommes, au milieu de la nuit, au milieu des bruits que faisaient les Untermenschen et les vieilles bolcheviques dans Poulailier Quatre.

Je ne réussissais pas à me taire. À mes pieds, Yasar Bayarlag ne respirait plus. Il avait prononcé un ultime son puis il avait rejeté en arrière ce qui saignait sous son maillot de corps et qui devait être un reste de tête, et il s'était arc-bouté sous son cache-poussière, remuant pour la dernière fois ce qui devait être des restes de chair.

Ma bouche continuait à s'agiter sans relâche.

— Nous avons été ensemble au milieu de la chaleur, disais-je, sous la pluie, pendant les années à araignées et pendant les années de somnolence, pendant les années de crépuscule, pendant les années de lune violente et pendant les années d'amnésie. Nous avons été ensemble à Poulailier Quatre au milieu de notre naufrage.

Une rafale de suie me coupa la parole.

La sueur perlait sous la poussière qui m'enveloppait le corps. Elle cheminait là-dessous sans se montrer.
Le vent avait repris.

44.

Le vent de sable. Il avait repris. Les rafales projetaient des bouffées brûlantes, de la mitraille.

Dehors, tout s'était assombri. Entre les maisons filaient des paquets de brouillard ocre, et, dès le carrefour qui s'ouvrait à trente mètres de l'autobus, le paysage s'arrêtait. On ne voyait pas plus loin. Sous les coups de boutoir du vent, ma chemise se déchirait. Mon chapeau me protégeait mal. Je le sentis se décoller de mon crâne et disparaître. Arrachés à des loqueteux de mon espèce, des lambeaux de vêtements volaient au milieu de la poussière. Des ruines de coton, des rectangles de toile hirsute venaient à tout moment me gifler le dos, la nuque. Je me mis à haleter, puis j'y renonçai. Parfois je réussissais à me taire, mais, la plupart du temps, je n'avais plus la force d'interrompre les bribes qui se manifestaient encore sur ma langue. En réalité, je n'avais qu'une envie, aller me recroqueviller dans un coin et ne plus jamais parler ni bouger.

Quelque chose avait commencé à cogner sur le flanc de l'autobus. Une main, peut-être. La main cognait, puis s'arrêtait. Le bruit avait une certaine régularité. Je me recueillis au-dessus de Yasar Bayarlag et de sa dépouille, devant ce qui

subsistait de Yasar Bayarlag. Je m'inspirais de ce rythme, je me réfugiais à l'intérieur de ce rythme pour ne pas sombrer. Le vent hurla, puis il se calma, puis il reprit. Des flocons durs grêlaient la banquette la plus proche. Des poignées de matière poussiéreuse entraient par une fenêtre, ressortaient par une autre, en tournoyant comme des fumées. Dans la rue, une farine obscure se rassemblait en dunes mouvantes. Les martèlements contre le flanc de l'autobus ne cessaient pas. J'étais resté debout au-dessus de Yasar Bayarlag. J'ignorais quels gestes accomplir. J'éprouvais les plus grandes difficultés à réfléchir. Je me demandais à haute et inintelligible voix si nous étions entrés dans une année à attentats, après avoir si longtemps subi des années à araignées et des années à lune intermittente ou immense. Je marmonnais quelques phrases inabouties sur le sujet puis j'observais de nouveau le silence. Des filets de suie glissaient le long de mon cou jusqu'à la naissance de ma poitrine. Je les sentais progresser en direction de mon ventre. J'avais avisé une banquette à l'arrière. Tu es là, Mevlido ? pensai-je. Le mieux serait que tu ailles là-bas t'accroupir ou t'asseoir.

Je reculai de quatre ou cinq mètres. Mes espadrilles ne produisaient aucun bruit. Tout autour, le vent hululait. La partie arrière de l'autobus était envahie par une abondante couche de grenaille noire. J'époussetai grossièrement le siège et je m'assis. Au plafond, les toiles d'araignées n'étaient plus que des poches fragiles. Quand l'une d'elles crevait, son contenu se répandait sur moi. Je m'étais installé dans une position qui me permettait à la fois de me reposer et de surveiller en enfilade l'ensemble de la voiture. Je pensais vaguement encore à mon rendez-vous avec les Organes. La

dépouille de Yasar Bayarlag n'avait pas quitté le véhicule. Du corps allongé de Yasar Bayarlag, proprement dit, on ne distinguait rien. Le sang répandu avait été bu par la suie. De là où j'étais, je ne voyais pratiquement rien d'organique. On pouvait penser à la victime sans être obligé d'imaginer l'horreur de sa chair équarrie, transpercée par des échardes d'os. Le cache-poussière remuait sous l'effet du vent. Une des manches se soulevait comme si un bras à l'intérieur faisait signe, transmettant des instructions ou des adieux, puis elle retombait.

- Je ne répondais pas à ces ébauches de communication.
- Je préférais tenter de m'assoupir. La somnolence me gagnait, puis elle me quittait.
- Sur le flanc de l'autobus, une main produisait un rythme.
- La durée s'écoulait sans repère.
- Le vent ronflait avec une voix de basse monotone.

Il m'arrivait de plonger dans une sorte de néant sans rêve, puis j'en émergeais sans pouvoir dire combien de temps j'avais perdu conscience, une demi-seconde ou trois heures. Quelque chose continuait à frapper les tôles, le châssis. Je sentais ma sueur ruisseler. Elle se frayait un chemin souterrain sous la lie noire brillante, huileuse, qui à présent m'enveloppait, mais elle ne sourdait pas à l'extérieur. Je restais immobile à l'arrière du véhicule. Au-delà de Yasar Bayarlag qui gisait dans l'allée centrale, il y avait le conducteur. Sa lourde silhouette était vautrée sur le volant. Le feu ou l'espace noir l'avaient caramélisé dans une position qui évoquait l'échec de la lutte contre la lassitude. Ses vêtements avaient été convertis en une gangue charbonneuse dont l'épaisseur augmentait d'heure en heure sous l'arrivée de

nouvelles couches de grenaille et de poussière. Dehors, la rue déserte disparaissait sous les stries couleur bistre, sous les écharpes crépitantes et les ombres. On ne voyait personne derrière les fenêtres des maisons, aucune présence humaine ou animale ou intelligente. J'avais le sentiment d'être très seul. Je continuais à méditer sur l'attentat sans pouvoir décider s'il avait déjà eu lieu ou s'il était toujours à venir. Je me demandais s'il y avait eu d'autres victimes que je n'avais pas vues encore, des individus en fragments ou en cendres que je n'avais pas remarqués encore.

- Nul n'apportait de réponse à mes questions.
- Des morceaux de chaussures ou de chemises parcouraient l'espace à vive allure, semblables à des flammes égarrées et crasseuses.
- Quelque chose battait sur une tôle comme sur une peau de tambour.
- La dépouille de Yasar Bayarlag disparaissait sous la suie, puis une rafale rauque la nettoyait et, aussitôt, le processus d'ensevelissement reprenait.
- Parfois il y avait des moments de noir total.
- Parfois j'ouvrais les yeux, parfois je les refermais. Dans les deux cas, le paysage était le même.

Plusieurs heures déjà avaient passé ainsi quand une femme se présenta devant la portière démolie de l'avant. Elle se faufila de biais, avec une lenteur gracieuse de danseuse ou de gymnaste. Elle prenait des précautions pour ne pas se blesser contre les éclats de métal et les charnières. Sa peau était claire. Elle ne portait aucun vêtement. Elle avait une trentaine d'années, une allure magnifique. Dès qu'elle se fut hissée sur le marchepied, ses cheveux se mirent

à tournoyer et à s'embrouiller autour d'elle, de son corps nu.

Linda Siew, pensai-je.

Elle vient apaiser les morts, pensai-je, ceux que l'attentat a défigurés mentalement et physiquement, ou alors, si l'attentat est pour plus tard, elle vient consoler les vivants qui vont remplacer les morts.

Elle vient danser pour la cérémonie du gut, pensai-je. Elle vient chanter l'uga et le danser. Ce qui cogne sur le flanc de l'autobus, c'est un tambour chamane.

Je désincarcérai mes chevilles de la suie qui les entourait et je me levai. La mudang me tournait le dos. Je connaissais ces courbes, cette cambrure, la longueur de ces jambes. Je connaissais le noir bleuté de ces cheveux. Linda Siew s'était rapprochée du conducteur. Elle s'inclina vers lui, elle lui toucha le bras et posa les lèvres contre sa nuque, près de son oreille. Je suppose qu'elle lui parlait.

Le conducteur poussa un soupir.

– Tu veux que je prenne le volant? demanda Linda Siew.

– Non, bougonna le chauffeur. Plus tard. Après l'attentat.

Alors, l'attentat n'a pas encore eu lieu? pensai-je.

– L'attentat n'a pas encore eu lieu? demandai-je.

Le vent sifflait. Il y eut un moment de noir total, puis la lumière revint, atténuée et grasseuse. J'enjambai la dépouille de Yasar Bayarlag. Personne ne remarquait ma présence. Linda Siew se colla contre le chauffeur. Elle se pencha plus nettement. Son bras gauche et ses cheveux maintenant étaient affalés sur les épaules et la nuque du chauffeur. C'était un geste de complicité, une étreinte affectueuse.

Linda Siew se reposait un instant et elle donnait un peu de sa force vitale à son compagnon. Chacun donnait un peu de sa force à l'autre. Il me semblait tout à coup avoir déjà vécu une scène comparable ou y avoir assisté, mais, pour ne pas compliquer l'instant, j'essayais de ne faire surgir en moi aucun souvenir.

– Tu es épuisé, Deeplane, dit Linda Siew.

– Et toi? répliqua le chauffeur.

– Et lui? demanda Linda Siew. Tu crois qu'il va venir?

– Cette fois-ci, il y a des chances, dit le chauffeur.

Je fis encore deux pas en direction de l'avant. J'avais l'impression qu'ils parlaient de moi. Je n'arrivais pas à croire que le chauffeur s'appelait Deeplane.

– Il ne doit plus être très loin, à présent, dit Linda Siew.

Le tambour frappait sur la carcasse de l'autobus.

– Je suis ici, Linda, murmurai-je.

J'avais envie de frôler le dos nu ou une hanche de Linda Siew, afin d'attirer son attention, mais je me retins. Je n'osais pas.

– Je ne suis plus très loin, Linda, dis-je encore.

Mes paroles ne portaient pas jusqu'à elle.

– Je peux vous appeler Linda, n'est-ce pas? demandai-je en haussant vainement le ton, car ma voix ne franchissait pas la distance qui nous séparait.

– J'ai l'impression qu'il s'approche, dit Deeplane.

Effectivement, je n'avais cessé de m'approcher de Linda Siew et de Deeplane. J'aurais maintenant très bien pu m'écrouler sur eux ou les toucher, mais je ne me décidais pas encore. J'avais peur de les sentir s'émietter entre mes bras ou s'ébrouer avec violence ou gesticuler pour que je

m'écarte, comme quand on reçoit sur sa peau nue une grosse araignée ou un insecte.

Dans la pénombre sifflante du vent, Linda Siew étreignait fortement Deeplane et, tout en se serrant contre lui, elle regardait ce qui venait à la rencontre de l'autobus, le carrefour désert, les nuées noires, des semi-ténèbres parcourues de poussière, les fenêtres derrière lesquelles nul témoin ne se laissait surprendre. Puis elle se redressa. Remués par les souffles et salis par les assauts de la suie, ses cheveux se tordaient autour d'elle et s'embrouillaient. Elle restait collée à son compagnon pour scruter le jour crépusculaire. Deeplane et elle attendaient que je surgisse devant les roues.

– Je me demande quelle forme il va avoir, dit Linda Siew.

– Linda, appelai-je doucement.

– On ne sait jamais à l'avance, dit Deeplane. Il aura peut-être la forme d'un insecte ou d'un rat. Ou pire. Tout dépend du rêve qu'il aura en tête au moment de la rencontre.

Les cheveux de Linda Siew allèrent battre contre la bogue noire qui dissimulait le visage de Deeplane. Elle s'était remise à chanter. Je crois que les paroles s'adressaient à moi. Je crois qu'elle me demandait de surgir sans penser à rien quoi qu'il arrive.

J'aurais voulu entrer en contact, mais je ne faisais aucun geste.

45.

L'œuvre romanesque de Mingrelian n'est pas exclusivement consacrée à Mevlido et à sa mission catastrophique parmi les hominidés. Elle est abondante, elle compte des dizaines de titres, et ses champs d'intérêt sont variés. Toutefois, les meilleurs ouvrages de Mingrelian sont ceux qui traitent de l'affaire Mevlido et des développements qui y sont associés, et, au fil des années, on s'aperçoit que ce sujet importe à l'auteur plus que tous les autres. Lorsque Mingrelian parle de Mevlido, il donne aussitôt à son récit une tonalité de nostalgie affectueuse, une coloration bienveillante que les événements ne justifient pas, quelque chose comme une tendance assumée à la complaisance. « Complicité totale et douloureuse », estime Deeplane dans une note manuscrite qui accompagne le roman *De notre collaborateur à Poulaillet Quatre*. « Entre le narrateur et son personnage, il n'y a, hélas, pas l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette », surenchérit Yokog Gans, lui aussi réviseur pour les rapports transmis aux Organes.

Mingrelian a connu Mevlido au Centre de formation, alors qu'il suivait l'entraînement spécial de la branche Action, et, pendant les milliers d'heures des stages, une

camaraderie authentique les a réunis pour toujours. À une époque, Mingrelian aurait même pu prendre la place de Mevlido et partir dans les mêmes conditions que lui, dans la même direction, en mission pour le même ratage. Cette proximité se sent, cette fraternité étroite. Elle est évidente lorsque Mingrelian reconstitue les désarrois ou les rêves de Mevlido et lorsque, en tant que diseur d'histoires, il accompagne Mevlido dans la confusion et le malheur. Mingrelian habite sans peine son personnage. Aucune barrière psychologique ne l'arrête ou ne le contrarie. Aucune autocensure ne lui rend la fiction douloureuse. Mingrelian est un frère de Mevlido, et, au cours de l'écriture, il n'y a pas entre eux la moindre différence mentale ou physique. Ils ont le même profil, la même morale, les mêmes amours. Mingrelian prend fait et cause pour Mevlido, et, dès les premiers imprévus qui condamnent la mission, il est consterné non par l'échec des Organes, mais par ce qui arrive à leur agent envoyé sur zone. Dans la plupart des épisodes, il se refuse à porter un regard autre que subjectif. Il est comme nous, d'abord consterné par l'inexorable ratage de tout, et ensuite ne se résolvant pas à accepter que les nôtres, que nos proches en soient victimes. Lorsqu'il choisit Mevlido comme héros de ses fictions, c'est évidemment de lui aussi, Mingrelian, qu'il entreprend de tracer le portrait.

Une vingtaine d'ouvrages signés Mingrelian ont pour sujet le destin de Mevlido ou des thèmes qui sont directement en rapport. Tous ces volumes sont conservés dans la bibliothèque des Organes, dont l'accès est libre, mais personne ne les emprunte ni ne les consulte. La hiérarchie les

a parcourus une fois, puis ils ont été archivés, et ensuite ni le public ordinaire ni les spécialistes du renseignement ne se sont plus jamais présentés pour les ouvrir. Cette désaffection est blessante pour Mingrelian, mais dès les premiers écrits elle s'est imposée comme une composante de l'œuvre, et Mingrelian, en tant que créateur, a fini par s'y résigner. On peut expliquer le désintérêt des lecteurs par l'abus des adjectifs et des néologismes dont Mingrelian truffe ses textes, ainsi que par les surcharges syntaxiques, par les collages baroques ou lyriques qui les rendent illisibles. Un phénomène de mode peut également être invoqué. L'art de Mingrelian, influencé par le post-exotisme, joue avec l'incertitude, l'inaboutissement, le brouillage des contraires, le néant. Ces concepts, un instant populaires dans la branche Action et même ailleurs, n'ont pas survécu aux changements stratégiques dans la politique des Organes. Ils sont devenus obsolètes alors que Mingrelian les avait adoptés comme base littéraire immuable. Ils ont été perçus comme relevant d'une esthétique surannée et trop difficile à comprendre. Pour résumer, les livres de Mingrelian ont été commandés par les Organes, mais ceux-ci, tout en leur reconnaissant des qualités, ne leur ont jamais accordé la moindre importance.

On ne m'a pas demandé mon avis, mais, puisque je suis ici, je profite de l'occasion pour le donner. Nous aimons les livres de Mingrelian. Nous les avons aimés depuis le premier et nous n'avons jamais été déçus par leur manière de dire le monde. Nous aimons ces recueils de séquences théâtrales, ces entrevoûtes, ces romances dont les plus beaux relatent la fin de Mevlido, soldat égaré, soldat perdu

dès le début de la mission qu'on lui a confiée, et son impossible rencontre avec Deeplane, l'officier de la branche Action qui l'a envoyé vers le désastre. Nous avons nos préférences et nos partis pris, nous plaçons *Oisals* et *Les Attentats contre la lune* au-dessus des autres, mais, au fond, nous ne pensons à aucun de ces livres sans ressentir un petit élan de tendresse. Comme Deeplane le faisait remarquer à propos des relations entre Mevlido et Mingrelian, nous sommes liés à ces livres, à tous ces livres, par une complicité totale et douloureuse. Entre nous et Mingrelian, comme entre Mevlido et Mingrelian, il n'existe pas – hélas! s'exclamerait Yokog Gans – l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette.

Le personnage de Deeplane est complexe, de récit en récit il évolue d'une figure de moine-soldat, incorruptible, rigide et distant, à la figure d'un dissident individualiste qui résiste à ses supérieurs, refuse d'accepter le sacrifice de Mevlido et s'obstine à respecter coûte que coûte une parole donnée cinquante ans plus tôt, juste avant le transfert de Mevlido. Deeplane a promis à Mevlido que la branche Action essaierait de le récupérer avant ou après sa mort. Quand les Organes remettent en cause cette perspective, quand ils finissent par se désintéresser du sort de leur agent et choisissent de l'abandonner, Deeplane s'oppose à eux. Dans *Un amour de Mevlido*, *Départ pour le détachement* et *Aujourd'hui on assassine*, Mingrelian raconte comment Deeplane monte plusieurs opérations d'exfiltrage que les Organes n'approuvent pas. Comme le reste de l'entreprise, ces opérations échouent l'une après l'autre.

Mevlido a été programmé pour s'incarner dans un bébé

homme, mais l'incarnation s'est effectuée à une période calamiteuse de l'histoire humaine, encore plus calamiteuse que les autres, puisqu'elle marque le début d'une agonie prolongée de l'espèce. La guerre noire généralisée est l'unique perspective concrète pour une communauté dont les comportements sont aberrants dans pratiquement tous les domaines. Tout dévie en permanence vers l'atroce ou l'inacceptable, rien n'est rationnel, les modèles d'analyse ne s'appliquent plus. Les Organes sont incapables de prévoir l'évolution de la situation et ils imaginent qu'un agent envoyé sur zone pourra moissonner des informations décisives. En réalité, rien de ce qui avait été planifié par les Services et leur branche Action ne se déroule comme prévu. Peut-être parce que le voyage dans l'espace noir a traumatisé ou affaibli l'embryon, le processus de la réincarnation échappe complètement au contrôle des Organes, et, à partir du moment où naît Mevlido, la vie de Mevlido ne répond plus aux exigences qui avaient été imprimées en lui au cours des innombrables séances d'entraînement et de formation. Elle est gouvernée par une logique glauque, cruelle, qui semble surtout s'aligner sur les soubresauts d'un cauchemar. À l'exception de quelques traces oniriques, presque rien ne subsiste de l'apprentissage spécial qui aurait dû faire de Mevlido une créature en mission parmi les hominidés, un être à part. Dès sa naissance, Mevlido est un humain aussi borné et indécriptable que le reste de ses congénères. L'enfance et l'adolescence de Mevlido ont pour arrière-plan l'extermination, les flammes, les colonnes de réfugiés, la multiplication des espèces mutantes, le chaos. La vie adulte de Mevlido est une marche en aveugle, la tra-

3

versée d'une société de misère et d'idiotie. Très rapidement, les Organes constatent que le contact est décevant et difficile, que la collecte de renseignements par Mevlido est trop maigre, trop hasardeuse, privée de toute pertinence. Mevlido trahit tous les espoirs qu'on a placés en lui. Une fois échoué à Poulailier Quatre, Mevlido se trouve dans un tel état d'indigence spirituelle et de délabrement que les Organes le rayent du nombre de leurs agents en activité. La question de l'envoi d'un deuxième agent sur zone, avec pour mission d'épauler Mevlido, est enterrée, en dépit des rapports de Mingrelian, qui insistent sur la possibilité du maintien d'une liaison extra-sensorielle avec Mevlido, et des avis de Deeplane, qui cherche par tous les moyens à éviter qu'on abandonne son protégé.

C'est aussi que les Organes sont en train de procéder à un changement stratégique fondamental. Après des siècles d'expériences négatives, les Services théorisent la déception que provoquent les hominidés et envisagent un rapprochement avec des espèces plus prometteuses et plus résistantes, telles que les arachnidées. Ce retournement spectaculaire est combattu par certains officiers influents comme Deeplane, mais l'opposition est minoritaire et, à l'époque où Mevlido vit en somnambule ses dernières décennies à Poulailier Quatre, les Organes sont déjà en train d'élaborer des plans destinés à solidifier, pour le long terme, une alliance avec plusieurs hordes d'araignées terrestres en passe de devenir dominantes. Deeplane polémique avec ses supérieurs, il fait valoir que le comportement des araignées ne coïncide sur aucun point avec les bases altruistes et collectivistes de la morale prolétarienne, qui devaient servir à édifier une

société humaine idéale. La hiérarchie accepte le débat, elle écoute le plaidoyer de Deeplane et elle diffuse ses contributions, mais, pour finir, elle lui retire ses responsabilités politiques. Au bout de quelques années, on retrouve Deeplane confiné dans un département d'importance mineure, un département qui se consacre à l'observation onirique des oiseaux. Eu égard aux services rendus dans le passé, on lui laisse une certaine marge de liberté et d'initiative. Il a toujours sous ses ordres une petite équipe technique. C'est en s'appuyant sur les membres de cette équipe que Deeplane organise plusieurs opérations qui se fixent pour tâche de repérer, contacter et tenter de récupérer Mevlido.

« Nous savons », écrit Mingrelian dans *Rendez-vous sur Waddell Street*, en prenant la parole au nom de Deeplane, « que nous n'atteindrons pas Mevlido avant sa mort. Nous savons aussi que nos chances de l'exfiltrer après son décès, et avant qu'il ne s'éteigne complètement, sont minces, et même très, très minces. Mais nous allons consacrer nos forces à cela. Mevlido tel qu'il se présente aujourd'hui à nos yeux, quand nous fermons les yeux et quand nous rêvons à lui, est un sous-homme dévasté, une épave sans raison d'être et sans avenir. Nous allons tout faire pour aller à sa rencontre et l'extraire du cauchemar où nous l'avons emprisonné et englué, et, même si nous ne réussissons pas à le ramener avec nous, par exemple parce que nos niveaux organiques ne coïncident pas, ou parce qu'il refusera de nous accompagner, ou encore parce que nous-mêmes aurons perdu trop d'énergie pendant le voyage, parce que nous-mêmes serons devenus à notre tour des sous-hommes dévastés, des rebuts sans raison d'être et sans avenir, des

morts à bout de rêve, même si nous ne réussissons pas à le ramener fraternellement avec nous, nous nous débrouillerons pour lui offrir quelque chose, pour le faire entrer dans une image d'amour et d'apaisement, une image dans laquelle il aura l'illusion de pouvoir continuer sa mort autrement que dans la solitude et les ténèbres. Nous ferons cela, nous essaierons de faire cela à tout prix et même au prix de notre propre existence, parce que pour nous la fidélité à la parole n'est pas un vain mot, parce que nous avons une morale, parce que, en dépit des humains, l'idée de la morale prolétarienne n'est pas une idée creuse, parce que sur Terre tout est fichu et parce que, malgré tout, nous ne croyons pas aux araignées. »

46.

Dans ses deux meilleurs romances sur Mevlido, *Les Attentats contre la lune* et *Poulailler Quatre*, Mingrelian raconte que Deeplane, après quinze années de traque infructueuse, réussit enfin à rétablir un contact avec Mevlido. On voit Deeplane aux commandes d'une épave d'autobus, sans moteur et sans roues, tout à fait exemplaire d'un véhicule conçu pour avancer dans l'espace noir. L'autobus va lentement à travers le Fouillis. La ville est assombrie par une tempête de sable charbonneux. Quelque chose d'atroce vient de se produire ou va se produire, un attentat, une action hostile destinée à générer de la peur, des incertitudes et des souffrances incontrôlables. Deeplane est longtemps resté entouré de flammes pendant son voyage en direction de Mevlido. Sa chair carbonisée a durci, elle s'est combinée avec la suie et les gravillons charriés par le vent, et maintenant Deeplane ressemble à un gros animal arrondi, noir et cadavéreux. Néanmoins, il tient bon. Cette fois-ci, son rendez-vous avec son ancien subordonné, l'ancien agent Mevlido, va se concrétiser. Il en est sûr et il tient bon à son poste de conduite. L'autobus avance, glisse imperceptiblement le long des rues que la tempête brouille

et indifférencie. Sur le parcours qu'emprunte Deeplane, il y a Factory Street, Gateway Street, Park Avenue, Waddell Street et beaucoup d'autres. Aucune n'est vraiment familière, aucune n'est étrangère. Toutes sont plus ou moins inscrites dans l'imaginaire ou les souvenirs de Mevlido ou dans les nôtres. Les passagers de l'autobus ont du mal à concevoir que le véhicule se déplace. Plusieurs montent ou descendent en cours de route sans noter le moindre changement dans le décor. La plupart sont dans un état de désespoir organique et intellectuel si avancé qu'ils seraient incapables de dire si l'attentat a déjà eu lieu ou non, si un incendie est en cours ou si les tôles ont refroidi depuis longtemps, si l'autobus roule ou non, si d'autres Untermenschen ou humains ou animaux les entourent. Ils ne comprennent pas non plus à quel moment de leur existence ils se situent, avant ou après leurs souvenirs, avant ou après leur agonie, pendant leur mort ou beaucoup plus tard. Ils savent seulement qu'ils ont abouti dans le Fouillis et cette indication leur suffit. Le nombre de ces passagers varie, car Mingrelian au cours de sa narration tantôt les fait figurer à l'intérieur du véhicule, tantôt les en retire. Mevlido, évidemment, est de leur nombre, mais on pourrait citer aussi Yasar Bayarlag, qu'un souffle fatal a disloqué et anéanti, Gorgha, le corbeau femelle, ainsi que Linda Siew, qui assiste Deeplane dans son entreprise et lui transmet tant bien que mal son énergie de mudang. Quelqu'un a été projeté hors de la voiture pendant l'attentat, et frappe sur le châssis ou sur des tôles pour signaler sa présence ou meubler son propre silence. Tous, hommes et femmes ou issus d'animaux comparables, sont vêtus de guenilles ou n'ont

rien ou presque rien sur la peau. Linda Siew, par exemple, est nue. Elle est belle. Elle ressemble à Verena Becker, elle n'a pas exactement la même taille, ses cheveux sont plus noirs, sa peau possède un éclat et une texture qui ne font pas immédiatement penser à Verena Becker, elle n'a pas la même manière d'assumer sa féminité nue, mais elle ressemble à Verena Becker. Mevlido, d'abord assoupi dans l'obscurité et les fumées, s'avance vers elle. Il parcourt l'allée centrale de l'autobus et il va vers elle, vers l'endroit où elle se trouve, à la droite du conducteur. Il s'approche d'elle et, en même temps, il s'approche du conducteur. C'est à ce moment que s'établit enfin le contact entre Mevlido et Deeplane.

Mingrelian alors hésite. Conclure tant d'épreuves sur un épisode unique ne lui plaît pas. Ni *Les Attentats contre la lune* ni *Poulailler Quatre* ne sont des romans d'aventures. Il a donc recours à la technique post-exotique du faseyage narratif, pourtant peu appréciée par les Organes – qui exigent des réponses sûres –, et haïneusement critiquée par les adeptes de la littérature officielle – qui y voient une insulte de plus à leur théorie de la fiction. Comme si le vent noir de la narration était, à ce moment-clé, incapable de trouver une direction satisfaisante, l'histoire se replie bizarrement, se ramasse, prête à rebondir encore une fois, et soudain elle tremble sur elle-même. Trois versions vont alors coexister, indépendantes et inextriquées, trois séquences issues d'une même pâte narrative avec quoi Mingrelian façonne habilement une fin maladroite pour son récit, ainsi que, pour son héros, une éternité inaboutie.

- Dans la première de ces trois suites d'images, Mingre-

lian met de nouveau en scène Gorgha, le corbeau femelle, compagne des mauvaises nuits de Mevlido, partenaire ambiguë et le plus souvent mal acceptée, acceptée à contre-cœur. En raison peut-être de cette présence parasite, le contact avec Deeplane est de nouveau contrarié. Linda Siew et Deeplane sont aspirés hors du véhicule et Mevlido, bon gré, mal gré, doit s'asseoir à son tour au volant. Des projectiles se fichent dans ce qui reste du corps de Mevlido. Les conditions du voyage empirent. L'objectif perd toute netteté. Seule Gorgha semble capable de survivre au cauchemar.

• Puis Mingrelian s'engage dans une réflexion sur l'extinction de l'humanité et sur l'espèce qui est appelée à prendre sa place sur Terre. Il décrit le flux de millions d'années, l'empoussièrement des paysages. Lorsqu'il réveille Mevlido, le monde est définitivement dominé par les araignées. Toute vie ne s'est donc pas évanouie et, au contraire, une civilisation stable et paisible est en place. Dans Park Avenue, sous la lumière lunaire, ne subsiste que l'usine de traitement de déchets numéro neuf. Les résidus de l'autobus se sont dispersés depuis longtemps. Avec l'assistance chamanique de Linda Siew, Mevlido entre dans l'usine. On sait qu'il va s'y éteindre. *Les Attentats contre la lune* est le seul des deux românces où Mingrelian a le courage d'accompagner encore son personnage dans sa descente interminable vers le rien, le seul des deux livres où il s'oblige à narrer cette nouvelle étape dans l'épuisement et dans la mort. *Poulailler Quatre* ne développe pas cela, et la séquence s'arrête au moment où Linda Siew aide Mevlido à franchir le guichet derrière lequel il rejoindra les déchets

numéro neuf. En réalité, ensuite, Mevlido entre dans l'usine et Maleeya Bayarlag est dans la cour, assise sur un pliant. Elle trie des guenilles. Elle ne réagit pas avec étonnement à l'irruption de Mevlido devant elle, et, comme autrefois, elle le confond avec Yasar Bayarlag. Souvent repris dans les anthologies comme exemple d'humour du désastre, un moment théâtral se noue, incongru et douloureux : psychiquement inexistante, Maleeya parle à Mevlido en l'appelant Yasar, tandis que Mevlido s'adresse à Linda Siew en lui donnant le nom de Verena Becker. Pendant cette conversation, Linda Siew s'enfonce dans l'obscurité et ne reparaît plus. Maleeya Bayarlag suggère à Mevlido de s'étendre parmi les guenilles qui devront partir pour l'incinération. Mingrelian décrit cela, l'enfouissement final de Mevlido au milieu des charpies et des rebuts d'étoffe, sous le regard inexpressif des araignées.

• La troisième séquence fait de nouveau apparaître Deeplane. Mevlido et Deeplane sortent d'un passage étroit, vraisemblablement un four. Ils débouchent sur une rue claire, dans une ville qui ne ressemble ni à Poulailier Quatre, ni au Fouillis, et qu'on comprend comme étant un lieu intermédiaire entre l'onirique et le réel, propre à l'univers de Verena Becker. Cet univers étranger, Mingrelian jusque-là ne l'avait pas abordé, pas plus qu'il n'avait voulu évoquer cette femme, par égard pour Mevlido. Mingrelian a la conviction que les retrouvailles de Mevlido et de Verena Becker ne concernent pas les Organes. Elles n'ont pas leur place dans un rapport destiné aux archives des Organes. Pour les mêmes raisons, sans doute, Deeplane s'efface. La rencontre avec Verena Becker, dont Mevlido a

eu la nostalgie pendant toute son existence, et, aussi, bien avant sa naissance et bien après sa mort, cette rencontre est enfin sur le point de se faire. Mevlido va entrer clandestinement dans un rêve de Verena Becker, dans une image où il sera pour toujours en compagnie de Verena Becker. Même si des échos humains incompréhensibles s'y font entendre, l'image sera muette. Et surtout il n'y aura plus ni avant-image ni après-image.

« Il n'y aura plus avant-image ni après-image », écrit Mingrelian dans un commentaire. « Mevlido sera enfin figé dans un destin immobile, dans la seule forme de naufrage qu'il aurait souhaitée si on lui avait jamais demandé son avis, dans un destin désormais sans histoire ni parole, dans un destin où nul ne posera la question de son insignifiance, de son malheur, de sa folie, de son rapport à la vérité, de son irresponsabilité politique, de son appartenance au Parti, de ses relations avec l'espèce humaine, de sa morale, de sa fidélité à Verena Becker, de ses ruminations criminelles, de sa perception du réel, de ses rêves, de ses amours, de ses morts. »

De mes ruminations criminelles, aurais-je envie ici d'ajouter, de ma perception du réel, de mes amours, de mes morts.

47. OISEAUX NAINS

L'autobus dérivait en direction du carrefour, poussé à la fois par le vent et par une force indescriptible de l'espace noir. En réalité, il allait à une allure d'escargot, et même souvent il restait immobile pendant d'inexplicables longues moitiés de journée ou d'heure. Je ne m'impatientais pas, mais parfois je me demandais si j'allais arriver quelque part. Quand le vent ne soufflait pas trop fort, je descendais par l'arrière et je marchais le long de l'autobus pour me dégourdir les jambes. J'enfonçais jusqu'aux genoux dans la cendre tiède et les résidus. Au-dessus de moi, les fenêtres crachaient des nuages de poussière. La chaleur n'avait pas baissé. Elle faisait trembler l'image et elle m'étourdissait. Ces expéditions me menaient jusqu'à l'avant de l'autobus. Je n'allais pas plus loin de peur de me perdre. Je levais la tête. La voûte céleste ressemblait à un fleuve en crue, ayant échangé ses eaux avec du naphte. Plus bas, près de moi, l'avant de l'autobus grinçait. Dans l'emplacement du pare-brise, le verre manquait. Derrière cette façade inexistante, je voyais Deeplane aux commandes, obèse et inidentifiable en raison des couches de suie qui s'étaient accumulées sur lui. Il ne faisait aucun geste pour essuyer son visage, par

exemple, ou ses yeux. Comme écroulé sur le volant, il interrogeait la route, la pénombre sale. J'étais bien en évidence, à un mètre de lui, juste devant les roues, mais il ne me voyait pas. À côté de Deeplane, Linda Siew chantait à mi-voix ou dansait, selon la phase du rituel qu'elle avait atteinte. Ses cheveux soulevés par le vent griffaient le vide autour d'elle, ou venaient battre l'épaule de Deeplane quand elle s'inclinait à son tour pour scruter ce qui allait venir. Elle non plus ne me voyait pas. Elle ne portait aucun vêtement et la poussière n'attachait pas sur sa peau. Je l'ai déjà dit, mais je le redis : elle me rappelait Verena Becker. J'éprouvais de la nostalgie à la pensée qu'il ne tenait qu'à moi de lui parler et de faire comme si elle était effectivement Verena Becker et pouvait m'entendre. J'hésitais devant la porte démolie de l'avant, puis je regagnais l'arrière de l'autobus et de nouveau je remontais m'asseoir ou m'accroupir à l'intérieur, n'importe où, sur un siège libre ou en dessous.

Puis de vilaines dunes noires se mirent à moutonner sur toute la longueur de la rue, avec un bruit de houle et de grêle obscure. Par chance, je n'étais pas en train d'errer sur le trottoir. L'air était chargé de particules qui ressemblaient à des escarbilles. Je me protégeai les yeux avec ce que je pouvais, des restes de linge, des paupières. La tempête dura une dizaine de minutes, puis, sans transition, les souffles s'atténuèrent. Dans la rue s'instaura une tranquillité sépulcrale, et, dans la voiture, on entendit des quintes de toux et des raclements de gorge, car, pendant le pire, deux ou trois nouveaux passagers s'étaient introduits par les fenêtres ou la porte arrière.

Je me décroûtai le visage du charbon qui y avait durci et je fis le point. J'avais perdu conscience pendant un certain temps. J'avais changé de place, j'étais à présent assis juste derrière Deeplane. Au-delà de ses épaules que les sédiments rendaient monumentales, je voyais l'embranchement dans lequel nous allions nous engager afin d'entrer dans Waddell Street ou Park Avenue. J'avais en bouche des fumées nauséabondes, granuleuses. Je les expectorais avec des râles. Linda Siew, elle aussi, râlait. Elle avait interrompu son chant magique et, entre deux expirations douloureuses, elle confiait quelque chose à Deeplane. Elle avait une intonation de mourante. Quelqu'un d'autre, à proximité, luttait contre l'asphyxie. Je tournai la tête. Debout, à un mètre de moi, se tenait une silhouette familière. Gorgha, pensai-je, sans trop savoir si cette rencontre me procurait du plaisir ou non. Je me levai et me faufilai dans la pénombre avec l'intention de la rejoindre. Ses plumes noir corbeau avaient perdu leur impeccable brillant, leur aspect soigné, elles avaient terni, mais Gorgha conservait son allure magnifique de femelle oiseau magnifique. Elle tousseait en fermant les yeux. Je me rapprochai d'elle et tendis la main. Contre ma paume ses plumes bougèrent. Juste en dessous la chair venait de se contracter légèrement. Je l'avais touchée à la naissance du ventre.

— Arrête tes conneries, Mevlido, soupira-t-elle aussitôt sans dessouder les paupières. Si tu crois que c'est le moment.

— Je suis content que tu sois là, mentis-je. Ces derniers temps, j'avais pensé que tu étais partie et que nous ne nous reverrions plus.

J'ouvris les bras, nous nous serrâmes l'un contre l'autre. Gorgha reprenait peu à peu son souffle. Elle acceptait de se blottir contre moi, mais je sentais ses réticences. Elle ne se relâchait pas entre mes bras. Elle ne se relâchait pas plus qu'autrefois. Il y avait toujours eu entre nous des malentendus organiques dont nous avons conscience, mais que nous préférions ne pas envenimer en les exprimant sous forme de mots.

Dans l'autobus, plus personne ne toussait. Les gens ne respiraient plus ou s'étaient adaptés à un milieu dont aucun composant ne leur fournissait de quoi vivre. De toute façon, il n'y avait pas grand monde. Une femme déguenillée était assise au fond, immobile, une autre était couchée en travers d'une banquette. Yasar Bayarlag gisait dans l'allée centrale, totalement enseveli. Nous étions tous en loques. Nous empestions tous les ordures grillées.

– Il y a eu un attentat, dis-je en étreignant Gorgha.

– Mais non, dit Gorgha. C'est le vent. C'est simplement le vent qui souffle sur le Fouillis, un vent de sable. Qu'est-ce que tu racontes avec tes attentats, Mevlido.

– Bah, dis-je.

– Qu'est-ce que tu racontes, répéta-t-elle.

Nous demeurâmes plusieurs minutes sans parler. J'avais honte de presser Gorgha sur ma poitrine lourde de suie, sur les vestiges de la chemise de Yasar Bayarlag, maintenant ignoblement crasseuse et déchirée. Contre moi Gorgha se crispait. Peut-être pensait-elle à moi comme à un être physiquement odieux, avec qui l'intimité posait problème. Je ne savais comment neutraliser son dégoût. Ses plumes froissées ne s'assouplissaient pas à mon contact, sa respira-

tion était tendue, rauque. Quelque chose de moi lui faisait horreur. Je repris la conversation pour me donner une contenance.

– Tu entends? demandai-je. Quelqu'un joue un rythme de gut. Il doit y avoir une mudang dans les environs, une mudang qui chante l'uga.

– Je n'entends rien, chuchota Gorgha. Tu dis des conneries, Mevlido. Tu dis que des conneries.

– Non, dis-je. Il y a bien un tambour, une mudang. Je connais son nom. Elle s'appelle Linda Siew. Tu la vois? La femme nue debout à côté du chauffeur. Elle ressemble à Verena Becker.

– Je ne la vois pas, dit Gorgha.

Je faillis conseiller à Gorgha d'ouvrir les yeux, mais je m'abstins. Il est vrai qu'on ne distinguait pas grand-chose, même à courte distance, et que dans l'air flottaient des poussières hostiles. Et puis, ma présence en face d'elle était peut-être la raison pour laquelle elle préférait rester aveugle.

– Elle chante l'uga pour que les morts entrent en contact avec les vivants, expliquai-je à tout hasard.

– Quels vivants, quels morts, dit Gorgha en haussant les épaules sous mes bras.

Je n'ajoutai rien. Je me concentrais sur la cérémonie en cours. De sa voix exténuée, la mudang persistait à répéter et répéter la mélodie, soucieuse que le chant parvienne finalement à ses destinataires, morts, vivants ou autres. J'avais l'impression de n'appartenir à aucune de ces catégories, mais, en tout cas, j'arrivais à en attraper quelques notes. Il fallait beaucoup plus de conviction pour entendre

le tambour, frappé sans force et, le plus souvent, avec des fautes de rythme.

– Deeplane te cherche, annonça soudain Gorgha.

– Je sais, dis-je.

– Non, tu ne sais pas, dit Gorgha.

Elle s'agita contre moi. Dans la pénombre, ses paupières sombres n'avaient aucune couleur. Elles étaient obstinément closes. Elle se tortillait avec des bruits de plumes, elle bougeait le haut du corps comme pour se dégager de mon étreinte, ou pour en faire tomber un excès de poussière huileuse ou de chaleur. Je desserrai les bras. Aussitôt, elle s'écarta d'un demi-pas.

– J'ai quelque chose à te transmettre de sa part, dit-elle.

Je jetai un coup d'œil en direction de Deeplane. Il était toujours à son volant, énorme comme une statue modelée dans une argile obscure. Il scrutait la route. Il ne remuait pas.

– Je t'écoute, dis-je.

– Ça concerne Verena Becker, dit Gorgha.

– Ah, dis-je. Enfin. Les Organes s'intéressent enfin à elle.

– Première instruction, poursuivit Gorgha sans m'écouter. Inutile d'espérer rejoindre Verena Becker ailleurs qu'à l'intérieur d'un de ses rêves.

– Je sais, dis-je.

– Non, dit Gorgha, tu ne sais pas. Il y a trop longtemps que tu n'es plus en phase avec les mondes de Verena Becker. Vous n'avez plus jamais rêvé ensemble depuis qu'elle s'est retrouvée encerclée par les enfants-soldats. Tu te sentiras étranger, tu n'aimeras plus ses rêves. Deuxième instruction. Tu seras le seul à savoir que vous êtes ensemble à l'intérieur

de la même image. Elle ne suspectera même pas ta présence. Elle poursuivra son cauchemar avec le sentiment d'une solitude absolue. Tu ne lui seras d'aucun secours.

– C'est dur, comme instruction, fis-je remarquer.

– Bah, même avant, tu ne lui as pas été d'un grand secours, observa Gorgha. Troisième instruction. Ne pas se plaindre. Ne se plaindre ni du hasard, ni des changements stratégiques des Organes, ni de Deeplane. Accepter le n'importe quoi du destin.

– Je sais, dis-je. Se résigner au n'importe quoi, quoi qu'il arrive.

– C'est tout, conclut Gorgha.

Elle haletait. Sa tête retomba sur le côté comme si elle n'avait plus de force dans les vertèbres cervicales.

Une poussière charbonneuse ondulait au-dessus de nous comme une nuée ardente, charriant des odeurs de moteur incendié et du soufre.

Je me remis à tousser.

À moins de deux mètres de là, Linda Siew dansait. Ses cheveux s'embrouillaient dans le vent noir, serpentaient autour d'elle comme une brassée d'algues. Elle dansait sans solennité et comme pour elle-même. Quand elle se tournait de face, on apercevait soudain sur son ventre une blessure, grosse comme un coup de poinçon, qui saignait. Un filet noir coulait jusqu'à sa ceinture, partait vers son pubis et réapparaissait à l'intérieur de sa cuisse. Puis elle pivotait et on la voyait de dos, la peau ternie par les ruissellements de granules et les pulvérulences. Les traits enlaidis par la souffrance, elle continuait à chanter et à déclamer l'uga. On entendait sa voix écorchée de mudang, brisée, qui

posait encore et encore de la musique sur des paroles faites pour les morts ou pour ceux et celles qui essayaient de survivre comme des morts.

Elle a reçu une balle dans le foie, pensai-je.

– Je ne sais pas si l’attentat a déjà eu lieu ou non, murmurai-je en approchant ma tête de celle de Gorgha. En tout cas, on nous tire dessus.

– Mais non, dit Gorgha.

Quelque chose entra par une fenêtre, vrombit très brièvement, frôla Gorgha et alla se fichet dans le siège à côté d’elle. Le revêtement éclata sur une dizaine de centimètres, une poche de suie creva et déversa brusquement son contenu de poudreuse noire.

– Et ça? dis-je. Il y a une attaque contre nous, contre l’autobus.

– Mais non, personne ne nous attaque, dit Gorgha. C’est seulement la traversée du carrefour. Ça se calmera quand on aura traversé le carrefour.

– Il y a des balles qui volent dans toutes les directions, dis-je.

– Arrête de débiter des conneries, dit Gorgha. Qu’est-ce que tu racontes avec tes balles. Quelles balles. C’est des oiseaux minuscules, des mainates mutants. Ils volent à une vitesse phénoménale sans s’occuper des obstacles. Ils sont aveugles.

Dans la pénombre, Linda Siew reprenait son souffle entre deux phrases. J’essayais de me représenter ce qui se passerait si, au lieu de bavarder avec Gorgha, je me collais à la mudang et à Deeplane, si je les enlaçais tous deux pour me fondre à leur groupe, pour les rejoindre organique-

ment, mais cette idée ne réussissait pas à devenir une image et je demeurais l'esprit vide, à écouter sans agir la voix lasse et courageuse de Linda Siew et à regarder le dos énorme de Deeplane. On avait abordé le carrefour, mais il aurait fallu être un expert en navigation pour s'en rendre compte. Par intervalles, de petites masses noires stridulaient à notre rencontre. Elles traversaient l'espace et aussitôt perçaient des chairs ou le rembourrage des sièges, ou elles allaient s'écraser sur des obstacles métalliques, avec des claquements de stand de tir.

Tout à coup le châssis de la voiture sursauta. La carcasse métallique autour de nous trembla, et, une fraction de seconde plus tard, tout se calma.

– Un attentat, gronda Deeplane en direction de Linda Siew. Tiens bon.

Linda Siew ne chantait plus. Je la vis perdre l'équilibre et être lentement précipitée sur Deeplane. Elle essayait de retarder sa chute avec ses mains, ses genoux, elle essayait de s'agripper au volant, au tableau de bord, à Deeplane, mais ses mains ne se refermaient sur rien et ses membres donnaient l'impression de ne plus lui obéir. Elle flottait. Il n'y avait eu aucune déflagration, pas de souffle ni de flammes, même pas la puanteur brutale des nitrates, mais la mudang et le chauffeur se débattaient comme s'ils étaient captifs à l'intérieur d'une explosion. Ils avaient ce genre de gestes sans espoir. Autour de Deeplane, la gangue ténébreuse se défit. Elle avait, jusque-là, triplé le volume réel du corps de Deeplane, mais maintenant elle se fragmentait et elle se détachait de son support, dévoilant la silhouette véritable de Deeplane, son apparence de vieux moine de la guerre,

de combattant incorruptible. Maintenant on revoyait cette physionomie ascétique que nous avons depuis toujours gardée en mémoire, et qui ici était ravagée par le jeûne, dévorée par l'apnée et le chagrin d'avoir une fois de plus échoué dans la recherche de Mevlido. Les morceaux de carapace semblaient lourds et compacts comme de la houille et, au lieu de se pulvériser, ils tombaient pesamment. Linda Siew était enveloppée par une onde poussiéreuse et déjà elle ne touchait plus le sol. Elle était suspendue à quelques centimètres du plancher, comme désarticulée, échevelée, et elle oscilla ainsi plusieurs fractions de secondes et peut-être même une minute à proximité de Deeplane, puis elle fut aspirée avec lui par la fenêtre latérale et tous deux se mirent à glisser inexorablement vers l'extérieur. Le dehors les appelait, le dehors voulait les avaler. Ils avaient des contorsions de noyés entre deux eaux. Ils tentaient de vaincre leur inertie, de se prendre la main pour finir par être ensemble, pour finir ensemble, mais, assommés ou mentalement disloqués, ils ne réussissaient pas à le faire. Les doigts de Deeplane tâtonnaient au hasard vers le haut du corps de Linda Siew, et soudain ils trouvèrent sa clavicule et s'enroulèrent autour de l'os. Ce n'était pas une saisie élégante et elle devait être douloureuse, mais ainsi malgré tout ils étaient parvenus à se rejoindre. Ils poursuivirent leur trajectoire vers la rue et, lentement, ils disparurent.

Des déchets minéraux ou organiques pleuvaient sur le tableau de bord.

Je me tournai vers Gorgha. Elle avait toujours les yeux clos.

- Plus personne ne conduit l'autobus, dis-je.
- Mets-toi au volant, dit Gorgha. Remplace Deeplane.
- Ce n'est pas dans mes cordes, dis-je.
- Je t'aiderai, promit Gorgha.

J'allai m'installer sur le siège que Deeplane avait laissé libre. Il fallait d'abord déblayer un monceau de matière carbonneuse. L'idée de m'asseoir sur des débris qui avaient plus ou moins fait partie de Deeplane me déplaisait. Je me tassai là-dessus à contrecœur, empoignai le volant et fixai la route. On ne voyait pas au-delà de quelques mètres. La poudre noire qui couvrait la chaussée avait une épaisseur non mesurable. Le vent en rabetait la surface, créant çà et là de petits foyers de brume ou de fumée. Le regard ne portait pas jusqu'aux maisons. Je me penchai à l'ouverture située sur ma gauche, anxieux de découvrir si Deeplane et Linda Siew étaient encore dans les parages. Il y avait des monticules à proximité du véhicule, des dunes sales, mais aucune empreinte de pas, nulle trace de chute ou de reptation.

– On va bientôt dépasser le carrefour, dit Gorgha.

– Et ensuite on entrera dans Waddell Street? demandai-je.

– Je ne sais pas, dit Gorgha. Tu as quelque chose de prévu à Waddell Street?

– Non, rien de spécial, dis-je.

Je me remis droit sur mon siège. Gorgha était à côté de moi, yeux clos toujours, les jambes un peu écartées, les ailes à demi déployées pour conserver son équilibre. Son plumage était ébouriffé et il en émanait des odeurs rances. Elle avait à présent une allure misérable, une dégaine de vieille corneille peu ragoûtante. À sa place, peu de temps aupara-

vant, la mudang nue se tenait et dansait. Quitte à faire équipe avec quelqu'un aux commandes d'un autobus, j'aurais préféré que ce fût avec cette chamane, avec Linda Siew.

Nous nous engageâmes entre deux rangées de murs couronnés de barbelés. Je ne reconnaissais pas Waddell Street. Il me semblait plutôt que nous venions d'aborder Park Avenue. Cela signifiait que nous allions en direction de l'usine de traitement de déchets numéro neuf, où Maleeya avait jadis travaillé. Je me vautrai sur le volant pour rapprocher la tête de notre route et obtenir des indications sur l'itinéraire que nous suivions. Le vent graisseux, noir et torride, me battait la figure. Je ne distinguais rien de décisif.

Puis, de nouveau, des sifflements vrillaient l'air à côté de nous. J'eus la nette impression que, pour les oiseaux aveugles, j'étais une cible.

– Tu entends ça? dis-je à Gorgha.

– Oui, dit Gorgha. Un tambour. Un rythme de gut. Il y a une cérémonie pas loin d'ici.

– Je n'entends rien, dis-je.

– De quoi tu parles, alors? demanda Gorgha. Quelles conneries tu racontes encore, Melvildo?

– Ça siffle, dis-je. J'ai l'impression qu'on nous vise.

Je terminais cette phrase quand quelque chose vrombit contre moi et me transperça le thorax. Je poussai un gémissement.

– Qu'est-ce que tu as? demanda Gorgha.

Je sentais un mainate microscopique agiter les ailes dans mon sang, à l'intérieur de ma poitrine. J'ignore s'il prenait ses aises ou s'il se démenait pour élargir le tunnel au fond duquel il se trouvait.

– Ça a failli me trouer le cœur, dis-je.

– Quoi, s'informa Gorgha.

– Un oiseau, dis-je. Il m'a crevé un poumon. Et maintenant il gigote à côté de mon ventricule droit.

– Bah, il y a longtemps que ton cœur ne bat plus, philosopha Gorgha. Depuis le début, il ne bat plus.

– Quel début, demandai-je, déçu de constater l'insensibilité de Gorgha à mon égard.

Le mainate s'ébattait. Il ne pépiait pas, mais on entendait les éclaboussures, et ses sautillements minuscules, ses froissements d'ailes, ses coups de bec, sa joie aveugle de vivre, son insouciance, ses frétillements.

48. ARAGNES NOIRES

Une fois le carrefour franchi, le voyage dure longtemps encore. Des heures et plus. Des heures ou des millénaires. On ne sait pas. La durée s'enlise, la nuit est permanente. L'infini coagule dans la somnolence des voyageurs. L'autobus, lui, avance sur sa lancée. Il roule vaille que vaille sur Park Avenue, le long de l'usine, mais la vieillesse s'infiltré en lui et elle le ronge. Il devient de plus en plus fragile. Un beau soir, après avoir heurté la bordure du trottoir, il se disloque. Dans les ténèbres, les parties métalliques s'éparpillent. Elles commencent aussitôt à se décomposer, elles se desquament sans perdre de temps, mais il faut compter plusieurs fois jusqu'à sept cent soixante-sept mille sept cent soixante-sept avant que les débris se confondent véritablement avec la poussière. Les essieux, les mâchoires des freins et le volant sont les pièces qui résistent le plus à la dégradation. Pendant des décennies sans nombre, alors qu'il n'y a plus rien de solide à proximité, elles résistent. Puis, à leur tour, elles s'évanouissent.

Au cours de cette période, Mevlido bivouaque non loin d'un essieu qui est allé s'enfouir devant le portail de l'usine. Il n'est pas animé par de grands élans de sociabilité et il ne

noue aucune relation avec ceux et celles qui se retrouvent sur le sol en sa compagnie, mais il n'éprouve pas d'hostilité à leur égard et, au fond, ces rescapés de l'autobus forment une sorte de petit groupe assez nettement distinct des autres éléments résiduels et de la suie. Ils sont deux ou trois dans la même situation, dont Linda Siew, Deeplane et lui, Mevlido. On ne les voit pas explorer avec fébrilité les ruines qui les entourent, non, et même c'est plutôt une inertie absolue qui les caractérise, mais parmi eux rares sont ceux qui ont abandonné la perspective de cheminer jusqu'au portail pour un jour entrer dans l'usine de traitement de déchets numéro neuf. Ils ignorent si le numéro neuf concerne l'usine ou les déchets, et si, une fois entrés, il s'agira pour eux de traiter ou d'être traités, mais la perspective reste. Sans se mouvoir de manière significative, ils bivouaquent tous les deux ou trois près de l'essieu, dans le paysage tranquille et noir, dans cette image de rue immobile, si immobile que même l'idée d'attente semble s'en être retirée pour toujours.

Puis l'essieu se désintègre, et ils ont désormais moins de repères. Tout est étale. Ni vent ni marée ne viennent déranger les reliefs, les monticules et les dunes de poussière. La lune, qui était demeurée longtemps absente au-dessus de Poulailier Quatre et du Fouillis, a refait son apparition. Elle éclaire de nouveau le monde. Elle est dans le ciel, haut sur l'horizon, et elle n'en bouge plus.

Au niveau zoologique, le monde a changé de base. Pendant la longue parenthèse où la lune se cachait on ne sait où, le statut de l'humanité n'a cessé de se détériorer. On peut toujours, aujourd'hui, dénicher ici ou là des individus

qui possèdent encore assez de langage pour expliquer qu'ils descendent d'une lignée d'hominidés, mais, en réalité, le règne humain est terminé. Les Organes, pour une fois avec succès, ont investi leurs forces et leurs espoirs dans une espèce plus compréhensible et moins barbare, moins suicidaire, moins déséquilibrée. Les araignées à présent administrent les ruines de la planète. Elles se réclament elles aussi de l'humanisme, et, s'il est exact qu'elles mangent leur partenaire sexuel dès que leurs œufs ont été fécondés, on ne compte pas parmi elles, alors que les millénaires s'égrènent, la moindre théoricienne du génocide, de la guerre préventive ou de l'inégalité sociale. Sur Terre, à présent, l'esclavage, les camps de survivants, le chaos, l'humiliation et le meurtre de masse n'ont plus cours. Les hominidés et leurs pratiques assassines, les hominidés et leurs discours cyniques ne sont plus qu'un souvenir. L'espèce dominante ne soulève jamais la question du bonheur ou du malheur, ce qui fait que, d'une certaine manière, elle est réglée.

La lune est revenue et ce n'est pas plus mal. Son disque brille constamment au-dessus du paysage, à la même place, ce qui assure un éclairage et des visages blafards quelles que soient les circonstances et l'heure du jour ou de la nuit. Le paysage est comme on l'avait déjà en mémoire, riche d'une grande variété de tons gris, noirs et blancs. Les visages sont les nôtres. La rue connaît une tiédeur permanente. D'un côté on a des immeubles écroulés, indistincts, et, de l'autre, le mur qui délimite le périmètre de l'usine. Les rouleaux de barbelés qui le surmontaient sont rompus par endroits et pendent jusqu'à terre, formant des grappes confuses dans lesquelles pourrissent lentement

des guenilles ou de très anciennes toiles que nulle n'a songé à reconstruire. À proximité du portail ou ailleurs, les espaces qui correspondent à des briques manquantes sont habités par des araignées, des représentantes d'une espèce géante et mafflue. Maintenant que le vent ne souffle plus, elles évacuent la suie qui a englouti ou même scellé leurs tanières, et, cette tâche accomplie, elles sortent une partie de leurs pattes et s'immobilisent pour observer le spectacle de la rue en contrebas. Elles ont les mêmes attitudes que les oisives et les rêveuses que nous avons côtoyées autrefois, et, si la question leur était posée, elles répondraient sans doute qu'elles descendent d'une interminable lignée d'hominidés, qu'elles profitent de la douceur du soir et que la morale prolétarienne consiste, précisément et fondamentalement, à prendre l'air à sa fenêtre quand le travail a été effectué et que les conditions climatiques le permettent. Sur ce sujet, les Organes ont veillé à ce que la rupture idéologique entre les deux espèces ne soit pas abyssale. Il est même tout à fait possible que, dans certaines brèches de la muraille, une ou deux héroïnes se débarbouillent de leur poussière tout en songeant à leur fidélité sans faille à un Parti dont elles ne connaissent ni ne révèlent ni les objectifs, ni les secrets, l'importance, les structures, les méthodes, la date de fondation, les alliés probables, la stratégie à moyen et long terme, le programme d'action immédiate, ni le nom.

Voilà.

Et voilà que Mevlido ouvre un œil. Il est assis de guingois sur un monticule, à moins de dix mètres du portail de l'usine. La lune éclaire les vestiges. Sous le film soyeux qui

recouvrir les battants de fer, on distingue encore des affichettes que les vieilles bolcheviques ont collées avant de quitter la scène, dans l'espoir qu'un jour une intelligence apprivoisée à leur langage les aperçoive, par exemple l'intelligence de Mevlido, ou la nôtre.

- SI TU VIS ENCORE APRÈS TA MORT, ATTENDS LES ORDRES!
- ACCROUPIS-TOI ET COMPTE JUSQU'À ZÉRO!
- OUBLIE L'ARAGNE EN TOI, VA AVEC LES SORCIÈRES NUES!
- RAMPE JUSQU'AU RIEN, ET ENSUITE DÉGUE-NILLE-TOI!
- ATTENDS LE RÊVE ZÉRO, ZÉRO, SEIZE!

Aucun bruit ne trouble Park Avenue. De temps en temps, les araignées poussent hors de leur demeure la crasse charbonneuse qui s'y était accumulée, provoquant de petites cascades noires extrêmement fines.

Puis, tout près, Linda Siew se redresse. Elle passe un jour ou deux à se brosser la peau et les cheveux, à les démêler, à les débarrasser de leurs impuretés et de leurs cendres. Enfin elle se penche vers Deeplane, elle murmure contre lui des incantations ou quelques phrases. Deeplane est incarcéré sous une carapace énorme qui lui donne un aspect presque sphérique. On peut imaginer là-dessous une bouillie chrysalidaire microscopique, ou on peut supposer que Deeplane là-dedans a conservé sa silhouette d'origine, sa forme d'errant incorruptible, obstiné à traverser l'adversité, l'espace noir ou les carrefours difficiles du Fouillis, ou encore on peut décider que cette boule granuleuse ne contient plus ni forme ni conscience d'aucune sorte.

En dépit de l'insistance magique de Linda Siew, Deeplane ne répond pas. Linda Siew promène sa main à la hauteur de ce qui pourrait être une portion du dos de Deeplane et elle frappe la couche durcie qui l'emprisonne. Elle la brise. Dans l'ouverture elle introduit le bras jusqu'au coude. Elle cherche la peau de Deeplane.

– Il y a un moment que je le regarde, murmure Mevlido. Il y a un moment qu'il ne bouge plus. Je pense que c'est fini.

Linda Siew retire son bras. Elle dévisage celui qui vient de s'adresser à elle, c'est-à-dire Mevlido, c'est-à-dire moi.

– C'est vous, Mevlido? demande-t-elle.

– Bah, dis-je.

Moins d'un demi-mètre nous sépare. Maintenant que la mudang s'est nettoyée de ses poussières et repeignée, sa nudité n'a jamais été aussi ensorcelante. Elle a retrouvé sa beauté, simple, vertigineuse. Sous la lumière laiteuse de la lune, on dirait qu'elle vient de prendre une douche. C'est une mudang extraordinairement belle.

On dirait Verena Becker, ma petite Verena chérie.

La mudang fait un pas et elle s'accoste lentement à moi. Elle est enfoncée dans la poussière jusqu'aux genoux. J'ai la tête au niveau de son ventre. Je referme les bras autour de ses jambes. Son corps est comme le reste de l'univers, tiède et tranquille. Nous recevons ensemble l'énergie qui poudroie depuis les rayons lunaires. Du temps s'écoule.

– Levez-vous, dit soudain Linda Siew. Maintenant, le chemin est libre.

Elle est essoufflée. Sa voix tremble.

– Quel chemin, dis-je.

D'un geste imprécis, elle montre l'usine, le portail entrouvert.

Pendant des heures nous rampons en direction du portail. La suie qui recouvre la chaussée donne l'impression de ne pas avoir été foulée depuis des millénaires. Tout est endormi sous une couche friable qui menace à tout instant de se rompre. Il faut aller prudemment pour ne pas être englouti. À quatre pattes, exténués, guère plus gros que les araignées qui nous observent, nous avançons à très petite vitesse. Les araignées nous observent. Elles sont nombreuses. Nous avançons à très petite vitesse. Nous ne sommes plus rien. Je me dirige vers l'entrebâillure, mais Linda Siew m'arrête.

– Par la fenêtre, Mevlido. Pas par là.

– Je ne vois pas de fenêtre, dis-je.

La mudang hausse les épaules.

Vous ressemblez tant à Verena Becker, Linda, ai-je envie d'ajouter. À Verena, à ma petite Verena chérie. Est-ce que je peux vous appeler Verena? Ça vous dérange si je vous appelle Verena plutôt que Linda?

Je ne dis rien. Nous nous sommes rapprochés du battant droit du portail et, maintenant, nous lui faisons face. Le métal a rouillé en profondeur, mais il ne s'est pas déstructuré au point qu'on puisse le traverser en l'émiettant d'un coup de tête ou de poing. Des soies assurent la cohésion de la surface là où le cloquage et les dentelures annoncent des trous. Sous les soies invisibles, il y a un reste de proclamation. On ne lit plus qu'un point d'exclamation et deux mots. J'essaie de les déchiffrer. On dirait un nombre écrit en toutes lettres, écrit en caractères obsolètes, zéro, zéro, seize.

– La fenêtre est là, chuchote la mudang. C'est par là qu'on va passer.

Elle pose sa main sur l'affiche et elle appuie. Les toiles d'araignées se rompent, le papier crève, et une ouverture se dessine. Les bords sont irréguliers et coupants, ils brillent comme des lames lugubres. Si c'est un sas et que je m'aventure dedans, il me sera difficile d'échapper à l'égorgement.

– Tu crois, Verena? dis-je. Tu en es sûre?

Linda Siew me pousse sans répondre. Elle me guide. Je sens sa main qui tremble sur mes épaules, et, quand j'essaie de me retourner pour la regarder, déjà je sens contre mon cou la tiédeur du fer qui me déchire.

49. VERENA BECKER

– Je vous préviens, dit Deeplane. Ils l'ont martyrisée.

– Je sais, dit Mevlido.

– Non, vous ne savez pas, dit Deeplane. Ils l'ont torturée, ils l'ont violée, ils ont joué avec son corps de manière ignoble, ils l'ont laissée pour morte. Pendant la nuit, elle a rampé sur des couvertures, sur des matelas gorgés de sang. Les soldats avaient entassé leurs victimes là-dessus, c'était un ancien dortoir. Elle s'est glissée sous les matelas et elle n'a pas bougé pendant des heures. Le lendemain matin, les soldats ont continué à traîner dans cet endroit les cadavres de ceux qu'ils avaient massacrés la veille. Ils sont sous le contrôle d'organisations internationales, on leur a appris à effacer les traces dans les cas où la tuerie atteint des proportions inacceptables. Ils ont arrosé les corps d'essence afin que tout disparaisse dans un incendie, mais, comme ils étaient pressés de partir et que leur chef les tarabustait, ils n'ont pas soigné le travail. Verena Becker a pu échapper aux flammes. Elle a pu s'extirper de la fournaise. Les soldats n'étaient pas loin, mais ils ne surveillaient plus ce qui se passait dans le bâtiment en train de brûler. Elle a ensuite erré entre les lignes durant deux jours et deux nuits. Par

miracle elle n'a pas été prise pour cible, elle n'a pas eu les jambes arrachées par une mine. Mais c'est comme si... Vous savez, Mevlido, elle s'en est sortie, mais c'est comme si elle ne s'en était pas sortie vivante.

– Je sais, dit Mevlido.

– Non, vous ne savez pas, dit Deeplane. Elle est immobile. Elle n'ouvre plus les yeux, et d'ailleurs, maintenant, elle est aveugle. Quand elle dort, son sommeil est semblable à la mort. Le monde qu'elle habite n'est plus le nôtre. À supposer que vous souhaitiez un jour la rejoindre, ce sera uniquement en rêve.

– Je veux faire ça, dit Mevlido.

– Je vous préviens, dit Deeplane. Elle ne vous reconnaîtra pas. Une fois que vous vous serez glissé dans un de ses rêves, vous devrez vous contenter de la regarder de loin. Il est exclu que vous établissiez le moindre contact avec elle. Ce sera dur pour vous. Vous pourrez tenir le coup ?

– Je suis prêt, affirma Mevlido sans hésiter.

– Alors, allons-y, s'agita Deeplane.

La pénombre avait laissé place à la nuit. Aucune lampe n'était allumée. Deeplane se démenait, il fouillait dans les ténèbres. L'espace avait des allures, des échos et des odeurs de four. De four ou de cave. Mevlido écarquillait les yeux sans rien voir, et soudain il lui sembla deviner un casse-tête entre les mains de Deeplane. Il recula jusqu'à un mur et se baissa. Contre ses mains il sentait une plaque métallique qu'il aurait fallu forcer pour traverser le mur. Il fermait les paupières. Il avait l'esprit totalement inerte. Tout lui était égal.

Après plusieurs pénibles opérations, car le décrochage

ressemble presque toujours à une infâme mise à mort, Deeplane fit passer Mevlido de l'autre côté du rideau. Ils se mirent à progresser sans rien dire en tâtonnant le long d'un couloir. Les murs s'effritaient quand on prenait appui dessus. Une odeur piquante de charbon brûlé dominait. Elle était agressive et difficilement supportable.

– Tant qu'on ne sera pas arrivés au bout du couloir, il vaut mieux ne pas respirer, conseilla Deeplane.

– C'est loin? demanda Mevlido.

– Ne vous souciez pas des distances, Mevlido, chuchota Deeplane. Les distances ne comptent pas. Songez seulement à aller de l'avant, et surtout pressez-vous un peu plus.

– J'ai l'impression d'être un insecte qui trotte dans l'obscurité, fit remarquer Mevlido. Un insecte ou une araignée.

– Oui, dit Deeplane. Malheureusement, ici, il n'y a pas de différence.

Quand ils eurent atteint une porte, Deeplane l'ouvrit d'un coup d'épaule. C'était une porte de fonte dont l'unique poignée se trouvait à l'extérieur. Ils se retrouvèrent dans une ruelle, un goulet entre deux façades arrière d'immeubles. L'ambiance était grise. Il y avait par terre des légumes pourris et une flaque sale. La lumière du jour errait là-dessus sans conviction. L'entrée de la rue était signalée par un container d'ordures sans couvercle. Au-delà, la ville bruissait.

– Je vous laisse, dit Deeplane. Observez-la. Ne cherchez pas à lui parler. Quoi qu'il arrive, n'intervenez pas.

– Compris, dit Mevlido.

– Je ne peux pas faire plus, dit Deeplane.

– Je sais, dis-je.

– Non, vous ne savez pas, Mevlido, insista Deeplane.

Il était debout à côté de moi. J'entendis sa respiration entrecoupée, puis il s'écarta encore d'un pas. Je ne le regardais pas, j'examinais l'endroit par lequel nous venions de sortir. Je cherchais le passage. Je cherchais une plaque de fonte, une poignée.

Aucune ouverture ne perçait le mur près duquel nous nous tenions. Qu'elle fût en fonte ou en toute autre matière, il n'y avait pas la moindre porte. C'était comme si nos corps venaient de traverser les briques sans avoir été gênés par l'obstacle matériel. Alors que j'interrogeais la surface que nous avions franchie, j'entendis à l'intérieur du bâtiment un panneau de métal crier sur ses gonds puis claquer brutalement.

– Merci pour tout, Deeplane, dis-je en me retournant vers lui.

Mais déjà il avait disparu.

Déjà Deeplane a disparu.

Deeplane. Il a disparu. Maintenant, je marche en direction de la rumeur urbaine. Je contourne les choux pourris, un cadavre de rat, des chiffons. Je ne sais pourquoi, je veille à ne pas frôler les deux parois grises qui me surplombent, trouées de minuscules lucarnes grillagées, avec des gaines d'aération et des canalisations extérieures d'où pendent des grappes de poussière. Après le container, cette galerie débouche sur une avenue noire de monde. Je m'arrête un instant avant de m'intégrer dans la horde qui passe. Je voudrais comprendre sous quelle forme j'existe ici, dans ce lieu où, si on analyse bien la remarque elliptique de Deeplane, il n'y a aucune différence entre les humains, les êtres à six

pattes et ceux ou celles qui en possèdent huit. J'essaie de compter mes membres, j'aimerais parvenir à un résultat fiable. Je m'embrouille et je renonce. J'ai tout de même en tête le minimum vital : mon nom, Mevlido, le nom de celle que j'aime, Verena Becker, et une petite certitude – désormais, je me déplace à l'intérieur du rêve de celle que j'aime.

La foule s'étend de tous côtés.

Dans une foule, où que l'on soit, il y a toujours un homme seul ou une femme seule. Ce peut être vous, et c'est souvent vous, mais, parfois, c'est quelqu'un d'autre. Cela dépend de l'humeur de la foule plus que de la vôtre. Et ici, dans la marée humaine qui va et vient, épaisse, lourde, c'est Verena Becker qui est seule.

J'ai du mal à ne pas la perdre de vue. Il y a trop de monde. Je risque l'écrasement et la bousculade à tout instant. Mais voilà que je parle de moi – ne parlons pas de moi. C'est son rêve, c'est le rêve de Verena Becker, de ma petite Verena chérie, et je ne prétends pas y jouer le moindre rôle. La voilà qui resurgit, à une vingtaine de mètres. Elle vient de s'introduire dans un cortège de femmes qui occupent l'avenue et qui vocifèrent en cadence. Elles vocifèrent, elles répètent des slogans terribles, et pourtant leurs visages restent impassibles. On dirait qu'un masque les recouvre. Même leurs yeux paraissent ternes. Aucune passion n'y étincelle, aucune colère. Seules les voix montrent une émotion intense, faite d'angoisse et d'une haine inépuisable de l'ennemi.

Jeunes, vieilles, habillées de haillons noirs, les femmes avancent en rangs serrés, formant des chaînes. Elles marchent vite, ne brandissant ni banderole ni drapeau, et elles

lancent devant elles des phrases menaçantes, peu variées, qui se succèdent comme des vagues. Après chaque série de clameurs, il y a une seconde de brusque silence, une seconde d'attente, suspendue, où tout s'arrête dans les souffles, un moment où flotte l'idée que ce qu'on a formulé avec violence va se concrétiser bientôt, à très, très brève échéance. Puis les femmes se rappellent intimement, toutes en même temps, que nulle vengeance n'aboutit, et de nouveau elles redescendent sur terre, en pleine rue, ensemble, la gorge nouée de désespoir, drapées dans des lambeaux de robes de deuil, dans des manteaux déchirés, et le cri reprend. Verena Becker, ma petite Verena chérie, s'immerge un moment dans ce flot, guère plus d'une minute, puis elle l'abandonne. Même quand une foule devient un organisme collectif qui ne pense plus qu'au combat ou à la parole, il y a toujours en elle une femme seule qui reste seule. Verena Becker a vite perdu toute envie de s'agglomérer aux autres, et, si elle a entrouvert les lèvres, c'était sans répéter les slogans qu'on rugissait à côté d'elle. Les exhortations de ses compagnes ne réveillent rien chez elle, aucune rage, aucun sentiment d'urgence et presque aucune sympathie, comme si elles étaient exprimées en une langue inconnue. Elle ne comprend plus à quoi sert d'appeler au châtement de l'ennemi si l'appel n'est pas suivi d'un foudroiement immédiat. Défiler en proférant des malédictions, voilà qui autrefois l'aidait à se convaincre qu'elle n'était pas entièrement construite de néant. Aujourd'hui, elle croit le contraire. Elle s'écarte du cortège.

Maintenant elle dérive au milieu des badauds, sur le trottoir. Par un réflexe de vieille solidarité militante, elle

accompagne encore le groupe des femmes sur une cinquantaine de mètres, puis elle s'en arrache, elle s'enfonce dans une rue perpendiculaire. Les slogans encore une fois éclatent derrière elle :

- CHAMANES NUES, PETITES SŒURS NUES, QUITTEZ VOS FLAMMES, RENAISSÉZ, FRAPPEZ!
- QUITTEZ VOS FLAMMES, RENAISSÉZ, FRAPPEZ!
- RENAISSÉZ, FRAPPEZ!

Dans cette rue moins large où marche Verena Becker, les gens se tassent en troupeau les uns contre les autres. Ma petite Verena chérie progresse de biais au milieu de la cohue, en s'efforçant de garder son cap. Quelquefois elle est emportée dans une direction qu'elle n'avait pas choisie, souvent elle oblique, ou elle doit reculer de quatre ou cinq mètres. Je pense à des journées heureuses de notre passé commun, sur Zone Deux, pendant l'unique année qui ne fut pas une année de défaite, quand nous déambulions, Verena Becker et moi, à travers les denses multitudes chinoises de Mongkok, à la fin du jour, allégés physiquement par les fatigues d'un stage d'arts martiaux, au temps où Mongkok n'avait pas été encore vitrifié et pouvait être un but de voyage. Mais ici l'affluence semble beaucoup plus grande que dans les quartiers populaires de Zone Deux, où déjà l'afflux de réfugiés et de survivants métamorphosait les rues. Verena Becker se plaque contre un mur, et le courant l'arrache et l'attire plus loin. Elle n'a pas la force de résister. Maintenant, elle s'adosse à une porte. À côté de son épaule il y a une vitre sale. Elle se tient un moment sur le seuil de cet endroit – peut-être une échoppe, un atelier d'artisan

abandonné, peut-être un simple logement sordide. Elle se sent lasse, presque incapable de faire encore des gestes, de remplir ses poumons d'air, de se maintenir verticale, en équilibre.

La manifestation est en train de s'éloigner. Les mots d'ordre résonnent le long des immeubles. Ils sont encore intelligibles :

- AVANT DE RENAÎTRE, SEUL LE FEU, DEVIENS CELLE QUI BRÛLE!
- ENTRE DANS L'IMAGE ÉTRANGE, DEVIENS CELLE QUI BRÛLE!
- QUAND TU AS BRÛLÉ, DÉVÊTS-TOI, RENAISS, FRAPPE!

Afin de ne pas tomber et afin de ne plus devoir subir le frottement des bras, la pression des bras et des ventres, et aussi les haleines, les yeux qui regardent à travers elle ou se détournent vivement, se détournent comme si elle était une créature inadmissible, Verena Becker cherche la poignée de la porte contre laquelle elle s'appuyait.

La poignée n'offre aucune résistance.

Elle ouvre la porte et elle entre dans la maison.

Le local n'a pour tout éclairage que la faible luminosité qui filtre par la petite fenêtre. On y aperçoit des cartons entassés comme pour un déménagement, des étagères de fer, des débris. Les étagères sont vides. L'odeur qui règne ne permet pas de dire si l'endroit est habité. C'est l'odeur d'hiver des sous-sols pauvres, où les moisissures et les laissés-pour-compte entrent et sortent à leur guise. Derrière les cartons, on discerne une seconde pièce obscure.

— Il y a quelqu'un ? demande ma petite Verena chérie.

Elle referme la porte. Aussitôt, le brouhaha venu de la rue s'atténue. Verena Becker répète sa question. Les murs humides absorbent sa voix. Personne ne répond. Aucune invitation à prendre ses aises ne fuse depuis la pièce du fond.

– Voilà, c'est moi, murmure Verena sur un ton morne. Elle écoute.

– Je suis venue, dit-elle encore. Je t'attends.

Verena demeure là une minute, juste à l'entrée du local, immobile, puis elle s'enhardit. Elle enlève son masque. Elle portait jusque-là un masque, en effet, comme les femmes de tout à l'heure, non pas un masque à gaz, ni un masque de carnaval, mais un masque plus subtil, doté d'une transparence ocre, qui modifie à peine le visage, qui le lignifie légèrement, le masque qu'il vaut mieux revêtir quand on ne souhaite pas exposer ses blessures devant un public, le masque derrière lequel la solitude et la peur sont plus tolérables au milieu de la foule : la figure est impassible, même les yeux n'expriment aucune passion ; quel que puisse être le chagrin, aucune larme ne coule sur les joues. Elle ôte cela sans bruit et elle fait quelques pas, le cœur battant, sous un tube fluorescent qui ne fonctionne pas, elle frôle les cartons, elle se déplace dans ce lieu étroit qui sent la pisse des petits animaux et les champignons de cave.

Elle va vers la seconde pièce. C'est une chambre aveugle, avec un petit lit de camp, une table, un réchaud, une chaise, un lavabo, une cuvette de cabinets, une ampoule centrale. On pourrait y rester détenue ou à l'abri pendant des siècles. Verena Becker allume la lampe. Un cafard court au pied du mur, se réfugie sous le lit. Elle ne me reconnaît pas. Elle s'as-

sied sur le lit. Le sommier ne grince presque pas. Les draps portent des marques de rouille ou de sang, mais ils ne sont pas vraiment crasseux.

La lampe éclaire cette cellule et, au-delà, le désordre des cartons et les débris qui jonchent le sol. Après un moment, Verena, ma petite Verena chérie, presse l'interrupteur pour retrouver ce qu'elle préfère maintenant, la pénombre, le calme de la pénombre, à l'écart de tout. Je l'entends remettre son masque.

Elle reste un quart d'heure assise sur le lit, sans rien faire, à réfléchir. De mon point d'observation, sous le sommier, je ne la vois plus. Je devine qu'elle remue légèrement. Je suppose que c'est parce qu'elle vient de saisir entre ses doigts une petite mèche de cheveux et qu'elle la tortille contre sa tempe droite, fascinée par les crissements infimes, tranquilisée. C'est une habitude qu'elle avait. Je ne la vois plus. Je n'essaie même plus de la regarder. Je n'en ai pas besoin, je me rappelle parfaitement ses traits. Je suis sûr qu'elle est belle, encore. Je suis sûr qu'elle est très belle.

Nous écoutons ce qui continue à se produire, dans la rue, dehors. Je ne saurais trop dire où nous sommes, si c'est à l'extérieur ou à l'intérieur du monde ou de quelqu'un. Nous prêtons passivement l'oreille au tumulte des pas et des voix. Là-dessus soudain se superpose la rumeur des slogans, qui devient de plus en plus nette. La manifestation des femmes sillonne le quartier et, à présent, elle se rapproche.

J'aimerais parler à Verena Becker, à ma petite Verena chérie, lui chuchoter quelques mots ou lui faire signe, mais je sais qu'il vaut mieux s'en abstenir, même si j'ignore quels

dommages en résulteraient pour nous deux. Je me rappelle les avertissements de Deeplane. Établir un contact est exclu. Quoi qu'il arrive, ne pas tenter d'intervenir dans le rêve de celle que j'aime. Alors je me fige dans mon coin, sous le lit, les yeux fermés.

Les manifestantes s'engouffrent maintenant dans notre rue, occupent la rue. Disons que c'est Waddell Street pour dire quelque chose. La fenêtre tremble. On n'entend pas la vibration au milieu des clameurs, mais, sans doute, le verre tremble.

Je n'ai aucune idée de ce que pense en ce moment Verena, ma petite Verena chérie, mais au moins il y a cela : tous les deux, dans la solitude, ensemble, nous imaginons que la vitre tremble et nous écoutons les phrases que les femmes scandent à l'unisson. Je ne sais pas si nous les aimons, je ne sais même pas si nous les comprenons. Mais nous sommes ensemble pour les entendre vibrer en nous :

- PETITES SŒURS HABILLÉES DE FLAMMES, DÉVÊTEZ-VOUS, FRAPPEZ!
- PETITES SŒURS NUES, QUITTEZ VOS FLAMMES, RENAISSÉZ, FRAPPEZ!
- QUITTEZ VOS FLAMMES, RENAISSÉZ, FRAPPEZ!
- RENAISSÉZ, FRAPPEZ!
- FRAPPEZ JUSQU'À LA FIN, FRAPPEZ!

Fiction & Cie

SONGES DE MEVLIDO

On a bientôt cinquante ans. Pendant la guerre de tous contre tous, la femme qu'on aime a été assassinée par des enfants-soldats. Les années passent, la folie rôde. On fait des rêves bizarres. On a parfois l'impression d'avoir été envoyé sur Terre en mission, et d'avoir failli sur toute la ligne. La guerre est finie, mais on appartient au camp des vaincus. Avec une simple d'esprit on vit à présent à Poullailler Quatre, un immense ghetto où cohabitent mendiantes – bolcheviques, réfugiés, junkies, oiseaux monstrueux et mudangs – les chamanes coréennes qui chantent pour apaiser les morts.

On pense à cette femme aimée qu'on a perdue. Il faudra voyager loin pour la retrouver. S'enfoncer dans les profondeurs de Poullailler Quatre et de ses propres rêves. Il faudra sans doute mourir à son tour pour pouvoir entendre le chant des mudangs et aller plus loin encore, jusqu'au Fouillis. On atteindra le Fouillis et on s'y fixera comme si on avait existé là depuis toujours. Mais ensuite, que se passera-t-il, ensuite?

